REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XXXII. — 1er MARS 1916.

I

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1916

054
R3274
1916, v. 2

4 dec. '16.

136073

L'AUTRE LUMIÈRE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

IX

Six mois après, par une belle journée de fin d'avril à Marlotte, Claude promenait dans son jardin sa démarche moins incertaine. La charmille mesurait du banc de pierre au mur soixante-quinze pas; les premiers temps, il les avait comptés un à un, en partant du pied gauche, par cette manie de précision qui était devenue sa plus sûre sauvegarde. Rien ne lui semblait plus difficile que de garder la ligne droite, tant le sens de l'orientation lui venait lentement. Mais déjà il n'étendait plus, dans cette allée large, la petite canne d'épine accrochée à sa boutonnière et qui lui servait d'antenne protectrice. Il savait qu'aucun obstacle, pas même un caillou, sur le tuf balayé chaque matin, ne devait gêner son va-et-vient solitaire; il lui avait fallu des semaines pour acquérir cette conviction d'une sécurité presque absolue.

Comme il faisait bon, sous cette charmille! Le vert neuf des petites feuilles répandait une exquise fraîcheur, alors que l'air tiède s'alourdissait par momens de bouffées d'orage. Trois percées d'allées, qui arrivaient à angle droit, le prévenaient par un souffle plus vif de leur présence; le mur l'avertissait aussi, d'un air plus dense et comme mort. Mille petits indices, que jadis sa vision avait photographiés sans qu'il y prît

(1) *Copyright by* Paul Margueritte. 1916.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février.

garde, se retrouvaient, familiers, sous sa semelle : tel petit soulèvement du terrain, telle dépression; les choses inertes se faisaient les complices de sa clairvoyance. La vieille maison, pour le remercier de lui avoir conservé son recueillement, l'avait reçu comme s'il eût dû revoir à leurs places habituelles les murs chargés de cadres, les buffets de bois luisant, les fauteuils démodés. Tout ce qu'il avait retrouvé, intact, lui parlait au palper par un relief doux ou rude, et le charme des choses passées émanait, sensible, de ces lieux où Claude, enfant, avait joué avec son frère et sa sœur, sous la protection tendre de ses parens.

Il vivait ainsi, par un privilège dont il n'eût pas soupçonné autrefois la valeur, au cœur même de ses plus tenaces souvenirs; cette propriété, qu'il s'était obstiné à conserver par sentimentalité filiale, centrait maintenant ses sensations et ses idées journalières; par elle il perpétuait, dans le puissant lien de l'habitude, dans le borné et le quotidien pour lequel nous sommes tellement faits, l'essence même de son identité qui, sans cela, eût trop souffert du brusque dépaysement, se fût heurtée, dans des aîtres nouveaux, à des angles et à des recoins inaccoutumés. Avait-il conquis tellement de notions nouvelles? Non; la vieille maison ne lui avait presque rien appris qu'il ne sût déjà, dans ce subconscient où se déposent nos observations inutilisées. Quelques surprises, çà et là, avaient rectifié son jugement, quelques menus accidens l'avaient renseigné; maintenant, il eût déterminé, à quelques centimètres près, l'emplacement de chaque meuble ou de chaque objet. Il évoluait avec une relative aisance dans les pièces, quitte aux endroits encombrés, comme le salon-bibliothèque, à prendre le long des murs des points de contact.

Il revenait vers le banc de pierre, il s'y assit. Ses mains caressèrent la pierre froide où les pluies avaient creusé de leurs gouttes incessantes, pendant des années, de petits trous; une mousse rase comme le velours se plaquait par endroits. Une coquille ronde retint son doigt : un escargot qui se promenait, lui aussi; il sentit sur son autre main la course lilliputienne d'une fourmi; il la secoua doucement, et, détachant l'escargot, le posa à l'autre bout, afin d'être sûr de ne pas lui faire de mal. Pourquoi, infirme, eût-il fait souffrir ces bestioles qui prenaient leur part de printemps?

Le printemps! Claude le sentit avec une acuité qu'il avait rarement éprouvée aux heures les plus enivrées de sa jeunesse. Le printemps! Il se sentait baigné des effluves puissans versés par la forêt proche; ils se mêlaient au timide parfum des violettes qui, derrière lui, encadraient les plates-bandes de chaque côté du perron. Et si l'allégresse qu'il ressentait n'avait plus la fougue ancienne, dans son bien-être assagi n'en régnait pas moins une joie, sinon sereine, du moins intense. Le printemps : la sève qui gonfle les bourgeons, pointe aux branches, et redonne à l'être humain, avec un frisson confus, un élan sourd vers quelque chose d'inexprimable! Non, aujourd'hui Claude ne se sentait pas malheureux : eût-il voulu se persuader qu'il l'était, il ne l'eût pas cru. Plus fort que sa tristesse immanente, que sa demi-résignation, le goût de la vie fleurissait en lui comme les primevères de la première pelouse.

Et ce goût de la vie n'était pas l'acceptation veule qu'il aurait pu craindre, et dont l'idée seule lui avait fait horreur; il ne vivait pas par lâcheté, il ne vivait pas non plus par espoir, il vivait en vertu d'une nécessité inconsciente, pour obéir aux lois de l'espèce, qui ne veulent pas que les forces saines disparaissent sans avoir rempli leur but et réalisé leur fin. Ce but et cette fin, Claude ne les distinguait pas sous les formes usuelles; mais, de cela même qu'il vivait, il avait l'impression qu'il suivait la norme et qu'il se conformait au rythme obscur qui régit l'univers. Sans doute ses joies étaient souvent humbles; il ne les aurait pas méprisées autrefois, car il ne méprisait rien de ce qui participe au prisme des apparences, aux féeries de la nature, aux plaisirs de l'instinct; seulement, elles lui auraient paru petites à côté de celles qu'il recherchait alors que l'espace à parcourir lui semblait illimité, et qu'il pouvait étreindre d'un regard, d'un geste, mille modes du sentiment et de l'action.

Ce lui était une surprise de se sentir là, dans des conditions qui jadis lui eussent paru inacceptables, et qu'il subissait parce que la fatalité qui s'imposait à lui triomphait même de ses révoltes, de ses regrets, de sa misère. Qu'est-ce donc qui l'avait sauvé? La volonté de faire face au destin? L'orgueil de ne pas signer la faillite de tout ce qu'il avait représenté? La vertu du renoncement? Oui, tout cela ensemble. Et il vivait, et il écoutait le bruit régulier du râteau que le jardinier promenait dans les

allées du verger, il écoutait ce silence animé qui ressemble au bruissement du sang répercuté dans une conque marine, et où il distinguait les rumeurs de la forêt, les frappemens lointains d'une forge, des rires de gamins dans la rue en contrebas.

Un coup de sonnette tinta à la petite porte de service, derrière les communs. Il reconnut bientôt le pas de Marius Proclus, le serviteur de son oncle, passé à leur double service, et qui, sous ce nom de proconsul romain, avait un masque jovial, taillé à coups de serpe, de triton chenu, avec une âme simple et aussi cordiale que son accent relevé d'une pointe d'ail.

— Té vé, monsieur Clodde (il prononçait ainsi Claude), c'est le fatteur, pas moins, et je m'en retourne à la cambuse vu que j'aide à l'épluçage des patates!

Marius lui remit le journal, une carte postale ponctuée en Braille et une enveloppe oblongue et satinée, dont le cachet de cire aux initiales C. D. semblait annoncer une lettre de sa sœur. Quel courrier! On le gâtait! Il était tant de jours où, seul, *le Figaro* apportait les nouvelles du dehors à son isolement de Robinson dans l'île. Malgré son envie de lire la lettre d'Aline, il lui faudrait attendre le retour de l'oncle Adrien, qui passait la journée à Paris. Et c'était là une des sujétions qui lui coûtaient le plus; une lettre a toujours un caractère de confidence; ne contînt-elle rien de secret, c'est à vous et non à un autre qu'elle réserve la petite douceur de se sentir en communion avec autrui. Claude n'en pouvait jouir; déjà, écrire à l'aide du guide-main lui causait une petite gêne comme si quelqu'un, penché derrière son épaule, pouvait lire à mesure.

Aline aurait dû se mettre à « Brailler, » mais son impétuosité s'accommodait mal de cette lenteur : il fallait que sa plume courût librement; seul Robert, en conscience, envoyait de loin en loin des pages de carton dont les caractères repoussés au poinçon avaient nécessité des heures d'application. Pour le journal, il fallait encore un lecteur complaisant; Claude sourit en se rappelant le zèle inlassable de Mlle Heurdelot qu'il avait consenti, un temps, à accepter comme secrétaire; s'il l'eût laissée faire, elle eût déclamé tout haut les quatre feuilles, depuis le *Leader* jusqu'à la signature du gérant, en passant à travers la politique, les faits divers, les critiques littéraires ou drama-

tiques et les annonces. Pauvre Mlle Heurdelot, certainement si bien intentionnée, mais un peu intéressée peut-être, sans qu'il voulût trop se préciser à lui-même, par indulgence, l'audace candide qui avait animé ses espoirs de vieille fille! Intendante exerçant sa mainmise sur tout? Ou même... Sans doute avait-elle formé le vœu d'une union légitime; fatales ambitions, trahies par des allusions vagues, des soupirs langoureux, un empressement abusif pour l'aider à gravir ou à descendre une marche, toutes prévenances qu'il avait fini par trouver exaspérantes. L'oncle Adrien, au retour d'une absence qu'il avait dû faire dans le Midi, l'avait délivré en l'aidant à congédier, avec une suavité ferme, Mlle Heurdelot. Certainement, elle ne leur pardonnerait jamais!

Il fourra dans sa poche la lettre d'Aline et déchiffra la carte postale. Mais c'était encore pour lui un effort de discerner ces lettres figurées par des points dont la disposition et le nombre variaient. Combien il était loin de l'habileté de ce bibliothécaire de l'association Valentin Haüy, dont lui avait parlé M. Brissage, et qui, bien qu'aveugle, lisait à livre ouvert, aussi vite qu'un voyant! Tiens, de Suzette! La carte venait de Venise, et, sa nièce l'indiquait, représentait le palais ducal. Il jugea l'attention méritoire; avoir emporté dans sa trousse un alphabet spécial, s'imposer de lui écrire ces quelques mots, au cours de son voyage de noces, dans une chambre d'hôtel, entre les promenades aux musées et les stations d'achat dans les magasins! Le Palais ducal et la Piazzetta, le frémissement de l'eau couleur du temps, le campanile rouge de San Giorgio et la silhouette imposante de la *Dogana di Mare*, les gondoles noires et les *vaporetti* blancs, Venise et sa grand'place où les pigeons picorant les grains de maïs dessinent de mouvantes figures, Venise avec son odeur un peu fiévreuse et son ensorcellement indéfinissable, revécurent dans son souvenir, mêlant à l'enchantement éprouvé naguère le regret de ce qu'il ne reverrait plus. Mais il avait épousé tout un hiver la cité merveilleuse, et elle lui demeurait toujours présente avec ses ruelles d'eau, ses ruelles pavées, ses ponts minuscules, ses grands palais noircis et ses boutiques étroites, avec sa foule grouillante et cosmopolite, avec son Rialto de pierre orfévré comme un joyau, avec ses cafés sous les arcades, ses églises innombrables, ses dentellières blondes sous le châle noir à pointes, ses vendeuses d'herbes

abritées de parasols et ses marchands de petites pieuvres en plein air.

Comme Suzette et son mari goûteraient cette Italie si propice à la flânerie, au rêve! Chère petite, dont involontairement il avait retardé le mariage, les parens de Louis ayant prétexté des motifs de convenance, devant le malheur dont personne, heureusement, n'avait à porter le deuil. En réalité, des difficultés d'intérêts s'étaient élevées; M. et Mme Navole s'avisant, un peu tard, de juger que la dot de Suzanne ne répondait pas à ce qu'ils étaient fondés à espérer pour un être de valeur et d'avenir comme Doudou. De récriminations en aigreurs, l'union projetée avait failli se rompre : Aline, irritée et désolée, car ses folles dépenses à Belles-Feuilles obéraient les ressources de son mari, le privant, malgré sa bonne volonté, de doter plus largement sa belle-fille, Aline, devant le chagrin pathétique de Suzette, après avoir obtenu de l'oncle Adrien un concours insuffisant, avait dû confier sa détresse à Claude. Au nom du bonheur de sa fille, elle lui avait demandé un sacrifice autorisé, pensait-elle, par sa cécité, qui ne permettait plus les mêmes utilisations de sa fortune. Claude, sans vaine discussion, avait distrait de son capital cent mille francs, signé posément, lentement le chèque qui assurait à Suzette la possession de son Doudou. La joie de cette enfant l'avait récompensé de sa libéralité. Elle lui devait une part de ce radieux départ pour la vie : elle pensait encore à lui, elle joignait aux siennes les affectueuses pensées de son mari. Claude songea que c'était vraiment bien gentil. D'autres déjà auraient oublié!

Il les suivit un long moment par la pensée; de Venise, ils devaient aller à Ravenne et redescendre sur Florence, Sienne. Ils visiteraient les petites villes de l'Ombrie, et, après avoir poussé jusqu'à Rome, reviendraient en France par les lacs.

Il évoqua les étapes de leur chemin d'amour : pas un de ces endroits qu'il n'eût visité; ils reprenaient, dans sa pensée, toute leur ardente émotion plastique; il revoyait, avec le réconfort de les retrouver aussi intacts, des tableaux de musées, des ruines patinées de soleil : il entendait le frisselis léger des oliviers et croyait sentir l'odeur amère des buis du Pincio. Comme Suzette, embellie par son ivresse, devait être heureuse! Doudou partageait-il ce ravissement? Pouvait-il com-

prendre que la destinée faisait de lui un élu et qu'ayant la vie matérielle plus qu'assurée, et une femme jeune, jolie, charmante à former, il possédait le lot le plus désirable et le meilleur?

Des voix l'arrachèrent à lui-même : celle de son ami, le peintre Mussol, à qui Marius disait :

— Hé! je me le pense que monsieur Clodde il sera content de vous voir!

— Je ne vous dérange pas, cher ami ?

— Asseyez-vous là, Mussol, et n'écrasez pas l'escargot qui se promenait là tout à l'heure... Je me demandais si je n'irais pas vous faire une visite. Mais, pensant que vous travailleriez par ce beau temps...

— J'ai fini mon tableau et je l'emporte demain à Paris. J'ai reçu de mon vieil ami, le fondeur Taddeo Tofani, de Firenze, un Persée demi-grandeur, de toute beauté.

— J'aurai grand plaisir à le toucher, dit Claude avec une animation soudaine. Figurez-vous, je pensais à mon dernier séjour en Italie quand vous êtes arrivé. Comme il doit faire beau sur le Ponte-Vecchio! Le soleil coupe de biais les petites échoppes des orfèvres, et l'Arno est d'un vert de fiel admirable... Vous avez mis votre complet de velours marron, Mussol, je le reconnais.

— Oui.

Et le peintre le contempla avec une sympathie mélancolique.

Ce Claude-là différait tellement de l'autre! Toujours jeune, toujours beau; mais des lunettes noires voilaient ses yeux ; et son visage si expressif, si nuancé jadis, découpait dans l'ombre légère de l'allée un profil de statue, comme si tout ce qui étonne, intéresse, inquiète ou rassure, ne se mirait plus sur ce visage, et qu'entre les sensations et leur manifestation s'élevât le même mur qu'entre la vision abolie et les innombrables aspects du dehors. Cette rigidité des traits gardait parfois comme un étonnement du coup meurtrier, certains jours une tristesse noire; aujourd'hui, Mussol y découvrait presque de la sérénité.

— Le croiriez-vous? dit Claude, moi pour qui le besoin d'agir était une joyeuse obsession, je paresse avec délice; j'ai honte de moi, je ressemble au petit escargot...

— Le travail ou la flemme, dit le peintre, on n'a rien trouvé de mieux au monde.

Il examinait toujours Claude : sa concentration habituelle avait réduit ses gestes au strict indispensable; son corps, sans aucune recherche d'effets qui, pour beaucoup de civilisés, deviennent une seconde nature, prenait, lui aussi, dans ses lignes si simples, une signification émouvante.

« Quel beau portrait on ferait de lui maintenant, pensa-t-il; quel caractère ! »

— Mais, dit Claude, vous parlez de flemme, et vous travaillez toujours !

L'atelier de Mussol regorgeait de toiles qu'il gardait pour son plaisir. Artiste véhément, il peignait de l'aube au coucher du soleil. Son art, parti d'essais impressionnistes pour aboutir à une maîtrise sobre et de la plus riche puissance, faisait de lui, après Claude Monet, le peintre de la lumière. Sous les saules, dans les prairies au bord du Loing, dans les clairières de la forêt, il avait poursuivi, des années durant, la nymphe insaisissable. La lumière, lorsqu'elle baigne les meules, rase les colzas d'or pâle, incendie un champ de blé taché de coquelicots et de bleuets, transperce les futaies, lorsqu'elle plonge en transparence dans l'eau glauque ou s'étale sur un pan de mur, on la retrouvait toujours auréolant de ses rayons fluides, dorés, roux ou bleuâtres, ses arbres, ses rochers, ses plaines. Mussol, d'abord nié, puis discuté, enfin en train de s'imposer, gagnait beaucoup et dépensait peu, faute de besoins, généreux à ses camarades, tendre époux et bon père. Claude, qui le tenait autrefois pour un bon garçon amusant, l'appréciait infiniment plus depuis que leur rapprochement étroit lui avait permis de deviner ses qualités et ses délicatesses. D'abord un jour où Mussol, avec une admiration convaincante, avait parlé de Michel-Ange et de la Chapelle Sixtine, ensuite pour l'avoir senti bouleversé parce que sa femme l'avait effrayé d'une chute heureusement sans gravité, et pour cela surtout que, depuis le 3 novembre, date fatidique qui avait arrêté dans son essor l'ancien Claude, le nouveau se découvrait une divination particulière pour peser, à un trébuchet invisible, comme un peseur de perles ou de diamans, le carat des âmes. Un affinement singulier se développait en lui, qui lui eût rendu pénibles certaines présences; mais les visites étaient rares, et Claude avait

pu mesurer déjà que rien n'éloigne les soi-disant amis et les relations comme une catastrophe.

— Qu'est-ce que l'on ficherait dans la vie, si l'on ne travaillait pas? dit Mussol qui rougit, craignant de l'avoir blessé; et cependant que de fois il retenait sa langue!

— J'ai cru pendant des années, dit Claude avec bonne humeur, que le travail était une manie, un vice de gens sans imagination. Je me demande aujourd'hui si ce n'est pas une des fonctions vitales de l'homme, sa raison d'être.

Mussol dit poliment :

— C'est bien possible. Moi je travaille parce que ça me chante.

Bien que très instruit de son art, les notions abstraites l'ennuyaient et il ne s'embarrassait pas des philosophes. Pourvu que ses enfans fussent intelligens et sains, sa femme heureuse, son travail réussi, le gigot aux haricots du dimanche cuit à point et le vin de sa cave bien frais, il se tenait pour satisfait. Sa carrure, son teint coloré, sa barbe noire sillonnée de fils gris, proclamaient la santé campagnarde du vrai paysagiste.

— Oui, dit Claude, je sens que je devrai, à un moment donné, bientôt, me créer un but sérieux; mais à quoi suis-je bon? Vous, Anthime, — il l'appelait souvent à présent par son petit nom, — vous vous êtes senti tout de suite peintre?

— Moi? Oh! oui. Enfant, je barbouillais à la craie sur la cloison goudronnée d'un hangar, et au charbon sur tous les murs de notre maison. J'en ai attrapé, des calottes!

— Vous êtes un chançard, vous obéissez à une vocation irrésistible, vous faites ce pour quoi, de toute éternité, vous avez été créé... Remplir sa mission!

Claude répéta, songeur :

— Remplir une mission!... Voyez, Anthime, ces idées ne m'étaient pas venues, alors que j'étais un être complet, et elles commencent à me poursuivre à présent que... Je sais bien qu'il m'a fallu d'abord, comme un petit enfant, rééduquer mes mouvemens, ma marche, réapprendre à lire, à écrire...

— Il me semble, dit Mussol jovial, que vous ne vous en tirez pas trop mal!

— Ça n'a pas été sans peine! J'ai cru d'abord que les ténèbres m'étoufferaient. Littéralement, elles me donnaient la nausée de l'homme qui meurt d'asphyxie. Vous savez, ces cau-

chemars où l'on croit mourir, où l'on voudrait crier, et où aucun son ne sort de votre bouche... Après cela, j'ai vécu dans un monde irréel et sans consistance; cela rappelle l'instabilité du bateau où, par le roulis, le portemanteau, la carafe fuient sous la main. Je me demandais presque avec terreur si ce que je m'efforçais de saisir, ou que je frôlais, ou que j'évitais, allait se fondre dans le noir, cesser de se différencier comme les formes qui s'estompent dans le crépuscule. J'ai eu la phobie de l'espace; au début, mon bras gauche, coudé en avant, me protégeait comme un bouclier. Et le retour alterné des jours et des nuits, quel supplice!

Claude disait cela sans amertume, comme d'une chose acquise, et contre laquelle on ne proteste plus :

— Cette noirceur d'hiver du Pôle me gelait le cœur, me pétrifiait l'esprit; maintenant, si même le rythme des habitudes ne me prévenait à peu près de l'heure qu'il est, je distinguerais très bien l'obscurité de la clarté par la sonorité des ondes... Vous êtes content de votre tableau, Mussol ?

Le peintre, hier enthousiaste, aujourd'hui ne savait plus : oui, peut-être, ce n'était pas trop mal tout de même!

La mare de soleil qui dorait la pelouse devant la maison avait peu à peu reculé vers les massifs, puis vers l'écurie, où Tanagra ne hennissait plus dans son box. Claude s'en était séparé à grand regret. Il l'avait offerte à Pombasle, qui montait chaque matin au Bois, et qui, l'admirant, avait promis d'en avoir grand soin. Donner, un détachement dont Claude n'avait pas soupçonné la volupté amère et consolante; son auto, sa belle limousine, il avait prié Aline de l'accepter, devinant qu'il comblerait son vœu le plus cher : l'hésitation de sa sœur, sa voix pleine de désir, ses si... ses mais... Sur le refus formel de Robert, Jacques avait hérité du somptueux cadeau. Présent moindre, mais auquel il tenait bien davantage, son fusil à trois coups était maintenant aux mains de son beau-frère :

— Ça, mon bon Robert, vous ne pouvez me le refuser : vous me peineriez trop!

Et il avait ajouté :

— Puisque vous avez déjà les cartouches!

Oui, ses cartouches à chevrotines et à balles, que Fannette, une des premières nuits, fourrageant dans son armoire et pour obéir aux ordres de sa maîtresse, lui avait dérobées, tant on avait

peur qu'il ne tentât de se tuer. Il y avait pensé, c'est vrai, malgré sa promesse à M. Brissage et dans une heure de découragement noir.

Mais cette méfiance des siens, en l'humiliant, lorsque soupçonneux il avait constaté la disparition, avait provoqué en lui un sursaut d'orgueil irrité. Ils pouvaient se tranquilliser, il leur épargnerait un second drame : pauvres gens, ils devaient être saturés du premier!

Mussol, qui avait respecté son silence, demanda :

— Tiens, on ne vous a pas lu votre journal? Votre oncle est à Paris, m'a dit Marius. Quel savoureux bonhomme! Le Midi, par son accent, sa bouillabaisse et sa fantaisie, est inappréciable.

— Il m'a bien agacé les premiers temps, dit Claude gaiement. J'avais alors un fichu caractère; je l'ai encore par crise : à présent, Marius me manquerait... Ah! oui, *le Figaro!*... Si ça ne vous ennuie pas de le déplier, et si vous voyez quelque écho... quoique... C'est curieux, tant de choses et de gens qui m'intéressaient autrefois; eh bien! à présent!... Ça restreint l'horizon, un coup pareil!

Mussol lut l'annonce d'une prochaine exposition de fleurs. Les fleurs! Leur amoncellement prodigieux dans les serres du Cours-la-Reine; une odeur multiple, lourde et suave s'élève du terreau noir: les tulipes, les grands pavots s'épanouissent en nappes jonquille et mauves; les géraniums ont l'éclat dur du cinabre; les orchidées multiplient leurs arabesques étranges de fleurs-oiseaux, de fleurs-insectes; le triomphe des roses est une fête des yeux, et les massifs d'azalées orange, cerise et rose-saumon donnent l'impression d'un jardin de Bagdad dans les *Mille et une Nuits*. Pas plus que les tableaux lumineux de Mussol, Claude ne reverrait la magnificence des fleurs.

— Ah oui! et après?

— « Le Concours hippique sera particulièrement brillant cette année... Une nouvelle disposition de la piste permettra... »

Claude se revoit lieutenant de dragons, présentant Coriolan, le mieux dressé de ses chevaux d'armes, étonnant aux sauts d'obstacles, ce jour où Pombasle et lui, parés du flot de rubans, furent les héros de cette solennité mondaine.

— Comme tout cela est loin! dit-il.

Mussol continuait :

— Ah! tiens! « M. de Pombasle, l'aviateur célèbre dont les prouesses ne se comptent plus, a failli être victime... »

Il s'arrêta : bon ! la gaffe !... Ne se rappelait-il pas le récent atterrissage de Pombasle au pied des hauteurs de la Solle : une simple panne de moteur. Pombasle, retrouvant des camarades à Fontainebleau, en avait profité pour venir déjeuner gaiement à Montigny, sans trouver dix minutes pour venir serrer la main de son ami.

— Victime ? répéta Claude inquiet.

— Rien de cassé ! dit Mussol : « ... victime d'un accident qui aurait pu avoir des conséquences graves. L'appareil au départ ayant, pour une raison encore inexpliquée, piqué du nez d'une hauteur de trente mètres, le hardi pilote est retombé à terre par miracle sain et sauf ; la chute a été amortie par un bosquet d'arbustes. » Très peu pour moi ! ajouta Mussol, je préfère ce que Marius Proclus, fidèle aux termes nautiques, appellerait le plancher des vaches !

Claude, à l'idée que Pombasle aurait pu connaître, lui aussi, l'accident stupide, avait eu une souleur : son affection jaillit, d'un bond, vers l'ami oublieux ; et il se rappelait le chaleureux dévouement de Guy, lors de son malheur, cette flamme d'amitié peu à peu tombant comme un brasier de paille. Compagnon de plaisir, de sports, oui ; mais user des heures sa patience à un chevet d'infirme, non ! D'ailleurs, Pombasle avait exprimé son avis avant de quitter, trois jours après, Belles-Feuilles :

— Mon pauvre vieux ! Et dire que je suis impuissant à te consoler ! Ce sont de ces calamités où personne ne peut rien pour personne. Moi, si un malheur pareil m'arrivait, je crois bien que je me ferais sauter la cervelle !

Égoïsme brutal ? Franchise stoïque plutôt ! Qu'eût signifié encore la vie pour Guy ? Et si, comme consolation, ce mot était faible, c'est qu'il se montrait aussi rude pour les autres qu'il eût été inflexible pour lui-même. Devant ce cas incurable, emporté par la fougue de son tempérament, leurs voies avaient bifurqué, voilà tout ! Depuis le jour où il avait emmené Tanagra, c'est-à-dire depuis trois mois, Claude ne l'avait pas revu : c'était une grande douleur qu'il eût voulu oublier.

La pitié, la pitié dont il avait été tout d'abord comblé, submergé, choyé, n'avait-il pas dû prévoir qu'elle s'userait, comme toute chose humaine ? Et s'il avait eu à cet égard des illusions, devait-il en rendre les autres responsables ?

— Cela vient de vous faire quelque chose ? demanda Mussol.

— Ah oui ! reprit Claude, c'était mon meilleur ami... autrefois !

X

Le peintre reconduit jusqu'à la porte du jardin, il s'était dirigé, en prenant garde aux piliers surmontés de vases fleuris de géranium-lierre, vers l'enclos de quinze mètres carrés qui servait de préau à sa chienne Tambelle. Il n'avait pas eu le courage de s'en séparer. Elle l'entendit venir et poussa des aboiemens de joie : elle espérait toujours qu'il allait faire cesser sa captivité, rendue nécessaire parce qu'elle faisait des trous dans les plates-bandes. Il ouvrit le loquet de la petite porte à claire-voie et reçut aussitôt le choc tendre du corps dressé, les griffades affectueuses des pattes, la caresse d'une langue sur son menton. En avaient-ils fait de bonnes parties ensemble, dans les Ardennes chez les Doutremart, en Sologne chez le baron de Broye : encore de bons compagnons presque effacés !... Et les Ouvrart, les Jennesse ? Partis le surlendemain de Belles-Feuilles, avec un empressement discret... Depuis, à peine de leurs nouvelles !

— Oui, tu m'aimes, toi, dit Claude en jouissant de sentir sous sa main la tête chaude et lustrée de la chienne qui semblait sangloter d'aise. Allons, viens !

Et il s'arc-bouta pour que, dans sa reconnaissance folle, elle ne se jetât pas dans ses jambes à l'improviste.

— Tout beau, ma jolie !... Un peu de calme, ou Marius te fera les gros yeux.

N'était-ce rien d'être caressé ainsi, fût-ce par une bête ? Allons, il n'allait pas être ingrat ?... Est-ce qu'Aline ne l'aimait pas ? Lorsque, refusant son hospitalité définitive, et avec l'approbation de l'oncle Adrien, il avait voulu rentrer à Marlotte, y faire un courageux apprentissage de la solitude, n'était-elle pas venue l'installer, le recommander à Joseph et à Justine ? « Oh ! Madame peut être bien tranquille ! Nous aurons bien soin de Monsieur, du pauvre monsieur. » Quinze jours après, Joseph et Justine, déclarant la maison « triste à pleurer » et ayant trouvé à Paris une place séduisante, l'avaient planté là. N'était-ce pas encore Aline qui, accompagnée de Robert, avait tenu à lui fournir de sa main un couple de « premier ordre, » muni

non seulement des meilleurs certificats, mais des plus enthousiastes références? Pour surcroît de précautions, n'avait-elle pas amené Fannette, dont elle se débarrassait volontiers pour quelque temps, l'humeur de la vieille bonne devenant trop difficile, et avec la conviction, d'ailleurs, que Fannette exercerait un contrôle sérieux dans ce logis où tant de fidèles souvenirs l'attachaient? Malheureusement, Fannette s'était plainte de son ancienne chambre qui était humide, de la nouvelle qui la dépaysait, des domestiques qui, — accusation trop vraie, — volaient outrageusement le maître (quarante centimes un œuf, et trente-deux sous un chou-fleur!) Si bien que le couple de premier ordre avait, sur une scène homérique avec elle, quitté une maison où « l'on se méfiait de leur probité. » Fannette, là-dessus, avait déclaré Marlotte trop malsain pour sa santé, monsieur Claude « trop regardant. » C'est alors que M. Abryat, jugeant que cette épreuve d'acclimatation avait assez duré pour son neveu, s'offrait à lui tenir compagnie, remontait sa maison avec une brave femme du pays pour cuisinière, un jardinier de louage, et Marius, bon à tout faire.

Mais oui, Aline l'aimait! Et Jacques aussi! N'avait-il pas offert à Claude de lui céder pour son usage exclusif un pavillon dans le parc de sa maison de santé? Il se faisait fort de lui assurer un service soigneux, son personnel étant dressé à des tâches plus difficiles. Précisément!... Si fraternelle que fût l'offre, elle n'avait rien de tentant pour une sensibilité chaque jour plus avivée ; la proximité des malades lui eût été odieuse. Mais enfin, il devait le reconnaître, son frère se montrait beaucoup plus affectueux désormais. On le voyait peu; encore venait-il régulièrement deux fois par mois, le dimanche, et il était si occupé!

Et l'oncle Adrien, prétendrait-il que celui-là ne l'aimait pas? Lui qui s'était voué à lui faire la lecture, à l'accompagner en promenade, à lui conserver une vie d'exercice physique dont la privation totale eût été un supplice pour ses besoins vigoureux! Cinq marches de perron... Il entra dans l'antichambre, accrocha son chapeau à une patère et entendit la grosse voix de Marius s'adressant à Tambelle :

— Ah! te voilà, toi, tu te languissais de monsieur Clodde, comme bien sûr monsieur Clodde il se languit de mon amiral!... Sentez, monsieur, les belles laitues que Choléra

(c'était le sobriquet du marchand de légumes) a vendues à Mme Tartine (surnom de la cuisinière). Ah ! vaï ! que ça va être un régal de se les cuire à la crème ! D'herbes, il n'y a rien de meilleur !

Claude n'a pu s'empêcher de sourire. Il s'assied dans le grand fauteuil de cuir vert où, la veille de la chasse au sanglier, son rêve l'a évoqué, fantôme de lui-même, écoutant, sa chienne entre les genoux, l'augural corbeau d'Edgar Poë croasser son funèbre : *Nevermore !* Prescience singulière du rêve ! Est-ce qu'il n'entend pas encore au fond de lui une voix sans timbre et comme muette proférer ce : « Jamais plus ! » de ce qu'on espère, de ce qu'on attend, de ce qu'on croit réel et certain ? Ce n'est pas cette année, ni une autre, qu'il siégera à la Chambre des députés : maintenant, cette ambition lui paraît enfantine et saugrenue; qu'eût-il été de plus qu'une inutilité aimable et bourdonnante, sous la coupole du Palais-Bourbon ? Ses « collègues » se passeront de lui, et le pays, donc ! Mais n'eût-il pu chercher à se rendre utile autrement ? Quelle erreur d'avoir cru qu'il pouvait, oisif de luxe, vivre sans fruit; et pourquoi le comprend-il seulement aujourd'hui ? Serait-ce une pâle diffusion de l'aube inconnue, un rais annonciateur de cette « autre lumière » dont avait parlé le docteur Brissage ? Comme son inactivité impuissante lui pèse !... Tout ne lui avait-il pas enseigné cependant alors la grande, la vraie loi ? L'énergie sous pression, partout où la volonté et l'intelligence s'exercent, dans le cerveau du savant, sous la plume de l'écrivain, aux rouages des machines, dans tous les domaines où le rêve et l'action se fécondent. Pombasle, essayant des appareils de plus en plus perfectionnés, risquant sa vie pour un idéal d'audace, s'engrenait du moins dans l'organisme universel. Et lui, qu'avait-il fait ? Son devoir correct, comme officier, sans excès de zèle ou de paresse, mais rien qui eût haussé en lui cette grandeur et cette servitude militaire dont Vigny a entrevu la mâle beauté. Depuis, riche, du dilettantisme élégant : voyages et plaisirs. Était-ce assez ? Que lui restait-il de ces années vaines ? Il avait manqué sa vie.

Claude porta la main à son front où s'enfonçait une pointe de migraine. Sans doute la tiédeur plus lourde du soir, des nuées qui passaient ? Les variations de l'air, auxquelles il faisait si peu attention autrefois, comptaient beaucoup pour lui. Il

se secoua. D'où lui venaient ces pensées moroses ? N'était-il pas dans un jour de grâce ? N'avait-il pas joui de la bonne après-midi? Son apparente inertie n'avait-elle pas été tramée de mille sensations vagues ou aiguës, d'images colorées, de pensées ténues ou fortes, de ce qui en nous flotte et se précise, nous fait évoluer avec une rapidité d'éclair dans l'espace et le temps, la fiction et la réalité, placés au centre de nos connaissances et pouvant les parcourir d'un saut, comme l'araignée sur sa toile?

Il se dressa, évita de réveiller Tambelle couchée à ses pieds, et, se dirigeant vers le piano, l'ouvrit : n'était-ce pas une de ses consolations? Ses doigts machinalement scandèrent un motif de Schumann, la petite mélodie appelée : *Le gai Laboureur*, la dernière qu'eût jouée Mlle de la Hodde un soir, dans la serre de Belles-Feuilles. Comme elle l'avait phrasée avec un sentiment juste ! Il la revoyait dans sa grâce sérieuse et noble.

Au recul des jours, en cette perspective du souvenir où se dressent, comme dans le mythe d'Orphée, Eurydices esclaves de destins contraires, les séduisantes formes de nos rêves, voilà que les deux visages de Thérèse de la Hodde et d'Antoinette Langre se confondaient, si divers dans leurs aspirations vers la vie : beaux visages du plus intense moment de son désir, apparus comme des tentations suprêmes au seuil de cet Érèbe ténébreux où il demeurait captif. Comment les séparer, ces deux figures devenues presque irréelles dans l'éloignement, et qui emportaient le mystère de sa sympathie spirituelle pour l'une, l'amertume de son amour brisé pour l'autre? Sombres heures de son calvaire, alors que, sans force et sans espoir, n'osant les retenir de ses mains découragées, il entendait dans la chambre leurs pas furtifs, devinait leur démarche d'ombres!... Comme elles s'étaient éloignées de lui!... Thérèse le regardant, — il en avait l'intuition, — pour un adieu désolé ; Antoinette détournant de lui ses espoirs reportés sur un lendemain préférable ! Là encore, il avait manqué sa vie...

Ses doigts pianotèrent avec légèreté la mélodie *Le petit Cavalier* et retombèrent sur ses genoux. Sa rêverie le transporta aussi rapidement que sur un tapis de magicien oriental à Belles-Feuilles : l'oncle Adrien est entré dans sa chambre.

— « Claude, Mlle de la Hodde vient de recevoir une mauvaise nouvelle ; elle part, je la ramène à Paris. Un télégramme : son

père a eu une attaque de paralysie ; s'il survit, ce ne sera plus qu'un demi-vivant. »

Partir, ne le reverra-t-elle pas auparavant? Depuis qu'il a senti sur sa joue tomber les larmes de miséricorde, il éprouve pour elle un sentiment de gratitude attendrie auquel il ne saurait donner un nom. Ce n'est pas l'amour, puisqu'il aime Antoinette; ce serait de l'amitié, s'il ne s'y mêlait quelque chose de plus doux et de plus pénétrant, quelque chose qui supprime de lui à elle toute conscience de lien matériel, même le plus chaste et le plus innocent, et lui donne l'illusion qu'une âme répond à son âme.

Pendant des minutes qui lui sont des heures, il attend, il espère. Voilà le bruit des roues de la voiture qui s'arrête... Un pas rapide, un toc léger, la porte s'ouvre et se referme. Une faible odeur de verveine est entrée.

— « Thérèse... Thérèse de la Hodde?... prononce-t-il d'un ton singulier, comme s'il donnait à ce nom une vertu, un sens qui prolonge leur trop courte intimité et les rapproche en ce moment où ils se quittent. — Vous voilà donc frappée aussi, ma pauvre enfant? »

Il la sent défaite, bouleversée, faible et forte devant un devoir nouveau plus lourd encore et plus assujettissant.

— « Courage! » murmure-t-il.

Leurs mains ne se sont pas cherchées; il éprouve une tristesse d'horrible vide :

— « Vous écrirez à mon oncle, quelquefois? » implore-t-il.

Elle balbutie :

— « Oh! oui, je n'oublierai rien ni personne; on a été si bon pour moi, ici... »

Il répète :

— « Thérèse... Thérèse de la Hodde... nous reverrons-nous un jour? »

Elle répond avec une fermeté douce :

— « Oui... Nous nous reverrons... Au revoir, Claude, » — elle va se reprendre, mais il lui dit :

— « Adieu, mon amie. »

Cette fois, leurs mains s'unissent, presque aussitôt séparées, car on vient dans le corridor; elle répète :

— « Au revoir... au revoir..., vous aussi, soyez courageux!... Espérez! »

Et, d'un irrépressible élan de pitié qu'il devine, elle effleure ses cheveux. Il répète, pâlissant :

— « Thérèse... »

Elle n'est plus là.

Elle ne sera plus jamais là...

Et Antoinette est partie. Il lui a rendu sa liberté. Oh! pas sans combat contre lui-même ni contre elle!...

S'il n'eût écouté que l'invite de son cœur à vif, la crainte de son abandon futur, l'appel de la joie qu'il pouvait attendre d'elle... L'avoir là, près de lui!... Elle remplirait leur maison de sa présence alerte, il s'enivrerait de son parfum d'œillet rose et de jeune santé; elle serait l'agitation perpétuelle dont il serait privé, elle ressusciterait de son rire la gaieté morte en lui, elle lui apporterait les effluves de la rue et le souffle des jardins. Il n'avait qu'à prendre la tendresse, qu'elle lui apportait, plus exaltée, semblait-il; ne pas remarquer les silences subits qui coupaient ses phrases, fermer les oreilles à des intonations qu'il devinait forcées, accepter l'héroïsme de cette vierge qui ne semblait pas douter qu'elle ne dût être sa femme. Comment résister à un envoûtement pareil, comment repousser l'occasion à saisir, et vite, car elle la lui offrait elle-même en voulant que leur mariage fût fixé au plus tôt?

Pourtant, Claude avait eu cet affreux courage...

Un lâche seul eût pu consentir à la river, si jeune, si belle, si vivante, à un sort sacrifié. Pouvait-il consentir à recevoir d'elle une foi gardée à un scrupule d'honneur, un sacrifice qu'elle tenait pour un devoir? Non, il était trop sûr de ne pas lui apporter un dédommagement suffisant. L'amour? Mais est-ce là le Claude qu'elle avait aimé, ou cru aimer? Elle avait tendu librement sa main, ce soir où le frivole et grave enlacement de la danse avait consacré leurs fiançailles, à un égal, à un maître, à un conquérant de la puissance et de la vanité, à un donateur de plaisirs partagés, et non à ce Claude humble et disgracié qui ne pouvait même plus admirer, sur ses cheveux de soleil, sur son visage de flamme et dans ses yeux d'émeraude, la magnificence radieuse de l'Amour! Elle était fière, elle était belle de courage, mais peut-être meurtrie et épouvantée, en ne protestant pas contre leur accord rompu malgré elle, malgré lui : non, il ne profiterait certes pas de cette maldonne. Car, en consentant à ce qu'elle s'immolât, il ne serait pas seulement lâche, il serait fou!

Mais quelle angoisse térébrante, quel morne déchirement! Mlle de la Hodde, désormais hors de sa destinée, pouvait lui laisser le regret d'un charme évanoui; mais en perdant Antoinette, c'est la vie palpable, la vie en son frémissement d'esprit et de corps qu'il perdait. Elle était sa dernière chance d'être, sa seule raison de se raccrocher au bord du gouffre!

Il avait eu ce courage.

Comment l'avait-il eu, et comment avait-il puisé dans son caractère, la veille encore léger et insouciant, cette force impérieuse de s'élever à ces pics arides et déchiquetés où l'on ne parvient qu'en lambeaux, mais d'où l'on découvre, comme d'un autre ciel, un paysage de calme et sereine beauté?

Ces heures-là, par bonheur, étaient déjà derrière lui; car jamais il n'aurait eu le courage de les revivre. Il s'en était assez repenti parfois, quand d'inavouables suggestions montent des bas-fonds de l'être. Il s'était dit alors : « Qui sait, nous aurions peut-être été à peu près heureux... L'accoutumance serait venue pour elle!... » Mais, sans même supposer tout ce que le regret inavoué aurait apporté de trouble malsain à une jeune femme, les regards de convoitise, les paroles de séduction, tout ce qu'on lui aurait caché et qu'il aurait pressenti..., non, elle ne se serait pas résignée! Sa fièvre héroïque tombée, comme elle aurait exécré le joug! Qui sait si elle n'eût pas voulu un jour le briser, ou si lui-même ne lui aurait pas, tardivement, rendu sa liberté? Non, non, il n'avait pas le droit de diminuer les chances qu'elle avait d'un mariage à son gré; il devait lui rendre sans tarder, sans plus hésiter, sa parole.

Il avait eu ce courage.

Il entendra toujours leur explication, l'orgueil cabré d'Antoinette, sa pitié ne voulant pas rester inférieure à la sienne. Il entendra toujours ses : Non! obstinés, qui revenaient comme un petit coup de marteau lui heurter le front :

— « Non, Claude, non; que penserait-on de moi?

— « Que vous avez repris la liberté que je vous rendais moi-même...

— « Mais c'est mon devoir, Claude..., et mon bonheur, de vous rester fidèle...

— « Si c'était votre bonheur, Antoinette, vous ne diriez pas que c'est votre devoir.

— « Je ne veux pas vous abandonner!

— « Et moi, je ne puis vous infliger ma misère.

— « Je suis sûre, Claude, de vous consoler.

— « Et moi trop sûr de vous désespérer : pas aujourd'hui, pas demain peut-être, mais bientôt; ah! bien plus tôt que vous ne semblez le croire. Je ne suis plus le Claude Chartrain qui voulait vous entraîner avec lui vers...

— « Vers l'amour, Claude... je vous aime, je vous aime!

— « Vous ne pouvez plus m'aimer, vous ne pouvez répondre que vous m'aimerez...

— « Vous êtes cruel, et votre générosité m'accable!... Réfléchissez! Je ne vous quitterai pas encore, quoique ma tante soit rappelée par des intérêts assez pressans à Paris...

— « Ne restez pas, accompagnez votre tante.

— « C'est vous qui me renvoyez?...

— « Pourquoi prolonger ce supplice?... »

Elle s'était abattue contre lui, et il la repoussait doucement, lui qui eût voulu saisir entre ses mains, retenir contre lui cette épaule ferme et ronde, respirer ce souffle qui montait jusqu'à lui, dans une plainte éplorée.

Comme si elle se décidait, elle avait dit en se redressant :

— « Ne prenez pas ce parti aujourd'hui...

— « Si, il le faut, comment ne sentez-vous pas qu'il le faut? »

Cette affreuse résistance l'épuisait, elle le vit, et, pensant sans doute qu'elle avait assez lutté, elle prononçait ce mot où se livrait toute son âme de femme, humiliée qu'il rejetât le don divin d'elle-même, et cependant allégée d'un faix immense :

— « C'est vous qui l'aurez voulu, Claude.

— « C'est moi, oui... »

Alors, elle lui avait saisi la main et l'avait baisée plusieurs fois de suite, avidement : reconnaissance d'affranchie, dernière effusion d'amoureuse, adieu à ce qui ne renaîtrait plus?

Elle était sortie de la chambre pour n'y plus rentrer.

Il avait préféré ne pas la revoir; mais, quand le landau fermé l'avait, avec Mlle de Kerveuc, conduite à la gare, il avait su ce que c'était de souffrir, comme s'il ne le savait pas encore...

Des voix... Marius dit :

— Sauf votre respect, amiral, vous n'avez pas pris le mauvais

air, à Paris? Pas moins?... Oui, amiral, Monsieur Clodde, il va bien. Hé! que je vous fasse un peu lampe!

L'oncle Adrien est entré, et il y a une clarté soudaine dans la pièce, dans le cœur de Claude aussi : quelque chose de réchauffant et de bon.

— Bonsoir, mon oncle. Pas trop fatigué?... A bas, Tambelle!... Elle vous dit bonsoir. Emmène-la, Marius... il pleut, vous êtes mouillé?

— Je suis venu de la gare sans parapluie, quelques gouttes à peine... Un orage qui s'éloigne...

— Oui, dit Claude, qui s'éloigne...

XI

Ils ont dîné en vis-à-vis, d'un potage maigre, d'œufs mollets, de laitues à la crème et de beignets de bananes. Claude, qui a pris les habitudes de sobriété de son oncle, savoure avec plaisir la cuisine soignée de Mme Tartine. Après le dîner, ils repassent dans le salon-bibliothèque : comme la pièce est vivante à présent!

— J'ai une lettre d'Aline, voulez-vous la lire?

L'oncle Adrien sort la feuille de l'enveloppe que Claude vient d'ouvrir. Aline, qui ne viendra pas à Paris au printemps, et par conséquent à Marlotte, se plaint de l'hiver de Belles-Feuilles, triste à présent sans Suzette. Elle n'en annonce pas moins la construction d'une serre et d'un pavillon à la chinoise devant le miroir d'eau.

— Incorrigible, ton excellente sœur, dit l'amiral! Et Robert, le plus débonnaire des hommes!

— Le meilleur, après vous!

Il y avait une feuille écrite de sa main. Il s'inquiétait du silence de Claude, réclamait des nouvelles : lui, le séjour à la campagne l'enchantait; il s'occupait du domaine, asséchait ses terres marécageuses de la plaine. Kuroki boitait d'un effort de boulet. Tricot avait dû abattre un des chiens, Taïaut, qui s'était pris dans un piège à loup.

A la bonne heure, il retrouvait toujours le bon Robert des champs et des bois, contre lequel la mondanité et le *smoking* n'avaient pas de prise. Et ses lettres ne marquaient jamais, comme celles d'Aline, un ton de protection, pour ne pas dire

de supériorité, qui lui rappelât sa situation. Jacques aussi ne se défendait pas de ce léger travers, déplaisant pour un être aussi décidé que Claude à ne subir aucune pesée sur ses volontés et ses goûts.

Il est vrai que le doigté léger de l'oncle Adrien suppose l'intelligence du cœur, jointe à celle de l'esprit : ce qu'il y a de plus rare. Cette pudeur, poussée même trop loin, à ne jamais parler de soi, et, vis-à-vis d'autrui, tant de cordialité simple, de délicate réserve... Claude se demande s'il a bien eu conscience du réconfort que le vieillard lui apporte?

— Vous êtes passé rue Royale?

— Oui, mon ami, j'ai causé un long moment avec mon vieux camarade, le commandant de vaisseau de Pressargues. Il a fort à faire avec un ministre qui veut à tout prix, et le plus tôt possible, des cuirassés formidables, alors que Pressargues pousse à la création de nombreux sous-marins.

— Le *Nautilus*... Jules Verne... répond Claude évoquant le pittoresque roman qui l'avait promené, enfant, dans le mystère des eaux.

— Oui, le *Nautilus*, répond l'amiral. Jules Verne, dont les livres m'amusent, que dis-je, m'intéressent toujours, a été le précurseur des plus importantes créations de la science moderne. Sans prononcer la faillite, comme Pressargues, de ces magnifiques vaisseaux de ligne où toute ma vie de marin s'est écoulée, je crains bien que, dans une guerre future, l'emploi des sous-marins pour l'attaque sournoise, l'emploi des mines pour la défense invisible ne jouent un rôle dont nous ne soupçonnons pas l'importance.

La guerre, dont le lourd malaise couve depuis quarante ans et violente, de sa vision d'horreur, les espoirs pacifistes, éclatera-t-elle un jour? Oui, fatalement. Quand? Nul ne le sait. Ce sera, ils le craignent, le plus terrible retour à la barbarie que ce fléau soudain qui précipitera au moins quatre des plus grands peuples de la vieille Europe, eux, leurs réserves d'hommes, de sang et d'or dans une fournaise aux ruines gigantesques. La vie sociale paralysée, la France devenue une immense usine de combat, et l'inconnu, le terrible inconnu de la victoire... Qu'on l'arrache à nos ennemis d'hier et de demain, dans un effort et un élan comparable à celui de Valmy, Claude fermement le croit. Il n'a pas renoncé, pas plus que l'amiral Abryat,

à l'Alsace-Lorraine encore meurtrie sous la botte de l'oppresseur; et, s'il n'en parle jamais, il y pense toujours, persuadé que le droit a ses revanches et que l'heure, qu'aucun Français ne voudrait forcer au cadran de l'histoire, sonnera le jour où une agression d'outre-Rhin mettra debout le pays entier.

— La guerre, murmura-t-il, viendra trop tard pour moi!...

— Pour moi aussi, dit l'oncle Adrien avec un soupir.

Ils se taisent... Être infirme quand on a l'âge de se battre, quand il eût rejoint son régiment, fût-ce comme simple dragon! Mais Claude avait réservé ses droits, ses galons, son uniforme... A quoi bon? L'oncle Adrien, qui comprend trop cette tristesse, change de propos :

— En sortant, je suis passé dans une librairie du boulevard. Tu voulais réentendre les premiers récits de guerre de Tolstoï, ses souvenirs de Sébastopol; je te les rapporte avec une partition de Glück.

— Comme vous êtes bon!

— Mais auparavant tu ne me demandes pas ce que j'ai fait? Un déjeuner au Bouillon Duval, sans intérêt. Course à la Belle-Jardinière pour me faire préparer un complet noir, passons! Puis chez Allez pour acheter le mobilier de jardin que tu désires : j'ai trouvé de bons fauteuils de fer souple à lamelles et un banc. Je pense que tu m'approuveras, j'ai fait la commande. Ensuite...

L'amiral a-t-il hésité? Claude n'en est pas sûr. Il attend; tant pis s'il a hésité, l'amiral se décide :

— J'avais promis à Mlle de Kerveuc de monter un jour prendre de ses nouvelles boulevard Pereire. Je ne l'avais jamais fait encore. Je me suis donc décidé : elle habite au troisième un bel appartement dont je suppose que Mlle Langre fait les frais, et que je doute qu'elle garde, une fois sa nièce mariée.

— Est-ce qu'Antoinette penserait...

— Laisse-moi tout te conter par le menu. J'arrive, j'attends un grand moment dans le salon et Mlle de Kerveuc entre enfin, très agitée. Elle me dit avec effusion : « Comment, c'est vous, amiral? Que c'est aimable de m'apporter sans tarder vos félicitations!... Je vous ai fait attendre; cette sotte de femme de chambre ne m'avait pas dit votre nom — (Je paie si peu de mine, tu vois, remarqua malicieusement l'oncle Adrien), — j'étais en grande conférence avec Victrix sœurs, la lingère de la rue de la Paix pour le trousseau d'Antoinette... Oui, vous

êtes au courant... Je ne sais pas comment de divers côtés on a appris la chose... Antoinette préférait qu'on n'en parlât pas d'avance. Enfin, oui, elle se marie le 30 mai, nous n'avons que le temps, comme vous voyez!... »

M. Abryat, tout en parlant, examine Claude et continue :

— Moi, j'étais abasourdi sous ce flot de paroles. Elle s'écrie : « Antoinette fait un beau, très beau, splendide mariage, tout à fait ce qui lui convient, James Crownfield, le fils d'un des rois de l'acier, de Baltimore, beau comme l'Apollon du Belvédère — (je n'invente rien!) — riche à millions, raffolant de Paris où il passera six mois par an avec sa femme : inutile d'ajouter qu'il est fou, complètement fou d'Antoinette! »

Claude n'a ni rougi ni pâli; sur son visage rigide, comme sculpté, s'ébauche seul un sourire très triste et très doux : allons, elle se sera vite consolée! Mais s'en étonne-t-il? Ne sait-il pas quelle force intérieure, quelle avidité de vivre la jette au-devant d'un nouveau destin? Elle aime peut-être ou croit aimer ce jeune homme. En tout cas, elle se laissera aimer, elle sera l'idole parée, choyée, couverte de bijoux, ivre de plaisirs qu'elle a toujours rêvé d'être.

— Associons-nous, dit-il d'un ton calme, à l'enthousiasme de la bonne demoiselle. J'ai toujours pensé que Mlle Langre ferait un mariage semblable.

Dans son trouble qui persiste, car on ne remue pas impunément des souvenirs pareils : — six mois à peine d'écoulés, lorsqu'elle sera la femme de James Crownfield!... — il s'efforce d'atteindre la cime d'où il a prononcé son renoncement : c'est quelque chose qu'elle n'appartienne pas à Pombasle, il l'avait craint pendant une seconde : il en eût été malheureux et jaloux, blessé dans le cœur de son cœur, tant il restait en lui, quoi qu'il fît, de l'homme ancien. Cet étranger ne lui sera de rien dans l'avenir, ne le lèse en rien dans le présent, ne le spolie pas même dans le passé : pourquoi en voudrait-il à Antoinette? Tout cela est logique, tout cela est normal, et il n'a plus qu'à souhaiter, comme au jour du grand adieu, sans amertume, sans petitesse, qu'elle soit heureuse, absolument heureuse!...

— Et que deviendra Mlle de Kerveuc?

— Elle n'a que l'embarras du choix, dit M. Abryat avec une de ces ironies si fines qu'il fallait le connaître pour les deviner sous le sérieux du ton. Mlle Langre accorde à sa complaisance

une retraite bien méritée. Elle n'a aucune envie, et je le conçois, de tenir la maison du jeune ménage; elle passe la main, elle se retirera vraisemblablement dans son vieil hôtel de Saint-Brieuc, qu'Antoinette améliorera de tout le confort moderne, auquel elle a trop habitué cette pauvre femme, pour qu'il n'y ait pas cruauté à l'en laisser privée. Ce n'est pas, en tout cela, Mlle de Kerveuc qui fait la plus mauvaise affaire.

L'épigramme est si légère que, seul, Claude la peut saisir, et sentir le blâme discret que l'oncle Adrien porte sur la conduite de son ancienne fiancée, la vanité de ses besoins de luxe et aussi, — mais cela, il se garde de le préciser, — la défaillance de son courage, alors que peut-être une autre jeune fille eût su trouver là les chances du plus noble bonheur. Mais Claude se refuse le droit d'en décider, et, d'ailleurs, l'événement a décidé pour lui.

M. Abryat est satisfait; d'abord l'irréparable console des vains regrets, et mieux vaut que cette belle amazone soit mariée : elle quittera Paris ensuite : mieux encore! Et quand elle reviendra, la plaie de Claude sera tout à fait cicatrisée.

Il se frotte les mains d'un geste machinal et dit, négligemment :

— En sortant de chez Mlle de Kerveuc, je suis allé rue de l'Université, prendre des nouvelles de mon vieux de la Hodde et saluer sa fille.

Il épie Claude, qui a levé la tête avec un intérêt brusque et qui tourne vers lui son visage :

— L'amiral est toujours aussi bas?

— Davantage. Et Mlle de la Hodde mène une vie bien dure à ses côtés.

Claude s'en doute : tout le monde n'a pas le loisir de « vivre sa vie » et de réaliser son plaisir. Les Américains archi-millionnaires évitent une Thérèse silencieuse et recueillie, pour aller se prendre aux yeux brillans, aux sourires de perle d'une Antoinette.

Il demande :

— Elle n'est pas trop fatiguée?

— Si, répond l'oncle Adrien, et, de plus, le caractère de son père est devenu odieux. Il est méchant, exigeant et brutal.

— Vous n'allez pas me faire croire?... s'exclame Claude. Il n'oserait pas la toucher?...

— Je l'espère aussi, mais ce n'est pas elle qui me le laisserait deviner; seulement, en dehors de la plus grande partie de la journée, elle le veille quatre heures par nuit et... Bref, ce pauvre Ferdinand, qui était taillé en Hercule et qui n'est paralysé que des membres inférieurs, peut devenir dangereux...

— Comment ne le transporte-t-on pas alors dans une maison de santé? Bien que Jacques n'accueille pas ce genre d'infirmes, pour vous je suis sûr que... Et là, ce vieux maniaque serait parfaitement traité...

— C'est la seule chose à laquelle Thérèse ne consentira jamais. D'ailleurs dangereux, entendons-nous; de la Hodde, certains jours, est plus agité que d'autres; mais enfin, il ne quitte guère son lit que pour un fauteuil, où on le transporte et où il passe ses après-midi. Néanmoins, la présence des deux robustes Flamandes qui le servent ne me rassure pas assez; on n'a pu obtenir jusqu'à présent d'aucun domestique qu'il consente à rester dans une place assujettissante et où il est maltraité.

— Vous voyez bien, fait Claude très ému, c'est un fou!

— C'est un vieil enfant terrible; sa fille a cependant sur lui un certain ascendant. Il faut qu'il soit dans ses plus mauvais momens pour qu'il se mette en fureur contre elle...

— Quelle vie affreuse la pauvre enfant doit mener!

— Ce n'est pas gai; mais certaines femmes ne trouvent l'équilibre et la paix que dans la conviction qu'elles remplissent tout leur devoir. La mère de Thérèse était ainsi : ces âmes sont pures comme la neige des hauteurs.

— Mais vous sembliez craindre ?...

— De la Hodde étant violent, il lui faut un garde-malade qui se fasse accepter de lui; jamais il ne tolérerait un infirmier de profession. Alors j'ai pensé à notre Marius. Qu'en dis-tu? C'est un « brave, » comme on dit dans le Midi, en associant à ce mot qui signifie la plus belle vertu : le courage, la bonté et la belle humeur, deux autres vertus qui ont leur prix.

— Certes! Et Marius?

— Marius prendra ma consigne : si de la Hodde l'injurie, Marius sait ce qu'on doit à un amiral, même à demi gâteux; si de la Hodde, qui a toujours sa canne à portée de sa main, le frappe, Marius ou se laissera faire avec sérénité, ou désarmera de la Hodde en douceur. Il y a des soins vraiment trop pénibles

pour des femmes; Marius, je le connais et j'en réponds, les rendra avec un dévouement méritoire. Il en coûte un peu, continua M. Abryat, à mon vieil égoïsme de me passer de lui; mais je sais que Mme Tartine a une nièce à placer et la verrait avec plaisir ici, provisoirement...

— Mais, dit Claude avec feu, c'est tout à fait secondaire... Préserver Mlle de la Hodde de tout danger, alléger un peu ses fatigues... Vous avez cent fois raison, mon oncle, et votre idée est lumineuse. Marius apportera dans ce triste logis un rayon de son *souleou* du Midi !

— Puisque tu m'approuves, dit l'amiral riant sous cape, j'irai, pas plus tard qu'après-demain, l'installer dans ses nouvelles fonctions. Ah! j'ai eu, je crois, quelque mérite de diplomatie à le faire agréer à de la Hodde. Quant à Thérèse, l'idée que pour faciliter sa tâche nous nous priverions, ou plutôt je te priverais d'un bon serviteur, lui déplaisait tellement que j'ai eu toutes les peines du monde à la raisonner.

— Cela lui ressemble bien, dit Claude, s'oublier toujours pour ne songer qu'aux autres...

Ils restent un moment silencieux et l'oncle Adrien murmure :

— Ces maladies sont décevantes. Un paralytique comme de la Hodde peut être enlevé en quelques jours ou durer encore des années.

— Elle ne le quittera jamais, dit Claude rêveur.

— Tant qu'il vivra, non, certainement.

Un nouveau silence, et Claude demanda :

— Pourquoi voit-on de ces monstruosités-là?

— Elles entretiennent parfois, comme dans le cas de Mlle de la Hodde, les plus rares vertus.

— Pourquoi est-ce une âme d'élite qui est sacrifiée?

— Parce qu'elle est la plus digne et qu'elle s'y perfectionne en grandeur morale, te répondrait l'Église.

Claude hoche la tête et ne répond pas... Le problème de la douleur injuste et inutile n'est pas de ceux qu'il peut, lui, trancher. Il est trop près encore de la révolte.

Le hasard, en traversant nos vies, agit en déconcertant dramaturge : tantôt il combine, avec une maladresse puérile, les scènes les moins intéressantes; la veulerie des personnages rebute, l'action traîne, rien n'arrive; d'autres fois il enchaîne

les tournans de situations et les péripéties avec un art qu'applaudirait un spectateur invisible. Il n'aurait pu, pour provoquer en Claude une crise de sentiment, au moment où ses efforts l'acheminaient au calme et à l'acceptation de son sort, mieux rassembler ces trois causes d'ébranlement, qui le forçaient à penser aux êtres demeurés le plus près de son cœur : Pombasle, avec cette menace d'accident qui réveille dans son amitié passée la mémoire d'un abandon cruel; Antoinette, interposant entre eux l'imminence de son mariage et un départ qui la reléguerait dans l'ombre où vivent les ombres; Thérèse de la Hodde, suscitant la hantise de sa belle et morne réclusion.

S'il reconnaît superflus les regrets provoqués par le souvenir de Guy et celui d'Antoinette, il n'en est pas de même des appréhensions que lui cause le dévouement impayé, sinon par des rebuffades, que Mlle de la Hodde, dans son devoir filial, consacre à un vieillard presque dément. Si, pour les deux autres, l'impuissance désespérante s'impose à lui, du fait des lois secrètes et rigoureuses de la vie, vis-à-vis de la dernière, qu'il eût voulu pouvoir, si peu que ce fût, consoler, il reste paralysé par les conditions fortuites de son état présent. Son intelligence et sa vigueur physique ne peuvent rien pour elle. Dès lors, ne serait-il pas préférable qu'il pût l'oublier. Mais cela dépend-il de lui ? Une persistance singulière n'indique-t-elle pas que leurs lignes, séparées actuellement, se rejoindront encore ?

Mais quand ? Elle lui avait donné, en le quittant, l'espoir qu'ils se reverraient un jour. Mais les semaines et les mois se sont écoulés... Et à quoi bon d'ailleurs ? Libre, maître de diriger sa volonté selon ses plus secrètes et profondes sympathies, il eût certainement cherché à renouer le fil brisé. Mais il y a loin du Claude entrevu à Belles-Feuilles, traité par elle avec une bienveillance distante, puis rapproché par l'immense pitié qu'elle a éprouvée de son infortune, et le Claude entré aujourd'hui dans la cité dolente, rayé du grand livre des valeurs, pour prétendre lui inspirer plus qu'une stérile compassion.

Ces pensées poursuivent son insomnie; faute de se dépenser assez, à peine s'endormait-il maintenant vers la fin de la nuit. Il était pendant des heures condamné au supplice de moudre ses pensées dans le silence, car bien que pour lui la nuit ne fût pas dissemblable du jour, il observait, allongé dans ses draps,

la règle du repos, acquise depuis tant d'années et conforme à cette paix un peu funèbre qui confond le sommeil des choses avec la gravité du noir, de ce noir qu'il sent épandu sur la terre et qui le pénètre jusqu'à l'âme.

Les nuées lourdes avaient glissé au-dessus du village, mais une persistante tiédeur molle montait du jardin et entrait par les battans presque clos de sa fenêtre. Il entendait le labeur infime et incessant des tarets dans les vieux meubles, les heures et les demies sonnées à travers le plancher par l'horloge de son cabinet de travail. Le parfum des lilas venait du massif près de la seconde pelouse, et il distinguait, avec l'arome entêtant du lilas violet, celui, plus fin, du lilas de Perse. Des associations d'idées, qui se reproduisaient tous ces derniers soirs comme la plainte sourde de son cœur inassouvi et de sa chair énervée, firent résonner en lui des phrases du *Cantique des Cantiques*. Il avait toujours aimé les odeurs : essences rares et complexes, où les grands parfumeurs concentrent leur chimie, cires à cacheter qui fleurent la résine et que leur couleur semble différencier, boîtes de santal, de cèdre, de merisier, et, entre toutes les odeurs les plus naturelles, celles qui jaillissent du sol, des foins coupés, des sureaux en fleurs, celles qui s'ouvrent sous le couteau avec la pêche, s'exhalent de la rose miellée, de la violette suave, du jasmin aigu.

De même que sa sensibilité tactile avait grandi, de même jamais il n'avait été plus accessible aux émanations subtiles de la matière inerte ou organisée; que de fois il avait respiré en imagination le souffle d'œillet rose qu'exhalait Antoinette ou la rêle verveine devinée dans le sillage de Mlle de la Hodde!

Comme un *leit-motiv* troublant, la phrase du *Cantique des Cantiques* bourdonne : « Enchaîne-moi, après toi nous courrons à l'odeur de tes parfums! » Courir! Où est le beau temps où, sur des jarrets d'acier, il eût poursuivi et devancé à la course Atalante, la nymphe agile! Courir! lui qui à peine, aujourd'hui, ose risquer dix pas sans inquiétude! Et de nouveau les plus belles, les plus tentantes formes passent et repassent devant lui, femmes aimées, femmes désirées, passantes remarquées le temps d'un éclair, toutes les occasions qu'il a saisies et celles qu'il a perdues, tout le vibrant passé aboli...

Comme les lilas sentent fort! Hier et avant-hier, ils ne répandaient pas ainsi leurs bouffées odorantes dans les ténèbres. Il

sent leur souffle l'envahir, le pénétrer, et son cœur, qui lui semble remplir toute sa poitrine, défaille.

Il prête l'oreille à un bruit faible et régulier : c'est la pluie, la pluie féconde du printemps, qui avivera les feuilles et fera égoutter les lilas penchans. Comme elle se déverse en nappe d'arrosoir intarissable, sur la plaine, sur la forêt, sur les routes; comme elle claque sur le toit, heurte les vitres et ronronne au long des gouttières! Elle tombe apaisante; il écoute avec soulagement, avec délices, sa chanson lustrale. Elle lui lave l'âme comme elle lave les toits, les murs, les trottoirs, tout ce qu'elle baigne et enveloppe de ses mille gouttes semblables à des larmes. Elle lui conseille la mise à l'abri, le havre de paix, la renonciation à la course impossible des espoirs et des désirs. Elle lui fait apprécier, s'il songe aux roulottes trempées, aux cheminots blottis sous un auvent, aux chiens perdus, le confort d'un chez soi où l'âme des siens demeure et où il vit entouré de souvenirs, avec l'oncle Adrien pour le réconforter. S'il voulait comparer : bien des êtres ne sont-ils pas plus malheureux que lui?... L'air qu'il respire devient plus pur. Il écoute l'eau qui tombe sans arrêt : elle le berce et va l'endormir, fiévreux encore, dans une prostration lourde.

Claude ne se réveilla qu'à huit heures, brisé d'une courbature, saturé d'une tristesse qu'il connaissait bien et qu'il appelait d'un mot de régiment: « le cafard. » Le cafard, c'est-à-dire la lassitude de soi et des autres, le dégoût du lieu présent, l'envie de s'évader de soi-même; des impulsions bizarres, un grain de folie qui va, vient et se promène dans la cervelle, comme la petite bête noire et répugnante : le cafard!...

PAUL MARGUERITTE.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

TABLEAUX DU FRONT RUSSE

DU FRONT RUSSE DE GALICIE

DÉCEMBRE 1915

I. — SOUS LA NEIGE QUI TOMBE

Le train sanitaire de la grande-duchesse Olga Alexandrovna, sœur du Tsar, vient d'arriver à P..., dernière gare avant la ligne de feu. La neige tombe à gros flocons, invraisemblablement blanche, plus blanche qu'ailleurs, semble-t-il. L'horizon est bas, cotonneux, rétréci... Au delà d'un certain rayon, très court, on n'aperçoit plus qu'un mouvant rideau de mousseline. Dans ce cercle étroit, des silhouettes vont et viennent en un mouvement continuel et silencieux : capotes brunes, capuchons relevés, *papaks* de fourrure, d'autant plus sombres que le fond du tableau leur fait un écran plus clair. La neige étouffe le bruit des pas, et le son des voix est comme assourdi... Un paysan en touloupe marron, ceinturé de rouge, passe, mêlé aux soldats, portant sur le bras un coq, la tête et le cou rentrés dans son col de plumes... Devant l'escalier de bois de la petite gare, un planton est de service, si immobile qu'on le dirait figé là pour l'éternité. Ses pieds s'enfoncent sous l'épais tapis blanc, comme pour permettre d'en évaluer la profondeur et, sur sa capote sombre, la neige a formé peu à peu un éblouissant collet d'hermine... Un bruit intermittent et sourd, qui est peut-être le canon, perce l'horizon du côté du fleuve...

Devant une petite boutique en planches, installée entre la gare et les tentes de l'ambulance, des soldats marchandent de menues provisions. L'un d'eux s'en revient, déchirant à belles dents une miche de pain frais, suivi d'un chien, queue frétillante, museau tendu vers l'objet de sa convoitise... Hors la neige, tout est brun, d'un brun qui se dégrade par des nuances à peine perceptibles : depuis ce brun grisâtre qu'on voit à la terre non remuée, avant les labours, jusqu'au brun roux qu'ont les feuilles à l'automne. Parfois, cependant, la robe rouge, verte ou bleue de quelque réfugiée que les soldats nourrissent, jette sur ce tableau à deux tons une note éclatante et imprévue...

Mais le plus impressionnant, c'est le silence; un silence actif, presque tumultueux. Des chevaux galopent, et leur galop n'éveille aucun écho sur le sol ; des chars roulent sur la route, et l'on dirait que leurs essieux tournent à vide... Ce tableau est-il réel, ou est-ce mon imagination qui l'enfante? Suis-je près des rives du Styr, sur le front qui regarde la Galicie, ou bien dans le Royaume des Ombres, où les héros, tombés pour la défense de la terre slave, recommencent dans un silence éternel le geste que la mort interrompt?...

Soudain, une ruée se produit d'où monte une sourde rumeur. Bousculade, coups de poing fraternels, refrains de guerre interrompus... Enfin, voilà de la vraie vie, nerveuse et bruyante : c'est une compagnie de fantassins qui va partir pour les positions. Depuis une heure, « le troupeau brun » attendait, vaguant sous les pins ou piétinant autour des feux péniblement entretenus. Le signal du rassemblement a été donné. Les hommes, en complet équipement de campagne, sac au dos, bidon de cuivre au côté, pelle ou hache à tranchant enfermé dans un étui de cuir, se massent de l'autre côté de la voie, le long de la forêt, sur plusieurs rangs... Le silence, un instant troublé, se rétablit... Un jeune officier parcourt le front de la compagnie, jette un ordre et, sous la neige qui tombe, ces hommes se mettent en marche en traçant sur leur poitrine un grand signe de croix...

II. — AU BIVOUAC

Une immense place, derrière la gare, entre les maisons du village et les prairies : c'est le bivouac. Deux petits bois de pins le flanquent et, au fond, les écuries recouvertes de

branchages lui font bordure. Un peu en avant sont creusés les abris. La ligne de leurs toits en pente dessine sur la neige une série de petites vagues blanches, à peine discernables. Mais, sur le devant, on aperçoit la porte, précédée de trois marches en profondeur, et, à côté, une étroite fenêtre à un seul battant. De chacune des vagues blanches sort un tuyau d'où s'échappe un mince filet de fumée bleue... Au centre de la place, sur deux rangs, s'alignent les canons et les caissons, dissimulés sous des branches de sapins. Et cela forme trois allées au milieu desquelles toute la vie du camp se concentre...

Et quelle vie : active, mouvementée, pittoresque!... La neige a cessé de tomber ; le temps est froid et clair. Le sol est dur, et l'on foule avec plaisir la neige restée molle, qui est si douce et chaude sous les pas.

C'est l'heure des occupations particulières; tout le monde est dehors. Il y a de tout ici : des artilleurs en longue capote brune, des cavaliers, reconnaissables à leur tunique courte, en peau de mouton, ornée pour les officiers d'un passe-poil à frisons courts; des Cosaques d'Orenbourg, coiffés de papaks à longs poils de chèvre, qui leur donnent un air farouche, des fantassins, dont quelques-uns sont chaussés de ces grandes bottes de feutre beige ou blanc, à semelles et empeignées de cuir si propres à affronter les neiges profondes.

Sur la lisière du petit bois, à droite, deux soldats creusent un nouvel abri; la terre remuée fait autour d'eux une belle tache jaune. Un autre prépare les rondins de la toiture et s'escrime après une branche de sapin... Entre les arbres, des chevaux errent en liberté ou se roulent avec délices dans la neige fraîchement tombée.

Çà et là sont allumés des feux, et la fumée des cuisines de campagne s'élève entre les allées formées par les canons. En m'y rendant, j'ai failli trébucher contre une marmite enfoncée sous terre, et dont le couvercle est à ras du sol. Un four est creusé dessous, auquel on accède par deux marches. De gros morceaux de braise s'y consument avec lenteur. De temps à autre, un soldat-cuisinier (un *cuistot*, comme on dit chez nous) vient jeter son coup d'œil à la marmite d'où s'échappe une alléchante odeur. J'interroge l'un d'eux, devant une des cuisines de campagne où l'on prépare le *borchtch*, la soupe préférée du soldat russe. Tout en remuant le mélange de choux, de bette-

raves, de tomates et de viande, il m'apprend que « *le point* » se ravitaille lui-même, qu'un poste de télégraphie sans fil y est installé dont il me montre, là-bas, la tente signalée par son drapeau bleu zigzagué d'un rouge éclair, et, enfin, que l'on forme ici un corps de cavalerie qui partira bientôt pour une destination inconnue. »

Ainsi se confirment une fois encore les bruits d'une probable offensive de nos Alliés sur le front extrême du Sud.

Près de la forge, un soldat en tablier de cuir est occupé à ferrer un cheval. Je m'arrête... Aussitôt, c'est un attroupement. — Les soldats des abris voisins ont aperçu mon appareil et viennent me prier de les photographier. J'ai toutes les peines du monde à obtenir d'eux qu'ils ne cachent pas complètement la forge, le cheval, le soldat au tablier de cuir... Le cliché pris, un des hommes court aux écuries, en ramène la plus belle bête et un cavalier s'offre à la monter. Il faut voir avec quel soin il ajuste sa tunique, assujettit son ceinturon, donne à son papak une allure martiale! Le cheval, jeune, s'impatiente, hennit, gratte fébrilement le sol... Enfin, le cavalier a passé les pieds dans les étriers : un déclic; c'est fait!... Mais il me reste un regret. Pour un soldat du front mon cavalier était vraiment trop beau dans sa tunique neuve!...

III. — LE COIN DES TRANSPORTS

On nous a garés à deux verstes du bivouac, juste en face d'un camp de transports. Entre la ligne de chemin de fer et la forêt, dans une longue et étroite clairière, une centaine de télègues sont arrêtées. Les hommes qui les conduisent ou les gardent, des moujiks pour la plupart, reproduisent ces mêmes visages et ces mêmes costumes que j'ai déjà vus si souvent : vêtemens sombres où le marron domine, à peine soulignés par une note verte ou rouge, bonnets à longs poils gris, marron, noirs ou blancs, visages aux barbes hirsutes... Assurément, le front français avec ses Hindous, ses Écossais, ses tirailleurs sénégalais, ses Marocains, doit présenter, en certains endroits, un spectacle étrangement pittoresque, mais je me demande si, autant que sur le front russe, l'imagination s'y reporte à des époques si anciennes qu'on renonce parfois à leur assigner une date... Les hordes qui suivaient les armées de Gengis-khan

ou de Timour-leng devaient présenter un aspect analogue à celui de ces foules hétéroclites, — surtout paysannes, — et l'on y retrouvait sans doute les mêmes visages, plus jaunes, sous les mêmes effrayans bonnets de peaux de bêtes.

Cette foule décharge un train et remplit les télègues. Les pains, qui forment dans les chariots d'énormes accumulations de boules noires, font songer à des hétacombes de têtes de nègres, accomplies sur l'ordre de quelque tyran africain. Les hommes s'asseyent dessus, jambes de-ci, jambes de-là, leurs pieds calés contre les miches. C'est la guerre, et l'on n'y regarde pas de si près! On décharge aussi des caisses carrées, toutes pareilles, que l'on ne ménage guère et dont j'ignore quel peut être le contenu. D'ailleurs, aucune hâte : n'oublions pas que nous sommes en pays russe où l'activité même prend des allures paresseuses!

Dans le foin, des hommes sont couchés et mangent. Leurs bêtes, afin de les imiter, attrapent tout ce qui passe à la longueur de leur cou... Pour un rien, on se chicane; avec un rien on se réconcilie... Grands cris accompagnés de tout un vocabulaire d'injures, et Dieu sait si la langue russe en est riche! pour une balle de foin culbutée ou un pain qui a roulé dans la neige. Au fond, la plus parfaite indifférence.

Nous descendons un moment, afin de nous rapprocher de l'étrange cohue. Toutes les télègues ne font pas partie du convoi. Il en est qui vont passer ici la nuit. Chaque cheval porte près de l'oreille une étiquette avec un numéro d'ordre et le nom de son propriétaire. Les hommes ont allumé des feux entre leurs voitures, au fond desquelles ils dormiront ce soir. Les chevaux ont une couverture de laine, mince précaution par ces nuits où le thermomètre descend jusqu'à 16 et 17 degrés Réaumur, au-dessous de zéro. Mais les chevaux russes sont aussi résistans que leurs maîtres.

— Est-ce que vous n'avez pas froid? ai-je demandé à l'un des hommes.

— *Nitchevo!* (Cela ne fait rien!) C'est la guerre! a-t-il répondu.

La nuit tombe, très vite. Les hommes ont achevé leur chargement. Les télègues se mettent en marche dans l'ombre croissante... Leur interminable file, aux contours imprécis, me fait penser aux longs exodes des populations gauloises, telles que

mon livre d'histoire les évoqua jadis à mon imagination d'enfant.

IV. — DEMEURES D'OFFICIERS

A l'heure du dîner, sous les arbres du petit bois, deux officiers sont en train de faire cuire le *chachelik*. C'est le mets favori des habitans du Caucase, Arméniens, Turcs ou Géorgiens. On enfile à une brochette en fer des petits carrés de mouton alternés avec de menus morceaux de graisse et l'on fait rôtir sur la braise, à feu doux. Nos deux officiers accroupis à terre, les mains posées à plat sur le sol, soufflent activement leur feu qui brûle avec trop de fumée. L'un d'eux est Grec d'origine et répond au nom significatif de Christophoros. Sa moustache et ses cheveux noirs, son teint pâle, légèrement olivâtre, trahissent son origine levantine. D'ailleurs, né et élevé en Russie, il ne connaît de sa langue maternelle que deux ou trois mots, parmi lesquels le verbe aimer, ce qui donne lieu à mille plaisanteries dont il s'amuse. Le *chachelik* cuit à point, Christophoros et son camarade invitent les officiers de notre train à le manger avec eux. En ma qualité de journaliste, on me prie de venir prendre un verre de thé après le repas.

Les deux officiers occupent une des maisons évacuées près du bivouac. La salle où ils sont réunis est petite, meublée d'une table, de quelques chaises et d'une étroite couchette de fer. Des clous plantés dans la muraille y servent de portemanteaux. Une tablette supporte quelques ustensiles militaires et un bougeoir d'étain.

Je trouve les dîneurs animés d'une franche gaîté, cette gaieté de bon aloi qui ne doit rien à l'alcool! On a mis de côté pour moi quelques morceaux de *chachelik*, et le samovar chante sur un coin de la table. Mais il n'y a plus de chaises : un officier arrivé des positions a pris la dernière!... Vite, on transforme en tabouret une caisse vide, et nous voilà tous assis... Le convive inattendu a apporté de bonnes nouvelles : une attaque a été repoussée à T..., où l'on a fait des prisonniers et pris des mitrailleuses; il y a eu quelques rencontres de détachemens de cavalerie en reconnaissance, comme si, de part et d'autre, on tâtait le front pour en chercher le point

faible. Le nôtre est solide ; les Allemands le verront bientôt.

Pour fêter ces bonnes nouvelles, le chirurgien-major de notre train se saisit d'une guitare et siffle, en s'accompagnant, un air cosaque au rythme entraînant... Mais, tout à coup, c'est une autre chanson. Le canon, qu'on n'avait pas entendu depuis la veille, se remet à tonner. L'officier venu des positions se lève, ajuste son sabre, et, achevant rapidement son verre de thé :

— Diable ! dit-il, voilà que ça recommence... Il faut que je m'en retourne. Je crois que ça chauffera par là-bas avant cette nuit. Je veux y être. — A après-demain... si je ne suis pas mort ! ajoute-t-il en portant la main à son bonnet de fourrure.

Je ne sais pas s'il en est revenu.

V. — DANS LE TRAIN DU GRAND-DUC

Le ...e d'infanterie est arrivé des positions à minuit pour recevoir le grand-duc Georges Mikhaïlovitch, qui vient faire une visite aux soldats du front et leur apporter des croix. Toute la nuit, nos vitres ont été éclairées du reflet de leurs feux.

Dès le matin, une grande animation règne dans le camp. Sous les pins on voit aller et venir des Cosaques du Caucase, vêtus de la longue *tcherkeska*, le *bachelik* rouge flottant sur leurs épaules. Ce sont eux qui doivent former la suite du grand-duc. Leurs chevaux, sellés, sont attachés aux arbres. Ceux des officiers venus de tous les points voisins du front. sont tenus à la la bride par des soldats.

Avant midi, tout le monde est à son poste. Le tableau est magnifique dans ce décor de neige et de bois. Au fond, le camp se dessine avec ses abris, ses tentes, ses caissons dételés ; à gauche, s'arrondissent les tentes des ambulances ; à droite, s'étend le petit bois de pins sous lequel sont rangés, sur deux lignes, les cinquante Cosaques de la suite, à cheval. Leur chef, un grand diable blond, se tient en avant, superbe sous son bonnet de fourrure blanche et son *bachelik* de drap rouge. Au bout de la ligne, flotte le fanion marron et rouge de la *sotnia*. Sur les pentes du talus sont groupées les sœurs de charité : robes grises, vestes de cuir et voiles noirs. Le long du quai s'alignent les fantassins arrivés cette nuit, et, de l'autre côté de la voie, devant la forêt, les petites croix de bois blanc ont

l'air de se soulever sur les tombes, comme si elles subissaient la poussée souterraine des morts !...

Dès que le grand-duc met pied à terre, on entend le commandement : « Sabre au clair ! » suivi d'un autre; après quoi, la musique attaque une marche guerrière. Le grand-duc parcourt le front des troupes. Il est grand et d'allure martiale. Son visage, barré d'une forte moustache, poivre et sel, respire l'énergie. Au nom de l'Empereur, il remercie les vaillantes troupes de cette partie du front pour leur valeureuse conduite, attache les médailles et les croix sur les poitrines de ces braves, et les salue d'un : « Au revoir, *maladsé* (mes braves) ! » qui sonne comme un coup de cymbale.

Après le dîner, j'ai eu l'honneur d'être présentée au grand-duc. Réception cordiale, tasse de thé : aucun apparat.

Son Altesse impériale a auprès d'elle deux officiers et le prince Baratinsky : celui-ci fut, il y a quelques semaines, chargé de porter à l'Empereur la croix de Saint-Georges. Le commandant de notre train, ancien condisciple du grand-duc, m'accompagne.

Assis autour des petites tables de la salle à manger qui fut un wagon-restaurant et qui en a gardé la simplicité, nous rappelons les souvenirs de cette guerre déjà si longue. Son Altesse impériale, qui a visité tous les fronts, nous parle de la vie du Tsar à Mohilef, du tsarévitch qui accompagne son père, et dont la constitution se développe et se fortifie dans une plus libre expansion, des soldats si patiens, si modestes, si résolus. Et tout à coup :

— Connaissez-vous, madame, l'histoire du fusil de l'Empereur ?

Non sans une certaine confusion, j'avoue ma complète ignorance.

— Peut-être avez-vous remarqué au cours de la cérémonie militaire de ce matin, reprend le grand-duc, que la garde du drapeau du ...e d'infanterie portait un fusil orné d'une plaque d'argent : c'est le fusil de l'Empereur. Étant à Livadia, — où je possède une propriété, — Sa Majesté eut un jour la fantaisie de s'habiller en simple soldat. Jugez de ma surprise en voyant arriver chez moi le Tsar de toutes les Russies, fusil à l'épaule, et vêtu de l'uniforme du ...e d'infanterie, alors en garnison à Livadia !... L'histoire fit du bruit; les photographes s'empressèrent... Le régiment dont Sa Majesté avait ainsi honoré l'uni-

forme fut autorisé à conserver le fusil, qui devint pour lui une sorte de précieux talisman. On en fit orner la crosse d'une plaque commémorative, et la garde en fut confiée au soldat qui accompagne le drapeau. Il a suivi partout le régiment depuis le commencement de la guerre et il est pour lui un constant stimulant à la bravoure. Un jour il s'est trouvé dans une situation périlleuse. Le drapeau et sa garde furent cernés de près : mais on ne rend ni le drapeau de la Russie, ni le fusil de l'Empereur!... Les soldats, voyant le péril, firent des prodiges, la garde dut se servir du fusil, mais les ennemis furent exterminés ou mis en fuite. Le fusil était sauvé, et le drapeau reçut la croix.

— Espérons, dis-je, qu'ayant été à la peine, comme l'étendard de notre Jeanne, le « fusil de l'Empereur » sera bientôt à l'honneur : c'est-à-dire à la victoire!

VI. — LA FOLLE DU CAMP

Au bout d'une ruelle du village évacué de S..., une femme est étendue par terre, à côté d'un feu de brindilles. Le coude appuyé sur le sol, elle soutient sa tête d'une main, tandis que de l'autre elle active la flamme avec une mince tige de fer. Elle est vêtue d'une robe sombre et d'un manteau souillé de terre et de cendre. Une toque d'astrakan, au revers dur et étroit, la coiffe. Sur le bord, sont cousus des boutons de métal, gravés de petits marteaux en relief, comme on en voit sur la tunique des étudians de l'Institut technologique de Petrograd. Des deux côtés de la toque est fixée une jugulaire faite d'une chaîne d'acier. Sous cette étrange coiffure apparaît un visage jaune, sans âge, aux traits écrasés comme ceux des Kalmouks. Les cheveux noirs et plats complètent en cette femme la ressemblance avec le type mongol, auquel elle est certainement apparentée, si même elle ne lui appartient tout à fait. Quelle est cette étrange épave et quels flots l'ont roulée jusqu'ici?...

Je ne puis exprimer la curiosité intense que tant d'individus, hommes ou femmes, soldats ou civils, réfugiés ou paysans font naître en moi, dans cette immense Russie aux races innombrables... Chassés de l'Ouest par la vague germanique, ou venus des profondeurs de l'Est pour lui opposer une digue, tous ces êtres apportent avec eux un langage, un costume, une âme, des mœurs et des sentimens différens. Les uns sont nés

sur la lisière d'une forêt, au bord d'un marécage ou sur les rives d'un lac, au cœur même du pays russe ; les autres ont été bercés par les légendes de la Volga, mère des fleuves, par les chants guerriers des montagnes du Caucase ou des rives du Don ; ceux-ci ont descendu sur des barques légères le cours tumultueux du Tobol ou de l'Amour ; ceux-là ont couché sous la tente des nomades, dans les plaines brûlées du Turkestan... Plus mystérieux encore, quelques-uns sentent bouillonner en eux des atavismes qu'ils ignorent, et qu'ils sont incapables d'analyser ou d'interroger. Connaître l'âme slave ? Nous le pourrons peut-être, un jour, avec beaucoup de patience et après beaucoup d'études; mais comment pénétrer l'âme collective du peuple russe, semi-européenne et semi-asiatique, faite de tant d'élémens disparates, âme multiforme, changeante, insaisissable qui ne se connaît pas elle-même et qui se modifie sans cesse sous l'influence de nouveaux apports ?

La femme a levé les yeux vers nous, — des yeux petits où luit une flamme courte, mais vive. Puis elle a ri.

— Que fais-tu là ?

— Je me chauffe.

— D'où viens-tu ?

— D'où Dieu a voulu.

— Qui es-tu ?

La femme rit de nouveau, d'un rire aigu et comme forcé qui découvre toutes ses dents.

— Demande-le aux soldats qui me portent leur pain !

— Tu es seule au monde ?

— J'avais une fille, *ils* me l'ont prise.

— Qui, *ils ?*

— Je ne sais pas.

Nous avons tiré de notre poche une vingtaine de *kopeks* de cuivre que nous avons laissés choir en les éparpillant auprès d'elle. Elle les a couverts de son corps, avec un cri de bête qui fond sur sa proie. Puis, après les avoir réunis entre ses paumes, elle a égrené un long rire, entrecoupé de mots sans suite, plus tintans que des grelots.

— Veux-tu que je danse ?

— Non, non, ne danse pas, c'est trop triste... Et puis, ne sais-tu pas que c'est la guerre ?... Entends le canon... Comment danser pendant que des hommes meurent, là-bas ?

— Des hommes meurent?... Oui, oui, je sais... Qu'est-ce que ça fait qu'on vive, si on est quand même plus mort que les morts?... Et, de nouveau, elle égrena son rire, son rire aigu, sec et nerveux, en faisant tinter entre ses mains les *kopeks* de cuivre.

Des soldats passaient. Nous les interrogeâmes.

— C'est une folle, dirent-ils. On ne sait au juste d'où elle vient. Il en a tant passé comme elle, avec la folie ou le désespoir dans les yeux!... Celle-là s'est arrêtée ici. Le jour, elle se tient dans la rue, couchée près de son feu de brindilles; le soir, elle dort sous ce toit en planches, roulée dans une couverture, et on la nourrit des restes du camp... Que Dieu la garde! et qu'Il *les* maudisse!

Et les soldats s'éloignèrent, en baisant la petite icone suspendue à leur cou.

VII. — CHANSONS DE GUERRE

Combien j'en aime le rythme, tantôt bizarre et farouche, parfois naïf et ingénu, et, plus souvent, d'une poignante mélancolie. Elles expriment, ces chansons, toute l'âme russe, l'âme du peuple avec ses élans tôt réprimés, ses fougues qui s'achèvent en tristesses, ses espérances jamais tout à fait épanouies. Le sujet, quelquefois banal, n'en est jamais vulgaire, encore moins immoral et grossier. Elles conviennent aux lèvres des jeunes filles presque autant qu'à celles du soldat; seulement, elles empruntent aux cordes vocales de l'homme une profondeur et une sonorité qui s'adaptent mieux à la gravité du rythme et du sentiment. Quelques-unes sont d'inspiration récente, comme celle du grand Tsar qui se promène pensif à Moscou, parce que Guillaume vient de lui déclarer la guerre, et que ses soldats réconfortent avec la promesse d'entrer coûte que coûte à Berlin... Certaines datent de la guerre russo-japonaise, mais comme les Japonais y sont traités de « diables jaunes, » on ne les chante guère, afin de ne pas offenser un peuple qui fut un ennemi loyal et qui est aujourd'hui un ami.

— Veux-tu que nous chantions pour toi, petite sœur française (*frantzonjenka Sistritza*)? m'ont demandé un jour des tirailleurs sibériens.

Je leur avais offert des cigarettes (des *papyros*, comme ils

disent), du chocolat, et ils ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance pour ces menus soins.

J'acceptai avec empressement. L'un d'eux donna le ton et tout de suite leurs voix s'harmonisèrent. D'abord, ils chantèrent la chanson de *La mort de Yermak le Cosaque*, qui conquit la Sibérie et l'offrit au Tsar de Moscou, comme on offre un collier à la femme qu'on aime.

« La tempête mugit, le tonnerre gronde, la pluie fait rage et Yermak pensif est assis sur les bords de l'Irtych. Les compagnons de ses travaux dorment au milieu des tentes étalées, et Yermak songe : « Qu'importe la mort? Nous avons accompli notre tâche; la Sibérie est soumise au Tsar, et nous n'aurons pas passé inutiles!»

Koutchoum, le Tsar méprisable de Sibérie, tant de fois vaincu par Yermak, arrive par un sentier secret et surprend les héros endormis. Yermak se réveille, voit le danger et court vers l'Irtych. Hélas! les barques sont loin de la rive; le héros se jette dans le fleuve et le fend de ses bras puissans. Mais sa lourde cuirasse, cadeau du Tsar, l'entraîne, et l'Irtych aux vagues tumultueuses se referme à jamais sur lui! »

A ce chant épique succède une sorte de complainte guerrière. Le père part pour la guerre avec cinq de ses fils. Le sixième a douze ans et veut partir aussi; mais le père le supplie. Il fait entrevoir à l'enfant trop hardi la dure vie des camps, les risques de la bataille, les souffrances du blessé, les affres de la mort. Le petit héros n'entend rien et brûle de se sacrifier à son pays... Alors, le père ému consent; il embrasse son fils et l'emmène.

Et, parmi les six frères, l'enfant se montre le plus résolu et le plus vaillant.

Puis vint la *Chanson des yeux noirs*, des yeux qu'on aime. Le bien-aimé est parti pour la guerre, et la fiancée cherche partout ses yeux noirs. Elle les cherche le matin et les demande encore le soir. Elle erre dans le jardin et dans les champs, comme la Sulamite. Mais les fleurs n'ont rien à lui dire, et l'herbe nouvelle ne sait rien du passé!... Alors elle se lamente : elle se lamente, car un jour quelqu'un lui passera au doigt l'anneau d'or, mais ce ne sera pas le beau guerrier aux yeux noirs; quelqu'un la conduira à l'église, mais ce ne sera pas son bien-aimé...

VIII. — LA VAGUE BLANCHE *(récit de soldat)*

Des soldats sont au repos et causent, assis entre des balles de foin. — Les Autrichiens? dit l'un d'eux, certes, ils sont rusés ; mais nous non plus nous ne sommes pas très bêtes. Jusqu'à présent, nous avons déjoué toutes leurs ruses. Je vais vous raconter la dernière.

Il y a quelques jours, ma compagnie se trouvait dans les tranchées de première ligne. Pas de combats. Des deux côtés, on s'ennuyait et, par momens, histoire de se distraire, on échangeait des coups de feu. Il semblait qu'on n'en finirait jamais avec ce marasme. Mais l'orage couvait sous cette tranquillité apparente. Il éclata enfin.

Dans nos tranchées nous ne dormions guère, tout occupés à surveiller l'ennemi. J'étais de garde. La nuit arrive, très calme, sans vent, un peu froide et sombre. Notre officier se reposait sur sa *bourka* (1). Tout à coup, il me semble vaguement voir remuer la neige, dans l'ombre... « Ah çà ! est-ce que le sommeil me troublerait la vue? » Je me frotte les yeux... Je regarde encore : décidément, je ne me suis pas trompé... Je m'approche de l'officier.

— Votre Honneur, je crois que ce sont *eux*.

— Où ?

— Ils sont sortis des tranchées et rampent vers nous.

L'officier se leva d'un bond et s'approcha du parapet. Tout était trouble ; le ciel se confondait avec la terre ; il ne distingua rien d'abord.

Mais moi, dont les yeux étaient habitués à cette obscurité, je voyais distinctement une longue vague blanche, qui, partie des tranchées autrichiennes, roulait lentement vers nous. On n'en pouvait pas distinguer les contours, mais on remarquait que la neige, au lieu de former une surface plane et immobile, se gonflait par endroits de boursouflures, qui s'avançaient, peu à peu, dans la direction de nos tranchées.

L'officier, les ayant reconnues, jeta un ordre à voix basse. D'un seul coup, tous les défenseurs de la tranchée se trouvèrent prêts... Derrière la première vague blanche, une autre se mit à rouler

(1) Grande pelisse en poil de chameau, impénétrable à l'humidité.

vers nous, puis une autre et une autre encore... Plus de doutes.

— Sale truc! dit un soldat, en éteignant soigneusement sa cigarette pour ne pas mettre le feu aux balles de foin.

Sans bruit et retenant notre souffle, nous nous accroupîmes devant les créneaux. Les Autrichiens, enveloppés de couvertures blanches, rampaient, rang après rang, sur la neige : nous les tenions à bout de fusil... Un bref commandement se fit entendre : « Pli! » Une salve retentit. L'effet fut extraordinaire. En un instant, toute la première ligne des vagues blanches fut disloquée. Çà et là, on vit se dresser de noires silhouettes d'Autrichiens se lançant à l'attaque. Nos mitrailleuses commencèrent à chanter et à faucher dans leurs rangs une belle moisson. On les voyait très bien maintenant. Ils bondissaient sur leurs pieds, essayaient de se débarrasser de leur couverture et, de nouveau, roulaient dans la neige, atteints d'une balle. Quelques-uns avaient à peine le temps de découvrir leurs épaules; d'autres s'embarrassaient dans les plis de l'étoffe et perdaient un temps précieux. L'une après l'autre, chaque ligne de vagues fondait avant même de déferler jusqu'à nos fils de fer barbelés...

Quand le jour se leva, il ne restait des vagues blanches qu'un amoncellement de corps noirs, sur la neige tachée de sang.

— Du vilain sang sur de la belle neige! dit un Cosaque en manière de conclusion.

IX. — PRISONNIERS DE GUERRE

C'est le soir, à l'heure trouble du crépuscule.

Le tumulte du camp s'apaise... Chacun a regagné son poste, sa tente ou son abri... Des feux de bivouac s'allument entre les arbres... Les cuisines de campagne se mettent en marche sur les routes devenues plus sûres avec la nuit...

Soudain, on entend des pas précipités, un piétinement de troupeau, des appels, des cris, la sourde rumeur d'une horde en fuite... Est-ce une surprise de l'ennemi? Non, car il y aurait aussi des coups de feu. Est-ce une avance imprévue des Russes?... Tous les risques plutôt que cette ignorance. Je me précipite au dehors. Un moutonnement gris ondule sur la neige : ce sont des prisonniers allemands et autrichiens que les Russes ramènent.

Ils arrivent harassés, affamés, désordonnés, tumultueux, talonnés par le désir du gîte et du pain. Aucune envie de fuir, de profiter d'une distraction de leurs sentinelles : ils sont bien trop heureux d'en avoir fini avec ce cauchemar ! Ils se hâtent, — mais c'est du côté de la Russie où ils savent qu'on trouvera du pain. Notre train les attire, avec sa croix rouge peinte sur fond blanc ; ils l'entourent, sans que personne essaye de les en empêcher. La Croix-Rouge russe n'a pas, comme l'allemande, répudié son symbole : un prisonnier n'est plus pour elle un ennemi ; elle reste accueillante à ses douleurs.

Quel pauvre et misérable troupeau ! Par cette soirée déjà glaciale, ils grelottent sous des vêtemens insuffisans. L'un d'eux, le cou nu sous un tricot de laine, sans tunique et sans capote, est pâle à croire qu'il va défaillir. Un autre me montre ses yeux rouges et gonflés : « *Sistra, balit* (Sœur, j'ai mal) ! » Hélas ! comment y suffire ? Ils sont si nombreux à étaler leurs souffrances ! Malgré soi le cœur se serre, car, enfin, tout cela, c'est de la pauvre humanité... Beaucoup tendent les bras et crient : « Du pain ! du pain ! »

Les soldats cuisiniers arrivent avec un énorme chaudron de *cacha* (1), préparé pour le souper de nos infirmiers. Avec quelle avidité ils se jettent sur ce repas chaud et inattendu ! Les officiers essayent de crâner, sous le col de fourrure de leurs vestes grises ; cependant ils acceptent avec plaisir le bol de gruau qu'on leur tend. Par pitié pour leur amour-propre, nous leur offrons des cuillers de bois dont la vue fait épanouir sur leur visage un sourire de remerciement. Les Allemands, toujours taciturnes, mangent en silence, ne parlent que si on les interroge. L'un d'eux a répondu à mes questions :

— Nous nous sommes bien battus, malgré qu'on ait toujours froid et souvent faim. L'artillerie russe ne nous laisse pas de repos. Quand elle s'y met, nos tranchées deviennent un enfer. Depuis trois jours, elle tirait d'une façon insupportable ; nous n'y tenions plus. Nous nous sommes rendus dès que nous avons pu ; mais ce n'est pas facile... Nous souffrons beaucoup ; cependant nous savons qu'il ne peut pas être encore question de paix.

— Qu'attendez-vous de la paix ?

(1) Gruau d'orge bouilli avec de petits morceaux de lard.

— Pas grand'chose... Maintenant, nous sommes vainqueurs; mais si cela dure longtemps encore...

— Si cela dure?

L'Allemand a détourné la tête.

— Je ne sais pas, je ne sais rien. Il n'y a que Dieu qui sait! C'est bien dur!

Puis il s'est enfermé dans un mutisme dont il n'a plus voulu sortir.

Les Autrichiens sont plus malheureux encore. J'ai vu leurs vêtemens de dessous, jusqu'à leur linge. C'est une pitié! Comment peut-on laisser des hommes se battre dans un tel état? Plusieurs d'entre eux m'ont avoué ne s'être pas déshabillés depuis des semaines, et ils n'avaient comme sous-vêtement que de minces tricots. Quant à leur ration journalière, ils m'ont assuré qu'elle se compose de trois doigts de viande et de 200 grammes de pain. Leur état mental est en rapport direct avec ces conditions physiques : leurs paroles, leurs lettres, leurs carnets de notes, tout en fait foi. Pourtant, l'heure du combat venue, ces hommes se battent avec un magnifique courage. Quel sentiment les anime? De quelque nom qu'on le nomme : patriotisme, instinct de conservation, haine ou désespoir, il faut qu'il soit bien fort pour leur permettre de réagir, à la minute précise, contre de si défavorables conditions. Mais combien de temps cela durera-t-il?

Pendant que nos prisonniers se réconfortent, un train a été formé pour eux. Va-t-on les emmener ce soir? Où les mettre, en effet, et comment les garder, même une nuit, si près de la ligne de feu? On leur distribue du pain, on allume du feu dans leurs wagons, et un signal retentit. Aussitôt le troupeau humain se rue vers les portes ouvertes, s'entasse sur les planches qui, de chaque côté, forment lit. Puis le train démarre, emportant vers les lointains steppes sibériens ces tristes victimes de l'ambition d'un seul.

X. — SOUS LA TENTE DES INFIRMIÈRES

Un peu à l'écart du bivouac, entre la gare et le petit bois de pins, on voit flotter le drapeau de la Croix-Rouge. Il surmonte une tente rectangulaire, plus longue que large, éblouissante

de blancheur sous la neige tombée. C'est celle des Sœurs de Charité. Du côté qui regarde la voie, le tuyau d'un poêle, surmonté d'un chapeau conique en tôle, perce la paroi de la tente; et l'on grelotte en songeant à l'insuffisance probable de ce mode de chauffage sous ce frêle abri.

En face du bois est l'entrée, fermée par une couverture de laine disposée en rideau. Des femmes, traînant des enfans accrochés à leurs jupes, rôdent à l'entour, — des réfugiées, attirées par l'inépuisable charité des sœurs. D'une main hésitante, j'ai soulevé la couverture : tout est noir et silencieux à l'intérieur. Cependant, à mon appel, une voix d'homme répond et m'invite à entrer. Les sœurs sont absentes, et l'homme, un soldat-infirmier, prépare le dîner pour leur retour. Dans cette obscurité à laquelle mes yeux commencent à se faire, je distingue à présent une table chargée d'objets disparates, le poêle dont on aperçoit le tuyau du dehors, quatre couchettes de fer, rangées deux par deux contre la paroi de toile et un paravent placé entre la porte de la tente et les lits. Une épaisse couche de paille jonche le sol.

Tout à coup, le rideau de la tente se soulève, et la Sœur Aînée (la directrice) entre, vêtue de son costume de front. N'était son brassard de la Croix-Rouge, on la prendrait pour un jeune moujik avec sa touloupe en peau de mouton, ses grandes bottes de cuir, son bonnet de fourrure, dont les poils défrisés tombent jusque sur ses yeux et cachent ses oreilles et son cou.

Nous nous sommes déjà rencontrées à l'ambulance, ce qui nous permet d'abréger les formules de présentation.

Il est bientôt quatre heures, et la Sœur Aînée n'a encore rien pris depuis son café du matin. Elle arrive du village de X... d'où elle a ramené une petite fille et des paysans blessés par des bombes allemandes. L'enfant sera conduite à notre train où je la trouverai tout à l'heure.

Tout en causant, la sœur a quitté sa touloupe et je retrouve une femme, pas très jeune, mais au regard très clair, au sourire très bon et très doux. Trois décorations, dont une gagnée sur ce front et les deux autres sur les champs de bataille de Mandchourie, ornent sa poitrine.

Le soldat-infirmier apporte, dans une petite marmite, la soupe et le bœuf, et la sœur s'installe sur un coin de la table, en femme qui a décidément renoncé à toute espèce de confort.

Simplement, parce que je l'interroge, elle me raconte sa vie, sous cette tente si froide aux dernières heures de la nuit, alors que le poêle s'éteint; les heures d'attente sous la neige, les réveils imprévus, les repas irréguliers et hâtifs... Elle dit aussi les terribles angoisses de la fuite à travers bois et le long des routes encombrées de fuyards, sous le feu des obus allemands, lors de la rapide retraite de Pologne, dont elle fut, et où il fallait, avant tout, songer à sauver les blessés... Malgré tout, elle aime cette vie de dangers et de fatigues, et elle l'aime à cause du soldat russe si sobre, si courageux, si modeste, si patient...

— Et maintenant, demandai-je, ne craignez-vous pas de voir revenir ces terribles jours?

La sœur, dont le dîner s'achevait, repoussa son assiette et, me regardant avec une flamme de confiance dans les yeux :

— Je ne crains plus rien, dit-elle; l'heure des épreuves est passée, nous attendons maintenant celle de la victoire...

J'ai vu, il y a peu de jours, dans le village de Z..., à trois verstes de la ligne de feu, une autre sœur de charité. Seulement, celle-là a « quitté le voile » pour revêtir l'habit du soldat. Elle manie le fusil comme un homme, fait le coup de feu dans la tranchée, et a pris part à plusieurs assauts à la baïonnette. Avant-hier soir, elle est sortie de Z... avec quelques-uns de ses compagnons d'armes pour aller prendre un relevé des positions allemandes.

Partie en avant, elle franchit le Styr, se glisse jusqu'aux points qu'elle avait besoin de reconnaître et qu'elle reconnaît en effet... Tout à coup, une sentinelle jette un cri d'alarme; l'héroïne est serrée de près... Mais ses compagnons arrivent, tuent les Allemands qui la menacent, et elle regagne avec eux son cantonnement, non sans rapporter de précieux renseignemens et des trophées : un fusil et un casque que j'ai tenus hier soir entre mes mains...

XI. — LE CIMETIÈRE DE LA FORÊT

Un jeune soldat est mort à l'ambulance. Deux de ses camarades sont occupés à lui creuser une fosse dans le cimetière aux croix neuves sur la lisière de la forêt. Rien n'est émouvant comme ces humbles tombes, éloignées des demeures humaines, autour desquelles l'herbe poussera en liberté et où les jeunes

arbres croîtront. Passé le furieux débordement de la vague allemande, elles resteront comme ces jalons indicateurs que l'on érige sur les rives de certains fleuves pour en marquer les crues. Le voyageur qui les rencontrera au bord d'une route, le bûcheron qui les croisera dans les bois, le paysan qui labourera son champ autour d'elles, joindra les mains en murmurant : « C'est jusque là qu'*ils* sont venus. » On aura reconstruit les ponts, réédifié les villages, rien ne restera de la dévastation antérieure, rien, que ces tombes, vestiges glorieux de la digue opposée du Nord au Sud de la Sainte Russie à l'injuste et odieuse avidité allemande.

J'ai compté seulement trois croix orthodoxes au cimetière de P... C'est que la croix catholique exige moins de bois et surtout moins de travail. Or, ils n'ont que peu de temps à donner aux morts, ceux dont la vie, à chaque minute incertaine, doit être vouée sans réserve à la défense du sol. Les plus soignées parmi les tombes sont celles des Cosaques. Plus ou moins, tous les hommes d'un même régiment appartiennent au même village, en tout cas, à la même région : Cosaques d'Orenbourg, du Don, du Térek, du Kouban... Ils se connaissent et entretiennent entre eux, surtout à la guerre, une très fraternelle camaraderie. Certains régimens, ceux de la *Division Sauvage*, par exemple, se flattent de n'avoir pas laissé jusqu'à ce jour, entre les mains de l'ennemi, un seul de leurs blessés ni de leurs morts. Chaque Cosaque doit pouvoir rendre compte au village de la vie de chacun de ses frères d'armes ou renseigner sa famille sur l'emplacement où repose son corps. Les inscriptions qu'on leur dédie sont naïves et touchantes et rappellent la bravoure du héros tombé ou l'amitié qu'il inspira...

Après les tombes des Cosaques, les mieux entretenues sont celles de la cavalerie, moins éprouvée au combat, ce qui donne aux survivans une facilité relative de s'occuper des morts. Quant aux pauvres fantassins fauchés par milliers, c'est à peine si l'on arrive à épargner à quelques-uns la fosse commune; mais la Russie les aime, et le cœur de chaque vrai Russe est un cénotaphe pour ces héros obscurs.

Sans apparat, afin de n'émouvoir personne, on apporte le corps du jeune soldat pour qui la fosse est achevée. Une sœur l'accompagne et un infirmier porte la croix de bois blanc. Quelques hommes qui ont aperçu le petit convoi se joignent

à lui. Peut-être n'ont-ils pas connu celui qui va dormir son dernier sommeil sur ce coin de terre russe qu'il arrosa de son sang. Qu'importe? A cette heure, ils le chérissent comme un ami, car la divine fraternité des devoirs est entre eux.

La journée a été claire et bleue dans ce décor de neige blanche. Maintenant, le soleil se couche derrière les canons du bivouac. Un rayon lointain glisse entre les arbres et, sur cette tombe où l'on descend l'humble jeune héros, jette un présage d'immortalité.

LA VEILLÉE DES GRANDS BLESSÉS

A BORD DU TRAIN DE LA GRANDE-DUCHESSE OLGA ALEXANDROVNA

Trois heures du matin. On frappe à la porte de mon coupé. Avertie la veille de cette visite nocturne, j'ai eu soin de ne pas fermer au verrou.

— Entrez!

La porte s'ouvre, et le jeune visage de *Sistra* Nathalie Dimitrievna, éclairé par la lueur d'une bougie, apparaît dans l'entrebâillement. Nous devons relever ensemble la sœur de garde et achever la nuit dans le wagon des grands blessés.

Avant de nous y rendre, il faut visiter tout le train, s'assurer que les infirmiers sont à leur poste, que les malades et les blessés légers dorment et, s'ils souffrent, leur faire prendre la potion qui ramènera le sommeil.

Le premier wagon est celui des officiers. Ils y sont logés à deux ou quatre, selon les compartimens. Un petit grattement avant d'entr'ouvrir la porte, afin d'avertir de notre présence... Rien d'anormal... Allons, c'est bien... Et l'on passe!

Sistra Nathalie Dimitrievna marche devant moi avec sa croix-rouge et son voile blanc. Son pas est léger, comme il convient à une garde-malade de nuit. Elle a, devant chaque couchette, une façon d'incliner son buste, de voiler la flamme de la bougie qui révèle une âme attentive. Les blessés légers dorment, la tête enfouie sous leur couverture, malgré la température de 18 degrés que l'on entretient dans les wagons. La plupart des Russes, qui supportent si admirablement les froids

du dehors, aiment à vivre chez eux dans une atmosphère d'étuve. Un des hommes chargés d'entretenir les feux dans notre train m'en fournit chaque jour un amusant exemple. Assis par terre, roulé en boule dans un espace de trois pieds carrés à peine, il dort à côté du poêle embrasé. Une touloupe doublée de fourrure, dont le col immense remonte plus haut que ses oreilles, l'enveloppe. Un bonnet de laine lui couvre la tête jusqu'aux yeux. Ainsi « encoquillé, » il ne se réveille que lorsque le thermomètre naturel de son corps l'avertit qu'il faut jeter du charbon dans le foyer, ou quand son estomac lui sonne l'heure de la soupe. Au sortir de son train, en plein mois de décembre, avec ce même bonnet et cette même touloupe, notre homme affrontera les rues de Petrograd, — ceux qui savent ce que c'est me comprennent!... — comme s'il avait emmagasiné assez de calorique pour ne pas s'apercevoir du changement.

Dans le wagon des malades, notre attention est attirée par un gémissement suivi d'un appel : « *Sistritza!* » (Petite Sœur!) Un beau gars à moustache blonde gît, les yeux grands ouverts. Sa main passe et repasse sur sa poitrine, continûment. La sœur se penche, l'interroge, le calme par quelques bonnes paroles et lui administre une potion :

— Maintenant, ferme les yeux, tu vas dormir.

Tout au bout du train, dans un wagon destiné aux isolés, un grand malade est couché. Il nous est défendu de nous approcher de lui, à cause de la contagion que nous pourrions apporter aux blessés. Mais on l'a donné pour mort après le dîner, et nous tenons à savoir comment il a passé la première partie de la nuit. La porte entr'ouverte doucement, nous faisons signe à l'infirmier qui le veille : le malade est dans le coma, le médecin est venu le voir tout à l'heure et pense qu'il mourra avant le lever du jour... Encore un, hélas! qui s'en ira dormir à quelque cent mètres de nous, dans le petit cimetière, sur la lisière de la forêt!

La tournée achevée, nos mains soigneusement lavées dans une solution de sublimé, nous nous rendons auprès des grands blessés. Ils occupent deux wagons, de vingt couchettes chacun. Tout y a été disposé en vue de la moindre souffrance. Grâce à l'écartement des voies russes, les wagons sont larges et commodes. Leur mode de suspension ne laisse rien à désirer et, de

plus, les quatre coins des couchettes reposent sur un boudin à ressort, destiné à amortir les chocs.

Sistra Nathalie Dimitrievna et moi, nous nous installons auprès d'une petite table, l'oreille tendue au moindre appel. Parfois, tout en travaillant, nous échangeons quelques mots à voix basse. Quelle impressionnante et mystérieuse veillée! Le train est arrêté en pleine campagne, à six verstes à peine de la ligne de feu. Aussi loin que la vue s'étende, de la neige, des forêts, et, çà et là, quelques pauvres *isbas* dont les habitans sont partis. Leurs fenêtres sans vitres sont comme des yeux où le regard s'est éteint... On croirait voir des morts oubliés sur un champ de bataille. Devant la forêt, les croix neuves du cimetière de campagne, que l'on n'a pas eu le temps de peindre, tracent de minces lignes blanches sur l'écran noir des sapins. Près de nous, des soldats de garde se sont creusé un gîte entre des balles de foin. L'un d'eux veille, et un feu allumé tout près projette fantastiquement son ombre agrandie. Comme le paysage est calme, comme la nuit est silencieuse!... Perfide silence! Derrière la ligne brune des forêts, la mort guette, prête à siffler par la voix des balles, à rugir par celle des canons.

Dans le fond du wagon, un balbutiement se fait entendre : « Ma... ma. Ma... ma! » Nathalie Dimitrievna se lève. Celui qui gémit ainsi, c'est Karpe Kousmitch, que la mort nous prendra sans doute avant la fin du voyage. Il a perdu son père, mais il lui reste, dans un village du gouvernement de Kalouga, onze frères ou sœurs dont il est l'aîné, malgré ses dix-neuf ans, et une mère, précocement vieillie par ses trop nombreuses maternités. Une balle lui a traversé la tête. Comme elle a touché les centres nerveux, tout son côté gauche est paralysé. Maintenant, un abcès interne se forme au siège de sa blessure et toute l'habileté de nos chirurgiens ne peut plus rien pour lui. Le pauvre enfant passe ses jours et ses nuits dans une sorte de coma coupé de lucidités brèves. Alors, il se rend compte qu'il va mourir. Il n'a pas un regret, pas une plainte : toute la résignation de l'âme russe est en lui. Ses sommeils sont entrecoupés de délires, pendant lesquels il parle avec une émouvante petite voix d'enfant. *Sistra* Nathalie Dimitrievna l'entoure de soins maternels. Il s'en aperçoit :

— Ma chère maman, comme tu me soignes bien! dit-il,

croyant, malgré les vingt ans de Nathalie, avoir affaire à sa mère véritable.

Quelquefois aussi, il l'appelle : *galoubka*, « ma petite colombe. »

Hier, tant est grand son désir de lui offrir quelque chose en échange de ses soins, il lui a dit :

— Si tu veux du fil, du long fil bien blanc, j'en ai là, dans mon sac, prends-le.

Pauvre cher garçon qui ne s'aperçoit pas qu'en se donnant lui-même, il a tout donné !

Nos braves blessés ! Je les ai vus arriver tous, les uns portés sur des civières ou se soutenant avec des béquilles ; les autres le bras en écharpe ou la tête entourée de bandages ; quelques-uns non pansés encore, les vêtemens tachés de sang, à peine revenus de l'attaque ou sortis de la tranchée. On les a couchés devant moi sur la table d'opérations, on m'a montré leurs blessures, et je les connais par leur nom. Celui dont les pâles yeux bleus restent ouverts et fixés sur nous toute la nuit, c'est Illia. Une balle l'a traversé de part en part, et il est agité de vomissemens que Nathalie Dimitrievna calme en lui glissant de petits morceaux de glace entre les lèvres. Grâce à Dieu, le docteur nous assure qu'il guérira. Nous lui avons offert de mettre entre nous et lui l'écran qui le protégerait contre la lueur de notre petite lampe. Il a refusé, se sentant moins seul à regarder deux êtres qui veillent comme lui. Et, chaque fois que nous nous tournons vers sa couchette, il fait un effort pour sourire doucement.

Presque en face d'Illia se trouve Piotr. Une balle, entrée par l'œil droit, lui est sortie par l'oreille gauche. Il y a trois jours, il a dû subir l'ablation de l'œil, mais il ne se rappelle rien.

— *Slaou Bogou !* (Dieu soit loué !) dit-il, j'ai assisté à bien des combats, mais sans jamais être blessé.

Il se croit malade et s'étonne seulement des épaisses ténèbres dans lesquelles son œil droit est plongé. Il rêve à voix haute et nous entretient de son champ, des derniers labours, du toit de l'*isba* qu'il fallait réparer à l'automne et aussi des semailles prochaines.

Ah ! ces rêves, échos des champs de bataille ou souvenirs du passé, comme ils ajoutent pour moi à la mystérieuse angoisse

de cette nuit! En France, dans mes rares veillées du dernier hiver, les propos échappés à nos soldats pendant la fièvre me rappelaient des choses familières, des gestes connus : la maison paysanne sur la grande route ou au bord du champ, la vie du bureau, du magasin, de l'atelier; les plaines où se livrèrent jadis d'autres batailles et dont mon enfance apprit à honorer les noms. Ici, ces phrases entrecoupées et incomplètes, ces confidences inachevées ne font qu'ouvrir à mon imagination des échappées qui, aussitôt, se referment et ma curiosité devient plus profonde de se sentir inassouvie!

Victimes plus ou moins directes de la guerre, tous nos blessés ne viennent cependant pas des tranchées. Celui-ci, dont la jambe mutilée repose sur un coussin, nous a été apporté sanglant, à dix heures du soir, il y a quatre jours, et il a fallu l'opérer bien vite.

Faisant partie d'un convoi militaire, il est tombé du train à cent mètres à peine de la gare de débarquement. Blessé à la tête, la jambe réduite en une bouillie sanglante, il n'a dû qu'à la rigueur de la température, — et peut-être aussi à l'écrasement des artères, — de ne pas succomber à une hémorragie. Maintenant il se sent mieux, il est gai, plaisante tout le jour, résigné à sa mutilation, et s'endort le soir d'un sommeil tranquille.

La passivité du soldat russe dans la souffrance, sa résignation au fait accompli vont parfois jusqu'au mysticisme. *Sistra* Marie Dimitrievna me cite en exemple le fait de ce soldat mutilé, d'un des hôpitaux de Tsarskoïé-Sélo, qui, venant de croiser le Tsar au cours d'une promenade, se tourna vers elle et lui dit :

— Loué soit Dieu pour mon bras amputé. Sans lui, je n'aurais jamais vu l'Empereur!

Dans une des couchettes de la rangée supérieure dort la petite Katia du village de X... Nous avions visité son village, situé sur la lisière des marais, près des rives de Styr, et admiré le sang-froid des paysans. Confians dans la valeur des armées russes, et bien qu'à trois verstes à peine de la ligne de feu, ils n'ont pu se décider à quitter leurs chaumières, à abandonner leurs bestiaux, tout leur pauvre avoir si laborieusement acquis. Le lendemain, on nous apportait l'enfant, blessée à la jambe par une bombe allemande en même temps que

quelques moujiks inoffensifs. Katia, si courageuse devant sa blessure, a peur d'être emmenée bien loin... et pleure ! Le jour, elle étouffe ses sanglots dans l'oreiller, à cause de ces hommes qui l'entourent ; le soir, elle s'endort, la poitrine encore gonflée de soupirs. Il a fallu tous nos efforts, — et plusieurs tablettes de chocolat, — pour la convaincre qu'on la laisserait à l'ambulance la plus voisine où sa mère viendra la chercher dans quelques jours ; son sommeil est plus calme cette nuit. Katia nous est arrivée dans un état de propreté douteuse : Nathalie Dimitrievna a passé une heure à la laver et à la peigner, après le pansement. La leçon muette n'a pas été perdue. Ce matin, j'ai eu la surprise de trouver Katia assise sur son lit, lissant soigneusement ses cheveux blonds. C'est maintenant une tout autre petite fille, jolie et délicate comme la fleur du lin, une pauvre petite fleur déchirée par la brutale main allemande.

Parmi les derniers arrivés se trouve un prisonnier autrichien. Sa blessure, pansée trop tard, présente un aspect gangreneux, et il a la fièvre. Mais sa joie est grande d'être parmi des Russes. Hier, je me suis arrêtée un instant près de lui. Mains jointes, les yeux clos, il récitait à mi-voix les prières orthodoxes en langue slave, et je n'ai pas osé l'interrompre dans l'accomplissement de ce pieux devoir. Mais, aujourd'hui, comme je demandais à l'infirmier si c'était un Slovaque, le blessé, sans attendre la réponse a protesté vivement : « *Niet Slovaque, Roussky!* » (Pas Slovaque, Russe !) Et, tandis que le docteur le pansait, il l'a prié de le guérir vite et de l'envoyer sur le front combattre avec les Russes.

Si tel est le sentiment des Slaves d'Autriche, jugez de ce que doit être celui de nos braves soldats.

Depuis un mois, je vis avec eux, sur le front. Combien l'atmosphère que l'on y respire est différente de celle des grandes villes, faite le plus souvent de pessimisme et de découragement ! Officiers ou soldats, valides ou blessés, personne ici ne doute de la victoire, personne n'est disposé à considérer l'œuvre comme achevée avant que cette victoire soit certaine, complète, définitive. « Nous en avons assez des Allemands, il est temps d'en finir avec eux ! » disent-ils. Les propositions de paix allemandes arrivent à nous en rumeurs vagues et on ne leur accorde qu'un haussement d'épaules dédaigneux. C'est qu'ici on ne perd son temps ni en discussions oiseuses, ni en raisonnemens

stériles : on agit. On ne reconnaît qu'une nécessité : vaincre. On laisse aux chefs les responsabilités de la stratégie et l'on se contente de faire strictement, scrupuleusement son devoir dans la sphère où l'on est placé. Ainsi, aucune force ne se perd, aucun courage ne s'abat. Bien chaussé, bien vêtu, bien nourri, bien portant, largement pourvu de munitions, le soldat russe ne demande qu'à aller jusqu'au bout de son effort, quelque difficile, quelque dur que cela soit.

Parmi tous nos blessés, il n'en est pas qui excitent plus d'admiration et d'enthousiasme que les Cosaques-Partisans. On nous les a amenés un soir, à la lueur des torches, encore tout frémissans de leurs exploits dans les marais de Pinsk. L'avant-veille, un détachement de 700 d'entre eux avait anéanti un bataillon de cavalerie allemande, sans compter des fantassins et des artilleurs, capturé ou tué l'état-major de la 82e division d'artillerie, fait sauter des canons et un dépôt de munitions, sans perdre plus de trois tués et une trentaine de blessés.

Dès le lendemain, avec ce dédain de la souffrance qui leur est propre, assis sur leurs couchettes, ils ont refait pour nous sur les cartes militaires le chemin de leur dernière incursion.

— Nous étions là, près du Stroumen, dont les Allemands occupent l'autre rive. Des paysans nous avaient appris qu'il y avait tout un régiment cantonné à Niével avec son état-major. Les Allemands se croient bien gardés par les marais qu'eux-mêmes ne peuvent franchir. Mais ils comptent sans nous dont la mission est justement de tomber à l'improviste sur les derrières de l'ennemi et de lui faire le plus de mal possible. Nous résolûmes donc de les surprendre. Nous laissons nos chevaux et nous partons conduits par quelques moujiks. Il faisait une claire nuit d'étoiles. Nous parcourûmes en traîneau la distance qui nous séparait des marais, puis nous entrâmes résolument dans la boue gluante et froide. Nous en avions parfois jusqu'aux cuisses et il arrivait qu'un camarade s'y enfonçât tout à fait, vite retiré par une main solide. Pas un mot, pas un cri, pas un souffle : on serait mort plutôt que d'appeler au secours. Le succès de nos incursions dépend de la rapidité et de la discrétion avec lesquelles on les conduit.

— Malheur à celui qui éternue ! avait dit un officier avant

de se mettre en route; je lui ferai rentrer son éternuement dans le cerveau ou sa toux dans la gorge avant qu'il ait le temps de crier : Ouf!

Notre détachement arriva ainsi jusqu'au poste allemand sans être aperçu. On entendit :

— Halte! *Wer da!*

Tout en répondant : « Amis! » nous avons silencieusement levé nos baïonnettes... Avant qu'ils eussent le temps de tirer un coup de fusil, tous les hommes du poste étaient exterminés. Cela commençait bien... Bientôt, les feux du village de Niével, silencieux et dormant, brillèrent devant nous. Il était facile de voir que l'on n'y attendait pas des hôtes. Les sentinelles furent enlevées sans un son, sans un cri, et alors commença la véritable besogne. Le tour des porteurs de grenades à main était venu. Nous avions appris par nos guides qu'il n'y avait plus d'habitans à Niével et que toutes les maisons en étaient occupées par les Allemands. Donc, aucun scrupule. Le village s'étendait sur une seule ligne et nous avions assez de grenades à main...

Le maniement en est facile. On écrase doucement la vitre, avec le coude et on lance la bombe. En dix secondes, juste le temps pour l'homme de se mettre à l'abri, elle éclate avec une terrible force. Tout ce qui est à l'intérieur de la maison est brisé, les hommes sont projetés en l'air, mis en lambeaux, la maison s'enflamme... et tout est fini!

A travers la vitre d'une maison éclairée on voyait des officiers tranquillement occupés à une partie de cartes. Des valises ouvertes, des cartes déployées; toutes sortes d'ustensiles de campagne étaient étalés autour d'eux. Les reliefs de leur repas encombraient un coin de la table. Sans doute c'étaient des officiers arrivés un peu avant nous à Niével. Leur présence nous était une agréable surprise... Un bref tintement de vitre brisée, une explosion assourdissante, et il ne resta plus de ce calme tableau qu'une maison en flammes au milieu de laquelle se consumaient les corps déchiquetés des officiers allemands.

Notre présence, que décelaient l'éclatement des bombes et la lueur des incendies, ne pouvait pas être tenue longtemps secrète. Les Allemands réveillés sortaient affolés des maisons, mais c'était pour tomber sur la pointe de nos baïonnettes... Partout retentissaient des cris, des appels, des imprécations... puis la

mort clouait les bouches et les rendait pour jamais silencieuses... En quelques minutes, tout un bataillon du 71e régiment de cavalerie était anéanti.

Pendant qu'une partie de notre détachement achevait d'incendier le village et de servir les Allemands à la baïonnette, une autre découvrait le dépôt des munitions et faisait sauter les canons et les engins. En même temps, un troisième groupe des nôtres cernait la principale maison du village que nous savions devoir être occupée par l'état-major. Nous ne voulions pas l'incendier, mais y saisir les documens et en rapporter les trophées. Contre toute attente, nous y trouvâmes, avec l'état-major du régiment, celui de toute une division, arrivé la veille à Niével! Ainsi nos succès dépassaient toutes nos espérances. Les officiers, pris à l'improviste, essayèrent de tirer sur nous, mais ils furent sabrés en un clin d'œil. Le général von Tabernis, commandant la 82e division d'artillerie, eut le temps de lever une main, ce qui le sauva. Il était vêtu d'un simple tricot de laine et nous ignorions quel était son grade.

Dès que nous en eûmes fini avec les hommes, nous nous emparâmes des papiers, des cartes, en un mot de tout ce que nous pûmes découvrir.

L'affaire avait été jusque là bien conduite, mais il en restait une partie difficile à accomplir : le retour. L'alarme avait été donnée au loin, les secours arrivaient et, si les Allemands réussissaient à nous entourer, rien ne resterait de notre succès, ni de nous.

Des troupes d'infanterie et des détachemens de cavalerie apparaissaient déjà de tous côtés, et nous nous mîmes en marche en tiraillant contre eux.

— Et les prisonniers? demandai-je.

— Il y en a un, là-bas, au bout du wagon, dit-il. Outre celui-là et le général von Tabernis, nous en avons fait quelques autres : nous les avons placés au milieu de nous pour le retour. Le général, vieux, maigre, taciturne, nous suivait en silence. Avec son tricot, et sans casque par cette nuit d'hiver, il avait froid. Quelqu'un de nous lui offrit un bonnet. Il le refusa et se couvrit la tête avec son mouchoir. A une question militaire qu'on lui posa, il dit :

« Pourquoi m'interroger ? Vous savez bien que je suis un général prussien et que je ne répondrai pas. »

Un moment après, il demanda des nouvelles du chef de son état-major.

— Je l'ai sabré ! dit un *prapeurtchik :*

Et il tira son sabre ensanglanté.

Von Tabernis regarda sans une parole l'officier, le sabre, et baissa la tête.

Tout le monde resta silencieux.

Maintenant, ces hommes intrépides dorment, tranquilles comme des enfans. L'un a les mains croisées sur la poitrine, un autre a replié son bras sous sa tête, en un geste de mol abandon. Le jour, ils sont, avec nous, d'une timidité charmante. L'un de ces partisans, légèrement blessé, ayant appris que j'écrivais dans les « gazettes, » est venu dans la journée se promener devant la porte ouverte de mon coupé, cherchant à attirer mon attention. Assise devant ma petite table à écrire, le dos tourné, je ne m'apercevais pas de son manège. A la fin, j'entends un appel à voix basse : « *Sistritza !* » Je me retourne et me trouve en face d'un garçon de vingt-deux ans, très gêné du succès de sa tentative.

Je me hâtai de venir à son aide. Encouragé, il entre, accepte le siège que je lui offre. Puis il me propose de me raconter son histoire, afin qu'à mon tour je la raconte aux soldats de France.

— Ce que tu ne comprendras pas, je l'écrirai, *sistritza !*

Aussitôt je lui ai tendu mon bloc-notes, mon crayon. D'une main habituée au lourd maniement de la pique, il a pris le petit bâtonnet, léger comme une tige de roseau. Avec quel plaisir je contemplais son embarras, sa mine attentive, son application d'écolier ! A chaque ligne, péniblement tracée, il se reculait un peu pour se relire et juger de l'ensemble !... Son effort scriptural a été court : à la fin de la page, il n'a pas jugé à propos de tourner la feuille, et il a respiré à pleins poumons après avoir tracé la dernière lettre de ce nom romantique : « Dimitri Krivorogoff (Dimitri Corne-Recourbée) ! » Mais la conversation qui a suivi, et pour laquelle il cherchait à dessein les mots les plus simples de son vocabulaire, s'est prolongée jusqu'au dîner. C'est de lui que je tiens la plupart des détails de cet épisode dramatique digne d'une épopée.

L'Allemand prisonnier occupe le dernier lit du wagon. Il a

reçu dans le côté un coup de baïonnette. C'est un blond fade, à figure peu avenante. Sans doute son esprit reste hanté de l'horrifique vision, car son sommeil est coupé de cauchemars et, tout à l'heure, il m'a semblé lui voir lever une main dans l'ombre...

Notre veillée s'avance ; la petite Katia s'agite dans son lit... Le pope, que l'infirmier est allé quérir, vient de passer, en étole, portant sur sa poitrine le viatique des mourans... La lueur du jour filtre à travers les vitres givrées et ternit la flamme vacillante des bougies... Une bande rose paraît à l'horizon et dore la plaine blanche, car, dans ces régions, la neige alterne avec le soleil. Nos blessés se soulèvent un à un et regardent : le réveil est proche. Seul, le soldat Illia s'est enfin assoupi. Il est temps d'entreprendre notre dernière tournée. Comme nous nous y préparons, un coup de canon éclate, puis un autre, un autre encore : ce sont les Allemands qui saluent à leur manière le lever du soleil... Les yeux de Nathalie Dimitrievna ont rencontré les miens. Nous sommes un peu pâles, mais ce n'est ni de fatigue ni de peur. Seulement, une même pensée vient d'endeuiller notre âme : ce canon qui recommence à tonner là-bas, ce sont de nouvelles blessures à panser, de nouvelles douleurs à consoler ce soir !

MARYLIE MARKOVITCH.

LA REINE HORTENSE

ET

LE PRINCE LOUIS

(EXTRAITS DU *JOURNAL* DE Mlle VALÉRIE MASUYER)

IX[1]

LES DERNIERS JOURS DE LA REINE HORTENSE

(AVRIL — OCTOBRE 1837)

Vendredi 7 avril 1837.

... En rentrant, M. Cottrau nous a conté que M. Lisfranc lui avait promis de faire l'opération, si elle était faisable. Cela nous a un peu remis et, pourtant, rien ne saurait peindre les angoisses de cette journée, angoisses d'autant plus cruelles qu'il fallait les cacher à la Reine et ne l'aborder qu'avec un visage riant. Par moment, ce m'était impossible. Nous attendions réunis dans le salon comme des condamnés qui attendent leur sentence. Nous faisions, en attendant, de la charpie demandée par M. Lisfranc... Sauter est arrivé le premier, après le déjeuner. Ils se sont d'abord entendus tous trois. M. Lisfranc était dans une impatience extrême de ce que M. Schönlein n'arrivait pas. Je le voyais au moment de s'emporter. Il a pris patience en lisant *Mme Parquin*. La veille déjà, je lui avais donné le procès et la brochure de M. de Persigny. Il ne connaissait

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août, 1er octobre, 15 novembre 1914, et des 1er mars, 15 juin, 1er août et 15 novembre 1915.

même pas la première lettre du Prince à sa mère, et, comme il est influent, on cherche à le gagner. Mais à quoi bon? tout n'est-il pas fini!... Enfin, M. Schönlein est arrivé, et, après avoir conféré tous les quatre, ils sont montés chez la Reine, puis ils sont revenus conférer encore... Mon sang s'arrêtait, dans cette cruelle perplexité... Je suis entrée chez la Reine avec un visage riant. Elle m'a dit qu'on ne lui faisait pas l'opération et je m'en suis réjouie avec elle. Elle a écrit à son fils pour le *rassurer*. Elle m'a donné sa lettre pour la faire partir. J'ai mis sous le cachet : *Revenez, revenez!* et je l'ai bien vite envoyée à M. Aman... J'ai veillé la Reine; elle a bien souffert et a pourtant mieux dormi que les autres nuits.

Ce matin, M. Conneau est venu causer avec nous. Il est le plus malheureux parce qu'il est le plus responsable. Lisfranc a trouvé l'opération impossible et ne lui donne pas sept mois de vie. Sauter dit qu'en suivant ses avis, on pourrait peut-être la conserver un an ou deux. Schönlein était d'avis de l'opération, mais, Lisfranc ne voulant pas la tenter, personne au monde n'aurait osé la faire... Mme Salvage dit que le testament de la Reine est fait et qu'elle l'a nommée son exécutrice testamentaire. Elle lui a montré une lettre de Mme Récamier faisant son testament, lui confiant tous ses intérêts et l'engageant par réciprocité à faire le sien et à lui donner la même marque de confiance... Elle a dit à la Reine y être décidée et vouloir, par ce testament, donner sa fortune au Prince. La Reine, en acceptant une pareille preuve de son affection, n'a pu hésiter à faire ce qu'on lui demandait, et l'a nommée son exécutrice testamentaire. Tous ces soins me paraissent bien prématurés et bien cruels. Je me désole en pensant que les efforts de courage qu'elle a faits, pour se décider à cette opération et s'y préparer, ont pu aussi hâter le mal! Mais Conneau dit qu'il date de plusieurs années et que cet anneau d'or qu'elle portait, et dont elle n'a jamais parlé à personne, est la première cause de son mal, que l'on eût pourtant été à temps de guérir, il y a cinq ou six mois. — Si elle avait vu un médecin à Paris, elle était sauvée; et ils ne lui en ont pas laissé le temps; ils l'ont tuée... et, si on lui eût dit que son fils allait au Brésil avant New-York, elle ne serait pas morte d'angoisses pendant quatre mois. M. de Briqueville lui a écrit hier pour lui assurer que le Prince allait à New-York, M. Buchon a écrit la même chose à M. Cottrau

pour rassurer la Reine dans le cas où un article, qui dit que l'*Andromède* va au cap Horn, l'aurait inquiétée.

M. Arese à Mlle Masuyer.

New-York, le 15 mars 1837.

Par le paquebot de Liverpool, je vous ai écrit une longue lettre et une autre à Mme Eugénie, et je vous adresse ces deux lignes par le Havre pour que les nouvelles de Louis vous arrivent le plus promptement possible et d'une manière sûre. Le *Potomac*, frégate américaine, arrivée ici de Rio-de-Janeiro, a dit avoir laissé dans ce dernier port l'*Andromède*, avec le Prince et la *Didon*, avec le ministre de France aux États-Unis, et qu'elles allaient, quatre ou cinq jours après son départ, mettre à la voile ou pour New-York ou pour Norfolk, qui est au Sud de Baltimore. Dans ce dernier cas, je partirai tout de suite pour Norfolk. Depuis que je suis à New-York, je vous ai écrit quatre lettres, une de Liverpool et je crois une de Londres, et j'espère qu'au moins en fait de lettres, vous voudrez bien me payer de retour. Écrivez-moi de longues lettres, et parlez-moi aussi de vous *in longo*. Mes deux lettres de Florence n'ont reçu aucune réponse, c'est consolant! Adieu! que les absens n'aient pas toujours tort. Dans mon cas, ce serait de l'ingratitude. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. — J. A.

(Samedi 22 avril 1837.)

Cette lettre. reçue aujourd'hui, m'a rendue encore plus heureuse que celle de la veille, je la sais par cœur... Sauter est venu, et a été charmé du mieux de la Reine. J'étais en joie complète...

Arese à Mlle Masuyer.

New-York, le 3 avril 1837.

Je suis heureux de vous dire que le Prince est arrivé à Norfolk, et bien portant; en preuve de quoi, je vous envoie le petit bout de gazette ci-joint. Cette lettre vous parviendra par Liverpool, avec une autre que je vous ai écrite avant-hier... Je vous écrirai aussi deux lignes par le Havre pour vous annoncer

cette nouvelle. J'ai su son arrivée, il y a cinq minutes. Dites mille choses à Madame (la Reine), à laquelle j'aurais bien voulu écrire, mais je ne veux pas risquer de manquer les paquebots.

A la grande-duchesse de Baden pour la Reine.

1er mai 1837.

Ma chère Stéphanie. — Je suis tellement faible que non seulement je ne puis écrire moi-même, mais que c'est à peine si j'aurai la force de dicter cette lettre. Je viens d'avoir une petite rechute dont je ne suis pas encore remise; je ne dors pas, je ne mange pas, et le mauvais temps n'a pas peu contribué, jusqu'à présent, à prolonger l'état de crispation de mes nerfs, — qui est tout à fait indépendant de ma maladie et qui en est pourtant le plus pénible. Pour me distraire de mes souffrances, je fais des châteaux en Espagne, des projets dont l'exécution est peut-être encore un peu éloignée, car je suis bien loin d'être transportable. Je te prie, pendant que tu es à Vienne, de parler de ma part à M. de Metternich. Je voudrais, pour voyager en Italie, avoir des passeports autrichiens; qu'il veuille bien donner à M. de Bombelles l'ordre de m'en délivrer, lorsque je le lui demanderai, pour moi et pour les personnes qui composent ma maison. J'irai peut-être cet été ou à Ischl ou à Aix-en-Savoye. Dans l'état de santé où je suis, il est impossible que je puisse passer l'hiver dans un climat comme celui-ci. Je voudrais aller à Gênes ou à Naples, dans un bon climat enfin, celui que désigneraient les médecins. Je suis trop heureuse de ravoir mon petit docteur : il s'entend à merveille auprès des malades et je n'ai qu'à me louer des soins que je reçois.

Je viens d'apprendre par ma belle-sœur toutes les fêtes que l'on a faites à Munich. Je t'engage à ne pas abuser de tes forces comme tu le fais ordinairement. On est trop heureux d'avoir une bonne santé, il ne faut pas la compromettre, on ne sent tout ce qu'elle vaut que lorsqu'on l'a perdue. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Marie.

Mardi 16 mai.

Hier, nous avons eu la visite du baron de Wildegg. Il venait

exprès pour avoir des nouvelles de la Reine et a été bien attristé de l'état où il l'a trouvée; elle l'a reçu après son déjeuner; elle était fort triste et lui a dit, quand il l'a quittée : « Je vous reverrai peut-être encore, j'espère. » Il a répondu qu'il viendrait dans l'été... Elle a confessé et communié hier pour commencer la neuvaine avec le prince de Hohenlohe... Le sang s'est arrêté hier, et la Reine en a fait la remarque en disant : « Le bon Dieu voudrait donc que je guérisse; cela va me rendre superstitieuse. »

Le comte Arese à Mlle Masuyer.

New-York, 16 avril 1837.

... Louis est bien et n'est pas triste. Hier, nous avons été à Long-Island voir un petit arsenal de marine, et, demain, nous irons visiter les fortifications de la ville de New-York et des environs. Les bals, soupers et dîners et autres réjouissances, sont tout à fait suspendus à cause du très mauvais état des affaires. Il y eut, ce dernier mois, près de cent banqueroutes, pour plus de cent millions de francs, ce qui fait que le Prince ne connaît pas encore la société de cette ville. Nous restons beaucoup à la maison et nous causons à nous sécher le gosier. Hier au soir, le *Columbus*, paquet de Liverpool, est arrivé ici, mais, à cause du dimanche, nous ne pouvons avoir les lettres que demain matin, de manière que nous n'y pourrons répondre que par le paquet du 24. Je serai bien content de me mettre en route, car j'en ai de New-York par-dessus la tête.

Lettre de la Reine à la grande-duchesse Stéphanie après la permission donnée par M. de Metternich d'aller en Italie.

J'ai reçu ta lettre avec plaisir, ma chère Stéphanie. Je te remercie de l'exactitude que tu as mise à faire toutes mes commissions et je suis charmée de l'obligeance que l'on t'a montrée pour moi. J'espère que tu ne partiras pas sans avoir vu terminer cette affaire et sans que les ordres aient été envoyés à M. de Bombelles pour que mon passeport soit signé de tous les ministres, de manière qu'on ne puisse me faire de tracasseries et d'ennuis nulle part. Je ne sais encore ce que fera

Louis, quand il me saura malade, quoique je lui aie caché en partie la gravité de mon état, mais j'espère que, s'il venait avec moi, on aurait pour lui la même obligeance que pour moi. A présent, il ne peut plus inquiéter personne, ayant joué son va-tout à jeu découvert. On ne pourra plus supposer qu'il veuille se mêler d'intrigues subalternes au-dessous de la position qu'il a prise, je m'en fais le garant partout. Il paraît que la bonté que l'on a montrée à Paris s'étend jusqu'ici et que l'on regrette de m'avoir fait tant de mal. Le maréchal Gérard m'a fait dire par quelqu'un qui me l'a écrit que le gouvernement français trouverait tout simple que Louis revienne bientôt pour me soigner et que l'on ne fera rien qui puisse l'en empêcher. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis le 17 avril, j'ignore donc ce qu'il fait et ce qu'il compte faire. Pour moi, je suis décidée à partir pour l'Italie au 1er septembre. Si j'allais bien avant, je partirais d'ici encore plus tôt pour pouvoir passer six semaines dans les bains sulfureux, en allant. Je compte me reposer un mois à Gênes, autant à Naples, et passer les trois mois de gros froids à Palerme. J'ai été si souffrante que l'on a été longtemps fort sévère pour moi. On n'a pas permis à la Princesse douairière de Hohenzollern de venir me voir plus tôt. Elle vient de passer une semaine avec moi. Sa présence m'a fait grand plaisir et aucun mal. Elle m'a quittée aujourd'hui. Je l'engage beaucoup à venir en Italie. J'attends pour jeudi Eugénie et Joséphine, je me fais un grand plaisir de les voir. Sois sans inquiétude pour ta fille : M. Conneau est là... Je ne pourrais te dire combien j'ai reçu de marques d'intérêt depuis que je suis malade; il m'en arrive de tous les coins de l'Europe. J'ai été bien sensible à celles que j'ai reçues de la Reine douairière de Bavière. Il y avait si longtemps que nous ne nous étions vues que je ne pouvais espérer qu'elle m'eût conservé toute l'amitié qu'elle m'a toujours témoignée, mais elle vient de m'en donner mille preuves affectueuses, ainsi que le prince Charles; elle voulait venir me voir.

Voilà un mois écoulé depuis mon dernier accident, sans que j'aie posé le pied à terre; on me porte d'un lit à l'autre. Mais voici le beau temps, et j'espère qu'un peu de bon air achèvera de me remettre la santé.

HORTENSE.

Samedi 3 juin.

La Reine m'a fait copier par la grande-duchesse la lettre du Prince Louis à M. Vieillard.

New-York, le 30 avril 1837.

... Maintenant je vous dois une explication des motifs qui m'ont fait agir. J'avais, il est vrai, deux lignes de conduite à suivre : l'une qui, en quelque sorte, dépendait de moi, l'autre des événemens. En choisissant la première, j'étais, comme vous le dites fort bien, un moyen ; en attendant la seconde, je n'étais qu'une ressource. D'après mes idées, ma conviction, le premier rôle me semblait bien préférable au second. Le succès de mon entreprise m'offrait les avantages suivans. Je faisais par un coup de main, en un jour, l'ouvrage de dix années peut-être : réussissant, j'épargnais à la France les luttes, les troubles, les désordres d'un bouleversement, qui arrivera, je crois, tôt ou tard. « L'esprit d'une Révolution, dit M. Thiers, se compose de passions pour le but, et de haine pour ceux qui font obstacle. » — Ayant entraîné le peuple par l'armée, nous aurions eu les nobles passions sans la haine, car la haine ne naît que de la lutte entre la force physique et la force morale. Personnellement ensuite, ma position était claire, nette, partant facile. Si j'arrivais à Paris, je ne devais ma réussite qu'au peuple et non à un parti. Arrivant en vainqueur, je déposais de plein gré, sans y être forcé, mon épée sur l'autel de la Patrie. On pouvait alors avoir foi en moi ; ce n'était plus seulement mon nom, c'était ma personne qui devenait une garantie. Dans le cas contraire, je ne pouvais être appelé que par une fraction du peuple, et j'avais pour ennemis, non un gouvernement débile, mais une foule d'autres partis, *eux aussi peut-être nationaux*. D'ailleurs, empêcher l'anarchie est plus facile que de la réprimer ; diriger les masses est plus facile que de suivre leurs passions. Arrivant comme une ressource, je n'étais qu'un drapeau de plus jeté dans la mêlée, dont l'influence, immense dans l'agression, eût peut-être été impuissante pour rallier. Enfin, dans le premier cas, j'étais le gouvernail sur un vaisseau qui n'a qu'une seule résistance à vaincre ; dans le second cas, au contraire, j'étais sur un navire battu par les vents, et qui, au

milieu de l'orage, ne sait quelle route il doit suivre. Il est vrai qu'autant la réussite de ce premier plan m'offrait d'avantages, autant le non-succès prêtait au blâme. Mais, en entrant en France, je n'ai pas pensé au rôle que me ferait une défaite; je comptais, en cas de malheur, sur mes proclamations comme Testament et sur la mort comme un bienfait. Telle était ma manière de voir...

« J'ai encore vu peu le pays, mais ce que j'ai lu et entendu dire sur les Deux Amériques m'a fait faire quelques réflexions que je soumets à votre jugement. Tous les États-Unis d'Amérique, jadis colonies européennes, ont été fondés sous des auspices plus ou moins favorables. Lésés dans leur intérêt, qui ne pouvait être que commercial, ils se sont détachés de la mère-patrie, ils ont fait un nœud au lien qu'ils avaient coupé, afin que le tissu ne s'effilât pas, et, après cette simple opération, ils se sont constitués en nations. Mais un mineur qui se déclare indépendant à seize ans, quelle que soit sa force physique, n'est qu'un enfant; l'on n'est homme que lorsque l'on a atteint le développement de toutes ses facultés physiques et morales. Or ce pays a une force matérielle immense, mais de force morale, il en manque totalement. Les États-Unis se sont crus nation dès qu'ils ont eu une administration élue par eux, un président et des Chambres; ils étaient et ne sont encore qu'une colonie indépendante. Cependant, tous les jours, maintenant, la transition s'opère, la chenille se dépouille de son enveloppe grossière et prend des ailes qui l'élèveront plus haut, mais je ne crois pas que cette transition s'opère sans crises et sans bouleversemens. Dans le principe, toute colonie est une vraie république, c'est une association d'hommes qui, tous, avec des droits égaux, s'entendent pour exploiter les produits d'un pays. Qu'ils aient pour chef temporaire un gouverneur ou un président, peu importe. Ils n'ont besoin pour se gouverner que de quelques règlemens de police. Cela est si vrai que la Caroline du Nord, je crois, ayant demandé au célèbre Locke une constitution, celui-ci, croyant avoir affaire à une nation, lui envoya des lois où tous les pouvoirs étaient balancés comme dans une société européenne, où, sur un petit espace de terrain, il y a des millions d'hommes qu'il faut faire concourir au même but, quoiqu'ils aient des intérêts opposés les uns aux autres. La constitution de Locke ne put être mise en pratique. La population

étant composée de gens égaux par leurs mœurs, par leurs idées, par leurs intérêts, ce n'était qu'une seule roue à faire tourner, — mécanisme entièrement simple, pour lequel il ne fallait ni génie, ni complication de forces. Mais, actuellement, la population s'est accrue considérablement. Elle se compose d'un type américain qui s'est bien dessiné et d'émigrations journalières, qui n'ont ni instruction ni tradition populaire, partant point de patriotisme. Maintenant, l'industrie et le commerce ont rompu l'égalité des fortunes, de grandes villes se sont formées, où l'homme n'a plus à lutter avec le sol, mais avec l'homme, son voisin; maintenant enfin, le monde moral commence à surgir du monde physique. On voit, aujourd'hui, çà et là, des indices que le règne des idées commence aussi de ce côté de l'Atlantique. Parmi ce peuple de marchands, où il n'y a pas un homme qui ne spécule, il est venu dans la tête de quelques honnêtes gens que l'esclavage était une mauvaise chose, *quoiqu'il rapportât beaucoup*, et le cœur de l'Américain a vibré pour la première fois, pour un intérêt étranger à l'argent. Il est venu dans la tête d'un parti, à tort ou à raison, que la banque empiétait sur les droits de la démocratie, et, pour un principe, on a renversé l'autel du commerce; enfin, les mêmes hommes qui, par tradition d'Europe, n'avaient jamais pensé qu'à avoir des garanties contre le pouvoir, en cherchent maintenant contre la tyrannie de la foule, car, ici, il y a liberté d'acquérir, il n'y a pas liberté de jouir; il y a faculté d'agir, il n'y a pas faculté de penser; enfin (qui le croirait?) il y a ici souvent licence et arbitraire. Tant il est vrai, comme le dit Montesquieu, que « les lois qui ont fait qu'un petit peuple est devenu grand lui sont à charge lorsqu'il s'est agrandi... »

NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE. »

8 juillet.

... Je viens d'établir la Reine à l'air. Pour qu'on puisse l'y porter ainsi chaque jour, il a fallu établir un grand escalier extérieur en bois, partant de la terrasse, où l'on avait placé sa tente les premiers jours de printemps. Rousseau lui a fait faire une chaise à porteurs où elle est à demi couchée. Elle est recouverte d'une capote, qui se baisse et se relève à volonté. MM. Cottrau et de Querelles, qui sont de la même taille, la

portent avec beaucoup de soins et sans secousse. Le dernier m'a fait deux petits croquis représentant l'installation dans la tente et la descente de l'escalier. Ils me seront de précieux souvenirs de ces tristes momens.

Le comte Arese à Mlle Masuyer.

New-York, 6 juin.

... Mon ami part jeudi, le 8, à bord du *George Washington*, et que le ciel le bénisse et lui donne tous les bonheurs qu'il mérite. S'il y avait eu quelque malheur à craindre, vous pouvez être sûre que je ne l'aurais pas quitté; mais, comme ce n'est pas le cas, et comme je ne puis lui être d'aucune utilité, je m'en vais rester en Amérique, et, dans quatre jours, je me mets en train de rouler ma bosse. J'irai à Philadelphie, Baltimore, Washington; je traverserai la Virginie pour voir les sources minérales et le pont naturel; je descendrai l'Ohio, à Cincinnati, Louisville, et je remonterai le Mississipi jusqu'à Saint-Louis, et, de là, je remonterai le Missouri aussi loin que je pourrai et je reviendrai à Saint-Louis pour remonter le Mississipi, je traverserai la prairie du Chien, j'irai aux chutes de Saint-Antoine, fort Cheltin, Rivière de Saint-Pierre, et, par les lacs, je reviendrai à Green Bay, Chicago, Detroit, Niagara, Montréal, Québec, Saint-Laurent, Boston et New-York. Sur la carte, c'est très long, — entre 5 ou 6000 milles, — mais, ici, on voyage si vite que ce n'est rien du tout, et excepté un mois que je voyagerai à cheval ou à pied, tout le reste sera fait en *steamboat* ou *stage*. Je fais ce voyage en mauvaise compagnie, avec moi-même; mais c'est égal, j'espère en moi-même assez de ressources pour me passer des autres. Si Louis était venu avec moi, je n'aurais pas voulu aller si loin; mais, étant seul et ne devant rendre compte à personne de mon existence, j'irai aussi loin que je pourrai...

Lundi 17 juillet.

... La Reine a reçu de Londres une lettre de son fils, du 9 juillet. Il s'occupe d'avoir ses passeports. Mais enfin, le voilà en Europe. Quelle joie ce serait de le revoir, si la Reine n'était pas mourante! Tout le voisinage est sens dessus dessous.

M. Aman veut le fêter; et nous avons la mort dans l'âme! La Reine a la bouche pleine d'aphtes, elle souffre de la gorge, et je tremble. C'est dans ces dispositions que, le soir, j'ai fini ma lettre à M. Arese. Dieu sait où elle le trouvera... La Reine m'a fait appeler pour des arrangemens de bijoux. Elle tenait une petite miniature d'elle peinte par Jaques sur bague. « Vous ferait-elle plaisir? » m'a-t-elle dit. — « Certainement, Madame. » — « Ce n'est pas assez satisfaisant. J'aime mieux vous donner mon portrait bleu garni de turquoises... » Elle est bien mal, bien changée...

Vendredi 28 juillet.

Mercredi soir, j'ai reçu une lettre de la duchesse de Raguse en contenant une de M. Bréchet. Sauter est venu. M. Tascher lui a parlé. Il dit que le col de la matrice est entièrement détruit, que ce mal gagne la matrice, mais que, si l'on peut remettre l'estomac, cela peut durer encore, comme le moindre accident peut tout finir...

Lundi 31 juillet.

Hier, pendant qu'on était à table, Rousseau est venu me remettre une lettre de M. de Persigny, datée du 24 de Londres :

« Mademoiselle... Je vous écris à la hâte pour vous faire savoir que notre ami, ne pouvant se procurer les papiers dont il avait besoin, se décide à partir sans eux. Il se mettra en route dans deux ou trois jours au plus tard, il vous écrira en route. Il est en parfaite santé... »

Le Prince Louis à Mlle Masuyer.

Londres, 30 juillet 1837.

« Enfin, *mon ami* va partir. Cela n'a pas dépendu de lui qu'il partît plus tôt. Pour les plus petites choses, il y a parfois de grands obstacles. Il vous écrira de la route, de sorte que vous saurez le jour et l'heure de son arrivée avant lui. Il a le cœur navré de tant de chagrins, ou plutôt du seul qui le touche de si près. Écrivez à Mannheim, poste restante, à M. Thomson, une lettre précise et détaillée sur a santé de Mme Eugénie, afin

qu'il sache à quoi s'en tenir avant d'arriver. Adieu, ne soyez point inquiète et ne vous impatientez pas de la route. Il donnera de ses nouvelles à M. Rahn. Adieu, recevez l'assurance de mon amitié. — LOUIS. »

Samedi matin 5 août.

Grâce au ciel, le Prince est arrivé sain et sauf. En rentrant hier soir, j'ai fait ma toilette pour veiller, et nous avons couché la Reine. A peine était-elle endormie et toute la maison tranquille, que j'ai entendu une voiture du côté de Maunbach. En suivant le son, elle tournait la maison. Je n'osais ouvrir pour regarder, j'étais dans une agitation extraordinaire; enfin, malgré les volets fermés, j'ai vu les lanternes de la voiture arrêtée devant chez Vincent. J'ai couru tout doucement chez M. Conneau. J'ai ouvert sur la terrasse et me suis assurée que le Prince était arrivé...

A une heure, comme je faisais une infusion de tilleul à la Reine qui était bien agitée, Conneau est venu se coucher, il m'a conté que le Prince était parti le 31 avec un passeport américain...

Dimanche 6 août.

Outre que je n'ai pas dormi hier, la journée a été si remplie pour moi d'émotions si nombreuses et si vives qu'elle m'a paru avoir la longueur d'un siècle. J'étais si agitée de ma nuit que, le matin, je me suis promenée longtemps sur la terrasse en chenille, tout en causant avec MM. Cottrau et Tascher. A neuf heures, j'ai fait appeler Mme Cailleau, et, lorsque j'ai été habillée, j'ai couru chez le Prince, je l'ai embrassé avec bien de l'émotion. Il m'a dit *qu'il était charmé de me voir*. Je l'ai trouvé maigri. Après quelques mots insignifians, on est venu à parler de la Reine, et je me suis sauvée fondant en larmes, ne voulant pas que mon attendrissement gagnât le pauvre Prince, qui doit être encore plus malheureux que moi, quoiqu'il fasse bonne contenance. Après les remèdes, on avait remis à la Reine une lettre apportée, soi-disant par un exprès de M. Rahn. Le Prince avait daté de Mannheim, du 3, en disant qu'il serait ici samedi entre onze heures et midi. La Reine s'était endormie deux fois après cette nouvelle, et on guettait son réveil pour lui annoncer l'arrivée. Je tremblais comme si on allait lui faire

une opération dont sa vie dépendait. Au fait, ce pouvait être le coup de grâce pour elle. Le Prince le sentait si bien qu'il était blanc comme un linge en entrant dans la chambre de sa mère. Il y est resté assez longtemps. J'étais sur des épingles. Enfin, pour lui et pour elle, tout s'est mieux passé que je ne l'avais espéré. M. de Querelles était revenu à pied de Constance où il avait appris l'arrivée du Prince. M. Parquin, averti, est arrivé à cheval au moment où l'on s'est mis à table pour déjeuner.

Lundi 7 août.

Je me suis emparée de vive force de mon ancienne place à côté du Prince, ce qui a fait faire à Mme Salvage une terrible grimace. Après déjeuner, je suis montée comme de coutume chez la Reine. Le Prince et les habitués y sont venus... Il nous a parlé de l'Amérique où les moustaches sont tellement détestées qu'on y court des dangers en en ayant. De là, il a passé à l'inquiétude qu'il a pour M. Arese, qui a eu l'entêtement de ne pas vouloir couper les siennes, et, à ce propos, il a conté qu'il est fort amoureux (quoiqu'il ne veuille pas en convenir) d'une Américaine, peu jolie, mais fort riche et fort aimable, que le Prince lui a bien conseillé d'épouser, — il finira peut-être par là, — j'ai dû pâlir, car le cœur m'a manqué, je me sentais prête à m'évanouir. Conçoit-on une bêtise pareille? Cela m'a prouvé qu'à mon insu, en dépit de ma raison, il jouait un rôle plus important que je n'aurais voulu dans mes affections, dans mes rêves! Je sais très bien qu'il n'a jamais eu d'amour pour moi, que, d'un moment à l'autre, il peut se marier, — mieux vaut loin que près! — eh bien! malgré tout, cela m'a fait un mal affreux et je ne puis y songer sans fondre en larmes, je n'ai pu m'en remettre de toute la journée. Heureusement, j'avais assez d'autres choses pour justifier l'altération de mon visage. Lorsque la Reine s'est levée, elle a fait une très petite promenade, le temps était couvert. Lorsque nous avons été rentrés dans la bibliothèque, le Prince nous a fait voir un joli *keepsake* et quantité de vues de New-York. Il a répété la nouvelle de l'amour de M. Arese, qui a causé une joie extrême à Mme Salvage. Je sentais ses yeux, ceux d'Élisa, ceux de M. de Querelles, fixés sur moi, et rien ne saurait rendre le malaise que j'en

éprouvais. Le Prince ajoutait que M. Arese a tellement pris en grippe les Américains que cela lui donne sur les nerfs. Un jour où l'on rendait au Prince des honneurs en lui présentant l'un après l'autre tous les *aldermen* de New-York, M. Arese était si impatienté de la manière dont tout cela se faisait, qu'il disait au Prince : « Si cela ne finit pas, je saute par la fenêtre, » — et, à tout ce que le Prince disait, il ajoutait tout bas : « Mais ils ne vous entendent pas, ce sont des perles devant des pourceaux. » — Il avait raison. Les Américains ne comprennent rien que leurs intérêts mercantiles... On faisait voir au Prince la Salle du Congrès, et on lui proposait de s'asseoir sur le fauteuil de Washington. Le Prince refusait modestement en disant « qu'il n'avait rien fait encore pour mériter cet honneur. » Perdu ! Eux s'y asseyaient, en faisant remarquer « comme il était bien rembourré. » Un avocat disait au Prince qu'il devait être bien étonné qu'on ne lui donnât pas son titre (que tout le monde lui donnait). Le Prince répondait que son nom seul était pour lui le plus beau titre. Je n'ai jamais autant entendu causer le Prince que depuis son retour, quoique je l'aie peu vu et qu'il m'ait à peine adressé la parole. J'avoue que je suis blessée au cœur de tant d'indifférence. Après ce qui s'est passé depuis huit mois, la part que j'y ai prise, et mes soins pour sa mère, c'est presque de l'impolitesse ; il est si malheureux. Samedi soir, ils étaient si nombreux dans la chambre de la Reine qu'elle n'en pouvait plus. Elle a eu sa douleur dans la tête pendant la nuit, qui n'a pas été bonne.

Mardi 8 août.

Quoique je me fusse levée matin, je n'ai pu voir la Reine que tard : ou son fils était chez elle, ou elle dormait. Dans un moment où j'y étais, elle l'avait demandé ; il se promenait avec Mme Salvage. En revenant, il s'était croisé avec moi, sans me dire bonjour, sans me saluer. Il en a été de même au déjeuner, où nous étions l'un à côté de l'autre sans nous ouvrir la bouche. Je suis ulcérée de sa manière d'être avec moi ; ma sensibilité et ma fierté s'en révoltent également. Ce n'est pas là ce que j'avais lieu d'attendre. Je sais bien que tous les hommes prennent de grippe toutes les femmes qu'ils n'ont pu avoir quand ils en avaient envie, mais je croyais que cela n'arrivait que lorsqu'elles se donnaient à d'autres... Ah ! mon cher

Prince, que sont devenues les effusions de bienveillance, d'amitié, de confiance, d'intérêt, par lesquelles vous m'avez appris à vous aimer? — C'est donc parce que j'ai voulu conserver votre estime que je perds ces sentimens? Pauvres femmes que nous sommes, il en coûte plus qu'on ne croit pour rester honnêtes et pures...

La Reine est sortie enfin. On l'a promenée, mais elle en a eu bientôt assez de l'air; nous l'avons couchée, et nous sommes restées auprès d'elle, pendant que son fils était allé voir Gottlieb, dont il s'est dit enchanté, peut-être pour lui faire plaisir. Il a vraiment gagné sous le rapport de la conversation. Autrefois, il ne s'en donnait pas la peine. A présent, il parle avec son cœnr, son esprit, et tout ce qu'il a de noblesse et de vraie supériorité.

On parlait de la révolution de Juillet, et qu'il aurait peut-être dû aller en France. Il disait à cela que, dans le premier moment, Louis-Philippe convenait à tout le monde, qu'il l'aurait probablement accueilli, fait son aide de camp; qu'il l'aurait accepté, et qu'après, il se serait trouvé dans la position la plus fausse. — Un autre aurait fait des rodomontades, au lieu d'avouer cela. — Il est toujours lui-même en toute circonstance.

En sortant de table, j'ai été un moment chez la Reine avec M. Cottrau. Le Prince est survenu. Le jour tombait. Je l'écoutais avec un plaisir que je n'essayais pas de cacher, et ses yeux fixés sur moi me disaient qu'il ne tiendrait qu'à moi de le trouver, en apparence au moins, un peu moins indifférent qu'il ne se montre. J'ai détourné la tête, et, lorsque M. Vieillard est entré, j'ai quitté la chambre de la Reine. J'ai fait un tour de promenade, et, quand je suis revenue, elle répondait à M. Cottrau, qui lui disait de se guérir : « J'y travaille, et je sens qu'il s'est fait en moi une révolution favorable. » Pauvre femme, et elle va de plus en plus mal...

Vendredi 11 août.

La Reine n'était pas mal. Sa journée a été une des meilleures que je lui aie vu passer depuis longtemps. Il faisait une chaleur étouffante. On l'a sortie une heure, pendant laquelle Sauter est venu. Il est plus désespérant que jamais. La comtesse Camerata, qui voudrait redonner de l'espoir à son cousin,

en était furieuse... Quand les Crenay sont arrivés, ainsi que la baronne, la jolie Louise en toilette soignée faisait son effet sur le faible cœur du Prince, qui avait déjà été passer une heure chez elle. Sauter a ramené Mme de Graimberg. Restée seule avec Élisa, qui ne vit que de caquets, elle m'a conté une histoire du Prince avec Mlle de Reding, que Mme de Graimberg tenait de Mme de Ruppelin, à laquelle sa cousine l'avait écrite. Élisa se rappelait très bien qu'au moment du départ de Mlle de Reding pour l'Italie, le Prince *subito* partit pour *Arbon* avec M. Rheinhardt. Au lieu de cela, il était allé à Roschach, où Mlle de Reding, qu'il croyait seule, couchait. Elle était accompagnée de son parent, M. Hanz. On a soupé ensemble, on s'est promené, et le Prince faisait sa cour assidûment. Jusque là, il n'y avait rien à dire. Le soir, retirée chez elle après s'être bien enfermée, Mlle de Reding se déshabille et allait se mettre au lit, lorsqu'elle voit paraître le Prince par une petite porte qu'elle croyait condamnée. Il était pâle, ému, il se jette à ses pieds et lui fait la scène la plus pathétique pour en venir à ses fins. Heureusement que la pauvre fille, qui est sujette à des attaques de nerfs, n'en a pas eu. Il lui disait qu'elle aurait beau appeler, crier, que personne ne viendrait à son secours, que les gens de l'auberge étaient gagnés, etc. Un vrai Lovelace, un vrai guet-apens. Elle lui disait qu'elle n'avait au monde que son honneur et qu'il ne voudrait pas le lui arracher..., et enfin elle est parvenue à se débarrasser de lui et à le faire repartir par la petite porte, qu'elle a refermée sur lui. Le lendemain matin, elle s'est plainte à l'aubergiste, qui ignorait que ses garçons fussent du complot. M. Hanz, à qui elle l'a conté, lui avait dit qu'elle avait eu grand tort de ne pas l'appeler ; qu'il aurait assommé le Prince de coups de bâton..., et il le méritait.

Mlle de Perrigny n'en revenait pas, disait-elle, de cette infamie et de ce dont les hommes sont capables, et les allusions à son innocence et à sa position revenaient.

Mardi 15 août 1837.

Cette date me fait mal. Toutes les autres années, je fêtais le Prince ce jour-là. Quelle tristesse affreuse remplace aujourd'hui les témoignages d'affection dont il n'a pas fait l'usage qu'il devait... La Reine va de plus en plus mal et j'ai le cœur comme

dans un étau... Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que la Reine a les yeux ouverts sur le danger de son état. Hier matin, elle me disait que, dans *cette maladie*, on laissait les gens mourir de faim, et, hier soir, M. Cottrau étant près d'elle, elle a pleuré et dit de ces choses qui laissent peu de confiance dans les illusions qu'elle se fait...

Jeudi 1er septembre.

Chère Fanny, Aujourd'hui est un des jours les plus pénibles de ma vie. Jusqu'à présent, la Reine souffrait peu. Mais elle vient d'avoir une crise comme je n'en ai jamais vu. J'ai cru qu'elle me resterait dans les bras. Je n'en suis pas remise encore; le cœur me manque quand je pense que de pareils accidens se renouvelleront encore bien des fois peut-être avant le terme inévitable que chaque jour approche et auquel je ne puis penser sans terreur et sans douleur. Je prie le bon Dieu qu'il soutienne ma force et mon courage jusqu'à la fin. Remercie bien ton excellente Princesse de l'hospitalité qu'elle m'offre. J'en suis bien touchée, mais je crois qu'il serait plus raisonnable d'aller tout de suite à l'Étoile.

La Reine et le Prince seront charmés de la voir...

Valérie à sa sœur Fanny.

Vendredi 15 septembre.

... La Reine a été mieux pendant quelques jours pour retomber plus bas aujourd'hui. C'est une lampe qui s'éteint. Heureusement sans grandes douleurs. De temps en temps, nous nous ranimons avec elle, pour revenir ensuite aux angoisses les plus vives... La duchesse de Leuchtenberg nous a quittées dimanche, emportant encore des espérances auxquelles je n'ose plus croire aujourd'hui...

Lundi 25 septembre.

Chaque date apporte quelque chose de désolant à écrire... Les forces de cette pauvre victime s'épuisent, et chaque heure avance celle que nous redoutons. J'ai supplié le Prince de faire venir Sauter. Celui-ci ne l'a pas trouvée si mal, et nous nous sommes un peu ranimés. La princesse Joséphine est arrivée à

quatre heures avec Mlle de Fahnenberg; les Crenay sont venues aussi; Fanny et sa princesse; les Zeppelin avec Henriette... Fanny m'a conté que les Montfort, que le prince Charles a vus à Stuttgart, n'ont pas seulement demandé des nouvelles de leur cousin et de leur tante, tandis que le roi de Wurtemberg s'informait de sa santé et le chargeait de le rappeler à elle...

Mardi 26 septembre.

... Ma sœur est partie avec sa vieille princesse, qui fondait en larmes et faisait à chacun des amitiés comme un dernier adieu, à cette pauvre Reine qu'elle aime tant, à ce beau pays, à nous tous! M. de Mayenfisch a amené la princesse héréditaire samedi et est venu la reprendre lundi. La princesse Joséphine est partie à une heure, très triste aussi. Fahnenberg a à peine vu la Reine, qui était très faible et très mal. Au moment du départ, le Prince lui a dit qu'il ne pouvait l'accompagner à Constance, parce qu'il lui était défendu d'y aller. Effectivement, il venait de recevoir une lettre par laquelle on l'en prévenait. C'est pour lui une grande contrariété. C'était la seule distraction qu'il pût prendre. Ceci va le rejeter d'autant plus vers Maunbach. On a encore transporté la Reine dans son autre chambre; mais elle est si faible que je crains bien que ce ne soit pour la dernière fois...

Je m'y suis trouvée quelques instans seule avec le Prince. Je lui ai conté les sottises dites en son absence sur M. Vaudrey, qui l'ont beaucoup fâché. Plus tard, nous trouvant ensemble dans le cabinet, il m'a priée d'ôter les clés du serre-bijoux, tout le monde couchant dans cette chambre. Il avait, le matin, fait porter les rentes chez Vincent. Cela prouve qu'il se fait peu d'illusions sur la situation de sa mère.

Fanny à sa sœur Laure.

Mardi soir 26 septembre.

Conneau, à tout ce qu'on lui demande, dit : très mal. Il est jaune de souci. Elle est tellement faible qu'on ne peut s'en faire une idée; elle ne mange que quelques grains de raisin, quelques cuillerées d'eau et de vin et du thé de fleurs d'oranger. Elle divague par momens. Ou la Duchesse succombera dans

quelques jours, ou elle reprendra un peu de forces et traînera encore quelque temps, car on dit que, dans ce moment, elle ne mourrait pas de la maladie principale, qui n'est pas à sa fin ; elle ne souffre pas du tout, et c'est son estomac et l'inanition qui la font mourir... Elle voudrait être enterrée près de sa mère. J'espère qu'on ne lui refusera pas cette faveur. Je te fais grâce de plus de détails sur elle. J'ai été saisie de la voir. Ce n'est plus que des os et la physionomie d'une mourante.

Valérie à sa sœur.

Chère amie, je ne sais comment te parler de la Reine. Je n'ai pas le courage d'aborder cette pensée unique qui me déchire le cœur, à présent qu'il ne reste plus d'espoir. Elle vit, elle respire, voilà tout ce que je puis t'en dire! Mais le changement opéré depuis votre départ est effrayant. Le bouillon a passé hier ; à différentes reprises, elle en a pris vingt et une cuillerées à café ; mais Sauter dit que cela ne signifie plus rien et peut tout au plus se prolonger deux ou trois jours, et, à voir son visage, on ne peut espérer davantage. Je suis au désespoir, car je perds un appui, une protectrice et un cœur où j'avais place. Je m'aperçois bien que la Reine est trop affaiblie pour me soutenir au milieu de tous ses alentours...

Avec un caractère et une conscience comme les miens, on est au-dessus de la méchanceté et de la calomnie ; mais, à quelques mots du Prince, j'ai pu voir qu'on ne m'a pas ménagée auprès de lui. Il m'a dit tout franchement que la froideur qu'il me témoigne tient à la conduite de ma sœur et de mon beau-frère, qui auraient pu prévenir tous ces malheurs, si ma sœur l'avait averti de la dénonciation de M. Raindre. Quel horrible regret et quel chagrin pour moi! Mais tout pâlit à côté des craintes du moment. Je ne puis croire à cette mort inévitable, prochaine ; je me fâche contre ceux qui y croient et, à cette pensée, ma douleur est telle que tout mon être se révolte... Ce sera pour moi une consolation, comme un devoir, de ne me séparer d'elle que le plus tard possible. Elle m'avait promis de remplacer ma *maman!*

Jeudi 28 septembre.

... Avant-hier, au moment où nous allions dîner, j'ai eu une

conversation avec le Prince : des rentes d'Espagne, rapportées je ne sais plus quand par Rousseau et que la Reine a fait serrer devant lui, ne se retrouvent plus dans la caisse de fer-blanc que le Prince lui a remise, et Mme Salvage, que j'avais crue au courant de cela, l'ignore. Le Prince me faisait presque des excuses de m'interroger là-dessus. C'était, disait-il, par délicatesse pour tout le monde qu'il s'occupait de cela et afin que, s'il manquait quelque chose, chacun ne pût pas en rejeter la faute sur son ennemi. Il a ajouté qu'il savait bien que j'en avais dans la maison, mais que je puis être bien sûre qu'il est là-dessus du même caractère que sa mère et que de lui dire du mal de quelqu'un dont il connaît les antécédens, c'est peine perdue. Il m'a assurée de son amitié pour moi en ajoutant que, s'il avait été plus froid avec moi, c'est qu'il ne peut pardonner à ma sœur et à mon beau-frère de ne l'avoir pas averti de la conduite de M. Raindre. J'ai été fort étonnée de cela, lui ayant dit, ainsi qu'à la Reine, le peu que Laure m'avait fait savoir. Il ne se rappelle pas que je lui en eusse dit quelque chose, et pourtant je suis très sûre de lui avoir dit, ainsi qu'à la Reine, tout ce que je savais ; il paraît que cela ne l'avait pas éclairé, tous ses soupçons tombaient sur Mme Gordon... Le dîner nous a interrompus. Nous nous sommes promis de reprendre cet entretien. Je vois qu'il ne suffit pas d'avoir sa conscience pour soi, de faire tout ce qu'on doit, puisque j'ai besoin de me justifier de quelque chose.

Vendredi 29 septembre.

La force me manque pour écrire, tant mes journées sont remplies d'émotions douloureuses. Ma pauvre Reine ! Mais ce n'est pas de ma douleur que je dois parler. Elle est là pour longtemps, c'est, au contraire, pour conserver le souvenir des faits qu'elle me ferait oublier. Avant-hier, j'ai vu Mme Lindsey et les Crenay, Mlle Louise portant au col des cheveux de Mademoiselle et au doigt une bague avec une ancre et des cheveux du Duc de Bordeaux. Tout cela ne changeait en rien l'amour du Prince, tandis que les opinions de ma famille l'éloignent tant de moi. M. Conneau a dormi sur le canapé du petit salon et moi, je suis restée assise à côté du lit de la Reine. Elle a été fort agitée, mais pourtant sans qu'aucun incident soit survenu. Le Prince est venu de bonne heure et voulait m'envoyer reposer,

mais je voulais assister au réveil de la Reine... Dieu, quel réveil! Nous avions mille peines à la sortir de son engourdissement, ses yeux blancs et tournés, son visage cadavérique nous donnaient l'idée de la mort. — Quelle horrible torture que de voir ainsi la décomposition de quelqu'un qu'on aime tendrement!... Après déjeuner, pendant que je respirais dehors avec Me Vieillard et son ami, on cherchait partout le Prince pour recevoir un monsieur qui le demandait. C'était M. Walewski. La Reine a voulu le voir et lui a parlé étonnamment bien, elle nous semblait un peu moins à l'agonie que la veille. Pendant que nous étions à table, on est venu appeler le Prince. Il croyait que c'était Mme Vaudrey, mais c'était M. de Gregori, que son père lui envoyait avec une lettre.

Lundi 2 octobre.

... M. Kissel est venu dire que la Reine avait reçu tous les sacremens et, malgré cela, on l'a fait coucher ici de crainte d'accident cette nuit... M. Tascher dispose tout comme si c'était fini. Cela me met hors de moi, et pourtant il a raison et je l'ai bien engagé à prendre toutes les précautions contre les voleurs.

4 octobre.

... C'était moi qui veillais cette nuit et quelle nuit! bon Dieu! Nous espérions qu'elle ne souffrirait pas, et, à peine tout le monde était-il retiré, qu'elle a été prise de vives douleurs qui me perçaient le cœur. J'ai passé toute la nuit à genoux, à côté de son lit, à la frotter, à la soutenir, je suis brisée. Elle avait toute sa présence d'esprit. J'ai réveillé Conneau qui dormait dans le petit salon. Voyant qu'il n'y pouvait rien, je l'ai envoyé dormir. Mais les douleurs allaient toujours croissant, je l'ai rappelé à minuit pour tout à fait. Le pouls allait tellement en déclinant qu'il a cru que nous touchions au dernier moment et, à une heure, il a été réveiller le Prince, M. Tascher et M. Kissel, qui s'est mis en prières dans le petit salon. Le Prince seul est entré. M. Conneau nous a laissés attendre le dernier soupir de cette pauvre agonisante et est allé pleurer et dormir à côté. Il revenait de temps en temps. J'avais comme un fer rouge dans l'estomac, une sueur froide me coulait dans le dos, sur le front, et je n'avais pas un cheveu qui n'en fût trempé. Le Prince est

homme, il a du courage... La crise s'étant calmée, il est allé dormir auprès des trois autres qui ronflaient, et, à cinq heures, M. Tascher a gagné son lit. Je suis restée seule près de cette pauvre femme jusqu'à sept heures et demie. De temps en temps, elle m'appelait. Comme j'étais à genoux : « Vous êtes mal, me disait-elle, vous êtes assise par terre. » ... Charles a été à Constance s'occuper du deuil, je trouve cela inconvenant et déchirant à la fois. J'ai peur que M. Tascher, à qui le Prince a donné carte blanche, ne lui attire du blâme en se pressant trop...

Valérie à sa sœur.

Le 6 octobre, au matin.

Ne t'inquiète pas de moi, chère amie, le bon Dieu me donne le courage et la force qui me sont nécessaires dans ces tristes momens, et ces détails, près de la Reine dont tu t'effrayes pour moi, me sont au contraire une consolation. Je ne l'ai pas encore perdue entièrement tant que je puis m'occuper d'elle. ... La Reine est encore dans sa chambre. Le pauvre Conneau va l'embaumer. On fera les cérémonies religieuses à Ermetingen, et puis on attendra réponse de Paris, je crois, car je ne sais rien, je ne me mêle de rien que de la Reine, parce que là est mon cœur et mon devoir; du reste, on ne me dit rien. Le testament a été ouvert. Mme Salvage en est l'exécutrice. Elle nous a fait venir, Élisa et moi, dans sa chambre pour nous lire, ainsi qu'aux femmes, l'extrait qui en avait été copié pour être lu nous regardant. Le Prince est bien pauvre et bien accablé de charges. Élisa et moi sommes traitées de la même manière : mille francs de pension, un cachemire, un petit bijou...

Vendredi soir 6 octobre.

Je ne veux pas que tu sois inquiète de moi, je me porte bien et le courage ne m'a pas manqué au milieu de ces tristes détails... M. Tascher m'a dit par forme de conversation que mercredi après le service, la Reine était enterrée pour tout le monde et que personne n'avait plus après le droit de vouloir l'accompagner nulle part, à moins que le Prince ne le désirât. J'en ai conclu qu'il compte se charger seul de cette mission que tu supposais que l'on me donnerait. Je suis donc libre de partir

quand je voudrai. Le Prince a mis de la bonne grâce à me prier de ne pas me presser... L'angoisse la plus vive de la Reine au milieu des tortures de son agonie était son anxiété sur le sort de son fils, ses craintes pour lui, l'isolement où elle le laisse, sans appui, sans amis, sans lieu de refuge et presque sans fortune ! Que deviendra-t-il ?...

Vendredi 7 octobre.

... Notre prince est en tout digne de sa mère. J'aurai mille choses à t'en conter qui sont au-dessus de tous les éloges. Le pauvre Conneau remplit en ce moment le plus pénible de tous les devoirs et, en voyant les dégâts faits par la maladie, il s'étonne que la Reine ait pu vivre et souffrir aussi peu. On a écrit à Paris pour demander à la porter à Rueil, et je crois que personne ne partira avant la réponse. Je voudrais, lorsqu'elle sera arrivée, partir tout de suite pour me trouver à Rueil pour la cérémonie. Devant aller à Paris cet hiver, cela me semble convenable et me satisferait. Ce serait donc avant que j'irai te faire une petite visite d'adieu en te contant ce que la Reine a fait pour Élisa et pour moi.

Dimanche 8 octobre.

Tout est fini, et cette interruption de quatre jours a été remplie par les émotions les plus déchirantes. Comment peindre une pareille douleur et de pareils momens ? Pendant cette journée du mercredi 4, la Reine ne paraissait pas plus mal que les jours précédens et, pourtant, la pensée de la mort était dans tous les esprits. Cette pauvre Reine a conservé ses goûts et ses habitudes de caractère jusqu'au bout. M. Cottrau lui a fait un grand plaisir en ayant l'idée de faire apporter devant elle le tableau du petit Samuel, de la Chapelle. Je crois qu'en parlant de *cet enfant qui prie*, elle pensait à celui qu'elle a perdu en Hollande. Elle a aussi parlé de son fils Napoléon plusieurs fois : « Que fera-t-il avec ses Suisses ? » disait-elle. J'ai cette consolation de me dire que je l'ai quittée le moins que j'ai pu et que je lui ai prodigué les soins les plus pénibles. Elle souffrait tellement que l'on ne pouvait plus la toucher. A la chute du jour, le Prince et M. Conneau ont décidé de faire entrer M. Kissel. Je lui ai dit que Mmes de Crenay étaient venues la voir pendant

qu'elle dormait, que M. Kissel venait tous les jours, qu'il était encore là, si elle ne voulait pas le voir. Comme elle ne répondait pas : — « C'est un brave homme, M. Kissel, ne voulez-vous pas le voir, maman? » a dit le Prince. Elle a fait signe que *oui*. On l'a fait entrer, et nous les avons laissés seuls. Il n'est resté qu'un moment, elle n'avait pas bien sa tête en ce moment, il lui a donné l'absolution générale et s'est bientôt retiré, ne voulant pas l'inquiéter, ni l'effrayer. Je ne sais par quel hasard, les derniers jours de la vie de cette pauvre Reine, nous nous sommes toujours trouvés treize à table; d'abord depuis que M. de Gregori était ici, et ensuite depuis que M. Kissel n'a plus quitté la maison. Dans la soirée, j'ai été une minute au salon. J'ai trouvé M. Cottrau dans ses exagérations, voulant étrangler M. Pisseau parce qu'il avait voulu confesser la Reine, et faire sauter la maison parce qu'on s'occupait de préparatifs de mort avant que cette pauvre femme eût expiré. J'avoue que j'en étais, comme lui, outrée contre M. Tascher, mais que je n'avais pas comme lui l'injustice de m'en prendre à cet infortuné fils, qu'il prétend ne rien sentir, lui si bon, si sensible! pauvre cher Prince! Ce jour-là, moi aussi, j'étais mal disposée contre lui comme s'il était responsable de tout ce que Mme Salvage fait d'antipathique.

Le soir, à neuf heures, M. Conneau a renvoyé tout le monde et surtout moi, me disant que je tomberais malade. J'ai baisé la main de la Reine en lui disant bonsoir, puis je lui ai dit à demi-voix en me rapprochent d'elle : « Je vais me déshabiller et je reviendrai! Elle m'a fait un signe approbateur, a posé sa main sur la mienne et me l'a serrée affectueusement... C'est le dernier témoignage que j'ai reçu de son affection! J'ai été faire ma toilette de nuit, et je suis revenue dans la chambre de la Reine (où Élisa qui veillait était déjà installée), sans passer par le cabinet où MM. Tascher, Kissel et Conneau veillaient. Le Prince était constamment à genoux près de sa mère, ou, s'il ne tenait plus aux efforts qu'il faisait pour cacher sa douleur, il allait dans le cabinet. Élisa et moi nous frictionnions sans cesse ses membres décharnés, et devenus si sensibles qu'on n'osait plus les toucher, nous réchauffions entre les nôtres ses mains glacées et déjà couvertes d'une sueur froide. Nous changions sans cesse les serviettes chaudes et rien ne pouvait calmer ses souffrances. Elle se débattait contre elles, ses bras étaient sans

cesse en mouvement et une fois sa main est venue frapper rudement sur mon visage. Cela lui a rendu toute sa connaissance, elle a recouvré sa voix naturelle et m'a dit avec l'accent de sa voix angélique : « Mon Dieu! je vous ai fait bien mal. » — « Non, Madame, » et j'ai retenu cette main en l'appuyant sur mon visage et en la couvrant de baisers. Pauvre chère Reine, je suis persuadée que c'est la dernière fois qu'elle m'a vue. Ses angoisses et ses souffrances allaient en augmentant et, à minuit, le pouls avait cessé de battre. M. Conneau a fait entrer M. Kissel et s'est placé avec lui à côté du lit. Élisa était près d'eux, mais Mme Salvage, qui est survenue, l'a bientôt chassée pour s'emparer de sa place, et, dans ce moment solennel et suprême où chacun était absorbé par les plus terribles et les plus douloureuses émotions, elle a trouvé moyen de viser à l'effet. Le Prince à genoux près de sa mère couvrait ses mains et son visage de baisers.

Un moment, elle l'a pris par la tête et l'a embrassé en lui disant : « Adieu pour toujours! » et cela au commencement de la soirée...

Mais comment peindre cette longue et cruelle agonie? Cette scène horrible ne s'effacera jamais de mon cœur, ni de ma mémoire, et pourtant il me serait impossible d'en rendre l'impression. J'étais à côté de mon pauvre Prince, que la douleur pétrifiait pour ainsi dire; tout le monde était arrivé successivement; Élisa était venue se réfugier près de moi; M. Cottrau, qui avait peine à étouffer ses sanglots; je lui faisais des yeux terribles ainsi qu'à Rousseau pour qu'elle ne les entendît pas, je tenais avec le Prince la main de sa mère, je la baisais lorsqu'il me l'abandonnait, et je lui disais sans cesse de lui parler, parce que le son seul de sa voix semblait la calmer un peu.

Elle parlait avec une volubilité incroyable; la difficulté de sa prononciation, le peu de suite de ses phrases, toujours interrompues par ses souffrances et ses gémissemens, ne nous a pas permis de retenir tout ce qu'elle disait. Mme Salvage, qui m'a l'air d'avoir attrapé ainsi des héritages et de savoir faire dire aux malades ce qui lui convient, s'est écriée : « Elle a dit : Mme Salvage, » — ce qui n'était pas vrai, car personne ne l'avait entendu.

Mais ce que chacun a retenu, ce sont ses recommandations à son fils pour la sûreté de sa personne, ses craintes pour lui,

qui dominaient tous les autres sentimens et qui s'exprimaient par des mots entrecoupés. — « Les Français ont été bien méchans pour nous »... « Ce sont de petites gens ces juste-milieu, » « ils rapetissent tout, même la Colonne »... « et ils osent parler de l'Empereur »... « les Anglaises, »... « les Françaises, »... « Si vous faites un mouvement sur Paris, vous êtes perdus »... « Prends bien garde »... « Songe à la sûreté de ta personne »... « Ils ont peur de nous »... « ils te feront du mal »... « Nous verrons s'ils sont généreux »... « Les médecins, ils disent que je vais mieux, et, pourtant, vous voyez! »

Il n'y a pas de doute que la crainte de la mort et de ce qui la suit l'oppressait. M. Kissel, qui lui avait donné tont de suite l'extrême-onction, ne parlait pas assez haut; elle entendait à peine les paroles consolantes qu'il lui disait — « Madame, vous êtes pure devant Dieu, vous prierez pour nous... Vous nous ouvrirez les portes du ciel. » — « Priez pour moi, » reprenait la pauvre agonisante, car, moi, je ne peux plus rien, j'ai fait le bien autant que j'ai pu, et j'espère qu'Il sera bon pour moi »... « On dit qu'Il est bon, et pourtant, Il fait souffrir »... « C'est comme si on m'arrachait les entrailles avec des tenailles. » Elle a nommé : « Ma sœur Auguste. » — Cette effroyable agonie a duré quatre heures et plus, sans relâche à ses souffrances, sans repos à ses paroles. « Mon enfant, mon cher enfant! » disait-elle. Sa connaissance lui est revenue pleine et entière en approchant du dernier moment. — « Adieu, disait-elle, mes chers amis, ne m'abandonnez pas, priez pour moi. » — « Nous sommes près de vous, Madame, » lui répondions-nous. — Elle a répété plus de vingt fois : « Adieu, adieu! mes chers amis... Ma chère France... mes chers compatriotes, adieu, priez pour moi! Ne m'abandonnez pas! » Et la voix s'affaiblissait à mesure et l'horreur de ses souffrances si cruelles et si prolongées nous causait une telle douleur que chacun de nous se sentait soulagé en voyant que le terme approchait. Le pauvre Conneau éclatait en sanglots. Mais comment dire ce qu'était le Prince, ce qu'il éprouvait? Il était, pour ainsi dire, pétrifié par la douleur, il a été sublime de courage, de tendresse, de délicatesse. « Ma chère mère, ma chère mère, » disait-il sans cesse, « je vous suivrai dans le monde meilleur où vous allez. Vous allez retrouver votre mère, mon frère! » et sa voix suffoquée n'achevait pas;... « et moi je reste seul ici »... Tous vos vœux seront exaucés, ma

chère maman, on vous conduira près de votre mère, nous prierons pour vous; vous prierez pour nous, et nous nous retrouverons bientôt... » Il ne m'est pas possible de me rappeler tous les mots touchans qu'ils se disaient réciproquement, mais toute mon âme était à l'unisson d'une telle douleur. Il tenait la main de sa mère, et moi, je tenais ces deux mains dans les miennes!

Petit à petit, la voix s'éloignait, les yeux devenaient fixes et le pauvre Prince éclatait en sanglots : « Bénissez-moi, ma mère, » s'écriait-il, « maman, je suis là, m'entendez-vous? » Et, à chaque accent de cette voix chérie, un mouvement de la mourante répondait! Elle était raide, un seul petit souffle restait encore dans sa poitrine oppressée, qu'un signe léger disait encore : « Je t'entends. » Tout était fini que nous restions glacés à la même place, abîmés par la douleur! M. Tascher et M. Vieillard sont venus arracher de force le Prince à ce corps inanimé! On a passé une bougie devant la bouche, plus tard une glace, et tout était fini. O mon Dieu! la douleur que ce moment m'a fait éprouver me sera-t-elle comptée en expiation lorsque, à mon tour, je serai à ce moment suprême! Les sanglots éclataient de toutes parts et, un moment, j'ai été hors de moi, M. Vieillard m'a prise dans ses bras et voulait m'emmener, mais je voulais remplir jusqu'au bout mes tristes devoirs. M. Conneau a renvoyé tout le monde, je suis restée avec lui et M. Kissel jusqu'à huit heures du matin près de ce corps qui conservait toute sa chaleur, toute sa souplesse et, à quelques mouvemens des yeux, on l'aurait pu croire vivant encore...

Mais on m'a rappelée pour la messe ; le trouble de ce moment m'empêche de me souvenir si le Prince a eu le courage d'y venir aussi... Après, nous avons causé un instant en bas. Dans des momens pareils, chacun prend sa douleur avec son caractère. M. Cottrau y mettait son exagération ordinaire. Je lui aurais pardonné, s'il n'était pas parti de là pour déblatérer, contre notre pauvre malheureux Prince, si bon, si noble, si supérieur à tout! Dire *qu'il n'est pas impressionnable!* Je l'ai quitté, impatientée, avec Mme Vieillard, qui dit qu'il lui donne sur les nerfs, elle qui a si peur que la moindre émotion lui fasse mal! Je me suis jetée sur mon lit, mais j'ai été bientôt rappelée par Malvina de la part du Prince, pour lui dire où était une botte de fer-blanc qui devait se trouver dans le

petit cabinet de la Reine. Je suis descendue en toute hâte. M. Conneau, qui devait passer vingt-quatre heures auprès du corps, demandait à ce que le Testament fût ouvert tout de suite pour connaître les dispositions de la Reine pour l'embaumement. On le cherchait partout, il ne se trouvait pas. Je n'avais pas connaissance de la boîte qu'on cherchait, je n'en avais nul souvenir et Malvina et Mme Salvage la désignaient. Je n'en avais jamais vu d'autre chez la Reine que la grande contenant les rentes que le Prince a dit à Rousseau d'emporter chez lui. J'ai dit tout ce que je savais ; mais ce qui me semblait le plus désespérant, c'est que ce devrait être dans ce coffre que se trouvent les rentes d'Espagne qui nous ont tant occupées. On a cherché partout, quoiqu'il fût bien difficile de penser qu'une boîte de cette taille ait changé de place sans qu'aucune de nous n'en sût rien. Je ne sais pourquoi, en ce moment où tout le monde cherchait, il me semblait voir sur la physionomie de Rousseau quelque chose de moins curieux que chez nous. Il était sûrement convaincu, comme moi, qu'il n'y avait qu'une seule boîte, celle emportée chez lui. Lui, en revenait sans cesse à ces rentes d'Espagne, qu'il m'a remises, dit-il. Mme Salvage est venue par-dessus le marché pour faire ses esbroufes. Elle a fait les grands bras et a dit que, puisque cette boîte ne se retrouvait pas, il fallait la chercher chez tout le monde et qu'elle allait donner le bon exemple. Le Prince, là-dessus, s'en est allé désolé. M. Tascher s'est récusé à cause de sa goutte et M. Vieillard a été appelé pour faire, avec Rousseau et Charles, la visite de toutes les chambres. J'ai demandé à ce qu'on commençât par la mienne, et je suis montée ouvrir tout chez moi. C'était non seulement ignoble, mais une bêtise, car certainement, le voleur, s'il y en avait un, avait mis tout en sûreté. Je suis descendue au salon où tout le monde se regardait stupéfait d'une pareille chose. Pour un moment, elle a fait diversion à la douleur de tout le monde. M. Cottrau disait que les rentes d'Espagne étaient la moindre des choses, puisqu'elles ne valaient plus rien, mais que la disparition de cette boîte était une chose incroyable et celle du testament un désespoir éternel pour le pauvre Prince : nous nous en désolions pour lui.

On ne savait qui accuser, on allait presque y mettre de la politique. Le déjeuner était prêt, le Prince ne venait pas. J'ai été le chercher chez lui pour lui montrer que je n'étais pas le

moins du monde mortifiée de ce qui venait de se passer. Après déjeuner, on a continué les recherches, on est revenu chez moi, parce qu'on n'avait pas visité mon lit! C'était une bêtise atroce passant toute idée. Cette incroyable visite finie, je suis revenue me mettre sur mon lit... puis, j'allais m'endormir lorsque M. de Querelles est arrivé tout essoufflé me dire que tout était retrouvé. Ni lui ni moi n'avons pensé à l'inconvenance qu'il entrât ainsi chez moi. Je le remerciais, lorsque le Prince est arrivé aussi pour me dire que tout était retrouvé : « Vous verrez comme maman a été bonne pour tout le monde ; elle n'a oublié personne ; elle pense aussi à vous. » Je lui ai tendu la main et je l'ai embrassé, quoique dans mon lit. J'étais contente pour lui et pour moi. C'eût été la perdre une seconde fois que de ne pas trouver ses dernières volontés. Le testament s'était trouvé tout bonnement au fond d'un tiroir, ce que je ne m'explique pas.

Tout le monde étant rassuré là-dessus revenait à sa douleur, et nous nous succédions avec empressement près du corps de ma bien-aimée Reine. Mme Lindsey avec le chanoine et Mme de Graimberg que je n'ai fait qu'apercevoir et, bien tard, Mme de Crenay et Louise, qui sont venues me trouver chez moi pour pleurer après l'avoir *vue*... Mme Salvage a daigné nous faire venir chez elle, avant les femmes de chambre, Élisa et moi, pour nous lire la copie du passage du testament qu'il nous était permis de voir. La Reine nous remercie, Élisa et moi, de « nos bons soins. » — Mme Salvage substitue « les services, » — et nous donne à chacune 1 000 francs de pension, 500 francs pour notre voyage, un cachemire et un bijou ; moi, j'ai un gros bracelet vert qu'elle portait toujours. Mme Salvage est exécutrice testamentaire et dans les termes les plus flatteurs. Elle est triomphante. C'est à elle qu'on confie les *Mémoires* jusqu'à ce qu'on les imprime ; toute l'estime, toute la confiance est pour elle. En cela, la Reine n'a pas été de toute justice. Dépouillez Mme Salvage de ses 50 000 francs de rente, et l'on verra ce qui lui reste de mérite !...

...Le vendredi, nous nous sommes encore relayées près de notre chère morte. Le matin, le Prince est venu me remercier des soins que j'avais donnés à sa mère. Il a été froid, poli, et moi, très émue. Je lui ai dit ce à quoi j'avais réfléchi toute la nuit. C'est qu'il n'a retrouvé ni la boîte de fer-blanc, ni les rentes, et qu'il a dit cela pour mettre fin aux interprétations.

Il s'est fait un peu prier pour convenir que oui ; il m'a dit que, les rentes n'étant pas mentionnées dans ce que laissait sa mère, cela voulait dire qu'elle en avait disposé, et quant à la boîte, elle n'avait jamais existé peut-être,... quoique Malvina raconte qu'il y a dedans une lettre qui a pour adresse : *A mon fils*, — ce qui serait un amer regret pour lui. — J'ai bien reconnu là sa bonté, sa générosité et sa noblesse de cœur. C'est un trait bien digne de lui. Je lui ai dit que j'avais pensé à partir, dès que la Reine avait eu les yeux fermés, mais que je ne m'éloignerais pas que toutes les affaires fussent réglées. Il m'a fort engagée à ne pas me presser. J'ai ajouté que j'emporterais de son amitié ce que je pourrais, mais que je voulais son estime tout entière et qu'avant de partir, je voulais qu'il me dise tout ce qu'il avait contre moi et tout le mal qu'on lui a dit de moi. Il m'a répondu que je connaissais la franchise de son caractère et qu'il m'avait *presque* tout dit. Là-dessus, il m'a quittée, me laissant un peu blessée de sa froideur lorsque je lui montrais tant d'émotion. Lorsque Mme Cailleau est venue m'habiller, elle m'a conté qu'elle allait être très heureuse, que le Prince, au lieu de s'en tenir aux volontés de sa mère, leur donnait 12000 francs et un logement à Gottlieb. Quand je l'ai revu plus tard, je l'ai grondé de se laisser aller ainsi à sa générosité : finalement, il ne lui restait plus rien !

...Dans l'après-midi, nous avons transporté cette chère morte de son lit dans la petite serre où l'autopsie devait se faire ; c'était une dernière séparation qui me déchirait l'âme ; c'était un adieu éternel à tout ce qui reste de cette angélique créature tant aimée ! J'ai mis ses boucles d'oreilles qui viennent de l'Impératrice et qu'elle donne à la grande-duchesse (avec ses cheveux que M. Conneau avait soigneusement coupés), ses bagues et ce petit bracelet, qui l'a tant amusée ! dans une cassette, et j'ai porté le tout chez le Prince. Il est venu me retrouver chez lui comme j'en sortais, j'y suis restée un moment à causer et pleurer avec lui. Il m'a montré le passage du testament qui me regarde, la lettre d'adieu que lui écrivait sa mère en Amérique, quand on devait lui faire l'opération et qui l'a tant ému qu'elle a décidé son départ... Cela m'a fait du bien de causer ainsi avec lui avec intimité et confiance... J'avais tant pleuré que j'ai voulu prendre l'air pour me remettre. M. Visconti m'a accompagnée par curiosité, mais il en savait

déjà plus que moi sur le testament, par Mme Salvage, qui est d'une indiscrétion extraordinaire. Elle lui a parlé d'une mission de confiance, un paquet secret qu'elle doit emporter à Paris, qu'on lui a remis ouvert, et qu'elle a exigé qu'on cachetât, etc.

...Le soir, nous nous sommes tenus dans la grande serre pour n'être pas si près de la petite où se faisait l'embaumement. Conneau est venu un moment. Il ne conçoit pas que la Reine ait pu vivre si longtemps. Le cancer avait fait un trou à fourrer le bras. Mais l'estomac était presque sain... Tous les soirs, le Prince quitte le salon de bonne heure, et sitôt après, Mme Salvage disparaît. Le bon peuple ne tarde pas à en faire autant...

Samedi, Mme Lindsey est venue. Le Prince a tant pleuré qu'il en suffoquait. On a repassé les derniers momens de cette pauvre Reine. Le Prince m'ayant recommandé de ne pas dire que sa mère a parlé politique, j'ai refait la moitié de la lettre que j'avais écrite à la maréchale Ney... Le bourgmestre de Constance, avec les deux messieurs Delisles, qui sont Conseillers, sont venus de la part de la ville. Ils ont répété leurs regrets que le Prince ne vînt plus en ville, en ajoutant que ce n'est pas la faute du gouvernement badois.

Ce matin, nous avons été, Élisa, Mme Salvage et moi, à la messe à Ermetingen parce qu'on tendait la chapelle en noir, et rien ne pourrait rendre l'impression de tristesse que j'ai ressentie en y entrant dimanche... Ces messieurs ont porté eux-mêmes ce corps bien-aimé, perdu pour nous. On l'a placé sur un catafalque entouré d'innombrables bougies, et notre infortuné Prince est venu assister à la messe avec nous... Après être restée une heure à la chapelle, je suis remontée écrire... Élisa est venue me trouver et me parler d'un fils que la Reine a à Paris, à ce que dit M. Visconti, et auquel elle laisse sûrement quelque legs secret... J'ai dit ne rien savoir, mais je suis sur la voie depuis longtemps...

Jeudi 12 octobre.

Avant-hier soir, Mme Salvage s'étant retirée de bonne heure, le Prince, qui ne parle presque jamais lorsqu'elle est au salon, a causé très longtemps avec moi. J'en étais contente parce que j'avais tant de bonnes choses à lui dire de cœur que j'imaginais que, lui aussi, il était mieux disposé pour moi. Mais le fond de

sa conversation avec moi était qu'il m'offrait une voiture pour m'en aller avec M. Cottrau et Mlle de Perrigny, si cela nous convenait à tous les trois d'aller ensemble. Je n'y voyais qu'une attention, une marque de bonté à laquelle j'étais sensible, mais je vois, à présent, que ce n'était que le désir de nous voir partir au plus vite. Je le lui ai dit, et il m'a répondu franchement qu'il y avait bien un peu de cela. Je lui ait dit aussi que je lui connaissais trois amis véritables, dévoués et désintéressés : M. Arese, M. Vieillard et M. Conneau. Il en est tombé d'accord, mais, lorsque je lui ai fait sentir combien son hiver avec M. de Querelles et M. Conneau serait triste, il m'a laissée dire.

Hier matin, était le service d'Ermetingen. Franciska est venue m'habiller de bonne heure. J'étais prête quand une lettre m'est arrivée. Elle était apportée par M. de Mayenfisch, que la Princesse envoyait pour assister au sérvice; il était venu avec une voiture de la maison, et ma bonne Fanny, toute préoccupée de moi, m'engageait à profiter de cette bonne occasion pour venir bien vite me remettre près d'elle. Pendant que je causais avec M. de Mayenfisch, qui était monté près de moi, M. Conneau est venu lui dire qu'il marcherait à côté de M. Tascher, comme représentant ses princes. J'ai dit exprès devant lui combien je me sentais souffrante et qu'ayant besoin de me soigner, j'étais empressée de m'en aller, ne pouvant le faire ici. Nous sommes parties pour la cérémonie, nous quatre dames ensemble... Nous avons attendu une heure le cortège qui était allé chercher le corps. Nous étions seules de femmes dans le chœur; en face de nous était le Prince, pâle, mais courageux, seul en avant. Derrière lui, étaient les hommes le plus marquans : le sous-préfet de Constance, le bourgmestre et deux conseillers, députés par la ville, les principales autorités du canton. Le seul uniforme à l'enterrement de la Reine était un uniforme anglais, celui du général Lindsey.

Vendredi 13. — Je ne saurais exprimer l'impression que j'en éprouvais, sa femme, qui est mal portante, et qui vise toujours un peu à l'effet, a quitté le banc de l'église où elle était avec les Crenay, Macaire et toutes nos connaissances, pour venir se réfugier dans la sacristie. La cérémonie était grave, belle, noble, imposante et simple : une musique religieuse analogue, venue de Constance et de Kreutzlingen, en complétait l'effet. Le prélat de l'abbaye de Kreutzlingen coiffé de sa mitre, et accom-

pagné de ses religieux, officiait avec un bel organe et une dignité admirable. Les protestans qui étaient là devaient être frappés de l'ensemble de ces rites religieux. Au moment où les portes de l'Église ont été ouvertes à la foule, elle s'y est précipitée avec tant de violence qu'il y a eu, au bas de l'église, un court moment de tumulte. Cela n'a duré qu'une minute, et je voyais sur le visage du Prince, que je ne perdais pas de vue, l'inquiétude qu'il en avait. La cérémonie a commencé par un discours allemand, très bien dit par M. Nicolai. M. Vieillard en avait donné la substance ; ainsi il devait être très bien. Le prélat a ensuite commencé la grand'messe, pendant laquelle six prêtres l'assistaient. D'autres disaient des basses messes, qui se succédaient sur les deux autels latéraux...

Nous avons eu peine à percer la foule pour gagner notre voiture qui n'a pas tardé à rejoindre le cortège arrêté à la croisée du chemin, hors du village, où se disaient les dernières prières. De là, le clergé et les moins zélés retournaient à Ermetingen, le plus grand nombre suivait jusqu'ici... Mme Vieillard disait avec raison que tout avait été poétique dans la vie de la Reine, que sa fin et les honneurs qui lui étaient rendus l'étaient encore : ce beau pays, cette foule éparse, cette longue course à pied de tout ce cortège, tout parlait à l'imagination et au cœur !

A la demande de Mme Salvage, nous avons mis pied à terre pour nous rapprocher autant que possible du corps pendant que les dernières prières se faisaient, puis nous avons pris la vieille route et nous sommes arrivées ici longtemps avant le cortège, et nous avons été nous agenouiller dans la chapelle pour recevoir le corps qu'on y est venu déposer et qui y restera jusqu'au départ pour la France... J'avais le cœur si serré à ce dernier moment qu'une larme n'aurait pas pu se faire jour, et je me sentais si souffrante que j'aurais voulu me sauver bien vite, bien loin, pour aller me soigner, et, pourtant, je comprenais que ma tâche n'était pas remplie. J'ai demandé à M. Tascher si ma présence était encore nécessaire. Il m'a dit que non; que je pouvais partir avec M. de Mayenfisch si je voulais, à moins que je ne fusse nécessaire au Prince pour débrouiller les affaires de sa mère; qu'il fallait le lui demander.

En attendant le déjeuner, qui n'a eu lieu qu'à une heure, le Prince ayant quitté le salon, je lui ai demandé de faire un tour

de promenade avec lui. Il m'a bientôt rejointe. Il me semble impossible de rendre compte de cette conversation où le Prince, tout en voulant être très bien pour moi, me disait les choses les plus pénibles que je pusse entendre. Je lui ai demandé si je devais partir avec M. de Mayenfisch pour revenir ensuite pour faire les distributions aux femmes de chambre et ranger mes affaires. Il m'a dit que je devais faire ce qui me conviendrait le mieux et ne me gêner en rien, mais qu'il préférait que je finisse tout le plus tôt possible, qu'il avait hâte de tout terminer et que, plus tard, il était douteux que je trouvasse des dames ici, — ce qui voulait dire que je devais partir au plus vite. Il m'a avoué que ce qui l'avait aussi beaucoup refroidi pour moi, c'était *mon intimité* avec M. Cottrau; qu'il nous avait laissés vivant comme chien et chat et qu'il nous retrouvait faisant cause commune; qu'il ne lui appartenait pas de scruter mes affections, mais qu'il m'en voulait de ce que je tâchais toujours de faire entrer M. Cottrau chez sa mère, tandis qu'il était inconvenant qu'il y fût autant et surtout qu'il y entrât le matin; qu'il le lui avait défendu depuis son retour et que si sa mère était guérie, il aurait dit qu'il fallait que lui ou M. Cottrau quittassent la maison; qu'il ne doutait pas que ces rentes d'Espagne ne lui eussent été données par la Reine pour ses tableaux et le courtage du collier qu'il avait porté à Munich; que cela ne le regardait pas. M. Cottrau avait confirmé cette croyance par des bêtises qu'il avait dites à M. Vieillard et à M. Parquin. Il croyait que je le savais, que j'y avais été pour quelque chose, que j'avais été interloquée quand il m'avait parlé de ces rentes d'Espagne, qu'il y avait une hésitation dans mes paroles et qu'il m'avait crue de moitié dans tout cela. Il désirait que M. Cottrau partît et qu'il le lui avait déjà dit et le lui dirait encore, si c'était nécessaire; qu'il ne pardonnait pas à M. Cottrau ses manières inconvenantes qui tendaient à faire croire qu'il était l'amant de la Reine. Moi, j'ai dit (et d'après les paroles d'Élisa) que je ne pardonnais pas à Mme Salvage de le dire et qu'elle le faisait dans l'idée de faire éloigner M. Cottrau. Quant à moi, il m'était facile, en disant le vrai, de lui montrer l'injustice et la fausseté de tout ce qu'il me disait. Ce n'est pas lui qui a pu avoir de pareilles idées, mais c'est déjà assez mal qu'il ait pu se laisser emberlificoter par Mme Salvage au point de les adopter venant d'elle. Comment est-il possible qu'il ait

pu me soupçonner pour ses rentes d'Espagne, ou me croire complice de qui que ce fût contre lui? Nous sommes revenus sur les affaires de Strasbourg. Il pense, d'après le procès, que, mon beau-frère ayant fait la dénonciation de M. Raindre et ayant envoyé sa femme ici après, c'était pour l'espionner! Cela venait à me croire la complice d'une telle indignité, moi si vraie, si dévouée, si désintéressée, est-ce ainsi que je devais être jugée jamais, et par qui? par le Prince que j'aime tant, et après avoir passé sept ans de ma vie avec lui! Ah! que sa pauvre mère me rendait mieux la justice que je méritais! J'ai fondu en larmes et je lui ai dit avec bien de l'amertume qu'il était affreux qu'il ait pu avoir des idées pareilles sur mon compte. Je ne saurais me rappeler tout ce que nous avons dit pendant cette longue conversation dont le souvenir me sera longtemps pénible. Je suis rentrée chez moi si affligée et, en même temps, si malade de mon irritation de poitrine que je me suis mise au lit, écrasée de tant de souffrances morales et physiques. Moi qui avais toujours compté sur l'amitié, sur la justice du Prince, en être soupçonnée ainsi, c'était affreux et, encore à présent, j'en suis oppressée...

J'étais seule après dîner lorsque le Prince est arrivé chez moi, croyant, disait-il, y trouver M. Conneau. Il venait me demander je ne sais plus quoi et comment j'allais; de fil en aiguille, nous nous sommes mis à causer assez gentiment, il m'a versé une tasse de thé, puis il s'est approché de mon lit en me tendant la main et me disant : « Faisons la paix. » Je l'ai embrassé tendrement en lui reprochant d'avoir pu croire que je machinais contre lui avec qui que ce fût au monde. « J'avais été absent si longtemps, les absens ont tort, » disait-il. « Pas près de moi, mon Prince, » lui ai-je répondu. J'étais si malheureuse de cette scène amère du matin que l'idée de retrouver quelque chose de son ancienne affection me causait un trouble extrême et me consolait presque...

La comtesse de Zeppelin à Mlle Masuyer.

Geiersberg, ce 11 octobre 1837.

Je suis tout abattue encore de notre pénible cérémonie de ce matin. Hélas! que ce douloureux événement va laisser pour

toujours de tristesse dans nos âmes! Oh! dites, je vous en prie, au Prince comme je sens et je partage sa peine... J'ai eu bien mal au sortir de l'église. Adieu, à revoir, j'espère bientôt, il me tarde de pleurer avec vous. Si c'est à Sigmaringen que vous allez, dites bien des choses tendres à Fanny. Toute à vous.

AMÉLIE DE ZEPPELIN.

Hier matin, je suis restée au lit, j'avais l'ouvrière, et, au moins, je pouvais un peu me faire soigner par elle. Le Prince est venu me voir le matin et dans l'après-midi. Je me suis levée pour recevoir, sur sa demande Mme de Graimberg et le chanoine qui veut nous lire encore une oraison funèbre, plus le jeune couple Aman. J'ai dîné à table et passé la soirée au salon, où je me sentais bien souffrante. Mme Salvage s'étant retirée, le Prince en a profité pour me dire quelques mots affectueux, dont il ne me reste rien, sinon qu'il est très pressé de se trouver seul... J'aurai bu le calice des mécomptes, ici, jusqu'à la lie. — Mes réflexions ont été pénibles, comme toujours, cette nuit, je me suis dit que je devais partir et partir au plus vite, toute malade que je suis; au lieu de rester dans mon lit ce matin, je me suis levée de bonne heure, pour m'occuper d'arranger mes affaires... J'ai reçu le matin la lettre de condoléance de la Princesse régnante de Sigmaringen et celle de la princesse de Hohenzollern.

La Princesse régnante de Hohenzollern à Mlle Masuyer.

Neuburg, 10 octobre 1837.

Soyez, je vous prie, Mademoiselle, l'interprète de tous mes sentimens auprès du malheureux prince Louis; exprimez-lui, au nom de toute ma famille, la part bien vivement sentie et partagée que nous prenons à l'irréparable et douloureuse perte qu'il vient de faire d'une mère si parfaite et si digne d'être aimée de lui et de tous ceux qui, comme nous, savions apprécier et reconnaître sa douce bonté, son extrême amabilité. L'attachement que je portais à cette bonne duchesse s'étend aussi sur son fils. Parlez-lui de ma consternation, de l'intérêt que je porte à sa malheureuse situation... Quant à vous, mademoiselle, qui avez rempli une tâche si honorable, qu'il y a du

moins quelques consolations pour vous en songeant que vous n'avez épargné ni soins, ni peines, qui étaient excités par tant de dévouement, et qui n'en étaient pas moins touchans, — il me serait doux, mademoiselle, de vous réitérer, de vive voix, les sentimens d'estime que je me plairai à vous conserver.

ANTOINETTE, Princesse régnante de Hohenzollern.

Eugénie de Hohenzollern à Mlle Masuyer.

Tegernsée, ce 11 octobre 1837.

Ainsi c'est fini sans retour! et nous avons perdu le seul lien qui nous restait de la famille de notre pauvre Père! Pauvre, pauvre Louis, qu'il doit être malheureux, puisque nous le sommes tous de cette perte cruelle! Étant ici réunie à ma mère, j'ai su en premier lieu par elle la triste perte que nous avons à déplorer! et mes pensées se sont tout de suite portées vers vous, chère et pauvre Mademoiselle de Masuyer, sachant combien vous étiez attachée à ma bonne et adorable tante. Merci, mille fois, chère Mademoiselle de Masuyer, pour le souvenir que vous me prouvez en ce moment, où vous êtes si bouleversée. Oh! bien sûr, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour ma Tante et l'intérêt que vous n'avez cessé de m'inspirer ne peut qu'augmenter à présent que je vous sais malheureuse, car je sais que vous l'êtes autant que nous. Tout ce que vous me dites de Louis ne m'étonne pas, il est excellent... Mais je le supplie de ne pas se croire seul au monde, tant qu'une de nous existe. Nous l'aimerons toujours comme un frère... J'espère vous rencontrer encore dans la vie, chère Mademoiselle de Masuyer, du moins c'est mon vif désir, pour vous exprimer encore de vive voix tout ce que vous ne cesserez de m'inspirer. Que Dieu vous accorde tout ce que vous lui demanderez!

Votre toute dévouée,

EUGÉNIE DE HOHENZOLLERN.

— Je n'ai pu m'empêchr de pleurer en parlant avec Mme de Crenay de tout ce qui remplit mon cœur en ce moment... Ces dames ne partent pas, quoiqu'elles en parlent encore. Gare le pauvre Prince!

— Je trouve singulier qu'il ne parle jamais des visites qu'il

leur fait. Il était sorti à cheval, j'ai continué la besogne avec M. Tascher, et je descendais gelée quand le Prince a reparu, il est venu se chauffer avec nous, et nous lui avons prêché l'économie. Il s'est bientôt enfui pour se promener, disait-il, mais autant peut-être pour éviter de se trouver avec moi que pour courir ailleurs. ...Le Prince était moins triste ce soir et rêvait à Mlle Louise, je lui ai fait bien peur en lui disant que j'aurais voulu rester pour aider Me Burre à mettre tout en ordre; qu'il se rassure, je partirai... Comme il a quitté le salon de bonne heure, j'en ai fait autant.

... Je ne veux plus avoir rien de commun avec personne ici... Mmes de Crenay sont venues. Le Prince les a reconduites avec Mme Salvage. Élisa devine que c'est la présence de ces dames qui fait désirer au Prince d'être seul ici. A présent, ces dames ne parlent plus de partir, et, probablement, elles resteront fort longtemps. Mme de Graimberg m'a conté que pendant qu'elle était à Maunbach, chaque matin, à sept heures, Mlle Louise allait seule se promener dans le petit bois. Elle ne doute pas que ce ne fût pour y retrouver le Prince et que Mme de Crenay le savait. Elle voit là un piège pour lui faire épouser cette jeune fille, — ce que sa mère n'eût pas approuvé, — et elle prétend qu'il est de mon devoir de prévenir le Prince. L'oserai-je?

Samedi 14 octobre.

Conneau, qui m'apportait des cheveux de la Reine, est venu me voir ce matin. Le Prince voulait que j'emportasse toute la musique de sa mère. C'est une collection de partitions des plus complètes et des plus considérables. Cela doit avoir de la valeur, et je l'ai refusée comme tout ce qu'il m'a offert. Il ouvrait devant moi les coffres où étaient les dentelles et les fourrures de sa mère, en me pressant d'y prendre tout ce qui me ferait plaisir. Je l'ai remercié en le priant notamment de n'en rien distraire pour personne : « Vous vous marierez, mon Prince, et, dans votre situation de fortune, il vous sera agréable d'offrir toutes ces choses à une jeune femme qui les appréciera; il vous faudrait des sommes folles pour les remplacer. »

Mardi 16 octobre.

Hier, nous avons été à la messe à Maunbach. Mme Vieillard pense qu'il faut que le Prince soit pressé d'être seul pour jouir du voisinage de Maunbach, pour n'avoir pas dit un mot afin de retenir M. Vieillard. La teinte rosée de Mlle Louise à l'arrivée du Prince et l'affectation qu'ils mettent à ne se rien dire est une preuve, dit-elle. Cela fait que, pour ne pas les gêner, sitôt après que la messe a été dite, je me suis sauvée toute seule, laissant toute la société à Maunbach... Après déjeuner, j'ai commencé à mettre les romances de la Reine en ordre, j'ai été interrompue par Mme Salvage. D'un air majestueux, elle est venue nous dire qu'elle allait distribuer les souvenirs que la Reine nous laisse. M. de Querelles, assis à une table comme un notaire, écrivait une formule de reçu, que nous devions signer tous, à commencer par moi. Cette forme donnée à une chose toute de cœur me serrait à la gorge. Je me suis sauvée pour cacher mes larmes. Je suffoquais, il me fallait de l'air, à peine ai-je regardé le beau cachemire que la Reine me laisse, cette Sévigné, ces bracelets qu'elle a tant portés!... Mmes de Crenay étaient en bas et y étaient encore à la nuit quand je suis descendue. Le Prince les a reconduites chez elles en faisant bien attention de ne se placer à côté de Mlle Louise que lorsqu'il a été hors de vue. Il n'a reparu qu'au dîner. J'ai continué l'arrangement des romances avec ce bon Querelles. Il paraît qu'il s'est grisé le jour de l'enterrement, chez les Aman, et que le Prince l'a grondé...

Mardi 17 octobre.

Le Prince me dit poliment de ne pas me presser. Nos arrangemens d'effets font que je me rencontre souvent avec lui, et toujours pour en recevoir de bons procédés. A chaque instant, il veut me donner quelque chose. Hier, c'était un bonnet de dentelles de vingt louis, dit Mme Tascher. Je le refusai... Élisa m'a conté qu'elle a parlé au Prince de ses amours avec Louise et qu'il a répondu de manière à la rassurer tout à fait... Le Prince était dépité d'une lettre de M. Rugger, qui lui dit qu'on va le faire renvoyer d'ici. Comme cela vient du prince de Furstenberg, et par suite du grand-duc, il s'en inquiète; il voudrait qu'on le laissât tranquille ici; il est bien décidé à ne

pas s'en aller qu'on ne le chasse de force... A déjeuner, j'ai trouvé le Prince occupé d'un article malveillant de l'*Allgemeine Zeitung*. Le Prince a reçu hier une lettre d'Amérique où on lui dit qu'on a reçu une lettre de M. Arese, qui s'amuse beaucoup en voyage et compte être de retour à New-York à la mi-octobre. D'après cela, j'espère qu'il sera ici avant deux mois. Le Prince m'a encore donné des romances de sa mère, en les rangeant. M. Cottrau commence le portrait de l'Empereur pour M. Tascher. Il ne sait qu'inventer pour rester ici...

Jeudi 19 octobre.

J'ai été dire adieu à Mme de Lindsey, à laquelle le chanoine venait de lire son oraison funèbre de la Reine... Élisa est revenue avec une lettre de Mlle de Beauharnais, qui lui disait que la permission est accordée. Le Prince la recevait en même temps en des termes fort polis : on enverra des passeports pour les personnes qui accompagneront. M. Tascher part demain pour Munich, il ne pense revenir et partir avec le *corps* que le 1er novembre. Cela me donnerait la possibilité d'y arriver en même temps, et me ferait plaisir de rendre ce dernier devoir à ma pauvre Reine. Mme de Crenay ne parle que du bonheur qu'elle aurait à passer l'hiver ici...

Après le déjeuner, le Prince m'ayant demandé mes brouillons des *Mémoires de Mme Parquin*, je lui ai porté ces quatre gros volumes, mon travail de quatre ans, pour le brûler. Cela m'a fait de la peine, j'aurais voulu les conserver. Nous avons causé un peu. Il est faux que le général Voirol ait été de la conspiration. Ainsi, Mme Salvage a menti. Je me suis un peu trop lâchée à parler d'elle. Pourtant, le Prince ne l'a pas mal pris. Il se chamaille avec elle ; elle fait l'huissier priseur. Il me donnera une assurance de ma rente, mais il ne veut pas que j'en parle à personne; il ne le fait pas pour les autres pensions... Il en veut toujours à ma sœur pour ces affaires de Strasbourg. Élisa, avec qui j'ai causé après, m'a dit que ce reflet était très fâcheux pour moi et qu'aucun des amis du Prince ne viendrait me voir à Paris, si je demeurais avec mon beau-frère, etc. Le Prince a porté brûler les restes des papiers au four. Je crains bien que cela n'ait pas été fait discrètement, car, jusqu'au Dernier Jugement, je nierai avoir participé en rien à ces *Mémoires*.

Mlle de Beauharnais à Mlle Masuyer.

Paris, 14 octobre.

...A l'instant, mon père reçoit une lettre du ministre relativement à la triste cérémonie de Rueil. Toutes les difficultés sont levées, l'itinéraire de la marche est tracé, on n'a pas voulu fixer d'époque, on laisse cela à la disposition de la famille, dit-on. Mon père écrit donc à l'instant au Prince pour lui faire part de tout cela. Ce sera alors lui qui vous instruira de l'époque fixée où nous nous réunirons tous à Rueil autour de notre pauvre et chère Reine, nous pleurerons ensemble celle que nous adorions. Hélas! ce n'était pas ainsi que je croyais la retrouver! ce n'était pas là que je croyais vous revoir! A bientôt donc, chère Mademoiselle, je vous retrouverai avec bonheur et douleur. S'il vous était agréable en arrivant à Paris de descendre chez moi, il n'est plus besoin de vous dire que vous me rendriez mille fois heureuse. J'espère bien que vous n'en doutez pas. Encore une fois adieu, mais adieu bien tristement. Croyez toujours à la tendre amitié que je vous porte. — HORTENSE DE BEAUHARNAIS.

Vendredi 20 octobre.

Je ne vois le Prince que pour avoir des remercimens à lui faire ce matin, il m'a apporté un des beaux mouchoirs de sa mère, qui vient de l'Impératrice. J'étais honteuse du désordre où il m'a trouvée.

Samedi 21 octobre.

Je suis au bout de mes forces... Si je ne pars pas, je tomberai malade, mes nuits sont affreuses et mes journées ne me reposent pas. Ce matin, nous avions messe à Maunbach pour la Reine et l'oraison funèbre, à laquelle le chanoine travaillait depuis quinze jours avec tant d'assiduité. J'ai été avec le Prince à qui je me suis permis de parler de ses affaires. J'ai touché la corde des Crenay. Le Prince m'a fait les mêmes réponses qu'à Mlle de Perrigny, ce qui ne m'a pas empêchée de lui dire que Mme de Crenay spéculait depuis six mois sur les consolations dont il aurait besoin dans ce moment et sur la liberté, que lui laisse la mort de sa mère, d'épouser qui il veut... La

messe a été dite par le curé et l'oraison funèbre du chanoine fut médiocre...

Dimanche 22 octobre.

Est-il possible, mon Dieu! que cette date soit la dernière que je place à Arenenberg! Je croyais y vivre et y mourir!... Ce matin, j'ai emballé, en attendant la messe à laquelle j'ai été à dix heures à Maunbach. M. Visconti y était, Mme Salvage et Élisa sont arrivées tard. Mme de Crenay a été étonnée que le Prince et ces autres Messieurs eussent été de préférence à Ermetingen. C'était parce que le Prince avait envoyé chercher M. Kern, avec lequel il a de grandes affaires, avec Mme Salvage. Elle est arrivée rouge comme un coq à déjeuner, — ce sont les affaires du testament... Le Prince était absent lorsque la Reine a écrit ses dernières volontés; elle laissait aux soins de Mme Salvage ses *Mémoires* et d'autres choses qui ne sont pas de son ressort. Une fois le Prince présent, il rentre dans ses droits pour arranger ses affaires comme il l'entend, et l'importance de l'exécutrice testamentaire est diminuée d'autant. Mme Salvage ne pouvait en prendre son parti, et M. Kern avait dû, comme avocat, venir trancher la question débattue entre elle et le Prince.

Je suis revenue à mes emballages que j'ai enfin terminés. J'ai achevé une lettre à la maréchale Ney, à laquelle j'envoie des cheveux de la Reine. Puis je suis descendue pour dire adieu à Mme de Crenay. Louise m'a donné une petite bague pour souvenir. J'ai dit : « Au revoir, à Paris, » — sans l'espérer, j'aime mieux cela que des adieux. Quand elles ont été parties, le Prince m'a suivie sur l'escalier pour me demander où je désire toucher ma pension. Pour ne pas lui donner d'embarras, j'ai dit : A Paris, chez M. Noël. Je lui ai encore parlé de Maunbach. Il a pris bien la chose et m'a promis de m'écrire comment le départ de ces dames finira.

Je pars à six heures. Le cœur m'en saigne. J'ai donné une petite bourse à M. de Querelles, un cachet à Conneau... Je me sens comme pétrifiée, j'agis machinalement, poussée comme par un ressort à m'éloigner d'ici où tant d'affectueux souvenirs me retiennent. Au comble du malheur, l'agitation cesse.

VALÉRIE MASUYER.

LEUR ART

Quel est l'Art de ces gens-là ? Et qu'ont bien pu faire les artistes, signataires de l'*Appel au monde civilisé*, pour remplacer, dans le patrimoine esthétique des hommes, les merveilles qu'ils ont biffées du portail de Reims, — je veux dire les Behrens, les Klinger, les Stuck, les Trubner, les Hildebrand, sans parler de leurs aînés, signataires du même manifeste, les Hans Thoma, les Gebhardt, les Kaulbach, les Kalkreuth, les Liebermann, les Defregger ? Beaucoup de gens ne soupçonnaient pas leur existence ; ils viennent, il y a un an et demi, de la révéler par un procédé infaillible : celui de cette suffragette qui lacéra la *Vénus au miroir*, ou de ce vagabond qui déroba la *Joconde*. C'est de la notoriété, si ce n'est pas de la gloire, et l'on demeure ébahi de leur prestesse à l'acquérir. Il y a des ouvriers qui cherchent à se faire connaître par la production de quelque œuvre : le monde surpris n'a su les noms de ceux-là que par la destruction d'un chef-d'œuvre.

Mais comme, après tout, il ne suffit pas de lacérer une toile ou de mutiler une statue pour être réputé « artiste, » — ni de se solidariser avec ceux qui l'ont fait, — ces *Vertreter deutscher Kunst*, comme ils s'intitulent eux-mêmes, doivent quelque part, en un temps quelconque, avoir façonné quelque chose, des objets réputés « objets d'art » par eux et leurs amis. Ils ont dû modeler des figures, dont la place leur paraissait marquée au portail de Reims, au lieu de la *Reine de Saba*, du *Saint Rémy*, du *Saint Thierry* et de l'*Ange* de Saint-Nicaise. Ils ont dû peindre des panneaux pour reposer leurs yeux que fatiguaient nos verrières, réduites par leurs soins en poussière. Peut-être, avec ce goût de l'organisation préventive qui les distingue,

quelques-uns d'entre eux étaient-ils, déjà, désignés pour retoucher nos imagiers du XIIIe siècle. Et, sûrement, il en est de chargés de reconstruire Louvain, selon un plan plus moderne et plus rationnel. Que sont donc ces artistes et que valent-ils? On se pose, malgré soi, cette question.

Je vais tâcher d'y répondre. Cette réponse, — ai-je besoin de le dire? — ne sera pas dictée par des faits étrangers à la cause. Si, durant quelque vingt-cinq ans, — c'est-à-dire depuis la réunion des *Portraits de Lenbach*, en 1888, au Palais de Cristal, de Munich, jusqu'à l'Exposition du *Pavillon des Arts industriels allemands*, à Bruxelles, en 1910, — il n'est guère de manifestation de l'Art allemand que je n'aie suivie et notée, et si, cependant, je n'en ai jamais parlé, ce n'étaient point les horreurs de Louvain ou de Senlis qui arrêtaient l'éloge : c'est qu'il n'y en avait point à faire. Le silence est une opinion, et cette opinion ne devait rien alors aux circonstances. L'expression ne leur devra rien, non plus, sinon l'occasion, ou la justification, de ces lignes.

I

« Depuis un siècle, au moins, les Allemands n'étaient plus maîtres. Ils faisaient figure de petites gens réduites au crédit des voisins, courbées sous une férule de régent. Ils s'avouaient de pauvres lourdauds éternellement stériles qui, incapables de jamais rien produire, devaient toujours se tenir au service, à la discrétion des Anciens, de leurs voisins plus intelligens et à des livres de classe. Ils ébranlaient le monde du tonnerre victorieux de leurs armes; leur science, leur technique, leur industrie envahissaient l'univers : les plus privilégiés d'entre eux cependant languissaient dans une servitude misérable. Oui, leurs chefs commandaient à des armées monstrueuses, à des forces et à des trésors sans nombre; et, touchant la vie intellectuelle, affinée, ils érigeaient la soumission aux idoles des temps morts en dogme patriotique. Vit-on jamais grand peuple, en progrès et capable de se créer une civilisation particulière, choir dans une si horrible perversité? Certes, nous étions assez instruits pour savoir qu'il n'y a, pour l'homme d'honneur, à vivre que s'il domine la vie, que s'il lui imprime le sceau de sa puissance, le sceau de sa déification, c'est-à-dire la Beauté.

Mais nous n'osions y tendre de nos mains (1)... » Ainsi gémissait, il y a une quinzaine d'années, un critique allemand, s'exprimant en français, — ou à peu près, — dans une des Revues d'Art les plus répandues outre-Rhin.

Ce gémissement révèle une blessure assez peu connue de la vanité allemande. Nous savions bien qu'il n'y avait plus d'art très original au pays des Holbein et des Dürer, — exception toujours faite pour la musique, — mais nous n'imaginions pas qu'on dût en souffrir à ce point. D'ailleurs, au moment où ces lignes paraissaient, on pouvait voir à l'œuvre, ensemble, Lenbach, Uhde, Hans Thoma, Liebermann, Menzel et quelques autres, dont les portraits ou les scènes modernisées de l'Évangile, ou les tentatives impressionnistes ou les anecdotes sur la vie du grand Frédéric n'étaient pas si méprisables. Mais la jeunesse les méprisait. C'était un art européen, dérivé des Hollandais, des Flamands et des Français. « Vous êtes couverts des signes du passé, leur disait Nietzsche, et ces signes, vous les avez peinturlurés de nouveaux signes..., le visage et les membres barbouillés de cinquante taches..., ô gens du présent! Qui est-ce qui pourrait encore vous reconnaître? Sût-on sonder les reins, qui croire que vous en avez encore, des reins? Vous êtes pétris de couleurs cuites et d'étiquettes collées les unes contre les autres... » On était dominé par cette idée, — une des plus fausses de la mentalité contemporaine, — qu'un grand peuple, puissant par son négoce ou ses armes, doit nécessairement procréer un grand art. Il y avait disproportion, semblait-il, entre Hambourg et le Palais de Cristal, entre Essen et la galerie Schack. Et les petits racontars de Menzel lui-même, si spirituels et si savoureux qu'ils fussent, donnaient mal l'impression d'un gigantesque effort national. Assez de dîners à Sans-Souci, de Frédéric jouant de la flûte, assez de moines égarés dans les caves ou de jeunes ménagères dévorant des lettres d'amour, assez de promenades sentimentales sur le vieux fleuve, en face des ruines romantiques, au son de la harpe, assez de villageois lutinés par les kobolds, au fond de la vieille forêt germanique, ou de seigneurs en équipages surannés traversant leurs vieilles villes du Tyrol, — tout ce que Menzel, Grutzner, Defregger, Richter, Schwind, Spitzweg et tant d'autres avaient chuchoté, si

(1) Georg Fuchs. Le Vestibule de la Maison de Puissance et de Beauté. *Deutsche Kunst und Dekoration*, Darmstadt, 1902.

longtemps, sans autre prétention que de les divertir, à leurs auditoires ébahis! Tout cela n'était que de petits côtés de l'Allemagne, traduits par un art aussi bien flamand ou hollandais qu'allemand. A un grand peuple il fallait un grand art, nettement national et inspirateur de grandes actions. L'Art devait être l'éducateur des masses et non leur amuseur. Rembrandt avait été un « éducateur. »

Mais ce n'est pas une culture étrangère, c'est-à-dire « inférieure, » que l'Art devait apporter aux peuples germaniques, c'était une culture germanique, par conséquent empruntée au sol même de la patrie. On répétait ces mots du poète Stephan Georg : « Ce qui est le plus nécessaire à l'Allemagne, c'est un geste qui soit, enfin, allemand ! Cela est plus important que la conquête de dix provinces! » Voilà où en étaient les jeunes artistes et la jeune critique d'outre-Rhin, dans le dernier quart du XIXe siècle. Ils cherchaient le maître qui ne devait rien aux nations rivales, ni au sentiment latin, pour en faire leur maître. Ils cherchèrent longtemps, tous leurs peintres à cette époque étant plus ou moins infectés de l'esprit et de la technique des Français. Enfin, ils crurent apercevoir celui qui devait les libérer et concentrer les aspirations de Berlin, de Weimar, de Munich, de Darmstadt, de Dresde, de Hambourg. Ils l'aperçurent, debout, au seuil de l'Allemagne, sur les bords du Rhin, tenant la clef du grand art entre ses mains. Ils se précipitèrent vers cet Allemand-type. C'était un Suisse.

Certes, il y a beaucoup à prendre en Suisse et à en apprendre. Les exemples que ce pays nous donne, dans la paix et dans la guerre, seraient bons, par toute l'Europe, à méditer. Et quand on considère que le Suisse en question était de Bâle, il n'est pas très surprenant, au premier abord, qu'une tradition purement alémanique ait pu revivre en lui. A la vérité, il n'habitait point Bâle : il habitait San Domenico, près de Florence, à mi-côte de Fiesole, et vivait entouré de cosmopolites. Mais ce ne sont là que des contingences. Malgré son obstination à vivre loin de sa patrie, on pourrait imaginer qu'il est resté fidèle à sa race, en son volontaire exil. Mais si l'on voit une seule de ses œuvres, on est tout de suite fixé. Tout l'œuvre de Bœcklin est un effort furibond, têtu, désespéré, pour se rattacher à l'antiquité classique et méditerranéenne. C'est une perpétuelle nostalgie d'une race et d'un pays et, plus encore, d'une culture

dont il n'était pas ou dont il n'était plus, si, comme le disent ses admirateurs, il en avait été dans quelque « existence antérieure. » Il prend à cette antiquité et à sa mythologie ses sirènes, ses centaures, ses néréides, toute son animalité à figure humaine, mais il les vide, aussitôt, de leur esprit antique, je veux dire la mesure, la pureté des lignes, l'harmonie. C'est Phidias chez Breughel, l'Olympe chez Téniers, quelque chose d'énorme et de débraillé, qui fait songer aux anamorphoses que subirait une statue antique, si elle se trouvait entourée de miroirs déformans ou de boules-panoramas. Plus coloriste, il eût approché Rubens, plus spirituel, amusé comme Doré, c'est-à-dire, en tout état de cause, tourné le dos à l'antique. Tel qu'il est, sa prétention au grand art peut intéresser, mais ne touche guère, d'autant que, comme métier, c'est le plus composite et le moins original qui soit. Malgré tous nos efforts, — et Dieu sait si nous avons été hospitaliers aux génies étrangers! — nous n'avons jamais pu admirer ce parti pris violent de mépriser la mesure, dès l'instant qu'il n'aboutissait pas à quelque trouvaille de métier ou d'art.

Fût-il, d'ailleurs, le maître original que quelques-uns ont cru, Bœcklin n'avait plus rien d'allemand, à moins qu'on n'appelle précisément « allemande, » depuis Cranach jusqu'à Cornelius, cette incapacité foncière de comprendre l'Antique. Sur tous les points et avec une application constante, il prenait le contre-pied des vertus qui avaient fait les grands artistes de la vieille Allemagne : la minutie, la conscience, l'étude des visages, analytique et serrée, le goût des joies de la vie intime et recueillie. Aussi est-ce un des plus surprenans phénomènes de mimétisme, que l'engouement des Allemands, et des seuls Allemands, pour ce renégat de toutes leurs traditions esthétiques. Ils avaient tant d'autres modèles! Dans la ville même de Bœcklin, à Bâle, quand on visite les salles hautes de ce curieux musée qui se dresse à pic sur le Rhin, on éprouve une des émotions les plus profondes que puisse donner l'Art : le commerce familier avec des hommes ensevelis depuis plusieurs siècles, dans un subit dédoublement de notre personnalité, qui nous fait assister à la vie de quelques êtres privilégiés bien avant que la nôtre ait commencé. On est devant Holbein : la famille de Thomas Morus, Erasme, Jacob Mayer et sa femme, Dorothée Kannengiesser, Amerbach. Ces figures nous révéle-

raient, si nous savions les lire, tout le mystère de leur destinée. Les artistes allemands de l'école moderne ont passé devant elles sans y prendre garde. Puis, non loin de ces merveilles, on voit de lourdes caricatures de l'Antique : des allégories où le modèle d'atelier, figé en sa pose, attend patiemment l'heure de se rhabiller, des Naïades jouant dans la mer avec les soubresauts que la foule se divertit à observer au déjeuner des otaries : la négation constante des utiles leçons de Holbein, la prétention aux grands contours synthétiques, aux vastes symboles, à la décoration murale, à la philosophie, exprimée par le dessin le plus commun, le plus banal et le plus lamentablement académique. C'est là que les artistes allemands se sont arrêtés, là qu'ils ont cru trouver l'idée rénovatrice de la peinture allemande! Franz Stuck, Max Klinger, Trubner, Wilhelm Bader, cent autres sont sortis de là.

A la vérité, Bœcklin avait trouvé quelque chose : c'était d'aller prendre les êtres fantastiques créés par l'art antique et de les remettre dans des paysages vrais, les paysages d'où ils étaient venus, où ils avaient été, pour la première fois, aperçus ou devinés par l'imagination apeurée des bergers : de remettre Pan et les faunes et les satyres dans les bois, les sirènes et les naïades dans l'eau, les nymphes au creux des sources, et de faire galoper les centaures par les prés et les rochers sauvages. Il tirait le centaure de sa métope et l'envoyait, d'un coup de fouet brutal, bondir en plein marécage; il dévissait le faune de son socle ou de son cippe, et le jetait à la poursuite d'une femme à travers la feuillée des grandes forêts; il persuadait aux néréides de quitter les trois ou quatre volutes, par quoi sont figurés les « flots grecs, » sur les terres cuites ou les mosaïques antiques, pour piquer une tête dans le golfe et faire une pleine eau. De là, mille apparitions imprévues, bien que logiques, d'un ragoût savoureux, qui faisaient écarquiller les yeux des archéologues et rugir d'aise les rapins : des corps de monstres ou de demi-dieux fouettés par les branches, tigrés par la boue, ruisselans d'embruns, pris dans l'écheveau vert des varechs et roulés par le ressac. C'était une idée. Il en avait une autre, corollaire de la première,et aussi féconde. Étant donnée telle forme fantastique mi-humaine, mi-bestiale : le centaure, par exemple, ou le triton ou la néréide, en déduire toutes les postures qu'elle peut prendre, qu'elle doit prendre en certaines

occasions et ne pas s'en tenir aux attitudes réglées par la statuaire antique : par exemple conduire son centaure chez le maréchal ferrant, le faire ruer, sauter des obstacles, montrer des néréides qui jouent et s'ébrouent comme des phoques, des bébés tritons qui sautent sur les nageoires de leurs pères, une Vénus à demi liquide au sortir des eaux, des faunes ou des ægypans vieillis, blanchissans, obèses, sur les confins de la caricature, en un mot, toute une mythologie réaliste. Cela aussi était une idée. Sans doute, l'antiquité en avait donné des exemples, sinon dans ses chefs-d'œuvre, du moins dans ses petites figurines décoratives, sur la panse de ses vases ou au plat de ses murs peints, comme à Herculanum et à Pompéi. L'artiste avait, déjà, en plus d'un endroit, suggéré des gestes assez libres à ses tritons et à ses centaures, imaginé des centauresses, voire des ichtyo-centaures, des hippocampes, des panthères marines, des *pistris* ou serpens-dauphins et même flairé le « grand serpent de mer. » Sans même remonter si haut et en s'en tenant à ce qu'on voit au musée de Bâle, Bœcklin avait pu observer de très savoureux gestes de centaures dans les vieux dessins d'Ursus Graf ou de Baldung Grien. Mais ce que nul n'avait jamais fait, c'était de les plonger en pleine nature, dans le milieu humide ou herbeux, ou parmi les mystères sylvestres, au fond des paysages découverts par Corot; telle fut l'idée de Bœcklin.

Le malheur de ces idées-là, en art, c'est qu'elles ressemblent trop à des découvertes d'ordre scientifique. On peut les communiquer par de simples mots. Le moindre dessinateur, en les entendant énoncer, voit, tout de suite, le parti qu'il peut en tirer et, sans avoir connu l'œuvre de Bœcklin, il en reproduira l'aspect à peu près. C'est si vrai qu'il y a eu, dans la vieillesse de Bœcklin, un procès pour savoir si tel tableau était de lui : — et il n'a su le dire, l'ayant oublié! Puis il suffit de tirer les conséquences logiques d'une idée, en art, pour choir inévitablement dans l'absurde. Aussi bien, quand il fut parvenu à la vieillesse, le peintre de Bâle, s'exagérant lui-même, rendit-il son système insupportable à ceux qu'il avait, un instant, charmés. La modernité de la Fable avait vécu.

Toutefois, il en était l'inventeur et l'on pardonne beaucoup aux inventeurs. Mais que dire des Allemands, des Stuck, des Klinger, des Bader, des Trubner, des Paul Burck, parfois même de Hans Thoma, qui, venus après Bœcklin, la formule étant trouvée,

l'ont systématisée, développée, amplifiée, en un mot exploitée, comme on fait un brevet d'invention? On ne peut s'empêcher, en les voyant, de penser à cette caricature de Bruno Paul dans le *Simplicissimus* : un jeune rapin famélique, carton sous le bras et pipe à la bouche, est debout auprès de son père, vieillard moribond qui tient un basset sur ses genoux, et le vieillard lui dit : « Mon fils, je ne te laisse rien que ce basset : ce sera ton gagne-pain. Tu pourras, chaque semaine, envoyer une blague sur lui aux *Fliegende Blaetter*, » — faisant allusion aux plaisanteries sans nombre que la petite bête, courte sur jambes, longue sur reins et tout en oreilles, inspire aux humoristes de la feuille célèbre. Bœcklin a fait comme ce vieillard. Il a légué son centaure à Stuck et à Klinger, et c'est merveille ce qu'ils en ont fait et toutes les sauces à quoi ils l'ont accommodé! Ce centaure poursuit encore, là-bas, une carrière extrêmement profitable. La magnifique villa antique de Stuck, à Munich, a été payée par ce centaure. Les idées, — même les idées d'autrui, — ne demeurent pas improductives en Allemagne.

Enfin, Bœcklin avait fait une dernière trouvaille : son *Ile des Morts*. Il en était si satisfait qu'il l'a répétée, nul ne sait combien de fois. C'est la page de lui qu'on connaît le mieux à l'étranger : une cuve de pierre, pleine de cyprès, baigne dans un lac noir, échancrée en toute sa hauteur pour qu'on puisse voir qu'il ne s'y passe rien, une barque glisse sur les eaux endormies et ramène à la « bonne demeure » un hôte debout en son linceul. C'est une création très artificielle. On sent que l'artiste a réuni, méthodiquement, tout ce qui peut donner l'idée de l'insensible et du perpétuel : une île escarpée et sans bords, une eau sans mouvement, un crépuscule éternel, l'ombre, une nature où rien ne change, où rien ne naît, où rien ne souffre, où rien ne meurt. L'impression produite, bien qu'artificielle, est assez forte. Ainsi se clôt le cycle des découvertes du peintre suisse. La passion de l'antique, la recherche du brutal, et le terrifiant, — voilà tout l'Art de Bœcklin.

Et c'est tout l'Art allemand contemporain. Les deux plus notables représentans de cette école sont Franz Stuck et Max Klinger, tous deux à peu près du même âge, entre cinquante et soixante ans. Klinger doué de la figure classique du *herr professor* à lunettes, broussailleux, soupçonneux, hirsute, l'œil vif sous le sourcil épais, plus petit serait Mime, et Stuck, bonne

tête ronde de *feldwebel*, l'œil rond, extasié, impérieux, plus grand, jouerait les Siegfried, tous deux sculpteurs autant que peintres et décorateurs autant que sculpteurs, menant tout de front, visant à tout, appelés artistes et maîtres seulement en Allemagne, répondant à ce que, dans tous les autres pays, on honore du nom d' « amateur. »

Ils se sont partagé le royaume de Bœcklin : Stuck a pris la terre et Klinger a pris la mer. Tous deux ont gardé le centaure. Seulement, Stuck lui donne quelques nouveaux agrémens. Il lui met quelquefois une crinière, il lui rase la tête à la manière « hygiénique » allemande et lui ôte la barbe qu'il portait au Parthénon. Il en fait un cerf que poursuit un centaure, chasseur et archer. Il a même imaginé un centaure nègre, une sorte de bon géant courtisant une jeune blanche, au grand ébahissement de ses compagnes. Il a fait des centauresses blondes fuyant, les cheveux dénoués et en riant comme des folles, la poursuite des centaures mâles, ou encore, attendant paisiblement, couchées comme un cheval dans son box, l'issue de la lutte entre deux rivaux. Tous ces centaures ont appris à galoper à l'école de M. Muybridge, ou tout au moins, de M. Marey. Ils respectent les enseignemens de la chronophotographie. Aussi offrent-ils un mélange de réalisme, de modernité, d'archaïsme, de pédantisme et de fantaisie, qui atteint la plus haute bouffonnerie.

Klinger, lui, a conduit son centaure dans la mer, parmi les néréides et les ordinaires chevaux marins, les mouettes et les goélands, l'a englouti à demi, dans les vagues, échevelé dans le vent du large, balafré d'écume. Telles sont, notamment, ses peintures décoratives pour la villa Albers, conservées dans les musées de Berlin et de Hambourg. Il est parvenu, ainsi, à insuffler à son Chiron, ou à son Nessus, une vie brutale et joyeuse qui, au premier abord, séduit. L'attrait de la nature méridionale pour l'homme du Nord y éclate. C'est une ruée vers la mer bleue, l'horizon d'or dentelé par l'étrave des caps, la Méditerranée convoitée au loin, par delà les lacs trop calmes et trop froids, par delà les Chiemsee et les Constance, l'art qui cherche à déboucher en « eau chaude, » comme l'Empire lui-même, et y tend d'un effort vertigineux.

Dans tout cela, qu'est devenue la vieille Allemagne, la vie paisible, les drames ou les joies intimes de la famille, les rêve-

ries sentimentales que nous peignaient, hier encore, les maîtres, et qui sont encore sensibles dans l'œuvre de Hans Thoma? Il n'y en a plus trace... Les gens que Paul Richter nous montrait passant l'Elbe, sur une petite barque, en face d'un vieux château en ruines; les jeunes amoureux, la main dans la main, le vieillard penché sur sa harpe, le touriste debout, sac au dos, s'adonnant avec ferveur aux joies esthétiques de la contemplation, et le poète échevelé, pensif, qui va noter quelque chose de profond, ou, tout au moins, d'obscur, — que sont-ils devenus? Un souffle a passé sur les ateliers allemands contemporains, qui en a chassé toute cette humanité naïve, parfois mesquine, mais touchante et, en tout cas, vraie. Il n'est plus resté que des figurans de théâtre, laborieusement travestis en symboles, guindés dans leur archaïsme et empêtrés dans leur philosophie.

C'est une fatalité, en effet, que les artistes allemands cherchent toujours à réaliser ce à quoi ils sont le moins propres : le symbole, et sous les formes qui sont le moins dans leur génie : les formes classiques. Certes, leur passion pour l'antique n'est point nouvelle. On chantait, jadis, dans leurs ateliers :

Des Deutschen Künstlers Vaterland,
Ist Griechenland, ist Griechenland!

Mais c'est une passion toujours malheureuse. Elle a perdu Cornelius et son école, elle a donné à Munich et à Berlin leur faux grec. Dès qu'elle saisit son homme, elle le tue. Moritz de Schwind, par exemple, au milieu du XIXe siècle, anime d'une vie très divertissante les figurines sentimentales ou grotesques, qu'il conduit à travers les mystères de la forêt germanique, mais ses figures symboliques sont vides de toute substance. Il réussit toujours le nain : il manque toujours la Walkyrie, à plus forte raison, la déesse antique. Cornelius croit s'inspirer de l'antique : il le surmoule. Tout l'imprévu, toute la netteté, toute la hardiesse et la force, tout l'accent de l'antique est perdu. On ne sent plus ses os.

De nos jours, Trubner croit beau de montrer l'empereur Guillaume Ier, en triomphateur, accompagné des Walkyries : il n'évoque autre chose que l'idée d'un vieux monsieur égaré dans les praticables de Bayreuth, au moment où l'on prépare la figuration.

Les nouveaux venus, il est vrai, ont cru sauver leurs pas-

tiches de l'Antique en y introduisant deux caractères que l'Antique offre bien rarement : le colossal et le terrifiant. Mais c'est encore une erreur, ni l'un ni l'autre n'étant dans les moyens du Germain, — du moins dans ses moyens plastiques. Habich modelait, en perfection, de petites statuettes de bronze, propres à mettre sur une table, comme encriers ou presse-papiers : il a fait dans la *Künstler Colonie*, à Darmstadt, des statues gigantesques d'Adam et d'Ève, qui passent les bornes du ridicule. Klinger réussit fort bien, aussi, la statuette de bronze : il a imaginé des Beethoven ou des femmes en marbre polychrome, dont les meilleures, si elles étaient plus spirituelles, eussent dû aller chez Mme Tussaud. Hildebrand, à force de fréquenter les Antiques et les Florentins, dans sa maison de San Francesco di Paolo, arrive à des approximations fort agréables du *quattrocento* dans les petits sujets : rêve-t-il de monumens, il choit dans le banal. Frantz Metzner parvenait, çà et là, dans de simples bustes inspirés par des figures réelles, à exprimer un sentiment saisissant ; il a voulu se hausser aux colosses d'Égypte, ou peut-être d'Assyrie, en sa figure de *la Force*, dans le monument de Leipzig : le résultat est lamentable. Évidemment, il a été impressionné par le *Pugiliste au repos* des Thermes de Dioclétien, mais il lui a trouvé l'air trop intelligent. Il a regardé, avec sympathie, le *Penseur* de M. Rodin, mais il lui a trouvé les extrémités trop fines. Il a voulu bâtir un hercule où tout ce qui n'est pas brutal disparaît, mais alors le crétinisme pathologique, où il est parvenu, enlève à son demi-Dieu non seulement toute sa divinité, mais toute son humanité et, par là, toute sa vraisemblance. C'est un pantin colossal et qui ne fait plus peur.

La peur, cependant, ou plutôt la terreur, tel est le sentiment que l'Allemand cherche le plus, depuis quelque vingt ans, à inspirer. Il semble que ce soit pour lui un moyen de triompher en art, comme chez ses théoriciens militaires de triompher, dans la guerre. La toile la plus fameuse, peut-être, de Stuck est son allégorie de la *Guerre :* un entassement de cadavres nus sous le cheval du triomphateur insensible. Les sphinx, les chasses infernales, les furies, les harpies, tout ce qui menace l'homme dans l'ombre et lui rappelle l'énigme de sa destinée, lui paraît admirable à peindre. C'est si vrai que, depuis la guerre, les caricaturistes allemands, lorsqu'ils veulent symboliser la terreur qu'ils s'imaginent inspirer à leurs ennemis,

n'ont qu'à reproduire quelque page célèbre, de Sascha Schneider, par exemple, en en détournant le sens. Ainsi, le Destin, batracien dégoûtant, guette l'homme nu, désarmé, qu'il encercle de ses griffes inévitables : c'est, dans leur folle présomption, Hindenburg guettant le grand-duc Nicolas. Malheureusement, cette entreprise de terreur échoue de façon misérable. Le *Lucifer* de Stuck ressemble à un jeune Anglais qui suit passionnément les péripéties d'un match de boxe ou de foot-ball. Son *Remords* est un marin en permission qui a pris le pas gymnastique pour ne pas manquer le dernier canot. Son triomphateur de la *Guerre* est un gars de la campagne qui revient, le soir, sa journée finie, sur son cheval fourbu. Son *Vice* et toutes les femmes fatales, qu'il a entortillées d'un serpent boa ou python, semblent tout simplement des charmeuses de serpens. Son *Guerrier* est un jeune valet de chambre qui époussette une statuette de la Victoire avec un plumeau fait de feuilles de laurier. Son Ange du *Paradis perdu* est une manière de suisse qui, debout, raide, les jambes écartées, tient son épée flamboyante fichée en terre en face de lui, comme un portier de Rome sa canne à boule, sous le portique d'un somptueux palais. Tout cela rappelle inévitablement le piteux effet que produit, à la scène, l'apparition de *Fafner*. Mais, à côté de ces horrifiques images, figure-t-il un faunin luttant, tête contre tête, avec un jeune bélier, dans un cercle d'autres petits faunes ébahis, ou dessine-t-il des paysans allemands en visite dans un musée, pour les *Fliegende Blaetter*, — et voici la main d'un artiste vrai, particulier, spirituel, qui paraît.

Sur un point, toutefois, cet appel à la terreur est émouvant dans *la Danse des Morts*. Klinger a fait toute une suite d'eaux-fortes intitulée *De la Mort*, fort ingénieuses, à la manière de M. André de Lorde, pour entretenir, chez l'être périssable que nous sommes, l'appréhension du mystère et l'horreur de l'étroit passage. Ses *Miséreux* au carcan ; son bébé assis sur le rigide cadavre de sa *Mère* endormie ; sa figure d'homme en train de se noyer ; sa *Pieta*, où saint Jean a pris la tête de Beethoven ; sa *Mort guérisseuse*, conçue à la manière du « libérateur céleste » de Lamartine, tout cela est nouveau et d'un artifice assez adroit à nous émouvoir. Cela doit tenir à quelque caractère foncier de la race, car, à toutes les époques, les Allemands ont excellé dans le squelette. La suite d'Holbein est géniale. On pourrait

croire qu'il avait épuisé les ressources tragiques et comiques du macabre, — mais presque à chaque génération, l'Allemand sait le renouveler. Encore au XIXe siècle, Alfred Rethel, médiocre dans tout le reste, a trouvé un étonnant symbole du mouvement révolutionnaire de 1848, avec sa *Mort* à cheval. De nos jours, un artiste de second plan, Joseph Sattler, en figurant la Mort, sur des échasses, qui passe sur les feuillets des livres et y laisse ses traces, a prouvé que le don ancien de fantaisie macabre n'est pas perdu. Cette Mort, sortie d'un cabinet d'anatomie, grimace et fait des mines de vieille coquette, — dolichocéphale, bien entendu. Chez Hans Thoma, le squelette, bien droit sur ses apophyses épineuses, tend un drap, avec le geste du garçon de bain, derrière *Adam et Ève*, prêt à les envelopper dès qu'ils auront cueilli la pomme... C'est un rien, mais il fallait le trouver. On n'en finirait pas de citer toutes les facéties funèbres de ces morticoles. On ne voit guère que Liebermann qui dédaigne d'épouvanter ainsi ses contemporains. Ainsi, le macabre, chez les Austro-Allemands, est une industrie nationale. Et cela encore, ils l'avaient trouvé dans l'œuvre de Bœcklin : si peu Allemand qu'il fût dans son art, il avait pourtant cru devoir enseigner l'équitation à une *Mort* en habits carnavalesques, dans la *Guerre*, et figurer un squelette raclant du violon derrière son propre portrait.

Il ne faut pas croire, cependant, que Bœcklin, seul, serve de modèle. L'artiste allemand prend des modèles partout. Liebermann a toujours pastiché nos impressionnistes, Hohlwein pastiche Nicholson, Frederyk Pautsch pastiche Brangwyn, Georg Merkel pastiche Maurice Denis, Otto Barth et Junghanns pastichent Segantini : Paul Burch, aussi, à l'occasion, et maint autre, car Segantini a fait, outre-Rhin, une impression presque aussi profonde que Bœcklin. Hans Thoma, dans plus d'un endroit, a pastiché Holman Hunt, et Max Klinger, dans son *Aphrodite*, a pastiché Watts. Adolf Brütt pastiche Rodin, Joseph Wackerle pastiche Thorwaldsen, Max Neumann pastiche Toulouse-Lautrec, Sascha Schneider pastiche de Groux, Hildebrand pastiche, à merveille, les della Robbia et moins bien Verrocchio. En sculpture, il semble toujours qu'on ait déjà vu, « dans un monde meilleur, » l'anatomie et le geste que produit le statuaire allemand. En art appliqué, c'est la même chose, et à peine a-t-on pénétré dans quelque salle de « style moderne, » que le faux

Copenhague, le faux Gallé, le faux Doulton, le faux Delft, le faux Rozenburg, le faux Roestrand, le faux Tiffany éclatent aux regards. On a souvent parlé de créer un Musée des pastiches, c'est inutile : il suffit d'entrer dans une exposition d'art allemand contemporain.

Le plus singulier est que ces emprunts perpétuels au génie étranger n'entament pas la confiance de l'Allemand en la supériorité de son génie propre. Il a, au moment même où il imite les autres, un immense contentement de soi-même. Il revendique l'esprit du voisin comme un trait de sa race à lui, égaré hors de ses frontières, et qui doit lui faire retour par conséquent. « Ceci est beau, dit-il, donc cela doit venir de moi, ou de mes ancêtres. » Par exemple, un de leurs critiques loue Courbet et Millet d'avoir « introduit des élémens absolument allemands dans la peinture française (1). » C'est une forme de folie raisonnante fort curieuse à observer. Ruskin, qu'on me pardonnera de citer cette fois encore parce qu'il serait difficile de mieux voir aujourd'hui même ce qu'il démêlait, il y a longtemps déjà, avec une lucidité singulière, écrivait dans *Fors Clavigera*, en 1874 : « Il n'y a de bonheur que pour les doux et les miséricordieux et l'Allemand ne peut être ni l'un ni l'autre : il ne comprend même pas ce que ces mots signifient. C'est là qu'est l'intense, l'irréductible différence entre les natures allemande et française. Un Français n'est égoïste que lorsqu'il est vil et déréglé; un Allemand est égoïste dans les plus purs états de vertu et de moralité. Un Français n'est sot que lorsqu'il est ignorant : aucune somme de science ne rendra jamais un Allemand modeste. « Seigneur, dit Albert Dürer en parlant de sa propre œuvre, cela ne peut être mieux fait. » Luther condamne, avec sérénité, l'Évangile de saint Jean tout entier, parce qu'il arrive que saint Jean n'est pas précisément de son avis. De même, lorsque les Allemands occupent la Lombardie, ils bombardent Venise, volent ses tableaux (dont ils sont incapables d'apprécier un seul coup de pinceau) et ruinent entièrement le pays moralement et physiquement, laissant derrière eux le vice, la misère et une haine intense déchaînée contre eux sur tout le sol que leurs pieds maudits ont foulé. Ils font précisément la même chose en France, l'écrasent, la dépouillent,

(1) Rosenhagen. *Trübner*. Leipzig, 1909

la laissent dans la misère, la rage et la honte, et s'en retournent chez eux, se pourléchant d'aise, chanter un *Te Deum* (1). »

Ceci n'est pas et ne peut être un diagnostic de l'âme allemande. Il y a d'autres élémens à considérer que l'Art dans la psychologie d'un peuple, surtout quand cet art est, comme ici, voulu, guindé, composé de toutes sortes d'emprunts. Mais l'artifice même, que dévoile cette recherche et l'échec total où elle aboutit sont de précieux indices. A ne considérer l'âme allemande que dans son art, il ne semble pas du tout que le brutal, le colossal, et le terrifiant en soient des caractères fonciers. Ce sont manifestement des caractères acquis et assimilés par une forte volonté. Tandis que la grâce, l'ordre, la mesure sont, chez l'artiste français, si naturels que, pour y manquer, il faut qu'il fasse quelque effort, ce caractère hautain et brutal de l'Allemand est si manifestement voulu que le même artiste, fort médiocre quand il se l'impose, devient tout de suite meilleur lorsque, d'aventure, il cesse de se suggestionner et se remet, comme ses ancêtres, à peindre des petites filles dans des prairies, des vieillards lisant leur bible, ou des gnomes lutinant des fées dans la forêt. Hans Thoma, Max Klinger, Franz Stuck peuvent servir de contre-épreuve. Il semble donc bien qu'ils expient, en ce moment, leur infidélité au penchant naturel de leur race. La génération précédente : les Jean-Paul Richter, les Moritz de Schwind, les Defregger, les Spitzweg, les Menzel, n'étaient pas de très grands artistes, mais leur art n'était nullement emprunté. Ils faisaient tranquillement leur petite besogne locale et de terroir. Ils balayaient devant leur porte.

Leurs successeurs n'ont pas été si sages, ni si heureux. En se juchant, tout d'un coup, sur un Sinaï de pacotille, en enflant la voix pour annoncer des choses qui dépassent de beaucoup leur compréhension et réaliser des prodiges qui excèdent de beaucoup leur puissance, ils ont oublié tout ce qu'ils avaient à dire et n'ont rien trouvé d'autre. L'artiste allemand ressemble à un bon comptable qui s'imagine, un jour, avoir le génie des affaires : il emprunte à tout le monde, monte une entreprise gigantesque, s'y affole, s'y ruine, et donne à rire aux passans, jusqu'au jour où il regrimpe sur un tabouret et se remet à faire ses petits calculs, à la satisfaction générale.

(1) John Ruskin. *Fors Clavigera*, vol. IV.

II

En est-il ainsi des Arts Décoratifs? Assurément, ils n'ont pas suscité de moindres ambitions que les autres. C'est peut-être là, que s'est porté le principal effort de l'artiste allemand et qu'il croit le plus sincèrement l'avoir emporté sur ses voisins. Si l'on pouvait tirer de lui, en toute franchise, son opinion intime sur l'Art de son pays, il avouerait peut-être que sa peinture et sa sculpture n'ont pas éclipsé les françaises, mais il réclamerait en faveur de l'architecture, du meuble, et de la décoration intérieure de la maison allemande. « Si, dans le domaine de l'architecture, dit Ostwald, une forme d'art a pris naissance, c'est à l'Allemagne qu'on doit ce progrès sur une stagnation qui durait depuis environ mille ans. » Et le professeur Kuno Francke explique : « Ce n'est pas seulement dans le bon gouvernement ou dans le progrès social que l'Allemagne, durant les quarante dernières années, a dépassé la plupart des autres pays. La supériorité germanique s'est aussi manifestée avec une rapidité et un poids surprenans dans les choses qui comptent pour la beauté et la joie et l'ornement de la vie. Tandis qu'au point de vue architectonique, Paris conserve toujours le cachet du Second Empire et Londres de l'ère victorienne, et que, dans les provinces françaises et les petites villes d'Angleterre, l'art de bâtir ne s'exerce que lentement et selon les vieux erremens, Berlin, Hambourg, Brême, Hanovre, Cologne, Cassel, Darmstadt, Francfort, Nuremberg, Munich, pour ne pas parler de beaucoup d'autres villes allemandes, ont entrepris de véritables révolutions, durant la dernière génération. De nouveaux halls municipaux, des théâtres, des opéras, des musées, des bâtimens universitaires, des hôpitaux, des gares, des magasins, de somptueux hôtels particuliers ou des cottages modèles ont surgi partout, et, dans tous ces cas, un style d'architecture nouveau et typiquement allemand semble se développer. Il y a pas mal de lourdeur dans tout cela, mais certainement on n'y voit plus cette imitation académique et cet éclectisme formels de souvenirs pseudo-gothiques ou pseudo-renaissans. Il y a, là, la preuve fréquente d'une imagination originale et puissante et un effort incontestable vers la majesté, la proportion, la symétrie

de la silhouette (1). » Il y a quelque chose de vrai dans ce panégyrique : l'ampleur de l'effort allemand. Quiconque a visité une de ces expositions d'art industriel ou décoratif qu'on a multipliées depuis le début du siècle, pour aider à la gestation d'un style moderne, à Paris comme à Turin, comme à Saint-Louis, comme à Bruxelles, quand il est entré dans la section allemande, a été frappé d'une impression particulière : puissance et cohésion. Il semblait qu'on parcourût un royaume de titans. Les portes massives et hautes, les cyprès ou les lauriers, les aigles noirs, tout parlait de gloire, de mort, de rapacité. Mais un royaume de titans-unis.

Tout portait la même marque, révélait le même caractère, et, sur chaque objet semblait imprimée la trace d'une même main démesurée. A certains momens, il semblait plutôt qu'on fût dans le royaume d'un nain : l'industrieux gnome à capuchon, aux jambes torses, à la barbe patriarcale, que Richter et Moritz de Schwind ont popularisé. Car, en toute chose, les caractères étaient de forgerons, d'alchimistes, de bûcherons : objets mal dégrossis, taillés à coups de cognée, puis ornés, tout à coup, dans un coin, d'un joyau précieux. Mais, nains ou géans, la besogne était la même : énorme et collective. Pas de noms propres : çà et là, des noms de sociétés, de ligues, c'est tout. A Paris, en 1900, il n'y avait pas *des* exposans de jouets, il n'y en avait qu'*un* : l'Allemagne. Et ce pays où la pédagogie règne jusque dans la confection des polichinelles, — car il y a des écoles spéciales pour jouets en Thuringe, — présentait tous ses pantins et leurs accessoires sur une seule scène, machinée comme une salle du musée Grévin. Mais où l'impression était la plus forte, c'était durant l'automne de 1902, sur les bords du Pô en Piémont. La ville de Turin avait invité les artistes de tous les pays à déployer, en liberté, les monstres du *modern style*. Tout était admis, pourvu que rien ne ressemblât aux chefs-d'œuvre du passé. Et, en effet, cela n'y ressemblait pas. Il y avait, là, des appartemens pour gens maigres et des appartemens pour gens gras. Il y avait des armoires rondes, des secrétaires sphériques, des garde-manger sphériques, des fauteuils triangulaires, des sièges tendus de peau ou parchemin, retentissans comme des tambours, des

(1) Prof. Kuno Francke, « The Kaiser and his people. » *Atlantic Monthly*, octobre 1914.

harmonies décoratives pour calmer toutes les espèces de neurasthénies et aussi pour en procurer d'autres. Naturellement, les portes allaient s'élargissant vers le haut, les cristaux étaient tout à fait opaques, et les porcelaines plus lourdes que du plomb. Il semblait que l'homme d'esprit qui présidait alors aux destinées de la ville de Turin, eût voulu montrer à l'Europe tout ce qu'il fallait éviter. Mais les Allemands prirent la chose fort au sérieux. Nul de ceux qui passèrent, ce jour-là, sous l'étrange velum égyptien tendu à l'entrée du parc de Valentino ne peut l'avoir oublié. Tous les pays se présentaient à leur guise et avaient envoyé leurs meilleurs exemples de tératologie ornementale. Mais aucun ne se présentait en bataille, en rangs serrés, comme une armée. La France apparaissait dans un désarroi notable : ici, la vitrine d'un de ses joailliers, là, quelques meubles d'un artiste moderne, plus loin des céramiques. Seuls, les noms des auteurs apprenaient que, parmi tant d'autres exposans, il y avait quelques Français. L'Angleterre existait à peine : il y avait la salle Mackintosh, il y avait la salle Walter Crane, mais d'ensemble britannique, point. Les autres nations faisaient claquer au vent les noms de leurs artistes comme des drapeaux : « Horta! Hobé ! Henry van de Velde ! » criait la Belgique. Le Danemark exposait ses porcelaines fameuses en deux endroits fort séparés l'un de l'autre.

Au contraire il y avait toute une région, toute une suite de salles, tout un dédale purement allemand. Pas de noms : l'Allemagne. On ne trouvait, si bien que l'on fouillât toutes les pièces, que deux individus, deux têtes dressées du même rythme, impassible, hautain, impersonnel : d'abord l'Empereur, au-dessus d'une fontaine massive et rude, et puis, au fond d'une petite chambre, Nietzsche. L'homme qui a dit : « Je vous en conjure, mes frères, restez fidèles à la terre et n'en croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrestres! Ce sont des empoisonneurs... » et celui qui a dit : « L'Art doit être une aide et une force éducative pour toutes les classes de mon peuple, c'est-à-dire lui donner, quand il est las après un dur labeur, le moyen de se fortifier par la contemplation des choses idéales. » C'était tout. Si vous prêtiez l'oreille aux accens des constructeurs, ou de leurs amis, voici les étranges paroles qu'on entendait : « *Pénètre, étranger : ici*

règne l'Empire allemand; considère d'un cœur joyeux sa vaillance! — C'est une devise de ce goût qu'il faudrait graver au centre de l'entrée. Car ce qui se révèle silencieusement dans ce hall, c'est la puissance : c'est la puissance de l'Empire de Wilhelm II, mûre, prête, décidée, forte du même droit, de la même possession, de la même autorité, s'il lui fallait assurer sa place parmi les puissances du monde, dans un nouveau partage du globe, que celles que le destin de ses peuples a publiées comme son immuable décret (1)... »

Alors, on s'enfonçait dans des salles obscures, çà et là, éclairées d'une lumière louche, vers des fontaines où l'eau semblait rouler une poussière d'or. Des meubles trapus se courbaient vers la terre et y enfonçaient leurs griffes, comme s'ils avaient peur qu'on les en arrachât. Des cheminées en forme de sarcophages, des tables myriapodes, des tentures massives comme des cottes de mailles, défiant le temps, des figures de cauchemar : toujours la lutte de l'homme contre la destinée, ou des symboles du courage, de la patience, de la force : une lionne, un chevalier tout armé ; des forêts sombres, des sommets incultes, neigeux, une nature implacable dans son indifférence ou son hostilité, — voilà ce qu'on rencontrait toujours et partout. Ah! elle était loin, la recherche du *gemütlich!* Ce n'était pas beau, mais c'était écrasant. Parmi la dispersion des autres pays, l'Allemagne se présentait, là, unie et disciplinée comme une armée en bataille. Et quand on repassait sous le velum et sous le monument sculpté par Calandra, et qu'on quittait cette éphémère apothéose de l'extravagance internationale, que fut l'Exposition de Turin, en 1902, on emportait une impression de malaise à la pensée de l'immense nation organisant un art comme on organise une invasion.

D'où venait cet art? De l'endroit le moins fait, semble-t-il, pour inspirer de pareils énergumènes : de Darmstadt. Car c'est de là, plutôt que de Munich, plutôt que de Weimar, qu'est parti, à la fin du XIXe siècle, le mouvement qui devait « rénover, » au dire de M. Ostwald et de M. Kuno Francke, « l'Art de la maison, » en Allemagne. Il y avait, en ce temps-là, dans la capitale de la Hesse, un jeune prince épris des arts, qui venait de ceindre la couronne grand-ducale. Il s'appelait Ernst-

(1) Georg Fuchs. Le Vestibule de la maison de Puissance et de Beauté. *Deutsche Kunst und Dekoration*, Darmstadt. 1902.

Ludwig, et méditait de laisser ce nom à la postérité, entouré des prestiges que donne un mécénisme intelligent. Il méditait, aussi, de faire une bonne affaire. Or, à l'extrémité de sa bonne ville, bien loin vers l'Est, par delà les casernes, près de l'ancienne porte de la ville, appelée « la porte des Chasseurs, » sur le chemin des prairies et des forêts de hêtres, s'étendait un parc touffu, ombreux, mystérieux, enchevêtré, qu'on appelait la *Mathildenhœhe*. On n'y voyait jamais personne, sauf quelques enfans, le jeudi, ce qui faisait qu'on l'appelait le « parc du jeudi. » Beaucoup de vieux habitans de Darmstadt ignoraient son existence. Des pavillons royaux, inhabités, contrevens fermés, oubliés par les princes, adoptés par les mousses et les aristoloches, paraissaient, çà et là, au détour d'une allée. Le reste était sauvage. On eût pu, en cherchant bien, trouver les troncs d'arbres où habitait la sœur des *Sept corbeaux*, où l'épée de Siegfried est plantée. C'était beau. Toutefois le jeune prince jetait sur ces splendeurs végétales un regard sévère. Peut-être se rappelait-il le parti que les habitans de la Riviera ont su tirer de leurs pinèdes et de leurs champs d'oliviers, en les remplaçant par des garages d'automobiles ou des maisons de rapport. Il lui parut que l'Allemagne avait assez entretenu de forêts mystérieuses, dans le passé, pour le plaisir des Richter et des Schwind, et qu'il était temps de monnayer le mystère. Bref, il découpa, abattit, dépeça, vendit tout ce qui était d'un rapport facile, traçant, à travers le parc féerique, des rues et des trottoirs, pour mieux attirer le chaland. Il restait encore un morceau d'importance : ne sachant qu'en faire, il le donna aux artistes.

Un des thèmes favoris de la critique contemporaine est que l'absence d'un style moderne, dans l'Art, tient à l'absence de liberté chez l'artiste. L'architecte, le décorateur, le dessinateur de meubles, ont la tête pleine de nouveautés heureuses, prêtes à s'extérioriser : malheureusement, le bourgeois, qui les emploie, pèse de tout son poids, du poids de ses préjugés et de son or, pour les arrêter dans leur essor. Il y a, aussi, les ordonnances de police sur les façades, qu'il faut rendre responsables des mascarons sans génie et des pâtisseries superfétatoires. Enfin, la division du travail et la spécialisation à outrance, — ces deux conditions de travail moderne, — sont de grandes coupables. Au lieu que ce soit l'architecte, comme dans les temps anciens,

qui ait la haute main sur tout l'œuvre et en règle les diverses parties, sculpture, décoration, meubles même, dans leur rapport avec le plan général de l'édifice, chaque artiste employé ne songe qu'à faire une exposition de ses talens, comme s'il était seul, et sans égard à l'effet que produisent les autres. Que l'artiste ne dépende plus du bourgeois et que tout dépende de l'architecte, — et le style du xxe siècle est né.

Le grand-duc de Hesse entendait ces doléances, comme nous les avons tous entendues, il y a quelque vingt ans, et il résolut d'y mettre un terme. Il décida d'appeler, de toutes parts, les « stylistes modernes » et de leur donner, libéralement, les moyens de bâtir des demeures qui « répondent à la personnalité humaine et artistique de leurs habitans, » comme on disait dans le jargon du moment. Il leur offrit cet espace admirable de la *Mathildenhœhe*, demeuré sauvage, tout en légères ondulations, et plein des plus beaux arbres du monde, pour y établir un groupe de maisons et d'ateliers, à leur guise, une *Künster-Colonie*. Il fournit l'argent nécessaire. Tous les artistes capables de réaliser l'insaisissable style moderne furent conviés au grand œuvre. Il alla chercher, à Paris, Hans Christiansen, Allemand formé par la fréquentation des ateliers français et connu seulement par les dessins modernistes qu'il envoyait à la *Jugend;* il alla prendre, à Vienne, l'architecte Olbrich, redoutable bâtisseur de villes mi-orientales et pseudo-italiennes; il fit venir, de Munich, le sculpteur Habich; il découvrit, à Mayence, le jeune Patriz Huber, âgé de vingt ans tout au plus, décorateur alaman de Souabe, qui donnait les plus grandes espérances; il appela, de Magdebourg, un enfant prodige, Paul Burck, la tête déjà pleine de réminiscences de tous les maîtres, spécialement de Segantini; il emprunta à Berlin Rudolf Bosselt, qui, comme tant d'autres, ciselait des figures de femmes exaspérées d'être attachées à des objets de première nécessité; il nomma maître de l'œuvre Peter Behrens, architecte et décorateur notable, déjà, et qui devait le devenir plus encore. Il les lâcha dans le parc de la *Mathildenhœhe* et leur dit : « Allez! Il n'y a plus de style, il n'y a plus de loi, il n'y en a jamais eu. Faites la maison de vos rêves! »

Ce qu'ils firent, les bons Hessois le virent à l'Exposition de la *Künstler-Colonie*, en 1901, et se demandèrent, respectueusement, si leur grand-duc avait bien sa tête à lui. A peine au

sortir de leur ville, il leur sembla qu'ils entraient dans un autre monde : celui de la cacophonie et de l'incongru. « Qu'est cela? se dirent-ils, nous ne sommes plus à Darmstadt! » Ceux d'entre eux qui avaient vu, à Paris, la rue du Caire, en 1889, ou bien à Berlin, *Venise*, pensèrent qu'ils assistaient à une nouvelle fantaisie de ce genre. Mais du moins, à Paris, ils s'étaient amusés! Ici, on ne s'amusait qu'aux dépens de l'art allemand.

Pourtant, on était en présence d'une imposante manifestation d'union et de solidarité esthétiques. Olbrich avait bâti la maison de Hans Christiansen, que celui-ci avait décorée de roses, de roses sanglantes plaquées entre des murs bleus, sous un toit de tuiles vertes. Comme décor d'un jour, c'était criard, mais réussi : seulement, il ne semblait pas qu'on pût habiter dans ce « déjeuner de soleil. » Olbrich avait encore bâti, au milieu de la colonie, la maison commune des artistes, celle où ils devaient tous avoir leur atelier : la Maison Ernst-Ludwig. On voyait, sur le perron, deux gigantesques statues de Habich qu'on croyait laissées à la porte par l'impossibilité où l'on avait été de les faire entrer. Peter Behrens avait bâti sa propre maison dans le style perpendiculaire, à longs filets de briques, qu'on voit à quelques vieux édifices allemands. Les autres s'étaient entr'aidés à construire ou à décorer, avec un enthousiasme collectif. L'ensemble paraissait fait pour loger des marionnettes. Les intérieurs, tout en coins et en recoins, pouvaient servir de décors à des scènes de genre, mais interdisaient l'espoir d'y vivre bourgeoisement. Certaines choses, comme la Maison Ernst-Ludwig, étaient franchement horribles.

Les gens de Darmstadt se consultèrent avec inquiétude. Ils se racontaient l'histoire d'un jeune homme riche de Munich qui, ayant eu la faiblesse de se bâtir une maison *art nouveau*, avait pris le parti, la voyant terminée, d'aller faire le tour du monde. Puis la foule s'écoula, plus goguenarde qu'on ne l'eût attendu, peut-être, d'une foule allemande, et les artistes se trouvèrent seuls dans la « maison de leurs rêves... » Ils n'y restèrent pas longtemps. Bientôt, à l'usage, ils s'aperçurent que dans le groupe des ateliers, on ne pouvait pas faire d'ateliers et que dans les maisons d'habitation, on ne pouvait pas vivre. Dès lors, il suffit d'un vent d'hiver pour les lasser de leur fantasmagorie moderniste, et ceux qui l'avaient conçue, épouvantés de leur propre œuvre, se hâtèrent de fuir sous

d'autres plafonds, se chauffer à d'autres foyers, moins modernes, mais plus pratiques, montrant ainsi qu'ils étaient capables de toutes les gageures, hors d'habiter la maison qu'ils avaient bâtie.

La première tentative d'art nouveau, en Allemagne, était donc un échec. Croyez-vous qu'on s'en tint là? Pas du tout. « Les moulins allemands tournent lentement, mais ils tournent toujours. » On se remit à l'œuvre, sur de nouveaux frais. Un peu partout, à Berlin, à Munich, à Dresde, on travailla. A Weimar, notamment, la grande-duchesse s'était mis en tête de renouveler, dans une certaine mesure, la tentative de Darmstadt sans tomber dans ses erreurs, et ce fut un Belge, Henry van de Velde, qui prit la direction du mouvement nouveau. Il fut rapidement entouré de disciples; les plus audacieuses tentatives furent envisagées, spécialement pour renouveler le meuble; les plus hauts problèmes d'esthétique abordés. Quelques-uns prétendirent que « les jours de Gœthe étaient revenus... » D'autres, plus prudens, prirent le paquebot pour l'Angleterre, soupçonnant que le meuble anglais, solide sans être massif, clair, simple, pratique, exactement adapté aux exiguïtés de nos demeures et aux exigences de la vie moderne, était peut-être plus facile à démarquer qu'à surpasser. Ce qu'il advint de tous ces efforts, on le vit à l'Exposition de Bruxelles, en 1910, et l'on fut édifié.

Reprenons, par le souvenir, le chemin de cette Exposition, telle qu'elle apparaissait à la lisière du Bois de la Cambre, avant que l'incendie en eût détruit nombre de palais. Dépassons les pavillons anglais et français et arrêtons-nous sur le plateau où se tient l'Allemagne. De fort loin, on l'aperçoit, tout entière, concentrée dans une cité bâtie par elle-même, comme un État dans l'État, annonçant son omnipotence par un aspect rogue et cossu. Il y a un abîme entre les prétentions architecturales du *modern style*, à Darmstadt en 1901, ou de Turin en 1902, et celles de Bruxelles en 1910. L'Allemagne s'est très assagie. On voit, tout de suite, qu'on y a beaucoup travaillé et qu'on a renié, sans vergogne, la plupart des principes affichés avec hauteur, dix ans auparavant. « Rien des styles anciens! » telle est la théorie, en 1901, à Darmstadt. Tous les styles anciens mélangés selon de nouvelles formules : telle est, à Bruxelles en 1910, la pratique. On s'est retourné complètement, et, si l'on s'est

trompé, du moins ce n'est pas de la même façon. L'influence a passé à d'autres maîtres, à Emmanuel de Seidl et à Hermann Muthesius, notamment. Ils ont fait triompher le massif, le sobre et le sévère. Dorénavant, l'architecte allemand ne cherche plus à tirer une salle de bains des profondeurs de sa propre conscience, ni à extérioriser son état d'âme dans un vestibule. Il revient au solide et au traditionnel. Il se remet aux styles anciens, qui ont ceci de bon qu'ils ont été expérimentés et soumis à la contre-épreuve des siècles et ont prouvé leur vitalité en vivant. La route qu'il suit désormais est meilleure et si elle ne l'a mené à aucun chef-d'œuvre, elle ne l'a pas conduit à des abîmes de mauvais goût.

Comme aspect, c'est, au premier abord, bizarre. Cela commence comme un temple grec et cela finit comme une maison de Nuremberg. Un grand capuchon de tuiles sur des colonnes doriques, basses et trapues, le vieux pignon national couronnant la maison gréco-romaine, — telle est l'impression d'ensemble. A considérer le détail, on s'aperçoit que cette maison antique ne ressemble, en rien, à la véritable demeure des anciens, que ce toit gothique se relève par des ondulations et des renflemens, sans une seule coupure nette du profil, jusqu'au moment où il jaillit en pignon, et que tout cela est une combinaison de vieux et de neuf. Puis on s'étonne de la couleur noire et blanche sur les grands plans, avec de petites décorations d'un rouge vif de géranium. On remarque les fenêtres, larges et basses, quadrillées de carreaux blancs, tendues de rideaux roses, gris et noirs. C'est une architecture de deuil, avec, çà et là, des roses.

L'intérieur est aussi surprenant. Il n'est pas rare d'y trouver un plafond blanc Louis XV, soutenu par des piliers de la Susiane en briques vernissées, vert et lie-de-vin; un boudoir sombre et carré, alternant avec une salle d'étude ovale décorée dans le goût de Sans-Souci; une chambre à coucher sépulcrale meublée comme une cour d'Assises, une salle à manger plaquée de céramiques diverses, avec un aspect de damier gigantesque et de jeu de dominos, où les verres, pleins de vins du Rhin, montent et éclosent comme des fleurs. Nul souvenir de la ligne torse et retorse qu'on appelle le grand « vermicelle belge, » ni du « modern-style » français, lequel empruntait presque toutes ses formes au monde sous-marin. Quand, par hasard, ce n'est pas

sombre et trapu, c'est tout simplement anglais. L'ensemble, abstraction faite des rares souvenirs du XVIIIe siècle, donne l'impression de quelque chose d'étoffé, de rabattu sur le sol, de dur et de géométrique, de « cubique, » en un mot, — ce mot étant le seul qui transpose, en une notion intellectuelle, pour le lecteur, l'ensemble des sensations que le visiteur a éprouvées.

Aussi, le meuble et la décoration intérieure, en Allemagne, ont-ils encore abouti à un échec. Nous en avons vu quelque chose, en 1910, à Paris, au *Salon d'automne*, dans les salles de l'Exposition des arts décoratifs de Munich. Il fallut, à cette époque, tout l'engouement irraisonné qu'on professait à l'égard des innovations exotiques pour se dissimuler la pauvreté de cette œuvre.

Mais il en va tout autrement de l'architecture même et de la décoration extérieure. Quand on parle du « goût décoratif » des Allemands, il ne faut point en juger par celui que la femme allemande déploie dans ses toilettes. Il ne faut pas en juger, non plus, par les articles de « camelote » débités dans le monde entier et tellement adaptés au goût des foules de tous les pays que, le plus souvent, ces foules la croient marchandise nationale. Une autre opinion tout aussi erronée est que l'architecture allemande se reconnaîtrait à sa surabondance d'ornemens parasites, à son faux luxe, à ses entassemens de figures et de surplombs. C'est juste le contraire qui est vrai. L'édifice allemand contemporain se reconnaît à ce qu'il y a, dans sa construction, de sobre, de massif et de sévère, — disons même de triste, et c'est son plus grand défaut. De grandes surfaces plates et nues, encadrées de hautes tiges droites, du sol aux combles, où les pleins l'emportent de beaucoup sur les vides, où les ornemens n'apparaissent que par petits groupes et généralement en retrait, au lieu d'être en saillie, les colonnes mêmes rentrantes dans le plan des façades, une matière très dure et compacte, des toits tombant très bas et encapuchonnant l'édifice : — voilà son caractère évident. Rien n'est plus éloigné du rococo, du *Zwinger* de Dresde ou des fantaisies de Louis II de Bavière. C'est une réaction totale, hautaine, brutale même contre tout ce que l'Allemagne, francisée au XVIIIe siècle, adora.

C'est ce qu'on trouve, par exemple, dans la *Surintendance* de Dresde, bâtie par Schilling et Graebner, dans le château Zlin, à Mähren, bâti par Léopol Bauer, dans les maisons bâties

par Paul Ludwig Troost, dans la Georgenstrasse, à Munich, dans la maison Lautenbacher bâtie par Emmanuel de Seidl, dans la maison Lautenschlager, à Francfort-sur-le-Mein, bâtie par Hugo Eberhardt, à la *Caisse d'Épargne* et le *Gymnase du Roi George*, de Dresde, bâtis par Hans Erlwein, la *Banque provinciale* de Dresde, bâtie par Lossow et Viehweger, pour ne citer que les plus connus. De même, encore, la villa du docteur Narda, à Blankenburg, en Thuringe, la maison des Anglais à Elberfeld, par Seidl et le château Wendorff dans le Mecklembourg, bâti par Paul Korff. Tout n'est point mauvais dans ces laborieuses combinaisons de styles anciens, nationaux ou autres. En tout cas, ces tentatives, relativement nouvelles, sont beaucoup moins malheureuses que les anciennes. L'art décoratif moderne, après tant de siècles inventeurs, est une adaptation plutôt qu'une création et une recherche d'appropriation des belles formes trouvées par d'autres à des besoins ressentis par tous. C'est un travail tout à fait conforme au génie allemand. Même à Berlin, dans les maisons, palais ou salles de concert bâtis par les Rathenau, les Gessner, les Endell, les Bischoff, les Berndt, les Schaudt, les Jaster et Herpins, les Klopsch, et surtout par Muthesius, on trouve d'heureuses appropriations.

Mais qu'est-ce qu'il y a d'allemand dans tout cela ? Rien du tout. Seuls, les philosophes ou apologistes de rencontre, comme Ostwald, prétendent voir, dans les constructions nouvelles de leur pays, des caractères spécifiquement germaniques. Les critiques d'art et les artistes savent mieux à quoi s'en tenir. Il n'est pas niable, — et ils ne nient pas, — que tout ce que l'art allemand a produit de bon, dans l'application décorative, soit venu d'Angleterre. « Nous ne saurions ni ne voudrions passer sous silence, — dit l'auteur de la notice sur l'*Industrie d'art en Allemagne*, en tête du catalogue officiel de l'exposition de Bruxelles, en 1910, — que les principes de réforme qui ont été par la suite pour notre industrie d'art comme la parole de salut, ont pris pour nous venir d'Angleterre, dans une proportion considérable, le chemin de la Belgique, et que dans ce pays de réalités industrielles, ils ont été, pour notre profit, dégagés tout d'abord d'un romantisme de mauvais aloi. Il n'y a pas un ouvrier d'art allemand qui puisse visiter cette exposition sans se remémorer les noms autrefois si souvent prononcés des Lemmen, des Finch, des Serrurier-Bovy, ou des Horta, mais

surtout de Henri de van de Velde... C'est de Muthesius, à la fois artiste et administrateur, et qui a pendant un temps étudié à fond l'organisation de l'enseignement industriel en Angleterre, que part, dans ce qu'elle a d'essentiel, la réforme radicale des écoles allemandes d'art industriel... »

La seule prétention des artistes d'outre-Rhin est d'avoir adapté aux conditions économiques de la foule et aux moyens de production mécanique, les idées venues d'Angleterre : « Le large esprit de réforme éthico-esthétique, dit le même auteur, à la conscience duquel se sont éveillés les temps nouveaux, dans les ateliers professionnels du groupe Morris ou aux tables de travail du groupe Ruskin, et qui s'est ensuite modernisé, socialisé, individualisé en Belgique d'une façon décisive, a pris, dans l'Allemagne contemporaine, un tel élan de croissance qu'il y régit en grande puissance l'Industrie, le Commerce et l'Art (1). » Cette prétention même est insoutenable. L'Angleterre avait donné, bien avant l'Allemagne, des exemples de cottages, de portails, de meubles, d'aménagement et de décoration intérieurs, fort simples et fort bon marché, du moins pour les bourses anglaises. Des architectes comme Baillie Scott et Voysey avaient travaillé dans ce sens bien avant les Allemands et Voysey avait même fait la théorie de ette pratique. On ne sait ce que signifient ces mots « modernisé, socialisé en Belgique, » lorsqu'on observe que ce souci de l'esthétique ne s'est pas arrêté, chez les Anglais, aux classes supérieures, mais qu'il a été porté, depuis bien longtemps, dans les projets d'habitations ouvrières et, depuis vingt ans, dans l'organisation des immenses *garden-cities*, qui sont des modèles. Tout ce que les Allemands ont de bon, dans cet ordre de choses, est anglais.

Un seul caractère nouveau se révèle dans les récentes constructions allemandes : le colossal ou le cyclopéen. Certes, ce caractère n'est pas nouveau dans l'architecture monumentale et commémorative, ni dans la statuaire qui en fait partie intégrante. La *Germania* du Niederwald, le monument de Barberousse et de Guillaume Ier, sur le Kyffhaüser, en Thuringe, par Geiger ; la statue d'Arminius, dans la forêt de Teutoburg ; la statue colossale de Bismarck, bien d'autres gigantesques entassemens de pierres ou de bronze avaient, dès longtemps, révélé ce

(1) Karl Scheffer. *L'Industrie d'art en Allemagne.* Catalogue officiel de la section allemande. Exposition universelle de Bruxelles, 1910.

goût immodéré de l'Allemand pour ce qui tient de la place. Ce qui est nouveau, c'est de le porter dans l'aspect extérieur de simples maisons de rapport, de banques, de gares de chemins de fer ou de magasins de nouveautés ; c'est de donner une structure cyclopéenne, en pleine ville d'affaires, le long d'une rue où roulent les tramways, à des édifices d'usage domestique et journalier, et d'évoquer, tout d'un coup, Thèbes ou Ipsamboul, à propos de rien. Cette innovation, la dernière en date, des architectes d'outre-Rhin, leur appartient bien en propre; mais elle n'est pas heureuse, et nul n'aura l'idée de la leur emprunter.

Dans l'art du décor de théâtre, il s'est produit aussi une évolution curieuse et fort inattendue. Du temps de Wagner, c'était un axiome que la mise en scène devait donner, aussi complète que possible, la vision de la réalité. S'il s'agissait d'une forêt, on devait se croire vraiment transporté en pleine ombre verte, sous des feuilles bruissantes, avec l'éclairage véritable et changeant que donne la nature; s'il s'agissait d'un intérieur, le jour ne devait venir que d'un côté, non de la rampe, et frapper inégalement les figures. Le détail des objets concourait à une illusion complète. Aujourd'hui, c'est tout le contraire : un schéma de décor suffit, une arabesque sur la toile suggère un nuage, un pan de terrain, une forêt; deux ou trois grands traits symbolisent des arbres ; quelques cubes sombres, l'intérieur d'un palais.

Pratiquement, c'est le retour au décor conventionnel, c'est-à-dire qui ne ressemble point à la nature. La seule différence, c'est qu'on a remplacé le mot « conventionnel » par le mot « stylisé. » Ainsi, tout l'effort du décorateur ancien tendait à meubler la scène de choses diverses et pittoresques pour amuser l'œil et l'occuper en même temps que l'oreille. Tout l'effort du nouveau est de vider la scène de tout ce qui n'est pas indispensable pour en suggérer, vaguement, le lieu. Tels sont les décors d'Adolphe Appia, et de Ludwig Sievert pour *Parsifal*, d'Ottomar Starke pour *Gudrun* et *Jules César*, de Walter Bertine pour *Aglavaine et Selysette*, de Fritz Schumacher pour *Hamlet*. D'autres décorateurs, au théâtre des Artistes, de Munich, ont appliqué plus ou moins heureusement ce programme. Au reste, il semble bien que cette réforme vienne encore d'un Suisse, Adolphe Appia, en même temps que deux autres Suisses, Hodler

et Dalcroze donnaient, dans divers domaines, des exemples très suivis de l'autre côté du Rhin. En parvenant au terme de cette étude, nous retrouvons donc ce qui nous a frappé, dès le début, dans cette école : l'imitation.

Ainsi, l'art allemand d'aujourd'hui, médiocre dans la peinture, détestable dans la sculpture, emprunté dans la décoration, est toujours une adaptation, plus ou moins heureuse, des styles étrangers. C'est pourquoi n'avait-il jamais, jusqu'ici, fait parler de lui. On pensait qu'il n'en ferait jamais parler : on se trompait. Le manifeste pour la destruction de la cathédrale de Reims est, à cet égard, un coup de maître. Ce texte où les sculpteurs, les peintres et les architectes se solidarisent avec les bombardiers, qui ont brisé nos statues du XIIIe siècle, n'est imité d'aucune œuvre ancienne, ne doit rien à personne : il est entièrement original. Il y a des exemples d'un pareil vandalisme, dans l'histoire : il est sans exemple que les artistes d'un pays se soient levés pour l'applaudir. Il faudrait, je ne dis pas pour les excuser, mais pour les comprendre, que, dans un délire d'ambition créatrice, ces hommes se fussent sentis capables de donner au monde un chef-d'œuvre en échange de celui qu'ils ont détruit. Or, ils ne le sont pas.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

ONZE MOIS DE CAPTIVITÉ
EN ALLEMAGNE

SOUVENIRS D'UN AMBULANCIER

II[1]

LES RIGUEURS DU COLONEL

Novembre-Décembre. — On trouve sur eux tout un bric-à-brac hétéroclite d'objets les plus divers. Ces découvertes et l'irritation qui en résulta chez nos geôliers entraînèrent pour nous les plus désastreuses conséquences. La haine du colonel s'en exaspéra davantage et se traduisit par un redoublement de cruauté.

Nous fûmes, plusieurs mois durant, jusqu'à l'heure où les efforts du Comité Suisse de la Croix-Rouge, s'exerçant en haut lieu, aboutirent à nous procurer un adoucissement de sort, traités comme le rebut des bagnes, non pas en prisonniers de guerre qui ont droit à l'estime et à la pitié.

Désormais, nous perdîmes jusqu'à notre état civil pour devenir, comme les forçats, de simples numéros. On nous barbouilla sur la poitrine un chiffre à la peinture rouge, répété sur une plaque à notre képi. Puis, le colonel inventa de séparer les Français, de les mélanger aux Russes par petits paquets. Cette promiscuité nous devint rapidement intolérable parmi ces pauvres gens malpropres et grossiers. Il défendit aussi de fumer,

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

de chanter, même de parler à voix haute. Par un raffinement de barbarie, il imagina encore de nous parquer comme des animaux. Sur son ordre, on tendit des fils de fer barbelés autour des écuries, ne laissant entre eux qu'un faible espace libre. Nous pouvions nous promener, nous apercevoir de loin, mais il était impossible de communiquer, de causer entre soi. A l'arsenal des punitions que j'ai énumérées, il en ajouta une supplémentaire et non la moins redoutée : le poteau de discipline.

Celui qu'elle frappait, sous le prétexte le plus futile, se voyait attaché plusieurs heures à un pieu, les mains liées derrière le dos. En hiver, cette immobilité forcée, sous les morsures du froid, était déjà terrible : elle devenait peut-être plus odieuse encore en été. La vermine qui nous dévorait transformait alors en véritable supplice chinois un châtiment d'apparence anodin. J'ai vu des hommes vigoureux sangloter sous les piqûres immondes, se tordre en des attaques de nerfs. Leur martyre grotesque était à ce point effroyable que les sentinelles elles-mêmes, saisies de compassion, venaient leur gratter le corps avec la crosse de leurs fusils.

Le soir venu, on nous verrouillait dans les écuries où nous nous trouvions si fort entassés qu'il fallait, faute d'espace pour se retourner, dormir une nuit couché sur le côté droit et la suivante sur le côté gauche. On peut aisément supposer l'odeur infecte et répugnante qui s'exhalait de cette étable humaine.

De jour en jour aussi, déclinait notre santé épuisée dans cet enfer par les privations et s'avilissait notre dignité d'homme si atrocement soumise à ce *hard labour* moral. Des murs, des palissades, des grilles, des armes sans cesse braquées sur nous, tel était notre horizon ; des menaces, des insultes, des voies de fait, notre réconfort et notre soutien. Il se produisit des cas de folie soudaine, de délire hypocondriaque ou furieux. L'infirmerie ne désemplissait plus. Chaque nuit, nous devions transporter sur des civières, au lazaret, des malheureux en démence. Le docteur B... s'indignait, protestait, mais le colonel demeurait inflexible.

Dans ces affreuses conjonctures, survint par bonheur un événement qui nous rendit un peu de courage, nous apporta quelque consolation.

Le capitaine von P... nous rendait de fréquentes visites; il nous annonça, vers la mi-novembre, une nouvelle accueillie par des transports de joie :

— Vous allez pouvoir, déclara-t-il, écrire en France, à vos parens, à vos familles, et, si la Suisse consent à servir d'intermédiaire, vous pourrez également recevoir les réponses, ainsi que les mandats qui vous seront adressés.

Le jour même, on nous distribua du papier et des enveloppes, et nous commençâmes, avec l'émotion que l'on devine, à tracer nos lettres au crayon, l'encre demeurant prohibée, j'ignore pour quelle raison saugrenue. Les sous-officiers ramassaient le lendemain un abondant courrier; mais alors premier contretemps et pénible déception. Nos épîtres, beaucoup trop longues, ne seraient pas expédiées. Il fallait les écourter, les réduire à dix lignes au plus, nous borner à fournir des renseignemens sur notre santé, sans glisser la moindre allusion à la guerre, à l'existence que nous menions au camp. Ainsi expurgée, notre pauvre correspondance put enfin partir. Trois longues semaines s'écoulèrent dans une anxieuse impatience. Au commencement de décembre, les réponses nous parvinrent enfin, fidèlement transmises par la Croix-Rouge de Genève. C'étaient les premières nouvelles de France, des nôtres, du foyer perdu mais toujours bien-aimé. Malgré leur concision obligée, nous les dévorions les yeux pleins de larmes, apprenant, les uns, quelque avis favorable, d'autres, hélas! plus nombreux, des ruines et des deuils.

La plupart des envois contenaient des mandats, qui se multiplièrent les mois suivans. Nous les touchions régulièrement, mais on ne nous remettait jamais plus de cinq marks (6 fr. 25) à la fois et par semaine, de crainte sans doute d'évasion.

Dans notre pitoyable détresse, cette petite somme représentait une fortune; mais comment l'employer, puisque nous ne trouvions quoi que ce fût à acheter dans notre prison et qu'il était interdit de rien faire venir du dehors?

Le sens pratique de nos ennemis, leurs instincts de lucre et de profit se manifestèrent dans l'occasion de la façon la plus heureuse pour nous. Dès qu'on connut à Bautzen que les Français avaient reçu de l'argent, le commerce local s'émut, assaillit le colonel de sollicitations pour être autorisé à tenir boutique au camp. Il refusa tout d'abord; mais, sur les instances des autorités civiles, finit par consentir.

Un matin glacé de décembre, comme la neige tourbillonnait en épais flocons, nous fûmes avisés qu'une cantine s'installe-

rait dans l'après-midi. Déjà des charpentiers travaillaient à construire près des cuisines un appentis en planches. Elle s'ouvrit, en effet, quelques heures plus tard, et ce fut une belle ruée d'affamés à la porte de l'étroite échoppe. Trois mille cinq cents Français et Russes piétinaient, se bousculaient dans la boue, sous les rafales. Grelottans, transis de froid, nous ressemblions à ces marmiteuses théories de claque-dents qu'on voit s'écraser à l'entrée des fourneaux populaires. A grands coups de crosse sur les reins des plus impatiens, les sentinelles mettaient un peu d'ordre dans cette cohue famélique.

Le bienheureux débit vendait de la charcuterie, du sucre, du miel, de la margarine, du cirage, des cartes postales. Il fut dévalisé en un quart d'heure ; seul, le cirage, luxe pour nous vraiment superflu et de ressource alimentaire plutôt nulle, resta pour compte au tenancier.

Cette cantine, toujours suffisamment approvisionnée, rendit les plus appréciables services à ceux qui pouvaient disposer de quelque argent. Elle permit aux plus fortunés de corser l'indigent menu de nos repas et de venir en aide à leurs compagnons moins favorisés. La plus touchante solidarité s'établit, en effet, entre camarades de gamelle ; une sorte de roulement s'organisa ; à tour de rôle, dans la limite de ses moyens, celui qui « était de mandat » se chargeait d'alimenter la popote collective.

RESSOURCES D'AFFAMÉS

Décembre-janvier. — Les Russes n'étaient pas aussi privilégiés et ne recevaient aucun envoi. Leurs maigres économies s'épuisèrent vite, et le cantinier, bien entendu, refusait tout crédit. J'ai montré leur insatiable appétit ; notre ordinaire de famine ne pouvait leur suffire ; on les voyait rôder par tout le camp, comme des loups. Nous les secourions de notre mieux, mais nous étions nous-mêmes presque aussi boulimiques. Nécessité rend inventif : ils trouvèrent le moyen d'assouvir leur faim sous le nez des sentinelles, qui mirent longtemps à s'apercevoir de l'ingénieux « chapardage » qui s'accomplissait à leur barbe.

A la corvée de pommes de terre, pendant que l'un d'eux amusait l'attention des surveillans, ses camarades se hâtaient

d'emplir leurs vastes poches des tubercules convoités. Dissimulés sous leurs manteaux, ils en dérobaient ainsi quotidiennement plusieurs kilogrammes. De retour avec ce butin, ils commençaient une étonnante cuisine. A l'aide d'ustensiles primitifs, bidons coupés par le milieu, boîtes de conserves auxquelles on avait adapté un manche pour les transformer en poêlons, ils faisaient sauter les « patates » dans la margarine que fournissaient les Français. Un suave parfum de « frites » se répandait dans l'atmosphère, et, pour en déguiser l'âcreté caractéristique, nous brûlions du sucre, sous prétexte de chasser les mauvaises odeurs. Il s'établit ainsi tout un commerce clandestin, qui rappelait aux Parisiens les guinguettes de la banlieue. Nous venions tous les jours, pour quelques sous, faire remplir nos écuelles, nous procurer un savoureux supplément de ration pour accompagner nos harengs et nos saucisses.

Hélas! ces délectations culinaires n'eurent, elles aussi, qu'une durée trop brève. Cette anormale consommation de pommes de terre finit par intriguer l'économat. On prit l'habitude de fouiller les corvées. Il fallut renoncer à notre régal préféré.

Les Russes, alors, se rabattirent sur la chasse aux souris qui pullulaient dans les baraques. Ils tendaient des pièges aux rongeurs, en attrapaient toutes les nuits un bon nombre. Les prisonnières étaient soigneusement engraissées dans de grandes cages fabriquées à cette intention. On les gavait de restes et de débris, telles des oies d'Alsace ou du Périgord. Lorsqu'elles semblaient dodues à point, on les sortait de leur épinette pour les tuer et les dépecer. Fricassées dans la margarine, les bestioles se transformaient en ragoût hautement apprécié. Je n'ai jamais voulu, quant à moi, tâter de cette douteuse ratatouille ; des camarades, moins difficiles, m'ont affirmé que la saveur en était agréable et rappelait celle des mauviettes. Je leur laisse la responsabilité de cette indulgente appréciation.

Huit jours environ avant la Noël, nous eûmes une joyeuse surprise : les premiers colis postaux arrivèrent de France. Leurs destinataires furent appelés à la *Kommandantur*, où eut lieu la première distribution. Je laisse à penser le plaisir, l'émotion attendrie avec laquelle leurs fortunés possesseurs développaient ces paquets. Déjà vieux de deux mois, le contenu s'en trouvait pour la plupart malheureusement avarié. Le pain, entre autres, complètement moisi, était immangeable. Les

boîtes de conserves, les salaisons, par bonheur, avaient mieux résisté. Nous partageâmes fraternellement ces provisions, qui nous servirent à passer de façon moins lugubre les nuits du Réveillon et du Jour de l'An, arrosées par quelques rasades de mauvais rhum que le cantinier consentit à nous procurer dans le plus grand secret, à beaux deniers comptans.

Les mois qui suivirent, le nombre des colis postaux augmenta de telle sorte qu'il en parvenait à peu près tous les jours. On commanda des corvées avec une voiture pour aller les chercher à la gare. C'était, pour ceux qui se voyaient désignés, l'occasion d'une joie nouvelle que de pouvoir sortir du camp, de traverser la ville, de reprendre un peu contact avec le mouvement et la vie.

Le colonel, qui regrettait évidemment son impuissance à s'opposer à ces envois, donna les ordres les plus stricts pour la surveillance de leur livraison. Les ballots devaient toujours être ouverts en présence d'un officier, et tous les journaux, les imprimés qui pouvaient servir d'enveloppe aux victuailles étaient impitoyablement déchirés, par crainte que nous pussions y trouver quelque indication sur la guerre et la marche des événemens.

Il finit même par faire examiner les conserves, de peur qu'on n'y eût glissé quelque correspondance clandestine. Plus encore et mieux que le terrible Messer Grande de Casanova, ce hobereau de Poméranie était un inquisiteur soupçonneux et subtil.

Ces colis postaux, par leur abondance et leur variété, nous sauvèrent de la famine. Grâce au supplément de nourriture qu'ils nous procuraient, notre santé, altérée par les privations, commença de se rétablir. Leur profusion stupéfiait nos gardiens qui plaisantaient, nous traitant d'ogres et de Crésus. Assurément, ils pouvaient nous porter envie, car ils étaient alors réduits à la portion congrue, et la population civile, sévèrement rationnée, ne trouvait rien à acheter chez les fournisseurs sans être munie d'une carte de consommation spéciale.

LES PRISONNIERS AU TRAVAIL

Février-Mars. — Dans les premiers jours de mars, la main-d'œuvre commençant à manquer sérieusement en Allemagne, des ordres arrivèrent de Berlin, prescrivant d'utiliser au mieux

les « aptitudes professionnelles » des prisonniers. Le travail, au début, n'était pas obligatoire ; mais ceux qui le refusaient s'exposaient à de telles vexations qu'ils ne tardaient pas à se soumettre, encore qu'il fût contre toutes les lois de la guerre de leur imposer une pareille exigence.

On fit donc passer dans les chambrées des listes où chacun dut inscrire le métier qu'il exerçait et la besogne s'organisa avec cet esprit d'ordre et de méthode qui caractérise les Allemands.

Parmi les Russes se trouvaient un grand nombre de cordonniers et de tailleurs, auxquels nous avions eu précédemment recours pour rapetasser, moyennant quelques sous, nos chaussures et nos guenilles. On les employa à la confection des souliers et des vêtemens militaires. Ils s'acquittaient volontiers de cette tâche qui, toute mal rétribuée qu'elle fût, rapportait aux plus habiles quatre à cinq marks par semaine. De même les selliers se virent astreints à fabriquer des sacs et des harnais pour l'armée ; les forgerons, des ferrures, des écrous et des rivets. Mais alors surgirent des difficultés qui faillirent tourner au conflit. Les sous-officiers français et russes s'entendirent, révoltés à la pensée que le travail de leurs hommes dût profiter à l'ennemi. Par la voie hiérarchique, ils adressèrent courageusement une réclamation à la *Kommandantur*. La réponse du colonel ne se fit pas attendre : le lendemain, les auteurs de la plainte étaient punis de quinze jours de cellule et, dans chaque atelier, un piquet de landsturm en armes, fusils chargés et baïonnette au canon, surveillait et stimulait les ouvriers.

Notre cher *Oberst* crut néanmoins devoir en référer à Berlin. La réponse qui lui parvint donne bien la mesure de la cautèle et de l'hypocrisie germaniques. Les prisonniers demeuraient libres de se refuser à travailler directement pour l'armée, mais ils ne jouissaient pas de la même faculté à l'endroit des entreprises privées, comme si la production de celles-ci ne se trouvait pas, depuis la mobilisation, réquisitionnée tout entière pour les fournitures militaires. Deux mois plus tard au surplus, cette tartuferie était elle-même jugée inutile et, sans plus de distinction, le travail obligatoire imposé à tout le monde.

Les Français internés à Bautzen, étant pour la plupart des paysans et des cultivateurs, eurent la bonne fortune de se voir employés comme jardiniers et ouvriers agricoles chez les propriétaires des environs. La Saxe est, justement fière de ses

cultures de roses qui sont l'orgueil traditionnel du royaume. Ce fut pour tous ces ruraux un bonheur et un réconfort que de reprendre leur vie au grand air, d'échapper à l'oppression des murailles et des palissades, de piocher et de fouir au printemps dans les enclos fleuris. Au mois d'avril, on répartit même chez les fermiers d'alentour les plus capables et les plus dociles pour aider aux travaux des champs. Les postulans étaient nombreux à solliciter une faveur qui leur donnait l'illusion d'une liberté relative.

En somme, et toutes réserves faites sur le but réel poursuivi par les Allemands, le travail fut une distraction pour les prisonniers, en même temps qu'une diversion salutaire aux angoisses et aux humiliations de la vie quotidienne. Ils pensaient moins à leurs misères, le temps passait plus vite et, la fatigue aidant, ils dormaient mieux, la nuit venue, sur leur litière de paille.

Les infirmiers avaient toujours joui, grâce au docteur B..., d'un traitement privilégié. Nous touchions même une solde, 5 marks 80 pfennig (7 fr. 25) tous les dix jours, et, à partir de janvier, on nous attribua l'ordinaire du soldat allemand, de sorte que nous étions à peu près nourris et beaucoup moins à plaindre sous ce rapport que nos autres camarades.

En dehors de nos obligations à l'égard des blessés et des malades, nous fûmes à cette époque et jusqu'à la fin du printemps très pris par une besogne nouvelle : la vaccination préventive contre le typhus et le choléra.

Une épidémie venait de se déclarer à F..., dont les progrès parurent bientôt redoutables. Des ordres sévères arrivèrent de Berlin, enjoignant de prémunir contre elle tous les prisonniers sans exception. Chacun d'eux devait recevoir trois coups de lancette sur la poitrine ou sur les bras. En deux mois, sous la surveillance des majors, nous fîmes ainsi plus de vingt mille piqûres assez douloureuses et qui provoquaient une forte fièvre.

Les Français, habitués à être vaccinés au régiment, ne se révoltèrent pas trop contre cette nécessité ; il en allait autrement des Russes dans leur méconnaissance absolue des procédés d'hygiène les plus élémentaires. La plupart répugnaient à une contrainte qui terrifiait leur ignorance. Persuadés qu'on voulait leur inoculer du poison, ils cherchaient à se dérober par tous les moyens, ce qui nous imposait une police de contrôle des plus pénibles et des plus malaisées.

Cette épouvante puérile aboutit à une catastrophe. Un *moujik*, originaire du gouvernement de Toula, préféra se trancher la gorge avec son couteau plutôt que de subir l'horrifique ponction. On apporta, la trachée béante, le malheureux à l'infirmerie. Pansé, recousu, interrogé, il répondit avec force signes de croix qu'il aimait mieux mourir que d'être voué au diable qu'on voulait lui « mettre dans le corps. » Il mourut, en effet, le lendemain, stoïque, résigné, entêté jusqu'au bout dans sa folie mystique, sans avoir pu recevoir les consolations suprêmes d'un pope, appelé en toute hâte et qui n'arriva que pour l'enterrement.

Pour récompenser les ambulanciers de leur zèle, on leur avait ouvert l'accès de la cantine allemande, plus abondamment fournie que la nôtre et, munis d'une carte permanente, il leur fut permis de franchir sans encombre les portes intérieures du camp, toujours gardées par des sentinelles.

Cette cantine occupait un assez vaste bâtiment dans l'avant-cour de la caserne d'artillerie. La salle principale, grande, claire, aérée, était agréable et proprette, peinte en vert à réchampis blancs avec une profusion d'arabesques et de rinceaux. Des tables recouvertes de toile cirée, des bancs de chêne massif en constituaient le seul mobilier avec un grand portrait chromolithographié du Kaiser, en uniforme de cuirassier blanc. Derrière une sorte de guichet semblable à ceux qu'on voit dans les banques, le cantinier, un Saxon corpulent et réjoui, vendait, pour quelques pfennig, de la bière, du pain, du chocolat, des conserves et l'innombrable variété des *delikatessen* d'outre-Rhin. L'alcool, même le vin étaient rigoureusement interdits.

Je profitais fréquemment de l'autorisation qui nous était accordée et traversais, pour me rendre à la gargote, l'avant-cour dont j'ai parlé. Un spectacle tous les jours pareil s'offrait alors à mon regard. On instruisait les recrues, au milieu d'un vacarme assourdissant de commandemens et de clameurs. Vêtues en *feldbraü* de pied en cap, la tête coiffée de la petite calotte ronde, le casque suspendu à l'épée-baïonnette, le sac pesamment chargé aux reins, elles manœuvraient lourdement, effectuant les exercices du maniement d'armes, les mouvemens de l'école du soldat, d'escouade et de section.

Aux portes du quartier, une foule avide, curieuse, enthousiaste, s'écrasait derrière les grilles. Elle saluait les soldats de

ses applaudissemens, de ses *hoch*, de ses *hurrah*. Évidemment, dans sa pensée, des troupes si bien entraînées, si vigoureusement conduites, si merveilleusement équipées, ne pouvaient que voler à la victoire... *Deutschland uber alles*. Calais, Londres, Paris, Pétrograd, ne tarderaient plus à succomber; le pas du Michel allemand allait bientôt marteler leurs avenues triomphales : la paix suivrait alors, la paix dans l'opulence et la ripaille.

Le temps passait cependant; semaine après semaine, il s'écoulait avec lenteur. Les victoires escomptées n'arrivaient guère vite ; en revanche, là-bas, sur la Vistule et sur l'Yser, dans les boues polonaises et dans les tranchées de l'Argonne, Michel, le bien-aimé, le glorieux, l'invincible Michel succombait en masses épouvantables, et, devant la caserne, maintenant aux trois quarts vide, le public se faisait rare, moins bruyant et plus réservé. En revanche, beaucoup de femmes, vieilles mères en deuil ou pleurantes jeunes filles, venaient une dernière fois embrasser, avant son départ, l'enfant ou le fiancé qui s'en allait sans joie vers l'inconnu de la mitraille et de la mort.

A la cantine, je retrouvais naturellement beaucoup de troupiers allemands. Certains grommelaient sur mon passage ou me lançaient de mauvais regards. Beaucoup, au contraire, cherchaient à m'adresser la parole, et d'aucuns s'enhardissaient à m'offrir un verre de bière, auquel je ripostais par le don d'un cigare, sous les yeux narquois du cantinier, qu'amusait cet échange de politesses dont profitait son commerce. J'eus même l'occasion de m'entretenir en français avec un *gefreïte*, serveur dans une brasserie de la place Pigalle avant la guerre, qui n'avait pas assez de regrets pour sa vie montmartroise.

Je comprenais suffisamment l'allemand pour saisir ce qui se disait autour de moi. Les jeunes soldats qui n'étaient pas encore allés au feu conservaient en général leur confiance et leurs illusions; mais les autres, ceux qui revenaient du front, avaient perdu tout enthousiasme et les désabusaient péniblement par le récit des maux et des horreurs qu'ils avaient traversés.

L'impression était bizarre et paradoxale de se trouver attablé côte à côte en uniforme, d'échanger des santés avec l'ennemi, et quel ennemi! Le frère de ce gros garçon placide et blond s'est couvert de crimes en Belgique, en France; lui-même ira bientôt le rejoindre, tirer sur mes compatriotes, incendier et dévaster mon pays, en attendant que le sien soit à son tour sac-

cagé, et nous sommes ici à causer pacifiquement, à tout le moins sans colère !

Belle matière à philosopher, sans doute, si j'en avais eu le temps et le courage.

LUEURS D'ESPÉRANCE

Mai, juin. —

> Le temps a quitté son manteau
> De vent, de froidure et de pluie...

Sans transition, le soleil et la chaleur ont succédé aux brouillards, à la neige, aux averses. Le réveil de la nature exerce sur nous, sur nos sentimens et notre moral, sa bienfaisante influence. L'homme est ainsi fait qu'il subit sans s'en rendre compte l'ascendant des phénomènes extérieurs, participe inconsciemment à leur mélancolie comme à leur allégresse.

Le renouveau nous trouvait donc moins déprimés, l'âme mieux affermie, prompte à saisir la plus légère espérance. Les circonstances, d'ailleurs, contribuaient à retremper notre courage. Avec le temps, sans précisément se relâcher, la discipline était devenue moins implacable. Uniquement préoccupé des Russes, le colonel, en retour, laissait les Français à peu près tranquilles. Quoi qu'il en eût, au reste, il lui fallait bien à présent mettre un frein à ses fureurs comme à ses fantaisies pénitentiaires. Des commissions mixtes hispano-suisses de la Croix-Rouge, accompagnées de médecins et d'officiers d'état-major, parcouraient dans toute l'Allemagne les différens dépôts de prisonniers, recevant les doléances, signalant les abus, réclamant les améliorations qu'elles jugeaient nécessaires. Soucieux de ménager l'opinion des neutres, on tenait un compte sérieux à Berlin de leurs observations. Elles accomplirent ainsi la plus utile besogne, sauvèrent bien des vies humaines, et l'on ne saurait trop leur marquer une juste reconnaissance.

Nous reçûmes à différentes reprises leur visite à Bautzen. Comme elles étaient annoncées à l'avance, on juge l'émoi, le branle-bas général de nettoyage et de mise en état qu'elles provoquaient au camp. Tout le monde passait à la douche; les rations étaient ce jour-là plus abondantes; nous recevions du fil et des aiguilles pour réparer nos effets.

Fut-ce la conséquence heureuse d'une de ces visites? L'au-

torisation bien imprévue nous fut accordée de faire un peu de musique pour nous distraire et passer le temps des longues soirées d'été. Un groupe d'exécutans fut bientôt constitué parmi les paysans russes. Les instrumens manquaient, une quête nous permit d'acquérir accordéons, mandolines et guitares. Chaque soir, après la soupe, s'organisaient des concerts en plein air. Allemands et Français écoutaient avec une surprise ravie les chants populaires russes, les mélodies sibériennes au charme plaintif, celles de l'Oural, plus prestes et saccadées de rythme. D'autres fois, les musiciens entonnaient un air de danse et les bons *moujiks* ne résistaient pas à cet appel entraînant. Aux premières notes, ils bondissaient et tous leurs pas nationaux se succédaient dans une pittoresque confusion : valses et mazurkas polonaises scandées de coups de talons et de claquemens de mains; *canaïca* tourbillonnante, *kastachouck* acrobatique de l'Ukraine. Je me rappelais la saison russe au Châtelet, mais combien ici le spectacle était plus « nature » et plus vrai, plus sincère aussi la conviction empreinte au visage des danseurs, émus par le souvenir de leurs fêtes villageoises, sans rien d'apprêté ni d'artificiel, de tout ce que l'argot boulevardier a baptisé irrévérencieusement : du « chiqué ! »

Je n'assistais pas toujours à ces concerts. Le docteur B... m'avait pris en intérêt et m'invitait, plusieurs fois par semaine, à venir causer avec lui dans la chambre qu'il occupait à la caserne. Le but apparent de nos réunions était d'augmenter par ses enseignemens et ses conseils mes connaissances pratiques d'infirmier. En réalité, je soupçonne le matois Esculape d'avoir simplement cherché à se perfectionner dans l'usage du français. Le fait est que nous parlions plus souvent grammaire et syntaxe que pansemens ou chirurgie opératoire. Je goûtais à ces visites un agrément réel, trouvant un fauteuil confortable, une tasse d'excellent café et de temps à autre des journaux allemands que j'étais autorisé à parcourir et qui, bien que de source ennemie, par conséquent suspecte, me donnaient des nouvelles de la guerre.

Bientôt, une joie plus grande allait m'être réservée.

Le dernier jeudi de mai, notre dépôt était pour la troisième fois parcouru par une de ces commissions sanitaires dont j'ai parlé. J'étais à mon poste au lazaret, quand je vis le docteur s'approcher d'un officier qui tenait une longue liste à la main,

échanger avec lui quelques rapides paroles. Presque aussitôt, celui-ci vint à moi et me dit que, désigné par le ministère de la Guerre, je devais être incessamment rapatrié et, par la Suisse, dirigé vers la France.

La surprise, l'émotion, le bonheur, me clouèrent sur place; je demeurai stupide, tournant mon képi entre mes doigts.

Croyant que je n'avais pas compris, le major B... voulut me confirmer l'heureuse nouvelle, ajoutant que mon départ n'était plus qu'une question d'heures.

On juge de ma joie. J'avais grand'peine à m'empêcher de crier. Ainsi, l'affreux cauchemar touchait à son terme! Finies les longues misères, le froid, la faim, la crainte perpétuelle et les déshonorantes humiliations. Je cessais d'être moins qu'un esclave, je redevenais un homme. Encore un peu de temps, — si peu! — et ce serait de nouveau la France, le retour auprès des miens dans la douceur du foyer enfin retrouvé. « Joie, joie, joie, pleurs de joie! »

Après le départ de la commission, nouvel étonnement. Le capitaine von P... me fit appeler pour me demander :

— Vous n'êtes presque plus un prisonnier, que puis-je faire qui vous serait agréable?

Je répondis en sollicitant la permission de sortir, de visiter Bautzen, cette ville que je ne connaissais pas et qui me gardait depuis bientôt dix mois. Elle me fut immédiatement accordée.

Le jour même, à deux heures, accompagné pour me servir de guide par le secrétaire du capitaine, un étudiant de vingt-trois ans qui parlait suffisamment le français, je me mettais en route.

Pour la première fois après si longtemps, j'éprouvais la volupté de marcher librement. Il faisait beau, les rues ensoleillées me semblaient superbes, et splendides leurs magasins cependant bien modestes. Les passans s'ébahissaient à la vue de mon uniforme, quelques gamins nous poursuivaient, criant : « Franzose, franzose! » Chemin faisant, mon compagnon me décrivait en conscience les curiosités de l'endroit. L'esprit ailleurs, je n'ai pas retenu grand'chose de ses explications; je crois me souvenir pourtant de certaine maison, occupée par une boutique de nouveautés, où Napoléon passa la nuit du 20 mai 1813, veille de la bataille de Bautzen. Il me montra encore la cathédrale Saint-Pierre, de style romano-gothique, mais sans grand caractère et les ruines du château royal

d'Ortenbourg. Un moment, nous nous assîmes sur les bords d'un étang fleuri, où sommeillait un vieux moulin. L'étudiant avait arrêté ses commentaires. Nous nous taisions, hésitant à parler, à nous interroger mutuellement. Une gêne insurmontable retenait sur nos lèvres l'expression des sentimens même les plus banaux. Pourtant, cet étranger était courtois, bien élevé, complaisant. Un an plus tôt, nous eussions conversé avec intérêt, pris plaisir à notre rencontre et comme l'autre jour, à la cantine allemande, je réfléchissais, malgré moi, à l'absurde cruauté de la guerre.

UNE ATTENTE DOULOUREUSE

Juin-Juillet. — Je dormis mal cette nuit-là. Un énervement, trop facile à comprendre, me tenait éveillé. Je me tournais, me retournais dans mon lit, sans trouver le sommeil. Dès l'aube, j'étais debout à m'occuper fébrilement de mon bagage. Les camarades m'entouraient, venant me féliciter, m'accabler aussi de commissions sans nombre. Pauvres gens et pauvre moi, bien des jours s'écouleraient encore avant l'heure bénie de la délivrance qui me permettrait de m'en acquitter!

La journée passa, puis celle du lendemain, encore une autre après, sans que je fusse appelé à la *Kommandantur*. A la lettre, je ne vivais plus : le temps paraissait à mon impatience d'une longueur intolérable. Dans mon agitation, je vaguais de baraquement en baraquement, questionnant les uns et les autres, cherchant dans leurs réponses un apaisement à l'inquiétude qui me dévorait.

Les semaines s'éternisaient et rien, toujours rien. Une morne tristesse succédait à l'enivrement qui m'avait transporté. Tant de fois déjà, le bruit avait couru du rapatriement de certains prisonniers, grands blessés reconnus impropres à faire campagne, de l'échange du personnel sanitaire, ambulanciers et médecins! Cette mesure d'humanité ne s'était jamais réalisée. Je possédais, il est vrai, l'assurance formelle d'un officier, mais celui-ci ne se trompait-il point? n'était-ce pas de sa part un jeu cruel et décevant?

Mon abattement ne connut plus de bornes lorsque j'appris l'entrée en jeu de l'Italie.

Comment continuer à espérer, maintenant que l'Alle-

magne fermait sa frontière suisse, que nul train ne partait plus dans cette direction, que la fureur s'exaspérait davantage contre les nations latines?

Je tombai alors dans une véritable hypocondrie, malgré les affirmations et les encouragemens que me prodiguait le docteur B... Ce fut la plus lamentable période de ma captivité. Heureusement pour ma santé, elle fut de courte durée. Une épidémie de dysenterie qui éclata sur ces entrefaites vint m'arracher aux sombres pensées où je m'absorbais. Il y eut soudain au lazaret un travail intensif auprès des malades qui devint une diversion salutaire à la neurasthénie qui me gagnait. A soigner de plus éprouvés que moi, j'en oubliais un peu ma propre affliction. En même temps, les lettres que je recevais de Paris contribuèrent à rétablir ma confiance ébranlée. Elles me faisaient comprendre à mots couverts qu'après de longues difficultés qui les avaient suspendus, les échanges de prisonniers allaient reprendre prochainement. Du moins, était-ce l'interprétation qu'en mes instans d'optimisme je me plaisais à leur attribuer, car il n'était pas toujours facile de déchiffrer les *rébus* compliqués sous lesquels la sollicitude des nôtres s'ingéniait à dissimuler les renseignemens qu'on essayait de nous communiquer. Au début, revenaient continuellement des allusions à la santé d'une certaine sœur Marianne qui se rétablissait avec lenteur, à la besogne épineuse d'un jardinier nettoyant progressivement ses parterres des loirs qui les infestaient. Symbolisme un peu bien transparent qui n'avait pas tardé à exciter la méfiance de nos gardiens et leur faisait impitoyablement supprimer ou « caviarder » les trop naïves épîtres. Il avait fallu trouver autre chose et souvent les tortueuses énigmes soumises à notre perspicacité prenaient la tournure de véritables casse-têtes.

Juillet était venu accablant et torride. L'épidémie semblait définitivement enrayée; nous chômions au lazaret et je retombais dans ma tristesse et ma lassitude, lorsque le 16, vers deux heures, date à jamais inoubliable pour moi, je fus tout à coup convoqué à la *Kommandantur*. Je me rappelle encore le tumulte d'émotions qui m'agitaient durant que je traversais les cours sous l'éclatant soleil. Mes jambes se dérobaient sous moi quand je poussai la porte. Était-ce cette fois la délivrance?

Le capitaine von P... me tend un papier. Les yeux brouillés,

j'y jette un regard rapide. C'est ma feuille de route et mon départ est fixé au lendemain. Je voudrais parler, crier mon bonheur, mais le colonel est présent et sa vue arrête les paroles sur mes lèvres. Je remercierai plus tard; un bref salut militaire, demi-tour et me voilà dehors. Par exemple, sitôt hors de vue, je me mets à gambader, à « piquer un chahut » échevelé. Mes nerfs exacerbés me trahissent, j'éclate d'un rire convulsif qui se termine par une crise de larmes.

Un peu calmé, je cours à la cantine avaler un *moss* de bière qui n'étanche qu'à peine une soif ardente et subite; puis je me dirige vers les baraquemens annoncer la bonne nouvelle à mes camarades. Aussitôt, comme il y a deux mois, je suis assailli de demandes et de prières. Tous veulent écrire, me supplient de leur servir de courrier. Si je me laissais faire, j'emporterais plus de quinze cents lettres. A mon profond regret, force m'est de refuser. Je serai certainement fouillé avant de monter dans le train et le seul résultat de ma complaisance serait une punition qui me retiendrait de longs jours encore à Bautzen. Je me contente de noter dans ma mémoire, aussi soigneusement que je puis, les instructions variées dont on me charge et de promettre de les exécuter. Je me hâte d'expédier mes adieux forcément pénibles aux pauvres gens que je dois laisser derrière moi en proie à toutes les affres de la captivité; ils s'accrochent à moi, m'embrassent en pleurant, me conjurent de porter des nouvelles aux leurs; je ne m'arrêterai un peu longuement qu'à l'infirmerie, auprès d'un malheureux garçon charmant etcultivé, qui agonise douloureusement, une balle dans le poumon gauche, pour lui dire un au revoir menteur, à l'instant d'une séparation que je pressens trop bien devoir être éternelle.

LA DÉLIVRANCE

Le lendemain, après une nuit blanche, bien avant l'instant fixé pour le départ, j'étais debout, contemplant sous la jeune lumière le morose panorama de ces cours, de ces écuries où j'ai vécu les onze mois les plus cruels de ma vie et que je vais quitter pour toujours. Absurdement, le récitatif de *Faust :* « Salut, ô mon dernier matin! » s'évoque à ma mémoire et je m'empêche à grand'peine de le fredonner.

A six heures, alors que nos camarades se trouvent déjà au

travail, après la visite et la fouille minutieuse que j'ai prévues, on nous rassemble derrière les grilles de la caserne, et l'on nous mène à la gare sous la conduite d'une section de landsturm. Nous sommes peu nombreux, une dizaine environ, mais ce chiffre va s'augmenter sans cesse au cours de notre longue traversée de l'Allemagne du Sud, si bien qu'il dépassera quatre cents à notre arrivée à Constance. Le train est composé de voitures de quatrième classe à notre usage, d'un wagon de seconde pour les médecins et provient du camp voisin de Liegnitz. Par les portières de joyeuses rumeurs nous accueillent : ce sont d'autres infirmiers, libérés comme nous, qui saluent notre arrivée.

La machine s'ébranle. Bautzen diminue, s'estompe, puis disparaît à l'horizon. Nous traversons des champs, des plaines coupées de vastes landes, d'opaques forêts de sapins. Un babil désordonné emplit d'un pépiement de volière la caisse roulante qui nous cahote sans pitié. Jamais époux partant en voyage de noces, après un mariage d'amour, n'ont vécu plus délicieuses minutes, goûté extase comparable à la nôtre. Notre confort est cependant bien rudimentaire, le trajet s'annonce long et fatigant, le sommeil presque impossible sur les dures banquettes de bois où nous nous tenons entassés ; n'importe, nous allons vers la France ; cet air que nous respirons, c'est celui de la liberté, bientôt celui de la Patrie !

Dresde, premier et long arrêt. Sous le hall de la vaste gare, nous n'apercevons rien de la *Florence du Nord :* la belle ordonnance de ses avenues nous échappe, comme la splendeur de ses édifices. Nous sommes autorisés à descendre sur le quai où nous pouvons acheter du tabac, du pain, des saucisses et autres victuailles. Il en sera de même dans toutes les villes où nous passerons.

Chemnitz, Bamberg, Erlangen, Auxbach, Ulm, à chaque station s'allonge notre train accru de wagons nouveaux. La chaleur et la fatigue aidant, je somnole tant bien que mal, et c'est dans une demi-torpeur que j'entrevois les campagnes bavaroises semées de champs de blé, de seigle, d'avoine où s'affairent à la moisson des prisonniers français et russes qui agitent leurs coiffures à notre passage.

Au matin du quatrième jour, nous apercevons enfin les flots agités d'un grand lac. Quelques tours de roue encore ; la flèche élancée d'une église gothique poignarde le ciel : c'est Constance,

terme de notre voyage en Allemagne. Nous sommes aux portes de la Suisse.

Nous descendons et traversons la gare décorée de verdures, pavoisée d'oriflammes. Sur le trottoir qui nous fait face, je remarque un groupe d'infirmiers allemands sans doute rapatriés de France, reconnaissables à leurs uniformes. On nous dirige sur les bâtimens d'une école de jeunes filles dont nous occupons les dortoirs. Nous y séjournons trois jours, dévorés d'impatience et comptant les heures trop lentes à notre gré. Le jeudi 22 juillet, nous apprenons enfin que le départ est fixé pour deux heures. Après une nouvelle fouille, on nous rassemble, et nous arpentons la ville sous les yeux d'une foule indifférente et muette. Notre aspect, cependant, prêterait facilement à rire; plutôt qu'à des soldats, nous ressemblons à une caravane d'émigrans, dans nos haillons bariolés et ruineux.

Le train nous attend et la vue des wagons suisses réjouit mon regard. Les premières voitures sont occupées par un transport de grands blessés. C'est un spectacle à la fois pitoyable et tragique que celui de ces infortunés, amputés et mutilés de toutes sortes, manchots, culs-de-jatte ou aveugles.

Un coup de sifflet, les wagons démarrent pour stopper une centaine de mètres plus loin. La dernière sentinelle allemande s'immobilise sur le ballast, des officiers suisses prennent possession du convoi. Nous avons quitté l'Allemagne, nous entrons sur le territoire de la République helvétique.

Toute la population de Gottlieben, la petite ville frontière, s'est portée sur la voie. L'enthousiasme est indescriptible, la scène prodigieuse : on nous acclame, on nous jette des fleurs, des bouquets; on nous tend des cigarettes, du vin, des sandwichs, du chocolat; des vieillards nous serrent les mains, des jeunes filles offrent leurs joues à nos baisers. L'émotion nous serre la gorge, des pleurs attendris coulent de nos yeux, et la *Marseillaise* jaillit éperdument de nos poitrines, reprise en chœur par les grands blessés. Quand le train repart, longtemps encore le bruit des ovations parvient à nos oreilles.

Partout où nous passons, se manifeste le même accueil de chaleureuse sympathie. A Zurich, dans un éblouissant brasier de lumières, des tables enguirlandées sont dressées sous le gigantesque vaisseau de la gare. Un copieux souper nous est servi, et les représentans des divers comités de la Croix-Rouge

prodiguent à chacun les marques de la plus touchante sollicitude. Nous remercions de notre mieux les organisateurs, et en signe d'hommage, avant le départ, sur l'ordre des médecins qui nous commandent, nous défilons au pas et en rangs devant eux.

A Berne, où nous arrivons à onze heures, j'ai la surprise d'entendre prononcer mon nom et descends aussitôt m'enquérir. Une dame, au milieu d'un groupe d'infirmières, m'adresse quelques paroles de bienvenue et m'offre une boîte de cigarettes enrubannées de faveurs tricolores. C'est une amie de ma famille, Mme la colonelle I..., femme de l'ex-commandant en chef des forces helvétiques. Tout confus d'un pareil honneur, je lui témoigne ma respectueuse gratitude. Je crois devoir aussi lui exprimer les sentimens de profonde reconnaissance envers la Suisse, qui remplissent le cœur des prisonniers français. Pour être improvisée vaille que vaille, ma petite harangue a du moins le mérite de la sincérité, car c'est aux efforts obstinés de cette généreuse nation, au dévouement inlassable de ses représentans et de ses envoyés que la plupart d'entre nous doivent le salut, le bonheur de revoir leur patrie.

Le temps s'est mis à la pluie et nous franchissons la frontière, sans nous en apercevoir, sous des cataractes. La vue d'un peloton de territoriaux, rendant les honneurs à Bellegarde, nous fait enfin comprendre que nous sommes en France. Aussitôt, rythmée avec ferveur par sept cents voix, éclate à nouveau la *Marseillaise*, comme un hymne d'orgueil, d'allégresse et d'amour.

J'épargnerai au lecteur le récit de notre arrivée à Lyon, de la réception qui s'ensuivit. Les journaux ont maintes fois fourni à cet égard toutes les précisions désirables. Congrûment abreuvés de champagne et de discours officiels, nous fûmes ensuite coucher à la caserne des cuirassiers. Après une nuit réparatrice, mon premier soin fut d'aller faire couper la barbe de fleuve qui me couvrait les joues. Le train ne partait que l'après-midi; j'eus donc tout loisir d'aller savourer un succulent chateaubriand aux pommes, mon rêve inexaucé depuis un an bientôt!

Dix heures plus tard, nous entrions en gare de Lyon. Je saute dans les bras de mon frère, blessé en Alsace et convalescent, que j'aperçois sur le quai. Nous nous étreignons longuement. Il y a onze mois et vingt-deux jours que j'ai quitté Paris.

A. Augustin-Thierry.

POUR LE
RAVITAILLEMENT DES ARMÉES

LES STATIONS-MAGASINS

Tous les yeux sont aujourd'hui fixés sur notre admirable armée, et, assurément, ce qui retient le plus l'attention de tous, comme il est trop juste, ce sont les exploits de nos soldats, c'est la vie du front elle-même. Mais si rien ne peut égaler l'intérêt de ces exploits et de cette vie, exposée sans cesse aux pires dangers, tout le monde comprend l'importance des questions en relation étroite avec le bien-être et la vie même de nos combattans : je veux dire le ravitaillement de nos armées.

L'œuvre du ravitaillement est, à l'heure actuelle, incomparablement plus difficile que par le passé. Les petites armées de quelques milliers d'hommes, quelques dizaines de mille au plus, ont été remplacées par des armées composées de tous les hommes valides d'un pays, soit souvent plusieurs millions. Puis les exigences du soldat européen ont considérablement augmenté; et les besoins de l'armement ont subi une progression bien plus forte encore. Le temps est loin où chaque soldat portait sur lui toutes ses armes offensives et défensives, pouvant fournir à toute une campagne sans avoir besoin d'être remplacées. Chaque nouvelle guerre dépasse toutes les prévisions précédentes, et la consommation de munitions devient vraiment effrayante : n'a-t-on pas vu, en avril dernier, l'armée anglaise consommer plus de munitions en quinze jours, dans l'affaire

de Neuve-Chapelle, que pendant les deux années de la guerre du Transvaal?

Dans cette opération capitale du ravitaillement, un rôle essentiel est joué par un organe à peu près complètement ignoré du grand public et qui porte le nom de *station-magasin*. Nom singulier à première vue, pas trop mal choisi cependant, s'il n'avait le tort de n'indiquer qu'une partie des opérations effectuées par ces établissemens. En temps de paix, rien ou à peu près n'en indiquait l'existence, sauf parfois de vastes magasins; mais le public, n'y étant pas admis, ne pouvait savoir ce qu'ils contenaient. La station-magasin est presque exclusivement un organe du temps de guerre, et c'est ce qui explique qu'elle était ignorée des villes mêmes qui en possédaient une.

Dès qu'une armée a stationné longtemps en un même point ou qu'elle avance en une région déjà exploitée par l'adversaire, le ravitaillement sur place devient absolument insuffisant; dans les pays ravagés, il est réduit presque à néant; il faut donc faire venir presque tout de l'arrière, et c'est ici qu'apparaît l'utilité de la station-magasin.

L'idée n'en est pas complètement nouvelle ; au temps de Louvois ou de Napoléon, les armées avaient déjà des magasins organisés à l'avance en temps de paix, tout au moins dans la période qui précédait immédiatement les hostilités. Ces magasins étaient d'ailleurs créés pour un motif tout autre qu'aujourd'hui : c'était l'extrême difficulté des communications qui les rendait nécessaires, sans parler du désir de s'affranchir dans une certaine mesure des services coûteux des fournisseurs aux armées. S'il avait fallu faire venir de l'Ouest ou du Midi le blé ou l'avoine nécessaires à l'approvisionnement d'une armée opérant dans l'Est ou le Nord, hommes ou chevaux auraient pu mourir de faim avant de le recevoir. Le danger est qu'en vertu de ce système l'armée pouvait se trouver liée à ses approvisionnemens et n'osait trop s'en écarter. Grâce à la rapidité actuelle des communications, cette difficulté a été très atténuée ; elle a presque disparu dans certains pays dotés d'un réseau ferré très complet. Mais l'utilité des stations-magasins réapparaît à raison du nombre immense d'hommes, chevaux et voitures automobiles à ravitailler; et, loin que ce soit aujourd'hui la lenteur des communications qui nécessite la création de cet organisme, c'est leur facilité même qui en permet le fonctionnement : éta-

blies à grande distance les unes des autres, ou même des armées qu'elles desservent, elles ont été aussi très perfectionnées et sont loin aujourd'hui d'être les simples magasins que leur nom semble indiquer.

Les stations-magasins peuvent être situées indifféremment dans la zone de l'intérieur ou dans la zone des armées; mais il est clair qu'il y a en général intérêt à ne pas les établir trop près de l'ennemi. Cela est évident surtout s'il y a la moindre crainte d'avance de sa part, parce qu'on ne peut courir le risque de laisser à sa portée des approvisionnemens aussi considérables; et il y a à leur éloignement relatif une autre raison encore, c'est la difficulté qu'on éprouverait à réunir ces approvisionnemens dans un pays déjà épuisé par le passage ou le stationnement des armées.

Dans ces quelques pages sur l'organe peut-être le plus important de tous ceux qui sont destinés à assurer le ravitaillement de nos armées, j'essaierai de mettre en lumière les services rendus par des hommes qui accomplissent un métier aussi pénible qu'il est nécessaire, et pour lequel ils ont été désignés dès le temps de paix à raison de la profession qu'ils exercent dans la vie civile; car il faut des spécialistes de tous les corps de métier pour assurer le fonctionnement presque impeccable de ces stations- magasins, qui aura contribué pour une bonne part à permettre à nos soldats de résister à la dure vie des tranchées, en attendant qu'ils puissent entamer leur marche victorieuse en Allemagne.

QU'EST-CE QU'UNE STATION-MAGASIN?

Une station-magasin est d'abord une sorte d'immense entrepôt de denrées, vivres et approvisionnemens de tout genre, affecté à une armée déterminée et situé bien entendu en un point muni de toutes les facilités de communications, au moins par voie ferrée et, si possible, par eau. Car les transports par eau, par mer surtout, auront joué un grand rôle dans cette guerre où, pris un peu au dépourvu — bien que ce ne soient pas les avertissemens qui nous aient manqué, — il a fallu faire venir de l'étranger, d'Angleterre et d'Amérique surtout, de nombreux approvisionnemens en vivres, vêtemens ou munitions. On a maintenant l'explication des deux mots dont la

réunion désigne la station-magasin : elle est un centre d'approvisionnement d'abord et de réexpédition ensuite. Mais elle est aussi bien autre chose, boulangerie de guerre, parc à bétail, atelier de concassage pour les grains destinés à l'alimentation des chevaux, etc.

Pour ces travaux si variés, la station-magasin ne dispose que d'un personnel restreint. Ce personnel comprend d'abord un sous-intendant, qui, jusqu'à une date récente, était toujours de l'armée active. Chef du service de l'intendance de la station-magasin, indépendant par conséquent de l'intendance régionale et correspondant directement avec le ministre, il a sous ses ordres un attaché à l'intendance du cadre auxiliaire et un certain nombre d'officiers d'administration des bureaux de l'intendance et des subsistances; l'un d'eux, appelé gestionnaire, prend en charge tout le matériel et les approvisionnemens dont il est responsable en principe, même pécuniairement. Un commissaire militaire, doté d'un ou de plusieurs adjoints, a pour mission d'assurer les relations entre les chemins de fer et les services techniques, intendance, artillerie, etc. Ce personnel officier dispose d'un détachement de commis et ouvriers d'administration, qui peut atteindre jusqu'à deux mille hommes dans les grandes stations-magasins, et d'une, deux ou trois compagnies spéciales d'infanterie, mises à sa disposition tant pour les services de garde et de surveillance de la gare et des magasins que pour les corvées, chargemens et déchargemens. Si ces élémens se trouvent insuffisans au moment d'un effort considérable à réaliser, ils peuvent être complétés par des hommes de corvée empruntés aux troupes de la garnison; parfois aussi, s'il s'agit de transports à effectuer, par des attelages de supplément, là où il existe des troupes d'artillerie ou du train des équipages; ailleurs, par des voitures civiles réquisitionnées avec leurs conducteurs et leurs chevaux.

Dès les premiers jours de la mobilisation, chaque station-magasin a été le siège d'une activité intense. Immédiatement garnies de leur personnel, dont une partie devait arriver le premier jour de la mobilisation, il leur fallut se mettre aussitôt en état de fonctionner. Là surtout où l'installation n'était pas complète dès le temps de paix, comme dans certaines stations-magasins dites de réserve, il fallut procéder au montage immédiat des fours, tout au moins à leur recouvrement de terre, à

l'installation des tentes pour abriter les boulangers et la paneterie, à la pose des voies Decauville, et passer des marchés pour l'évacuation des braises produites en énorme quantité par les fours travaillant jour et nuit, ou encore pour l'enlèvement des issues là où devait fonctionner un abattoir, etc.

En même temps, les immenses magasins de la station, qui vont se remplir des denrées les plus diverses, commencent par se vider de tout ce qui y a été entassé dès le temps de paix en vue de la guerre. Là spécialement où le siège de la station-magasin coïncidait avec celui d'un escadron du train des équipages, ce fut pendant plusieurs jours un défilé ininterrompu de voitures de toute espèce, voitures des convois administratifs et de la boulangerie de guerre, voitures d'ambulance, etc., sans compter parfois un grand nombre de voitures des services de l'artillerie et du génie, remisées en temps de paix dans les locaux libres, qu'elles doivent rapidement évacuer pour permettre l'installation des services de la station-magasin. En même temps avait lieu le défilé des dizaines de milliers de chevaux de réquisition destinés à atteler toutes ces voitures. Il y eut alors plus d'un départ mouvementé, plus d'une roue ou d'un timon brisés par des chevaux trop vifs ou mal conduits, mais qui allaient bientôt, comme les hommes, prendre l'habitude de la vie en commun, pittoresquement campés en attendant leur départ sur une place publique ou en plein champ; bien vite d'ailleurs, leur première ardeur allait se trouver calmée par les longs et monotones trajets à faire sur les routes poudreuses et ensoleillées de l'été de 1914, en attendant les fondrières et l'horrible boue de l'hiver suivant.

Peu à peu, ce mouvement devait se régulariser, mais en restant toujours presque aussi intense. La station-magasin allait commencer à jouer son rôle normal, recevant d'abord ou fabriquant elle-même les approvisionnemens nécessaires à l'armée à laquelle elle est affectée, et les réexpédiant ensuite sur cette armée. Avec la gare régulatrice, sur laquelle elle les expédie directement, elle constitue comme le cœur de cet immense organisme, la pièce maîtresse du mécanisme destiné à assurer le ravitaillement d'une armée déterminée. Elle se trouve pour cela reliée d'un côté aux services du territoire, à l'intendance régionale notamment, chargée de se procurer une partie de ces approvisionnemens, lourde tâche qu'elle a remplie

sans défaillance pendant cette première année de guerre, et de l'autre à la gare régulatrice, gare sur laquelle sont dirigés tous les envois de la station-magasin. A cette gare siège une commission militaire qui dirige les trains de vivres, conformément aux demandes de l'avant, sur des gares plus rapprochées du front, les gares de ravitaillement, chargées à leur tour de les distribuer aux convois administratifs, ou directement aux corps auxquels ils sont destinés. C'est ce double travail d'approvisionnement et de réexpédition qu'il est intéressant de connaître; quand on aura touché du doigt en quelque sorte les principales difficultés de tout genre auxquelles il se heurte, nul doute qu'on n'admire davantage qu'il ait pu être effectué si longtemps et sur une aussi grande échelle, avec une régularité quasi mécanique.

ENTREPÔTS DE MARCHANDISES

Comment, d'abord, la station-magasin va-t-elle se procurer les milliers de tonnes de denrées de tout genre, dont la valeur dépasse parfois plusieurs millions, qui doivent être entreposées dans ses magasins et renouvelées sans cesse au fur et à mesure des expéditions faites pour donner satisfaction aux demandes de l'armée?

La station-magasin répond, on l'a vu, à deux sortes de besoins : tantôt elle est simple entrepôt de denrées, qu'elle réexpédie telles qu'elle les a reçues, et tantôt elle doit faire subir à ces denrées certaines préparations et manutentions avant de les envoyer sur le front.

Dans le premier cas, la station-magasin n'intervient guère que pour recevoir et réexpédier les marchandises. Au début cependant, ou du moins après les évacuations précipitées du début de septembre, les stations-magasins de création nouvelle, pour lesquelles rien n'avait pu être prévu, passèrent elles-mêmes d'assez nombreux marchés pour les denrées les plus diverses, sauf cependant celles de première nécessité, blé, farine, avoine, fourrages, bétail, répandues à peu près sur l'ensemble du territoire national et pour lesquelles les commissions de ravitaillement fournirent une grande partie des quantités nécessaires. Assez vite d'ailleurs, les choses se modifièrent, et les stations-magasins n'eurent plus à passer de mar-

chés qu'accidentellement. Pour certaines denrées, les marchés furent passés sur place par l'intendance régionale; d'autres furent amenées de tous les points du pays, conformément à un tableau graphique des expéditions soigneusement établi de façon à éviter tout retard dans les approvisionnemens de la station-magasin. Il est impossible, en effet, que tout se fasse au jour le jour, pour un organisme de cette importance, alors que si par exemple l'envoi de farine du jour venait à manquer, la boulangerie de guerre devrait cesser la fabrication du pain. Aussi, doit-il en principe exister en magasin pour toutes les denrées un approvisionnement variant, suivant leur nature, de deux jours, pour le bétail, à cinq, dix, et même, pour les petits vivres, vingt fois les besoins quotidiens de la station.

Une partie de ce stock est réunie dès le temps de paix, pour les conserves de viande par exemple, ou le pain de guerre (l'ancien biscuit de guerre) et, à dates fixes, on fait consommer les denrées par les hommes pour renouveler les approvisionnemens. Mais pour bien des raisons, financières et autres, cette façon de procéder ne peut être employée que pour une faible partie des stocks à réunir, et seulement pour les denrées susceptibles de longue conservation. Quant aux autres denrées, celles qui sont répandues à peu près dans tout le pays sont autant que possible achetées dans les centres voisins; mais quand les ressources de la région sont épuisées, il faut bien les faire venir de plus loin, comme celles qui n'existent pas dans la région. Ces diverses sortes de denrées sont fournies aux stations-magasins, au fur et à mesure de leurs besoins, par des centres spéciaux : gares de groupement de bétail, gares de groupement de foin pressé, établissemens divers (usines de conserves, biscuiteries, etc.), réserves des stations-magasins.

Ces centres spéciaux sont désignés en tenant compte des conditions géographiques et économiques du pays. Certaines régions sont très riches en bétail, en fourrages, en conserves, tandis que d'autres sont dépourvues de ces denrées. Le premier travail à effectuer est donc de s'enquérir exactement de ce qui peut être demandé à chaque région et en quelle quantité. Une organisation de ce genre ne peut évidemment s'improviser; la détermination de ces régions et de leurs disponibilités a fait l'objet d'un travail minutieux, accompli à loisir en temps de

paix. Il est impossible d'entrer ici dans les détails de cette œuvre gigantesque, car ce serait toute l'organisation du ravitaillement en France qu'il faudrait exposer. Voici en quelques mots les grandes lignes de cette organisation.

Dans chaque département fonctionne, sous la présidence du préfet, un comité départemental de ravitaillement, composé de représentans des autorités civiles et militaires. Il est chargé d'établir le plan départemental de ravitaillement. Ce plan se divise en deux parties. La première évalue les ressources de toute nature du département utilisables pour les besoins de la guerre ; la seconde étudie les voies et moyens les plus propres à l'exploitation de ces ressources. Deux commissions permanentes, dont le sous-intendant fait nécessairement partie, correspondent à cette division du plan de ravitaillement ; ce sont la commission d'évaluation et la commission d'exploitation des ressources.

La statistique des ressources, qui fait l'objet de la première partie du plan, se subdivise elle-même en deux branches. Elle comporte d'abord une statistique des stocks minima de toutes les ressources agricoles (céréales, fourrages et bétail existant chez les producteurs) et commerciales (ressources entreposées dans les magasins des commerçans et les établissemens industriels). Cette statistique permet de savoir les quantités sur lesquelles on peut compter au moment de l'année le plus défavorable : car, bien entendu, le stock varie considérablement d'une saison à l'autre pour certaines denrées, grains ou fourrages par exemple.

La seconde branche, la statistique des existences, suit au contraire d'une façon continue les variations de certaines ressources, spécialement pour le blé, la farine de blé et l'avoine, et permet de connaître ainsi les quantités réellement disponibles à tout moment de l'année. Elle indique le chiffre de la production de la région, connu par la statistique agricole annuelle, à l'établissement de laquelle collabore le directeur départemental des services agricoles, et aussi le chiffre des importations, connu, comme celui des exportations, par les renseignemens que fournit le service des douanes. Il faut, bien entendu, défalquer les quantités nécessaires aux semailles et à l'alimentation des hommes et des animaux de la région, quantités que des enquêtes spéciales permettent de connaître.

Quant à la seconde partie du plan, celle qui a trait à l'exploitation des ressources, elle a pour but de préparer leur groupement en un certain nombre de centres répartis aussi également que possible sur toute la surface du département et nommés centres de réception. Ils sont choisis, pour faciliter les transports, à proximité d'une gare ou d'un port fluvial ; quant au nombre d'attelages qui restent disponibles une fois partis les chevaux et voitures sujets à réquisition, il est facile de le connaître par les listes de recensement. Il faut aussi s'assurer de l'existence des locaux convenables pour recevoir le bétail et les denrées, effectuer les pesages, la mise en sacs, etc. A chacun de ces centres est affectée une commission de réception dotée, pour les vérifications à effectuer, d'un certain nombre d'experts correspondant aux principales catégories de denrées à recevoir, céréales, farines, bétail, fourrages et épicerie ; toutes doivent être livrées de qualité loyale et marchande dans la région. Les achats se font en principe « à caisse ouverte, » et le paiement est effectué par l'agent du Trésor le plus rapproché ; c'est seulement quand les acquisitions n'ont pu se faire à l'amiable qu'on recourt aux réquisitions ; les prix sont alors fixés conformément à un tarif arrêté par une commission spéciale.

Les maires jouent eux aussi un rôle important dans cette organisation. Ils ont pour mission de donner la plus grande publicité aux dispositions qui leur sont notifiées ; ils provoquent les efforts de leurs administrés, de telle sorte qu'on puisse en principe recourir aux ventes à l'amiable de préférence aux réquisitions ; enfin ils renseignent les présidens des commissions de réception venus pour prendre connaissance des ressources de la commune et vérifier si elles sont conformes aux prévisions.

Chaque autorité intéressée, préfets, gouverneurs de places fortes, sous-intendans militaires, possède un journal de ravitaillement contenant l'exposé des mesures prises, l'indication par ordre chronologique des diverses opérations qu'elle est chargée d'effectuer, et la liste des plis fermés qui ne doivent être ouverts qu'en cas de mobilisation ou sur ordre spécial.

Toute cette organisation minutieuse, chef-d'œuvre de prévoyance et de méthode, était mise à l'essai dès le temps de paix,

au cours des manœuvres ou d'exercices de ravitaillement, pour qu'on pût être sûr de son bon fonctionnement. La réalité a presque partout répondu aux prévisions. Dès le début de la mobilisation, les diverses commissions sont entrées en fonctions dans le pays; placées sous le contrôle de l'intendance régionale, bien que composées d'élémens civils, elles ont rendu de grands services, dans certaines régions spécialement, grâce à la valeur et au dévouement des hommes mis à leur tête.

Les statistiques du plan de ravitaillement indiquant les disponibilités de chaque région forment la base première du travail du ravitaillement pour tout le territoire. En harmonie avec elles, il existe dès le temps de paix, pour chaque station-magasin, — je parle, bien entendu, de celles qui avaient été organisées à l'avance, — un tableau prévoyant jour par jour les envois à faire sur cette station. Pour les deux premiers mois spécialement, tout était prévu dans le plus grand détail ; ensuite, la machine, mise au point, pouvait continuer à fonctionner avec des indications plus générales : par exemple, réception de tant de quintaux de farine ou d'avoine tous les trois, quatre ou cinq jours, ou de tant de sucre ou de café venant de tel endroit, les 10, 20 et 30 de chaque mois.

Ce graphique est une pièce absolument secrète, cela va de soi ; il est établi avec le soin qu'on devine, puisque la régularité du ravitaillement de l'armée en dépend. Il a fallu en établir un à la hâte pour les stations-magasins créées au cours de la guerre afin de remplacer celles qui étaient disparues, et aussi afin d'en augmenter le nombre, presque doublé aujourd'hui, qui ne dépassait pas une douzaine au début. Le sous-intendant de chaque station a ainsi un tableau où sont inscrites jour par jour toutes les réceptions à faire ; il sait que tel jour il doit recevoir tel nombre de quintaux de denrées déterminées, venant souvent des points les plus éloignés de la France : une même station-magasin recevra de Montpellier le vin, de Marseille le savon, de Nantes les conserves de viande, de Billancourt le pain de guerre, du Havre ou de Bordeaux le sucre et le café. C'est un des premiers devoirs de l'intendant de comparer chaque jour les réceptions de la veille et celles qui sont portées au graphique, et de s'informer ou de réclamer pour celles qui ont fait défaut.

BOULANGERIES DE GUERRE

Nous n'avons encore envisagé jusqu'ici que le cas où la station-magasin apparaît comme un simple entrepôt. Mais son rôle est loin de se borner à réexpédier telles quelles les denrées reçues ; très souvent elle doit leur faire subir certaines préparations ou manutentions. Ce travail est effectué dans les locaux de la station-magasin, par de nombreux ateliers spéciaux, des ordres les plus divers, comme les denrées elles-mêmes. Chaque station-magasin compte d'abord une boulangerie de guerre pour la fabrication du pain, un entrepôt de bétail alimenté par un ou plusieurs parcs de groupement, des approvisionnemens du service des subsistances, et souvent aussi de l'habillement et du campement ; il doit de plus y avoir une station-magasin au moins par armée, qui renferme des approvisionnemens pour l'artillerie, le génie, la télégraphie et le service de santé. Tous ces approvisionnemens sont à l'entière disposition du général directeur des étapes pour les besoins de l'armée à laquelle la station-magasin est affectée.

En ce qui concerne les services spéciaux, artillerie, génie, télégraphie et service de santé, le rôle de la station-magasin est en général assez limité : il se borne le plus souvent à recevoir tout achevé le matériel à réexpédier, munitions de guerre par exemple, pièces et fils métalliques, matériel médical ou pharmaceutique. Il en est autrement du service de l'intendance, beaucoup plus intéressant à notre point de vue, car il comporte fréquemment, en ce qui concerne le service des vivres notamment, d'importans travaux de préparation ou de manutention.

Parmi les services les plus importans de la station-magasin, et même au premier rang de tous, il faut placer la boulangerie de guerre. Le pain forme, avec la viande fraîche ou de conserve, la base de l'alimentation du soldat français; sa fabrication est donc un point capital, et il faut reconnaître que, d'une façon générale, elle a donné satisfaction aux plus exigeans : on peut même dire que le pain de troupe, — la fameuse « boule de son, » — fait avec des farines de première qualité et dans d'excellentes conditions, s'est souvent révélé supérieur, au début de la guerre notamment, au pain de bien des boulangeries civiles, même dans les grandes villes.

Les stations-magasins sont pour les troupes du front le principal centre de fabrication du pain, mais non le seul. Il en est quelques autres, les manutentions des villes situées près des armées par exemple, et encore les boulangeries de campagne, formations mobiles destinées à suivre les armées. L'avantage que présentent ces deux derniers centres, c'est de permettre de donner aux hommes du pain plus frais. A raison de l'éloignement de la plupart des stations-magasins, le pain qu'elles fabriquent ne peut être consommé avant une semaine au minimum. Il faut bien compter en effet un jour ou deux de ressuage (dessiccation), autant pour le transport à la gare régulatrice, autant encore pour le transport par les trains régimentaires et la distribution au corps, le double même, si, à raison de la distance entre la gare régulatrice et l'emplacement des corps, les convois administratifs doivent intervenir.

Pour parer à cet inconvénient, les stations-magasins, qui sont de beaucoup les plus grands centres de fabrication, font ce qu'on appelle du pain biscuité. Ce pain se rapproche d'ailleurs beaucoup plus du pain ordinaire que du biscuit; il n'en diffère guère que parce qu'il est un peu plus cuit et soumis à une dessiccation plus prolongée. Il est encore très mangeable après un délai de quinze à vingt jours; en tout cas, il se conserve parfaitement dix à douze jours, ce qui représente en principe le délai maximum où il doit être consommé.

La « boule » du troupier, ainsi préparée, perd tout droit à son appellation traditionnelle, car elle est notablement aplatie; elle se présente sous la forme d'un pain rond et plat, pesant, après vingt-quatre heures de ressuage, environ quatorze cents grammes (soit deux rations journalières de sept cents grammes). Chaque pain porte la date du jour de sa fabrication, marquée avec un jeu de chiffres avant la cuisson, de façon à indiquer son ancienneté. Dans plusieurs stations-magasins, par exemple toutes celles qui ont été installées à la hâte, après l'invasion allemande, dans des villes éloignées du front, les fours sont non pas des fours permanens en briques, mais des fours portatifs d'un système ingénieux, nommés fours Godelle ou Lespinasse, du nom de leur inventeur, et composés d'un certain nombre de pièces en tôle faciles à démonter et à transporter en caisses. L'installation consiste à établir, sur un massif de terre élevé de quelques centimètres, une sole de four

en briques, réfractaires autant que possible; les plaques de tôle, montées à 40 centimètres environ au-dessus de la sole, sont à leur tour recouvertes de quelques centimètres de terre, pour mieux conserver la chaleur; un tuyau coudé d'un mètre cinquante à deux mètres forme cheminée; devant la bouche de chaque four, on creuse une tranchée ou parfois un simple trou, dit trou du brigadier, d'environ quatre-vingts centimètres de profondeur, pour que l'homme chargé d'enfourner et défourner les pains se trouve à la hauteur voulue; par-dessus le tout, on monte, pour chaque massif de six à huit fours, une tente, remplacée à peu près partout, depuis l'hiver, par une baraque en bois, pour protéger contre la pluie les hommes et les fours, et toute l'installation est prête à fonctionner.

La première opération à effectuer dans la fabrication du pain, c'est la confection des levains, pâte fermentée destinée à faire lever la masse de la pâte pour la rendre plus légère et plus digestive. La pâte est en général travaillée sur deux levains, mais ce sont là des détails trop techniques pour qu'il y ait lieu d'y insister. Vient ensuite le pétrissage qui dure de vingt minutes à une demi-heure; puis la formation des pâtons par le brigadier, c'est-à-dire la mise de la pâte en pains; enfin, le pesage et la mise en panetons, corbeilles d'osier doublées de toile où la pâte s'étale et prend la forme qu'elle devra garder une fois passée au four.

Pendant ces diverses opérations, les fours ont été chauffés; la pâte préparée est enfournée; chaque pain est, avant sa mise au four, saupoudré d'une légère couche de farine grossière (fleurage), pour éviter l'adhérence à la pelle sur laquelle on l'enfourne, puis incisé, à la partie supérieure, de quatre traits formant un losange ou un carré, à l'intérieur duquel se trouve inscrite la date de fabrication : ces traits sont destinés à faciliter l'évaporation de l'excès d'eau contenu dans la pâte, de façon que le pain s'aplatisse davantage; cette dessiccation plus grande, jointe à sa plus longue cuisson, est la caractéristique du pain biscuité et assure sa conservation.

La durée moyenne de la cuisson est d'une heure vingt pour le pain biscuité, soit une demi-heure en sus de ce qu'exige le pain ordinaire. Cela donne en pratique cinq fournées par jour, dix au maximum en marchant jour et nuit, et c'est le cas normal dans les stations-magasins. Chaque four, servi par un

brigadier, deux pétrisseurs et un aide, donne théoriquement un rendement de cent-quatre-vingts rations par fournée, en pratique plutôt cent-soixante-dix; ce qui fait dix-sept cents rations par four et par jour. Pour deux cent mille rations journalières, il faudra donc un groupe d'environ cent vingt fours.

La quantité de farine nécessaire pour mille rations de pain est d'un peu plus d'une tonne, soit 110 000 kilos pour 200 000 rations; il faut à peu près dix fois moins de sel, soit 10 000 kilos, et environ 30 000 kilos de bois sec, ce qui donne, pour le chiffre de 200 000 rations, un poids total de matières premières d'environ 150 000 kilos. Bien entendu, l'eau nécessaire à la fabrication (75 000 litres) n'est pas comptée dans ce chiffre; elle est fournie par le service d'eau urbain, au moyen de conduites spécialement posées à cet effet, s'il n'en existait pas à l'emplacement choisi pour l'installation des fours.

Il est facile, d'après ces chiffres, de se représenter les complications et le coût du transport des matières premières quand la boulangerie de guerre ne se trouve pas tout à proximité d'une gare ou d'un embranchement de la voie ferrée permettant de décharger sur place l'énorme stock nécessaire de farine, sel et bois. On se rend compte aussi de l'importance de cette sorte de grande usine qu'est la boulangerie de guerre d'une station-magasin, où travaillent jour et nuit plusieurs centaines d'hommes. C'est un coup d'œil impressionnant, la nuit, de voir, à la lumière de ces multiples lampes électriques qu'il a fallu installer partout, sous les tentes et dans les allées, circuler les centaines d'hommes de cette énorme ruche, la plupart nus jusqu'à la ceinture, debout devant la gueule rougeoyante des fours, ou transportant dans des civières ou sur des wagonnets le pain tout brûlant encore.

Aussitôt le pain défourné, il est porté, en général grâce à un petit chemin de fer Decauville, dans la paneterie; soigneusement rangé sur des étagères à claire-voie et bien aéré, il y subit un ressuage de trente-six à quarante-huit heures pour faire disparaître l'humidité qui nuirait à sa conservation. Si la station-magasin doit fournir quotidiennement 200 000 rations de pain, elle en aura donc toujours 3 à 400 000 sur étagères, sans compter une avance d'un jour chargée sur wagons. Cette avance est nécessaire pour parer à tout imprévu : demande d'un gros ravitaillement éventuel, ou, au début, quand les

fours étaient peu ou pas abrités par des tentes dressées surtout en vue de protéger le personnel et les pétrins, ou survenance d'un orage violent faisant manquer une ou plusieurs fournées.

POUR AVOIR DE LA VIANDE FRAICHE

Après la boulangerie de guerre, un des services les plus importans de la station-magasin est celui du ravitaillement en viande fraîche. Il existe à cet effet à la station-magasin un entrepôt de bétail, alimenté par un, deux ou trois parcs de groupement de bétail. Ces parcs sont plus ou moins éloignés de la station qu'ils desservent; il est désirable qu'ils ne le soient pas trop; sinon, il en résulte une fatigue pour les animaux et une perte de temps qu'il faut toujours chercher à éviter.

Le mouvement de l'entrepôt de bétail est parfois considérable dans les grandes stations-magasins. Il n'est pas rare de voir, pendant d'assez longues périodes, des réceptions et des expéditions quotidiennes de plusieurs centaines de têtes de bétail. Le bétail arrive et repart, en règle générale, par trains complets. En cas d'urgence, surtout si le parcours n'est pas trop long, le train arrivé du parc de groupement peut être immédiatement réexpédié, après qu'on a fait boire les animaux, quand c'est possible. En général, les bêtes sont aussitôt débarquées et gardées un certain temps à l'entrepôt, d'où elles sont réexpédiées à l'avant sur demande du régulateur. Cette demande est toujours formulée en rations; un calcul est donc nécessaire pour savoir le nombre de têtes à envoyer, nombre très variable suivant la grosseur des animaux.

La ration forte de viande (500 grammes) a été reconnue trop élevée, du moins pendant la longue période de stationnement dans les tranchées. Les troupes ne touchent plus qu'une moyenne de 400 grammes à titre gratuit. La ration forte correspond à environ un kilogramme de viande sur pied par homme et par jour, en admettant un rendement de 50 pour 100 pour le bétail bovin (pour les porcs, le rendement atteint 75 pour 100). S'il y a 200 000 hommes à ravitailler, il faut donc 200 000 kilos de viande sur pied, soit environ 500 bêtes pesant en moyenne 400 kilos, qui peuvent être chargées en deux trains de 25 wagons à 10 bêtes chacun. Mais le nombre de bêtes à envoyer peut être beaucoup plus ou beaucoup moins élevé. Il varie,

pour ce même chiffre de 200 000 kilos, entre 700 et 300 têtes, suivant qu'il s'agit de bêtes petites comme en Bretagne, ou très fortes, au contraire, comme en Normandie.

Toutes les bêtes doivent être immatriculées; elles le sont par les commissions de réception, au moyen d'une marque faite aux ciseaux ou à l'ocre; cette dernière est d'application facile, mais s'efface à la pluie. Cette indication permettra d'exercer, s'il y a lieu, des poursuites contre un vendeur qui aurait livré des bêtes impropres à la consommation. Si une bête est blessée gravement au cours du transport, elle est abattue à l'arrivée et livrée aux usines de conserves, au cas où il en existe dans la localité; sinon, elle est vendue ou consommée par le détachement ou les troupes de la garnison.

Lorsque les demandes de l'avant se ralentissent, le bétail s'accumule à l'entrepôt ou dans le parc de groupement; il peut y avoir ainsi jusqu'à 1 000 ou 2 000 bêtes réunies. En été, il est facile de les parquer dans un herbage; en hiver, cela est plus compliqué: on loue ou on réquisitionne des étables ou des hangars, dans lesquels on établit des installations de fortune pour les abreuvoirs, mangeoires, etc.; mais, bien entendu, en cas d'épizootie, le danger de contamination est alors beaucoup plus grand qu'en plein air.

Le ravitaillement en viande fraîche est une des inquiétudes de l'avenir, pour le cas où la guerre se prolongerait. Il serait déraisonnable de réquisitionner les vaches pleines ou les vaches laitières, ou même un trop grand nombre de bœufs de travail, dans les pays où les travaux agricoles s'effectuent par leur moyen. Aussi, en certains départemens, la quantité des bêtes disponibles a notablement diminué. Pour éviter un trop grand appauvrissement du cheptel national, on a eu recours à l'envoi de viande provenant d'autres animaux, moutons ou porcs. Mais ces derniers voyagent moins facilement que le bétail bovin, surtout par les chaleurs; aussi a-t-on été conduit à installer dans les stations-magasins des abattoirs avec des locaux destinés au flambage, salage, découpage en quartiers et étiquetage des morceaux. Chicago en miniature, une station-magasin moyenne préparait ainsi environ 200 porcs par jour, et, plus tard, quand il a fallu remplacer les porcs par des moutons, beaucoup plus petits et donnant plus de déchet, environ 600 moutons français ou algériens. Mais la préparation du

mouton est plus délicate, la conservation en est moins assurée ; par temps orageux spécialement, les quartiers arrivaient parfois avariés, si bien que, malgré les précautions prises, saupoudrage au sel et même injection d'une solution saline dans les tissus, on a dû renoncer à ce système pour les longs trajets et en revenir au transport des moutons vivans, comme pour le bétail bovin.

La vraie solution eût été de recourir plus tôt et plus largement que nous ne l'avons fait à la viande congelée ou frigorifiée. Cela nous eût permis de ménager notre bétail en nous adressant davantage à l'étranger, et, de plus, eût atténué la hausse de prix formidable dont a souffert la population civile comme l'armée. Malheureusement, il eût fallu, pour conserver cette viande en grande quantité, posséder des installations qui nous manquaient, et c'est regrettable, car la consommation n'en présente aucun des inconvéniens qu'offre celle des conserves de viande prolongée au delà d'un certain temps.

Les conserves de viande, pour lesquelles il y a eu d'énormes marchés passés aux premiers jours de la guerre, sont précieuses en certaines circonstances, à raison de leur petit volume (chaque boîte contient une ration de 300 grammes) et de leur longue conservation. Chaque homme doit en avoir deux boîtes dans son sac à titre de vivres de réserve. C'est le fameux « singe » que mangent nos soldats, quand il est impossible de les ravitailler en viande fraîche, ou qu'ils ne peuvent faire cuire la viande fraîche qui leur a été distribuée. Au début, pendant la période de recul, et, plus tard encore, dans les tranchées de première ligne, où on n'osait pas faire de feu, le cas s'est souvent présenté d'hommes obligés de jeter, sans pouvoir l'utiliser, la viande qu'on leur donnait. Il n'y avait pas à ce moment de cuisines roulantes, d'ailleurs difficilement utilisables en cas de recul, et ce n'est évidemment pas le rôle des services de l'arrière de fournir aux troupes la viande toute cuite. Par la suppression de tout apprêt, les conserves apparaissent comme la nourriture tout indiquée pour les troupes en marche. Aussi aujourd'hui que, Dieu merci, un recul n'est plus à craindre, la demande d'un fort ravitaillement en boîtes de conserves est un heureux symptôme. Et, dans cette prévision, la station-magasin en possède, comme pour le pain de guerre, des lots immenses empilés en monticules dans les hangars où ils attendent leur chargement. Mais il y

aurait des inconvéniens, au point de vue de la santé des hommes et du maintien de leur appétit, à les nourrir exclusivement de ces conserves pendant longtemps. C'est ce qui a motivé les récentes propositions de passer des marchés pour la préparation de conserves nouvelles, composées à la fois de viande et de légumes, qui permettraient d'offrir aux hommes, à un prix plutôt inférieur, une alimentation plus hygiénique et plus variée.

PETITS VIVRES ET DENRÉES DIVERSES

De même qu'il existe pour la viande d'énormes stocks de conserves, le pain a lui aussi un succédané, c'est le pain de guerre, qui est au pain ordinaire ce qu'est la conserve de viande à la viande fraîche. Chaque homme doit en avoir 600 grammes dans son sac. Il est préparé par un grand nombre d'usines, notamment la plupart des grandes biscuiteries civiles qui, réquisitionnées comme les usines de conserves, ont au début de la guerre travaillé jour et nuit pour augmenter les approvisionnemens. Le pain de guerre actuel, plus petit et plus mince que l'ancien biscuit de guerre, fournit sous un petit volume un aliment très substantiel ; en cas de nécessité, il remplace momentanément, sans trop de désavantage, le pain dont le troupier français ne saurait se passer.

Vient ensuite une série de vivres de moindre importance, — d'où précisément le nom de *petits vivres* qui leur a été donné, — qui font partie, comme le pain et l'avoine, du ravitaillement quotidien. La viande même n'est envoyée en principe que sur demande spéciale ; mais le directeur des étapes et services peut toujours prescrire de faire rentrer n'importe quelle denrée dans la composition du ravitaillement quotidien. Ces petits vivres sont les légumes secs ou le riz, le second beaucoup moins apprécié du soldat, peut-être parce qu'il est en général mal préparé. Ils sont distribués au taux général de 100 grammes par ration ; ils peuvent être remplacés par des légumes frais, des pommes de terre par exemple, en plus grande quantité bien entendu (750 grammes). Puis viennent le sel (20 grammes), le lard (30 grammes), qu'il a fallu souvent, sur la demande des soldats de religion musulmane, remplacer par de la cocose ou d'autres graisses végétales dans les ravitaillemens destinés aux

troupes d'Afrique ; enfin, deux denrées particulièrement appréciées du troupier, le café (24 grammes) et le sucre, dont la ration ordinaire (32 grammes) a été à bon droit doublée depuis les premiers mois de guerre. Le café est préparé bien entendu à la station-magasin, qui le reçoit vert et le fait griller, la plupart du temps dans des appareils spéciaux à grand rendement; sinon, on se représente le nombre d'hommes et de brûloirs à café qui seraient nécessaires pour faire griller chaque jour de 4 à 6 000 kilos de café !

Pour ce qui est du vin, le traditionnel « quart » a été doublé pour les hommes du front, et ce n'est pas une petite affaire que l'envoi, chaque jour, pour 2 à 300 000 hommes, d'un demi-litre de vin par homme, et souvent plus, avec les dons généreux des viticulteurs qui n'entrent pas en ligne de compte dans ce chiffre. Certaines stations-magasins envoient chaque jour de 4 à 600 pièces ou barriques d'environ 228 litres; ce simple chiffre suffit à indiquer l'importance de ce nouveau chantier. Il faut d'abord chaque jour réunir les milliers d'hectolitres nécessaires; ils arrivent parfois par bateau, pour les dons des viticulteurs algériens par exemple; plus souvent dans d'énormes wagons-foudres dont chacun contient de 150 à 200 hectolitres. Il faut ensuite les « dépoter » ou transvider dans les barriques ou les fûts destinés à être envoyés sur le front. Mais auparavant, que d'opérations nécessaires! Bien entendu, les stations-magasins n'emploient pas toujours de nouveaux fûts; sinon, le pays n'eût jamais pu suffire à une aussi effroyable consommation. On fait donc revenir les barriques du front. On devine l'état de la plupart d'entre elles; aussi a-t-il fallu créer de toutes pièces dans les stations-magasins un véritable atelier de tonnellerie. Heureusement, elles possèdent toujours, dans leur personnel d'ouvriers d'administration, des hommes de tous les métiers; en cas d'insuffisance, les dépôts des villes de garnison environnantes fournissent le complément des tonneliers nécessaires. Tous les fûts, à leur arrivée, sont donc vérifiés, réparés, parfois démontés, une douve ou un fond changé, des cercles rajoutés; ils sont ensuite nettoyés, passés à l'eau chaude, à la chaîne s'il y a lieu, souvent aussi soufrés; après quoi, ils peuvent être remplis à nouveau sans crainte de détérioration pour le vin qu'on leur confie. Si bien qu'une station-magasin de quelque importance, avec son avance de

plusieurs jours de vin en fûts prêts à être chargés, ses milliers de fûts vides, et les longues files de wagons-foudres qui s'alignent sur ses quais, semble une succursale de Bercy transportée dans une gare de province.

De temps en temps, en plus du vin, on distribue aux soldats de l'eau-de-vie ou du rhum. Pendant les froids humides de l'hiver dernier, une tasse de thé additionnée d'un peu d'eau-de-vie était un des meilleurs moyens de réchauffer les hommes ensevelis vivans dans les tranchées boueuses; beaucoup ont appris là à apprécier la boisson favorite de nos alliés anglais et russes... si bien que la guerre actuelle sera peut-être cause d'un notable accroissement de la consommation du thé en France!

Toute l'année également, pour varier l'ordinaire de nos soldats, les services de l'arrière se sont ingéniés à leur procurer des légumes frais que les corps ne pouvaient plus acheter dans les régions dévastées du Nord et de l'Est. Choux, choux-raves, carottes, navets, oignons, ajoutés au bœuf du pot-au-feu, le transforment et en doublent, sinon la valeur nutritive, tout au moins la sapidité. Certaines stations-magasins, situées dans les contrées grandes productrices de légumes, ont pu envoyer ainsi des 100 000 kilos de légumes chaque semaine, pour le plus grand bonheur des hommes du front; tous préfèrent singulièrement le pot-au-feu avec légumes aux potages condensés préparés pour l'armée.

Enfin, les stations-magasins possèdent encore une foule d'autres denrées qui peuvent être distribuées à titre gratuit sur ordre du commandement, ou envoyées à titre de substitution pour remplacer d'autres denrées faisant défaut, mais qui ne sont le plus souvent cédées qu'à titre remboursable, c'est-à-dire achetées par les popotes d'officiers ou les ordinaires des corps sur leurs bonis. La liste en est presque illimitée; ce sont d'abord les fromages variés, ceux surtout à pâte dure, au premier rang le gruyère, dont on a fait une telle consommation que la Suisse a dû prendre des mesures pour en restreindre l'exode. Ces énormes meules empilées, dont certaines dépassent cent dix kilos, occupent dans les halles de la station-magasin des vingtaines de mètres carrés et voisinent avec les fromages français plus petits, cantal et autres; puis viennent les pâtes alimentaires, le chocolat, les oranges, les fruits secs, figues et pruneaux, les confitures ou marmelades variées, la choucroute,

les jambons, les conserves de tout genre, homards, poissons, légumes, tomates, etc., le tout réparti en lots soigneusement étiquetés et qui forment de vrais monticules s'élevant souvent jusqu'au toit des hangars qui les abritent.

Une dernière denrée qui, pour n'être pas alimentaire, n'en est pas moins considérée par beaucoup d'hommes comme un objet de première nécessité, c'est le tabac. On en a fait dans les tranchées une consommation considérable, beaucoup de ceux-là mêmes qui ne fumaient pas s'étant mis à faire comme leurs camarades. A quinze grammes par homme, c'est par milliers de kilogrammes que se chiffrait la consommation quotidienne de chaque armée, et c'étaient chaque semaine des wagons entiers des tabacs les plus variés qui s'acheminaient vers le front, depuis le caporal ordinaire jusqu'anx cigarettes algériennes pour les troupes d'Afrique, en passant par le tabac à priser, qui fut quelquefois réclamé lui aussi ; seul le traditionnel tabac à chiquer de nos marins ne l'a pas été jusqu'ici.

*
* *

Tout ceci ne vise que les hommes; mais ils ne sont pas les seuls qu'il faille entretenir à l'armée, et le ravitaillement des chevaux, quand ils se dénombrent par 80 à 100 000, n'est pas non plus une opération de petite importance.

En ce qui concerne les fourrages, pour éviter l'encombrement des wagons et des lignes, les stations-magasins ne reçoivent et n'expédient en principe que du foin pressé en balles : il tient deux ou trois fois moins de place que le foin bottelé et a de plus le grand avantage de se laisser beaucoup moins pénétrer par la pluie. Il existait, dès le temps de paix, un certain nombre d'ateliers de pressage répartis dans les régions productrices de fourrages, et il a fallu, au cours de la guerre, multiplier ces installations.

Mais c'est l'avoine qui, à un certain moment, a causé le plus de difficultés. Les réserves excessives faites par beaucoup de cultivateurs, les spéculations de certains acquéreurs, jointes à l'impossibilité de recevoir des grains de Russie, avaient fait notablement augmenter le prix des avoines. Aussi prit-on le parti, après le premier mois de guerre, de recourir au mélange de cette denrée avec d'autres dans des proportions variant de un tiers aux deux tiers : riz non décortiqué (paddy),

pois pointus, féverolles, orge, maïs surtout. Plusieurs de ces grains étant très durs, les chevaux n'auraient pu que difficilement les broyer; l'avoine qui y était mélangée aurait subi le même sort : les chevaux l'auraient « bue, » au grand détriment de leur santé. Aussi a-t-il fallu procéder au concassage des grains trop durs, du maïs notamment, qui a été le plus employé jusqu'ici.

Une fois le concassage fait au moyen d'appareils spéciaux, il est nécessaire d'effectuer le mélange avec l'avoine. Comme ce mélange porte chaque jour sur des milliers de quintaux, il ne saurait être question de le faire à la pelle ; le travail serait à la fois beaucoup trop long et nuisible à la santé des hommes, à raison de la poussière intense soulevée. Il a donc fallu installer, à côté des concasseurs, des élévateurs mécaniques qui élèvent les quantités voulues d'avoine et de maïs jusque dans une cuve où s'effectue le mélange; un ventilateur électrique enlève en même temps la poussière et améliore ainsi sensiblement la qualité de certaines avoines. Ici encore, pour peu qu'il s'agisse de livrer 2 à 300000 kilos par jour, il a fallu créer de toutes pièces, en quelques jours, une véritable petite usine. C'est un bel exemple de régie directe ou par économie et, pour une fois, elle justifie ce nom d'économique que méritent si peu d'ordinaire les travaux directement effectués par l'État. L'outillage, marchant en général à l'électricité, a souvent été installé par les officiers mêmes de la station-magasin, dont les plus compétens s'improvisent ingénieurs, et les appareils fonctionnent sous leur direction, surveillés et réparés, le cas échéant, par les électriciens ou mécaniciens pris dans le personnel. Cent à cent cinquante hommes sont ainsi occupés sans trêve, souvent même de nuit en cas d'urgence, à décharger, concasser, mélanger et recharger les milliers de sacs d'avoine ou de maïs nécessaires pour le ravitaillement quotidien des chevaux d'une armée.

On ne se contente plus aujourd'hui des chevaux pour assurer les transports de l'armée; on utilise dans de larges proportions les moteurs mécaniques. Un peu négligés dans notre armée avant l'ouverture des hostilités, la guerre les a vite mis à leur vraie place, qui sera la première dans les guerres de l'avenir, — un avenir éloigné, il faut l'espérer. Je ne parle pas

ici, bien entendu, de la cavalerie, ni même de l'artillerie de campagne, mais qu'il s'agisse de convois de vivres et de munitions à transporter, ou *a fortiori* de déplacemens de corps entiers à effectuer rapidement d'un point à l'autre du front, les tracteurs ou véhicules automobiles de tous genres rendent, au point de vue de la puissance et de la rapidité, des services qu'on ne saurait attendre des chevaux. On sait que les autobus parisiens ont été particulièrement précieux : très robustes, ils transportaient en général jusqu'au front la viande fraîche, parfois aussi les hommes, quand le rendement des voies ferrées se trouvait insuffisant pour un mouvement stratégique urgent et de grande ampleur comme il s'en est souvent produit au cours de cette guerre, avec un front s'étendant sur plusieurs centaines de kilomètres. Des voitures réquisitionnées de toute espèce ont circulé ainsi toute l'année; parmi elles, plusieurs milliers avaient été commandées par les Allemands aux États-Unis; grâce à notre maîtrise des mers, c'est nous qui en avons pris livraison et les utilisons contre eux.

Il faut aussi se garder d'oublier cet automobilisme aérien, qui a rendu de tels services comme instrument de reconnaissance et de combat. Il est nécessaire d'alimenter tous ces moteurs, et le ravitaillement de ces millions de chevaux-vapeur, s'il cause moins d'encombrement que celui des chevaux en chair et en os, ne va pas sans créer cependant quelques difficultés. Heureusement, nous n'avons jamais manqué de pétrole ni d'essence, ce combustible de l'avenir, dont le rôle déjà immense dans cette guerre ne fera que croître, sur terre comme sur mer. Il en faut d'énormes réserves pour satisfaire, en dehors du ravitaillement régulier, aux demandes éventuelles, parfois considérables, qui peuvent être adressées d'urgence à la station-magasin. Aussi, dans un endroit isolé, de crainte d'incendie, s'entassent les bidons, les caisses et les fûts de toutes formes et de toutes marques, essence, pétrole, huile, graisses diverses, carbure de calcium pour l'éclairage à l'acétylène. Tout cela, soigneusement bâché pour éviter soit la lente infiltration de l'eau dans les bidons par temps de pluie, soit l'incendie causé par une flammèche, est rangé en tas immenses qui forment, suivant les catégories d'ingrédiens, des sortes de quartiers avec de petites rues tracées au cordeau et se coupant à angle droit comme les quartiers neufs des villes.

Ce sont là les principales denrées qui constituent l'approvisionnement normal d'une station-magasin, mais il en est bien d'autres qu'elle est tenue d'avoir, ou tout au moins de pouvoir se procurer d'urgence en cas de demande de ravitaillement éventuel. Glycérine pour automobiles, en vue d'empêcher la congélation de l'eau dans les moteurs pendant les grands froids, bois, coke, charbon de bois ou de terre, savon, bougies pour s'éclairer dans les tranchées, pipes et papier à cigarettes, onguens pour les pieds des hommes et des chevaux, son, allumettes, alcool solidifié, les articles les plus divers peuvent être demandés, et le plus souvent par quantités énormes; et il faut se les procurer dans les délais les plus rapides, dès la réception des télégrammes du directeur des étapes ou du commissaire régulateur qui les réclament.

Rien qu'en s'en tenant à ce qui constitue son approvisionnement normal, c'est par dizaines de millions de francs qu'au cours d'une année de guerre une grande station-magasin aura vu passer dans ses magasins les denrées de toutes sortes par elle expédiées sur le front. Certaines de ces denrées sont de conservation difficile, surtout par la chaleur ou l'humidité, et leur entretien en bon état n'est pas un petit embarras pour le personnel de la station-magasin. Et ce n'est pas la seule difficulté à laquelle il se heurte; il y a aussi à craindre les fraudes de tous genres d'expéditeurs peu scrupuleux. Ce sont d'abord les fraudes ordinaires sur la qualité, contre lesquelles des lois récentes sont venues armer les acheteurs; à cet effet, un chimiste, pris autant que possible dans le personnel de la station-magasin, est chargé à chaque réception de faire les analyses nécessaires. Mais il faut de plus surveiller de façon toute spéciale les fraudes sur la quantité, le volume ou le poids des denrées livrées. Insignifiantes lorsqu'elles se produisent sur une petite échelle, elles deviennent ici très graves à raison de l'énormité des chiffres en jeu. Si, sur un lot de cinq cents quintaux de conserves par exemple, chaque boîte pèse en moyenne 980 grammes au lieu d'un kilogramme, ou contient une proportion d'eau de 20 grammes de plus que la normale, c'est de 1 250 kilos que l'État se trouve fraudé. Si l'on songe que, justement en vue d'éviter certaines fraudes, les conserves pour l'armée sont achetées aujourd'hui au poids net, métal non compris, eau même égouttée pour les conserves de légumes, on

voit quelles opérations méticuleuses sont nécessaires à leur réception.

Quand on a affaire à un industriel ou à un commerçant déterminé, la tâche est relativement simple; mais lorsque l'expédition critiquée provient de commissions de réception négligentes, acceptant sans vérification suffisante des bêtes tuberculeuses ou des sacs d'avoine pesant deux ou trois kilos de moins que le poids dû, souvent on ne sait même pas à qui s'en prendre; le sous-intendant de la station-magasin se débat alors entre les reproches de la gare régulatrice ou de l'intendant d'armée d'un côté et de l'autre les protestations des commissions de réception jurant leurs grands dieux qu'il leur est impossible de remplir leur rôle avec plus de conscience et de soin!

TRAINS DE VIVRES ET DE MUNITIONS

Quand tout ce travail déjà formidable a pu s'accomplir sans trop d'à-coups, la tâche du personnel de la station-magasin est loin d'être achevée. Reste la deuxième partie de cette tâche, l'expédition des trains de vivres ou de munitions sur l'armée, plus exactement sur la gare régulatrice; car l'emplacement de l'armée est ignoré de la station-magasin, ou du moins censé l'être, et c'est le commissaire régulateur qui reçoit et réexpédie sur l'avant les trains envoyés par la station-magasin, conformément aux demandes qui lui ont été adressées.

Pour éviter toute erreur ou double emploi dans un service à la fois aussi vaste et aussi minutieux, voici comment on procède. Le général commandant chaque armée, — en fait, l'intendant militaire qui lui est adjoint, — indique chaque jour au directeur des étapes et services les besoins pour le jour suivant, un ravitaillement éventuel par exemple, ou bien une modification au ravitaillement quotidien. Ces demandes sont par lui transmises aux intéressés, notamment au commissaire de la gare régulatrice. Ce dernier dirige les quantités demandées, soit sur les gares de ravitaillement, où les corps viennent se ravitailler directement par le moyen de leurs trains réglementaires, soit, s'il a fallu former des routes d'étapes, à la gare ou aux gares origines d'étapes de l'armée, d'où partent les convois administratifs chargés de ravitailler les troupes.

La gare régulatrice est créée, comme l'indique son nom, pour régulariser les mouvemens, empêcher ou amortir les à-coups; elle peut aussi, grâce à son stock de denrées sur rails, donner immédiatement satisfaction aux demandes urgentes, sauf à se faire dès le lendemain expédier une quantité équivalente par la station-magasin chargée de la ravitailler, ou par l'une de celles-ci, si elles sont plusieurs; aussitôt le télégramm reçu, le personnel de la station-magasin se met au travail pour effectuer l'expédition des denrées réclamées.

A cet effet, ses principaux magasins sont toujours reliés à la gare par voie ferrée; en un cas même, ces magasins ne furent autres qu'une partie des bâtimens de la gare, ceux de la gare des marchandises, qui dut alors cesser le trafic commercial. Chaque soir, à la station-magasin, le bureau du mouvement calcule le nombre de wagons vides nécessaires pour assurer les expéditions du lendemain et indique les voies sur lesquelles ils devront être amenés, et cette note de service est transmise, par l'intermédiaire du commissaire militaire, au chef de gare qui fait effectuer ces mouvemens pendant la nuit.

Chaque jour, — les dimanches et les jours de fête comme les autres, — il y a tout au moins à préparer le ravitaillement quotidien, qui doit être expédié sans nouvel ordre; presque tous les jours aussi, il y a en outre à préparer un ravitaillement éventuel plus ou moins considérable. Or, un seul jour de vivres pour un corps d'armée à deux divisions représente environ vingt-deux wagons, dont huit de pain, douze d'avoine et deux de petits vivres; s'il y a un ravitaillement en bétail, ce qui se produit presque tous les jours, lorsque les troupes stationnent, on doit compter en plus seize wagons de bétail. Pour une armée, il faut multiplier ces chiffres par un nombre égal à celui des corps qui la constituent, quatre par exemple; si bien qu'en ajoutant les ravitaillemens éventuels, on arrive vite à la mise en route de plusieurs trains chaque jour, soit quatre ou cinq trains de vingt à trente wagons chargés chacun de six à sept tonnes en moyenne. Il est difficile d'obtenir une moyenne plus élevée, à cause des denrées encombrantes ou légères.

On se rend compte maintenant du nombre de trains militaires mis en marche dans une station-magasin au cours d'un fonctionnement de quelques mois. Une grande station-magasin

peut ravitailler une armée à elle seule. Ce sera donc une centaine de wagons environ qu'elle devra faire partir chaque jour, et certains jours ce chiffre sera doublé ou même triplé, ce qui peut donner une moyenne de quatre à six mille wagons expédiés par mois. Et comme il lui faut, bien entendu, en recevoir, pour son réapprovisionnement à elle-même, un nombre presque aussi considérable, surtout si cette station, comme c'est le cas général, est située dans une ville qui n'est pas en même temps un grand port maritime, on peut juger par ces chiffres de l'importance du mouvement des trains dans une station-magasin.

Il arrivera parfois que la besogne matérielle du chargement se trouvera facilitée par des circonstances favorables. S'il s'agit de denrées pour lesquelles la date d'entrée en magasin importe peu et qui n'exigent aucune manutention, on pourra faire repartir pour l'expédition du jour, sans leur faire rompre charge, une partie des wagons qui viennent d'arriver. Mais ce cas est relativement rare. Il faut d'abord supposer la réception par chemins de fer à voie normale, non par chemins de fer à voie étroite, voitures ou bateaux. La question ne peut, évidemment, se poser non plus pour les denrées préparées au fur et à mesure des besoins, et ce sont les plus nombreuses, pain, mélange d'avoine et de grains concassés, ni même pour celles qui doivent être l'objet, avant leur réexpédition, d'une manutention spéciale, triage, criblage ou vannage, par exemple. Il faut encore supposer des denrées de longue conservation, pour lesquelles il n'est pas nécessaire de renouveler fréquemment le stock en magasin; autrement, on devra, bien entendu, expédier en premier lieu celles qui sont déjà emmagasinées depuis un certain temps et décharger les nouvelles arrivées, qu'on ne peut songer à conserver sur roues; sinon, tous les wagons du réseau se trouveraient bientôt immobilisés dans les gares.

Il faut enfin qu'il n'y ait pas de vérification ou de réglage à faire, et c'est malheureusement le cas le moins fréquent. Pour faciliter la distribution au front, les sacs d'une même denrée doivent toujours être réglés au même poids, par exemple 40 kilogrammes pour le café, 50 pour le son, 75 pour l'avoine, 100 pour le sucre. Cela est très naturel et simplifie beaucoup la tâche des services de l'avant, mal outillés et manquant de temps pour vérifier le poids de chaque sac. Mais, comme

fréquemment les expéditions de l'étranger ou celles des commissions de réception sont faites en sacs de poids variable, ou de poids uniforme, mais différent de celui qui est fixé pour l'envoi à l'armée, ou même en vrac, pour les pommes de terre par exemple, il faut donc de toute nécessité décharger le tout, soit, en cas d'envoi en vrac, pour ensacher les denrées reçues, soit, dans les autres cas, pour vérifier le réglage des sacs.

On en profite souvent pour contrôler la qualité de la denrée, ou l'améliorer, la passer au tarare, par exemple, s'il s'agit d'avoine, pour enlever la poussière et les pierres, et c'est fort utile à coup sûr. Mais on ne se figure pas, avant de l'avoir expérimenté, ce qu'une simple note de ce genre, si facile à rédiger dans un bureau ou à expédier du front : « Tous les sacs d'avoine devront désormais être réglés à 75 kilos, toutes les balles de foin pressé devront être pesées et étiquetées, » coûte de peine au personnel de la station-magasin : il faut descendre un à un chaque sac ou chaque balle, le faire passer sur la bascule, l'ouvrir pour en compléter ou en diminuer le poids, s'il y a lieu, le changer même, s'il se trouve trop petit, pour l'adjonction à faire, enfin le recharger. Pour peu qu'il s'agisse d'expédier chaque jour deux trains d'avoine, chacun de trente wagons d'une dizaine de tonnes comprenant 133 sacs de 75 kilos, c'est une nombreuse équipe d'hommes qui devra consacrer la journée entière à ce travail pénible et ingrat.

Souvent aussi, un travail de chargement et de déchargement se présente avec un caractère d'urgence absolue; les hommes auront alors à accomplir un effort énorme en très peu de temps. Les grands transports de troupes qui ont été faits d'un point à un autre du front par autobus ou automobiles de tout genre, exigeaient d'énormes quantités d'essence et d'huile; c'étaient 1 500 ou 2 000 hectolitres demandés d'urgence à une station-magasin, qu'il fallait faire partir parfois même par marche ou train spécial, pour gagner du temps; car, bien entendu, en temps de guerre, un train militaire complet et convoyé va trois ou quatre fois plus vite que des wagons ajoutés à un train quelconque. Il faut alors qu'une équipe d'hommes solides passe la journée entière à charger les bidons de 50 litres, ou les caisses de bidons de cinq à dix litres, pesant chacune dans les soixante kilos avec l'emballage; ces hommes auront le soir les épaules toutes

meurtries, et ils n'en reprendront pas moins leur travail le lendemain.

D'autres fois, c'est un grand navire qui arrive, ou même plusieurs à la fois, de cinq ou six mille tonnes chacun. Il faut les décharger rapidement; sinon, une fois le délai écoulé, les surestaries monteront à plusieurs milliers de francs chaque jour. Le grain, élevé dans des bennes par les grues du port, est pesé et mis en sac et les sacs empilés à la hâte sur les quais ou dans un hangar, sur une hauteur de 10, 12 ou 15 sacs; or, il n'y a plus guère de dockers de profession pour accomplir ce travail très dur; la plupart sont mobilisés, et ceux qui restent sont les moins forts; on aura donc recours à la main-d'œuvre militaire, et il arrivera parfois que cette main-d'œuvre, si décriée en temps ordinaire, donnera un rendement aussi élevé que celui auquel on atteint avec des professionnels.

Quant aux chargemens ou déchargemens en gare, ils sont faits exclusivement par des soldats. Rien que le chargement d'un wagon de pain exige en moyenne deux heures avec une équipe de cinq hommes. Comme c'est plusieurs dizaines de wagons qu'il faut charger chaque jour, ici encore il faudra une nombreuse équipe qui travaillera toute la journée à cette besogne; et sa longueur est doublée quand, la boulangerie de guerre étant située à quelque distance de la gare, un chargement sur voitures ou camions et un déchargement supplémentaire se trouvent de ce fait rendus nécessaires.

Souvent enfin, ce ne sont pas les chargemens ou déchargemens de denrées, mais aussi les mouvemens mêmes des wagons dans la gare, ou tout au moins une bonne partie d'entre eux, qui sont exécutés par les soldats. Ce sont les wagons vides qui manquent, la gare n'ayant pu en passer dans la nuit la quantité demandée et, pour les trouver, il faut se livrer dans toute la gare, — qui compte parfois plusieurs kilomètres de voies, — à une chasse fatigante; il faut former à l'avance pour le train du lendemain les rames de wagons chargés d'une même denrée, puis plomber tous ces wagons, car pour éviter des soustractions en cours de route, chaque station-magasin plombe soigneusement tous ses wagons avec un plomb à elle. Plus d'une fois, au moment du départ, il faudra décharger à la hâte et recharger sur un autre wagon amené à cette intention, un wagon dont un coup de tampon trop rude, au cours de la formation du train,

aura endommagé le contenu, défoncé un fût, par exemple, ou détruit l'équilibre d'un chargement de sacs ou de balles. D'autres fois, ce sont des wagons à peser, et il faut, pour cela, les faire passer, après une manœuvre plus ou moins compliquée, sur un des ponts-bascules de la gare, soit pleins, soit parfois même successivement vides et pleins, car la tare inscrite sur les wagons n'est exacte qu'à 200 ou 300 kilos près, suivant l'âge du wagon, le temps sec ou pluvieux, etc. Dans la plupart des cas, tous ces mouvemens nécessitent de fréquens passages sur les plaques tournantes, ce qui cause toujours une grande perte de temps, puisqu'ils doivent se faire pour chaque wagon pris isolément, et non par rames entières de wagons, comme les manœuvres par aiguillage.

Certes, les employés de la gare ne restent pas inactifs : ce sont eux qui effectuent, avec les machines de manœuvres, les mouvemens importans, ceux qui portent sur un grand nombre de wagons. Mais ces employés, en partie mobilisés, surtout sur le réseau de l'État, sont aujourd'hui peu nombreux; depuis la reprise des transports commerciaux, ils sont parfois surmenés; souvent, les mouvemens demandés ne se font pas ou se font mal, de sorte qu'alors il faut bien que ce soient les soldats de la station-magasin, dirigés par leurs officiers ou sous-officiers, qui se préoccupent d'assurer le service. En tout cas, ils l'assurent presque exclusivement pour les mouvemens de wagons isolés. Et cela peut être dangereux avec des hommes dont la plupart, jusque là, ne s'étaient jamais approchés d'un wagon autrement que pour s'y faire eux-mêmes transporter. Aussi arrive-t-il de temps en temps des accidens, quelquefois mortels : des hommes sont écrasés par un coup de tampon ou renversés par des machines en manœuvre. Leur mort, comme celle des boulangers mourant à l'hôpital d'une broncho-pneumonie pour être passés, à peine vêtus, de leur tente surchauffée aux courans d'air de la paneterie, est moins glorieuse assurément que celle du soldat frappé en se lançant à l'assaut d'une position ennemie, mais ils n'en sont pas moins morts au service du pays, et n'ont pas droit à une moindre reconnaissance.

Une fois le train formé et parti, le rôle du personnel de la station-magasin n'est pas encore terminé : chaque train, et même en principe chaque wagon complet, quand il n'est pas attelé à un train militaire, doit être accompagné d'un ou

de plusieurs convoyeurs. Un train complet doit en avoir au moins deux; de cette façon, en cas de wagons différés, c'est-à-dire laissés en cours de route, régulièrement ou par suite d'accident, l'un d'eux pourra s'occuper de ces wagons, alors que l'autre poursuit sa route avec le reste du train. Souvent, les convoyeurs en question, après livraison de leur train à la gare régulatrice et vérification de son contenu, doivent faire retour à leur gare de départ avec un nouveau convoi : emballages vides, sacs, fûts, bidons ou caisses d'essence; car, avec l'importance des envois sur le front, si ces emballages vides n'étaient pas réexpédiés, on courrait risque souvent de se voir obligé de cesser les expéditions, faute de pouvoir s'en procurer de nouveaux.

Les trains de ravitaillement envoyés par la station-magasin partent suivant des horaires établis à l'avance; un certain nombre de « marches » sont réservées pour le service de la station-magasin, et ce nombre peut être augmenté en cas de nécessité. Quant au commerce et à l'industrie, malgré leur importance pour la vie économique du pays, en temps de guerre, ils ne viennent évidemment qu'en seconde ligne.

C'est seulement à l'arrivée à la gare régulatrice que prend fin le rôle de la station-magasin. A ce moment, en effet, l'officier gestionnaire de la gare régulatrice prend en charge les denrées reçues, dont il donne décharge au convoyeur. De là, elles seront dirigées sur l'armée à desservir, par chemin de fer toujours, jusqu'à la gare la plus proche du front, où elles seront livrées aux convois administratifs ou même aux corps directement. C'est alors la distribution finale, et avec elle cesse la mission de l'intendance militaire.

Ce que j'ai essayé d'esquisser dans ces quelques pages, c'est le tableau du fonctionnement normal d'une station-magasin. Mais ce cas d'un travail normal n'est pas toujours réalisé, et ce sont alors des efforts formidables qui deviennent nécessaires pour éviter ou atténuer les à-coups dans un service qui ne peut souffrir d'interruption. C'est déjà ce qui se produit sur une plus ou moins grande échelle chaque fois qu'une denrée importante, demandée d'urgence, manque ou se trouve en quantité insuffisante; il faut savoir faire l'impossible pour se la procurer et l'envoyer dans le plus bref délai. Mais c'est surtout lors de la retraite du mois d'août que des circonstances, qu'on ne

reverra heureusement plus, nécessitèrent parfois des efforts inouïs de la part du personnel des stations-magasins. Une retraite est toujours un moment terrible pour l'intendance; il devient extrêmement difficile d'assurer à l'avant le ravitaillement régulier des troupes, qui ne peuvent même pas toujours savoir le point précis où s'arrêtera le mouvement de recul; et, si la retraite prend de fortes proportions, les services de l'arrière peuvent se trouver eux-mêmes gravement éprouvés. C'est ainsi que, bien qu'on ait évité de placer les stations-magasins trop près de l'ennemi, lors de la marche foudroyante des Allemands en août, plusieurs se trouvèrent dans la zone occupée ou sur le point d'y tomber.

Or, avec leurs immenses approvisionnemens, l'évacuation des stations-magasins ne peut se faire en vingt-quatre ni même en quarante-huit heures, sans compter qu'il faut pour l'effectuer des dizaines de trains, qu'on ne peut, surtout dans de tels momens, réunir instantanément sur un même point. Sous aucun prétexte cependant on ne peut laisser l'ennemi s'emparer de semblables approvisionnemens. D'un autre côté, la destruction de ces milliers de tonnes de denrées coûteuses ne doit être décidée qu'à la dernière extrémité. Il ne reste donc qu'une solution admissible, c'est l'évacuation ordonnée au dernier moment, mais en temps utile cependant. Aussi, dans les derniers jours qui ont précédé immédiatement la bataille de la Marne, et pendant cette bataille même, certaines stations-magasins menacées ont-elles travaillé jour et nuit à leur évacuation. On a pu la regretter après la victoire, mais la prudence paraissait alors l'imposer : la meilleure preuve en est que, dans certaines d'entre elles, les derniers départs s'effectuèrent sous les obus ennemis qui commençaient à pleuvoir sur la gare. Dans l'une d'elles, la réserve d'essence chargée sur un bateau que des formalités administratives, — en temps de guerre! — empêchèrent de partir à temps, fut atteinte par un obus et prit feu tout entière. Et cependant, pour permettre d'achever l'évacuation, le « service de garde » que la compagnie spéciale d'infanterie était chargée d'assurer consista, le dernier jour, à arrêter pendant seize heures, avec les fusils de ses 240 territoriaux, la poussée des forces allemandes qui arrivaient avec des mitrailleuses et des canons.

Pendant cette angoissante période, ç'a été dans les stations-

magasins menacées un travail forcené, prolongé pendant quatre jours et quatre nuits sans interruption, et sans établissement de relais possibles, puisque tout le personnel était occupé à la fois ; ce personnel a donné là le maximum d'effort qu'on puisse demander à des hommes, surtout d'un certain âge et non entraînés. Dans la plupart des stations-magasins tout a été sauvé, depuis les denrées jusqu'aux fours démontables ; les machines mêmes, dynamos, torréfacteurs, tout ce qui était transportable ou démontable a été enlevé.

Quelques jours plus tard, tout se trouvait remonté et reformé à l'arrière, à l'Ouest ou au Midi, — en attendant la reprise de la marche en avant, bien lente au gré de tous. Et de nouveau le fonctionnement intense reprenait, mais cette fois avec une installation de fortune, fours montés à la hâte et provisoirement non abrités, hangars et magasins insuffisans ou dispersés aux quatre coins de la ville, comme parfois les hommes eux-mêmes ; sous peine d'affamer l'armée, il fallait arriver à produire et expédier sans délai son ravitaillement normal.

***

On voit que, loin d'être le simple magasin ou entrepôt que se figurent quelques-uns, les stations-magasins doivent, avec leurs diverses fabrications et les multiples manutentions nécessaires, fournir sans arrêt un travail énorme, et cela avec un nombre relativement restreint d'hommes et d'officiers.

Il n'est pas inutile de le redire, alors surtout qu'à la suite d'une campagne utile à ses débuts, mais qui tombe aujourd'hui dans une exagération regrettable, on tend trop souvent à voir des embusqués dans tous les hommes affectés aux services de l'arrière, même les plus indispensables. C'est là une vue bien superficielle, car si leur rôle, moins dangereux, est moins brillant que celui des services de l'avant, il est souvent aussi pénible et parfois davantage, à raison de la continuité de l'effort. Et ceux qui l'accomplissent ne sont pas soutenus par l'entraînement de la lutte ; ils ne connaissent ni la griserie du succès âprement disputé, ni la joie de ces récompenses honorifiques, croix, médailles, citations à l'ordre du jour, auxquelles les Français sont toujours si sensibles.

Pourtant, ils sont loin d'être sans mérite, car maintenant

surtout que la plupart des hommes jeunes et valides ont été pris pour le front, ce sont de durs travaux qu'il faut demander à l'arrière à des hommes dont beaucoup sont malingres ou déjà âgés. Leur constante bonne volonté a suppléé au défaut de force. Par tous les temps ils ont travaillé des dix et onze heures par jour, ruisselans de sueur l'été sous un soleil brûlant, ou transis l'hiver par les averses glaciales. C'est grâce à leurs efforts couronnés de succès qu'ont pu être obtenus ces résultats que constatait récemment un brillant écrivain espagnol autorisé à visiter nos lignes; il ne cachait pas son étonnement de ne rencontrer partout, — on n'en pourrait sans doute pas dire autant de l'autre côté des tranchées, — que des hommes bien portans, ayant « une mine de chanoines, » grâce « au zèle d'une intendance sans rivale. » C'est là un hommage qu'il est bon d'enregistrer; il faut le joindre à ces témoignages venus du front, proclamant tous bien haut que, grâce à la perfection des services d'intendance, ceux qui se battent là-bas ne manquent jamais du nécessaire.

C'est aussi, pour tous ceux qui se livrent à cette tâche, un encouragement à continuer sans trêve leur dur labeur. Pour humble qu'il est, il n'est pas méprisable à coup sûr; il est, en son genre, aussi indispensable que celui même des combattans, aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé le moyen d'avoir des soldats qui puissent vivre sans manger et se battre sans munitions. On peut dire sans exagération que l'excellence de nos services de l'arrière a été la condition matérielle des succès de notre héroïque armée ; il est donc juste qu'une petite part de la reconnaissance du pays aille à ces prétendus embusqués auxquels nous devons, non certes nos succès mêmes, mais du moins la possibilité de ces succès.

LOUIS LE FUR.

LE MAROC ET LA GUERRE

La question du Maroc, née le jour où les Français entrèrent à Alger, n'intéressa le public qu'après les traités anglo-franco-espagnols de 1904.

Inaugurant alors une politique plus active, nous venions de prêter 90 millions au Sultan, à qui notre plénipotentiaire, M. Saint-René Taillandier, présentait tout un programme de réformes. Certains pangermanistes faisaient, dans ce même moment, des efforts inutiles pour intéresser l'Allemagne à cette contrée située aux portes de l'Europe et qui, seule dans le monde, restait, en dépit de ses richesses naturelles, rebelle à toute pénétration.

La guerre russo-japonaise s'achevait. Nos discussions politiques faisant croire à notre propre faiblesse, l'empereur Guillaume II vint à Tanger, le 31 mars 1905, affirmer son attachement au principe de l'indépendance marocaine.

C'est sur ce terrain que l'antagonisme franco-allemand allait désormais se montrer en toute occasion.

Nos voisins de l'Est ont peut-être, dès ce moment, caressé le rêve d'une prise de possession au moins partielle de l'empire chérifien, mais l'Empereur et ses conseillers cherchaient surtout, en contrecarrant nos projets d'annexion, à nous imposer leurs propres vues sur la politique européenne.

La thèse allemande, telle que le chancelier von Bülow la présentait alors au Reichstag, pouvait se résumer ainsi. La France s'est entendue au sujet du Maroc avec l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie; elle a laissé systématiquement l'Allemagne en dehors de toute négociation; l'Entente Cordiale, suscitée par elle, paraît de plus dirigée contre l'Empire. Le

porte-parole du Kaiser ajoutait : « Nous eussions été d'accord en deux heures, on ne l'a pas voulu. Le conflit vient de là ! »

L'histoire des négociations franco-allemandes à propos du Maroc, commencées dès ce moment et continuées jusqu'à la veille de la déclaration de guerre, est encore présente à toutes les mémoires.

Tantôt la Wilhelmstrasse déclinait, comme avant la visite impériale à Tanger, tout intérêt d'ordre politique dans ce pays, pourvu qu'y fût proclamé le principe d'égalité économique. Tantôt, au contraire, elle exigeait impérieusement des compensations, sur place ou partout ailleurs. Mais, toujours, elle nous opposait une hypothèque prise sans titres réels et sans cesse renaissante, malgré les « levées » successives auxquelles nous consentions.

L'opposition allemande à nos premiers projets de protectorat conduisit l'Europe à la Conférence internationale d'Algésiras. Commencée le 15 janvier 1906, cette lutte diplomatique, prélude pacifique de la guerre actuelle, se termina le 7 avril de la même année.

L'Europe entière, faisant bloc contre l'hostilité et les prétentions allemandes, nous confia, conjointement avec l'Espagne, le mandat de la représenter dans l'œuvre reconnue nécessaire de la réforme marocaine.

Notre victoire était incontestable, comme le prouvait l'éviction de l'Allemagne. Nous devions toutefois payer si cher ce résultat que notre succès devenait négatif en quelque sorte. On reconnaissait en effet notre situation privilégiée au Maroc, sans nous y donner tous les titres de propriété que nous aurions souhaité obtenir de l'assentiment général.

Un diplomate a dit de l'Acte d'Algésiras qu'il serait un armistice de cinq ans. L'armistice n'eut pas même cette courte durée, et les escarmouches commencèrent bientôt entre les deux combattans.

Les attaques et les déprédations des tribus marocaines de la frontière oranaise nous contraignant à prendre des gages dans cette région, Oudjda fut occupé et les Beni-Snassen réduits par le général Lyautey en 1907. Le meurtre de neuf Européens, dont cinq Français, commis le 30 juillet de cette même année à Casablanca, nous obligeait à débarquer des troupes dans ce port de l'Atlantique.

Tel fut le début de notre intervention militaire au Maroc. Notre occupation s'étendait l'année suivante sur toute la Chaouïa, mais nos progrès militaires nous étaient imposés par les attaques des tribus voisines de nos postes, et nous n'avancions qu'à regret, en multipliant les assurances de notre désintéressement. Cet état d'esprit timoré nous fit commettre plusieurs erreurs. Le sultan Abd-El Aziz avec lequel nous avions traité, fut renversé par son frère Moulay Hafid, sans que nous tentions rien pour le maintenir au pouvoir. Nous prenions même, un peu plus tard, vis-à-vis de ce dernier, l'engagement de retirer nos troupes des diverses régions du territoire marocain alors occupé par nous.

La transformation, progressivement imposée par les événemens, de notre situation au Maroc n'en suscita pas moins de nouveaux efforts de l'Allemagne pour combattre notre influence grandissante. L'affaire des déserteurs de Casablanca, survenue en 1908, révéla des faits d'une extrême importance. Les consuls allemands eux-mêmes s'employaient par tous les moyens à faciliter la désertion de nos troupiers.

L'accord franco-allemand du 8 février 1909 fut la suite de la décision arbitrale qui trancha ce grave différend.

L'Allemagne abdiquait une fois de plus toute prétention politique au Maroc, mais elle exigeait en échange une collaboration économique tellement étroite entre elle et nous que l'éviction des autres Puissances s'ensuivrait fatalement.

L'accord boiteux ne pouvait durer, les deux parties ne le comprenaient pas de la même façon.

De nouveaux événemens se produisirent. La révolte menaçant le Sultan assiégé dans sa capitale, nous étions conviés par lui, le 27 avril 1911, à délivrer Fez où nous arrivions moins d'un mois plus tard.

Cet événement raviva sans doute les désirs d'expansion au Maroc naguère caressés par la Wilhelmstrasse. Celle-ci, toujours réaliste, n'a jamais dédaigné les profits de toute nature que pouvaient, dans leur désir de conciliation, lui abandonner ses partenaires.

L'envoi de la canonnière *Panther* à Agadir date du 1er juillet 1911. Les négociations reprirent tout de suite entre M. de Kiderlen-Waechter et notre ambassadeur M. Cambon. Mais le *veto* de l'Angleterre fit promptement abandonner une

fois de plus aux Allemands la prétention qu'ils laissaient paraître de prendre pied au Maroc.

On connaît les péripéties de cette lutte diplomatique, souvent obscurcie par la duplicité allemande. La convention du 4 novembre 1911 en sortit. Elle consacrait le désintéressement territorial de l'Allemagne. Le gouvernement de Guillaume II reconnaissait notre protectorat sur l'empire chérifien où nous nous engagions à maintenir l'égalité économique entre toutes les nations. Nous cédions en échange à notre adversaire une notable partie du Congo.

La seule lecture des articles du nouveau traité suffit à prouver dans quel esprit peu amical l'Allemagne signa cet accord, cependant si profitable pour elle.

Elle voulait se ménager par les arrangemens précédens des occasions de peser sur notre politique générale et de la faire dévier. Mais, ses échecs successifs et la fermeté de nos alliances et de nos amitiés l'ayant contrainte à un changement de tactique, elle va dorénavant nous susciter dans notre Protectorat des difficultés telles que notre prise de possession définitive en sera retardée et sa mise en valeur compromise.

La diplomatie allemande sait prochaine l'heure de la grande conflagration voulue et préparée par elle. Elle estime que l'entreprise de conquête du Maroc, dans laquelle nous allons nous engager à fond, sera pour notre armée une cause de faiblesse.

Il semble qu'avec la patience, la science extraordinaire des détails qui caractérisent la race germanique, elle va s'employer par tous les moyens à nous rendre la tâche encore plus ardue.

Avant que sonne l'heure du grand duel, le Maroc deviendra donc pour nous, dans sa pensée, une plaie profonde, qu'elle saura entretenir et par laquelle un peu de notre sang et de notre force va s'écouler chaque jour.

***

L'accord de 1911 aurait dû ne laisser entre les Puissances contractantes aucun sujet de contestations nouvelles.

Il n'en a pas été ainsi, dès le premier moment, par l'évidente volonté de l'Allemagne. Si la question de notre protectorat n'était plus mise en cause par elle, chacune des matières dans lesquelles pouvait s'affirmer notre mainmise sur le gouver-

nement chérifien donnait lieu à des restrictions ou même à des refus catégoriques de sa part.

Les ressortissans étrangers au Maroc avaient été, jusqu'ici, de par les traités eux-mêmes, soustraits à la justice marocaine trop sujette à caution. Leurs consuls nationaux tranchaient seuls leurs différends.

L'Allemagne avait déclaré que cette justice consulaire « pourrait » être remplacée par la nôtre, dès que nous aurions institué des tribunaux réguliers. Cette formule imprécise, volontairement employée, lui permit jusqu'au dernier jour de se refuser à tenir une promesse que nos négociateurs avaient cependant le droit de croire formelle.

La question des protégés, si importante pour notre protectorat, ne fut pas non plus résolue à notre avantage, malgré la netteté des engagemens pris.

Le dernier paragraphe de l'article 12 de l'accord était ainsi conçu : « Les deux gouvernemens conviennent de poursuivre, auprès des Puissances signataires, toutes modifications de la Convention de Madrid que comporterait, le moment venu, le changement de régime des protégés et associés agricoles. »

Ce texte prêtait peu à discussion honnête. La lettre explicative de M. de Kiderlen-Waechter à notre ambassadeur, M. Cambon, n'offrait non plus aucune obscurité.

« J'ajoute que dans ma pensée, écrivait le ministre allemand, l'expression changement de régime des protégés implique l'abrogation, si elle est jugée nécessaire, de la partie de la convention qui concerne les protégés et associés agricoles. »

L'Allemagne s'engageait donc, si l'on s'en tenait au sens général du texte, à agir de concert avec nous auprès des Puissances intéressées pour amener la réforme de cette question. La lettre explicative du chancelier spécifiait que l'Empire soutiendrait même une demande d'abrogation présentée par nous. L'ambiguïté d'un ou deux membres de phrase permettait toutefois à un contradicteur, évidemment malintentionné, d'ergoter encore. Quand le moment serait-il venu? Par qui l'abrogation devrait-elle être jugée nécessaire?

Or, malgré ces engagemens antérieurs assimilés sans doute à des chiffons de papier, M. Zimmermann, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, déclarait devant le Reichstag, le 19 mai 1914, que l'Allemagne ne pensait pas à abandonner

les droits conférés aux Puissances par la Convention de Madrid.

Nous avions cependant acheté en 1911, à l'Allemagne, la part qui pouvait lui revenir de ces droits et elle en avait touché d'avance le prix convenu!

Il en était ainsi de tout.

La règle des adjudications marocaines admettait la libre concurrence internationale. L'Allemagne prétendit nous imposer un régime analogue pour tous les travaux publics, ceux des villes comme ceux de l'État. Mais elle imagina une entrave plus étroite encore, afin de mieux retarder nos progrès dans le nouveau Protectorat.

Notre expérience coloniale, confirmée par celle des autres peuples, nous fit, dès les premiers jours, nous rendre compte de l'importance primordiale des chemins de fer au Maroc. La rapide pacification du pays, sa mise en valeur prochaine tenaient surtout à la création d'un réseau de voies ferrées permettant de faciles déplacemens de troupes et d'approvisionnemens, puis de marchandises.

Le développement du commerce, lié à celui de l'agriculture et de l'industrie, la mise en exploitation des mines sur la découverte desquelles les Allemands eux-mêmes fondaient de grandes espérances, tous ces progrès dépendaient également de ce même facteur. L'Allemagne avait proclamé sans cesse, en même temps que son désintéressement politique, sa volonté très ferme de maintenir la liberté commerciale au Maroc, et nous lui avions donné toute satisfaction sur ce sujet. Son intérêt le plus évident était donc attaché à ce que le Protectorat engageât rapidement les travaux de construction d'un vaste réseau ferré. Il eût semblé naturel qu'elle prît des précautions contre notre lenteur possible et qu'elle nous imposât un délai maximum pour l'ouverture des chantiers.

Ses capitalistes et ses entrepreneurs, admis à lutter contre les nôtres, auraient trouvé l'occasion d'appréciables bénéfices dans une politique de ce genre.

Elle aurait pû également nous proposer d'autres clauses par le moyen desquelles de nouvelles garanties d'égalité parfaite avec les nôtres seraient accordées à ses producteurs.

L'article IV de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904 spécifiait par exemple que le commerce des deux nations jouirait des mêmes avantages pour le transit à travers les possessions

africaines de l'un et l'autre contractant. L'Angleterre s'assurait ainsi tous les avantages que nous donnait la possession de l'Algérie, limitrophe du Maroc.

Or, l'Allemagne nous imposa une obligation qui ne pouvait que retarder la création du réseau ferré si utile à ses propres nationaux.

Nous nous engageâmes vis-à-vis d'elle, qui ne devait y trouver aucun avantage, à n'accorder la concession d'aucune ligne marocaine avant celle de la voie ferrée internationale devant réunir Fez à Tanger.

Ce chemin de fer effectuerait un parcours de près de 200 kilomètres chez nous, puis de 100 kilomètres en protectorat espagnol. Il traverserait également 15 kilomètres du territoire internationalisé de Tanger. Cette ville n'était pas encore pourvue de son statut politique dont la rédaction s'annonçait comme devant être excessivement longue et difficile. Les négociations nécessaires entre nous, l'Espagne et les diverses Puissances intéressées à la question de Tanger devaient donc immanquablement exiger de nombreuses années. La concession du premier chemin de fer marocain était par conséquent et sciemment rejetée, du fait des exigences allemandes, à une date indéterminée.

Du même coup, notre protectorat tout entier se trouvait dans l'impossibilité de construire le réseau ferré dont il avait tant besoin pour hâter sa pacification d'abord, mais aussi pour rendre possible son essor économique.

La volonté allemande de combattre, ou du moins de retarder notre œuvre marocaine, était donc évidente dès le premier jour. Elle paraît du moins telle à la lueur des événemens actuels. Bien des faits postérieurs la démontrèrent encore. Nous avions, par exemple, tourné l'interdiction de commencer un réseau ferré en construisant des Decauville, uniquement destinés aux besoins de nos troupes.

L'Allemagne protesta d'abord, puis, n'ayant pu faire prévaloir son opinion, elle tint la main à ce que la destination ou l'organisation de ces Decauville ne fût pas transformée peu à peu.

Les calculs allemands semblèrent se réaliser dans les premiers temps. Nous avions, au début de l'expédition, envoyé 7000 hommes à Casablanca. Ce chiffre doubla dès l'année 1909, puis il diminua et nos troupes ne comptèrent plus que 6000 hommes. Mais la marche sur Fez nous contraignit à faire

venir 27 000 hommes de France et d'Algérie, sans parler des contingens coloniaux. Le dernier accord franco-allemand nous permettant de supposer que nous avions dorénavant les mains libres, l'importance de notre corps expéditionnaire s'accrut rapidement au point d'atteindre 75 000 hommes, en y comptant 12000 hommes de troupes auxiliaires marocaines.

On pouvait donc penser alors que la conquête du Maroc exigerait, pendant un certain nombre d'années, l'emploi d'une très notable partie de nos forces métropolitaines. Mais, grâce au chef dont nous avions doté le Protectorat, les zones pacifiées s'étendirent rapidement. Il était toutefois d'autant moins possible de songer à réduire nos effectifs avant longtemps, que l'œuvre devenait de plus en plus difficile, à mesure qu'on pénétrait davantage vers l'intérieur.

Nous avions à peine abordé le Moyen-Atlas. Les crêtes les plus élevées, les régions les plus sauvages restaient à conquérir. Notre prise de possession de Kénifra, que 200 kilomètres séparent à vol d'oiseau de l'Océan, date du 12 juin 1914. Il nous fallait encore traverser une zone d'égale largeur où les altitudes atteignent 4000 mètres, pour tenir le pays tout entier, de l'Ouest à l'Est.

Aussi beaucoup estimaient-ils, chez nous comme en Allemagne, que le Maroc serait pour notre armée, en cas de guerre européenne, une cause de véritable faiblesse. Cet argument avait longtemps été utilisé à Paris par les adversaires de toute intervention dans l'Empire chérifien. Et dès que la tension diplomatique fit prévoir aux plus optimistes de graves événemens prochains, le gouvernement dut naturellement envisager l'éventualité d'une évacuation au moins partielle du Protectorat. Le bruit de l'adoption d'une détermination de ce genre courut du moins avec persistance dans divers milieux français du Maroc, pendant les quelques jours d'incertitude qui précédèrent le début des hostilités.

Et tel fut le rôle de l'Empire chérifien dans cette période de l'histoire qu'on a pu appeler « l'avant-guerre. »

***

Que furent les instructions précises données au Résident général dans ces momens critiques ? Ceci est encore le secret des bureaux, mais on en dévoilera bien quelque jour tous les détails.

On peut du moins supposer *a priori* que l'idée d'une évacuation totale de la zone française n'a jamais dû effleurer l'esprit

d'aucun de ceux qui avaient charge de nos destinées. L'importance de nos sacrifices précédens plaidait trop en faveur du maintien de notre autorité dans tout ou partie du Protectorat. Nous avions déjà dépensé un demi-milliard pour l'entretien du corps expéditionnaire au cours des années précédentes. Des travaux publics importans avaient été entrepris un peu partout. Plusieurs ports s'organisaient à grands frais. Celui de Casablanca avait absorbé de gros capitaux. Rabat, Kénitra, port très sûr, récemment créé à l'embouchure du Sebou, s'équipaient aussi. Les pistes d'hier se transformaient en routes. Enfin tout un réseau de tramways militaires, de 60 centimètres d'écartement de voies, joignait entre elles les grandes agglomérations de la Côte, atteignait Meknès, aux portes de Fez, reliait Oudjda et la frontière algérienne à Mçoun, poste voisin de Taza, s'avançait vers le Sud dans la direction de Marrakech (1).

L'exemple de l'administration avait été suivi par les particuliers. Nos nationaux, beaucoup d'Européens à leur suite, s'étaient fixés dans les villes de la Côte et même jusque dans les derniers postes de l'intérieur occupés par nos troupes. On pouvait estimer leur nombre à 50 000. Les capitaux engagés par cette colonie active et entreprenante se chiffraient par centaines de millions. Plusieurs grandes villes européennes étaient nées et se développaient avec une rapidité tout américaine. Nombreux même étaient les colons acquéreurs de domaines ruraux plus ou moins vastes qui se livraient à la culture dans des régions pacifiées de la veille.

La valeur totale de l'effort réalisé par nous pouvait donc s'estimer à près d'un milliard que ferait perdre immanquablement l'évacuation du pays.

Restaient deux solutions en dehors de celle-ci. Nous pouvions chercher à conserver tout le terrain conquis ou bien abandonner une partie plus ou moins considérable de l'intérieur pour nous rapprocher de nos deux bases d'opérations, l'Algérie à l'Est et l'Océan vers l'Ouest.

Mais comment tout conserver, alors que la patrie, menacée dans son existence, avait besoin de l'ensemble de ses ressources? Le Maroc nous échapperait certainement si la France était vaincue en Europe, et nous éprouverions alors la suprême

(1) La ligne de l'Ouest a été poussée depuis lors jusqu'à Fez, et Taza se trouve également relié au réseau de l'Est.

tristesse d'avoir conservé, au prix de coûteux sacrifices, une magnifique proie pour nos ennemis.

La dernière solution n'offrait pas des dangers moins considérables. L'histoire nous apprend en effet, qu'on n'a jamais fortifié sa situation dans un pays mal soumis, en se cantonnant passivement sur les positions conquises, moins encore en cédant du terrain. Tout recul ne produit-il pas une recrudescence de la révolte ?

On n'a pas perdu le souvenir de la première expédition de Constantine et de la désastreuse retraite qui la suivit. Or, nos troupes de Taza devraient, pour rallier Oudjda et la frontière oranaise, couvrir plusieurs étapes dans une région terriblement accidentée, défendue par des montagnards bien armés, exaltés par ce qu'ils appelleraient notre fuite. Parvenues au petit chemin de fer militaire qui se soude au réseau algérien, il leur faudrait encore retraiter sur une distance de 150 kilomètres environ pour atteindre la frontière; mais celle-ci n'est qu'une ligne idéale !

Le recul vers l'Ouest des troupes de Fez serait au moins aussi difficile. Et quels dangers courraient ceux de nos bataillons qui gardaient la ligne de l'Atlas ! Jusqu'où n'iraient pas, à la suite de nos colonnes alourdies par tous les *impedimenta* de la retraite, les partisans que Moha ou Hamou savait naguère maintenir devant notre avance victorieuse ? Ne serions-nous pas acculés un peu plus tard à nous réfugier dans certaines villes littorales, comme ont fait si longtemps les Espagnols dans leurs Présides ?

De graves difficultés pouvaient d'autant mieux se produire que les intrigues allemandes travaillaient depuis longtemps les milieux indigènes marocains. Des rapports diplomatiques secrets, récemment publiés, ont fait connaître que nos ennemis escomptaient des troubles dans l'Afrique du Nord et en Russie. Ils avaient particulièrement multiplié les efforts et les sacrifices pour les faire naître au Maroc.

Nous avions été jusque là à peu près désarmés dans ce pays contre les étrangers. L'Acte d'Algésiras, la crainte d'incidens diplomatiques faciles à soulever, arrêtaient le plus souvent notre action coërcitive, même contre les élémens les moins recommandables. La guerre changea heureusement tout cela. La saisie des correspondances des consuls et des sujets alle-

mands, les perquisitions opérées chez les uns et les autres, dès le début des hostilités, prouvèrent aux indigènes que l'Empire germanique ne nous inspirait aucune crainte. Elles amenèrent de plus la découverte de dépôts d'armes et de munitions, celle également de l'organisation de tout un système d'espionnage et de préparation à la révolte. La justice condamna à mort plusieurs des coupables pris sur le fait. Les uns furent fusillés au commencement de novembre, d'autres en janvier suivant.

Les intrigues allemandes ne furent certainement pas étrangères aux incidens qui se multiplièrent dans le courant du mois d'août sur tout notre front. Les premiers départs de troupes de l'active ramenées des avant-postes vers la Côte pour s'embarquer semblèrent donner raison aux rumeurs propagées par nos ennemis. Et de même, les difficultés éprouvées par quelques-uns de ces corps pour traverser les régions où elles opéraient, ont démontré à quel point une évacuation totale de l'intérieur eût présenté de dangers.

Le Maroc paraissait donc bien le terrible guêpier prévu par les Allemands. Nous risquions, en y demeurant, de priver notre armée métropolitaine de l'incomparable élément de forces constitué par nos contingens d'Afrique. Si nous décidions de l'abandonner, même en partie, nous devions craindre de voir notre retraite se transformer en désastre.

Le succès de l'expédition de Madagascar, préparée, trop exclusivement peut-être, dans les bureaux de la rue Saint-Dominique, nous coûta naguère un prix trop élevé. Il est certain qu'on voulut à tout prix éviter en 1914 les erreurs de 1895!

Avant de prendre la résolution définitive, le gouvernement sut entendre en effet les conseils de l'homme qui connaissait le mieux la question marocaine, le général Lyautey.

On peut le dire aujourd'hui puisque le fait a déjà été dévoilé au public, la première intention du ministère aurait été d'évacuer l'intérieur du Protectorat. Le Résident général qui lui fit abandonner cette décision donna, en assumant une telle responsabilité dans un pareil moment, un bel exemple de courage civique en même temps que de clairvoyance militaire. Mais le gouvernement eut la sagesse de l'écouter.

Distribuer l'éloge aux uns et aux autres serait certainement inutile dans les circonstances présentes; l'Histoire le fera mieux plus tard.

***

Les troupes du Maroc pouvaient être considérées comme les meilleures de notre armée. Elles étaient en effet entraînées par plusieurs années d'une campagne pénible. Toutes avaient vu le feu. Elles représentaient une importante fraction, la dixième partie environ, de l'ensemble de notre armée active, et c'est pourquoi on ne pouvait songer à les conserver sur place. Mais leur nombre ne présentait plus qu'une importance secondaire, si on le comparait à celui que le recrutement général de la nation armée pouvait mettre à la disposition des autorités militaires.

Le remplacement de ces magnifiques troupes de choc par des contingens de seconde ou de troisième ligne, en nombre égal ou inférieur, pouvait donc permettre, sans nuire à la sécurité du Protectorat, de donner à la Défense nationale tout ce qu'elle était en droit d'espérer de l'armée d'Afrique. Il est possible que ce raisonnement ait influé sur les décisions prises.

Nous possédions lors de la déclaration de guerre, comme l'indique une note parue le 14 septembre au *Bulletin officiel* du Protectorat, 48 bataillons dans le Maroc Occidental : 17 seulement furent maintenus sur place. Ils se composaient en majeure partie de contingens recrutés en Algérie, en Tunisie et au Sénégal. La répartition de ces troupes d'active se fit uniquement à la limite des divers fronts occupés par nous avant l'agression allemande. La partie la plus importante de ces effectifs fut distribuée le long des frontières Zaïan. C'est là que le danger était le plus pressant. Lias, Kénifra, Kasba-Tadla, nos divers postes édifiés le long de l'Oum el Rbia jalonnaient cette ligne sans cesse parcourue au moyen de fortes colonnes mobiles.

Derrière ce réseau de troupes d'active, assez solide pour maintenir les positions acquises, un certain nombre de bataillons formés des réservistes et des territoriaux recrutés sur place garnisonnaient dans les divers postes de l'intérieur. Enfin, les bataillons de territoriaux envoyés de France dès le début du mois de septembre furent répartis sur la côte, le long de la frontière espagnole du Gharb et auprès des voies ferrées, dans les régions entièrement pacifiées.

Ces dernières troupes ont acquis elles-mêmes, au bout de quelques mois, assez de cohésion pour pouvoir prendre part, fort honorablement, à des colonnes de police. Elles ont vu l'en-

nemi, et les pertes excessivement minimes qu'elles ont subies démontrent seulement l'excellence de leur commandement et l'ascendant qu'elles ont su prendre sur leurs adversaires.

On opéra exactement de la même façon dans le Maroc oriental où douze bataillons se trouvaient rassemblés avant la guerre. Une bonne moitié de ces effectifs fut également envoyée en France et remplacée par des territoriaux.

La répression sévère des menées allemandes, les entraves apportées du même coup à la contrebande des armes ont facilité l'œuvre de la pacification.

Grâce aux mesures militaires précédemment énumérées, la sécurité a été maintenue sur toute la surface du Maroc soumis à notre autorité.

Cependant, dès la fin du mois de septembre, une note officielle (1) pouvait affirmer avec un patriotique orgueil : « Il a été envoyé en France l'effectif de plus de trois divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie, deux groupes de cavalerie montée, la plupart des troupes du génie et tous les services afférens à ces formations, effort supérieur à celui que demandait le gouvernement et qui ne semblait pas, au début, pouvoir être donné ni avec cette importance, ni dans ce délai.

Le télégramme n° 1511 G (daté du 29 septembre) du ministre de la Guerre, dont le texte a été publié remerciait donc à juste titre le commissaire résident général de ce magnifique effort.

Mais les avantages militaires que nous avons retirés de l'adoption de ce programme ne se sont pas bornés là. Personne n'ignore l'héroïsme déployé en France par ceux de nos effectifs recrutés au Maroc. Ils se sont révélés de beaucoup comme nos meilleurs auxiliaires. Rien ne les étonne, rien ne les effraie et, par exemple, ils pratiquent d'eux-mêmes la tactique moderne du défilement qu'on apprend aux tirailleurs sénégalais avec assez de peine.

Or, le réservoir de ces troupes incomparables reste toujours à notre disposition. Des engagemens nombreux sont journellement recueillis dans le Maroc loyaliste. Ils nous permettent de combler les vides, faits en Belgique et ailleurs, dans ces corps d'élite.

Il convient également de faire entrer en ligne de compte les nombreux approvisionnemens que la sécurité des mers, garantie

(1) Parue au *Bulletin officiel.*

par notre alliance avec la Grande-Bretagne, nous a permis de tirer des riches provinces marocaines.

Des chevaux, une quantité considérable de grains nous ont été ainsi envoyés; des milliers de peaux de moutons achetées sur place ont servi à préserver nos troupiers du froid et de la neige. L'automne pluvieux de 1914 faisait présager pour l'année suivante une abondante récolte. Cet espoir n'a pas été trompé, et l'approvisionnement en céréales de la métropole s'en est ressenti favorablement.

Peut-on craindre de voir se transformer à notre détriment cette situation si favorable? L'avenir n'est à personne, a dit le poète, mais la victoire qui nous a donné tant de gages en Europe peut moins encore nous abandonner au Maroc!

Un incident qu'on eût qualifié de désastre, il y a quelques années, s'est produit auprès de Kénifra le 13 novembre 1914. Une colonne attaquée par Moha ou Hamou dans le voisinage du camp, perdit presque tous ses officiers et plusieurs centaines d'hommes. Cinq jours après, Kénifra était secouru et ravitaillé. Une autre semaine ne s'était pas écoulée que le général Henrys avec une forte colonne parcourait la région tout entière et pourchassait les rebelles. Cette surprise militaire n'a donc pas eu, grâce aux mesures prises, la moindre répercussion sur l'état politique du Protectorat.

L'événement malheureux de Kénifra aura seulement fourni la preuve décisive de la solidité de notre autorité. Car derrière la ligne ténue, mais suffisamment forte de nos postes-frontières, le pays continue non pas à végéter en attendant des jours meilleurs, mais à vivre, à progresser comme un jeune organisme sain.

Les grandes cités côtières ont en effet poursuivi, par ordre exprès du commissaire Résident général, l'exécution de leurs travaux, comme si la paix régnait encore. Rabat, Casablanca construisent leurs ports, leurs égouts, leurs adductions d'eaux. Elles se dotent de tout un réseau de rues larges et macadamisées. Les petites villes comme Kénitra suivent cet exemple. Le Protectorat a maintenu également ses chantiers de construction de routes, il en a même ouvert de nouveaux. Son réseau de tramways se complète : il dessert Fez depuis le mois de février 1915 et il se soudera bientôt à celui de l'Algérie.

Le Protectorat a même osé concevoir et pu mener à bien le projet d'une Exposition à Casablanca. Près de 200000 per-

sonnes ont visité cette œuvre de paix réalisée en pleine guerre, dont le succès aura une heureuse influence sur le prochain avenir économique du Maroc.

Nous donnons ainsi aux indigènes l'impression d'une force tranquille et sûre, gage unique, mais certain, de leur fidélité.

Mais il est encore un autre profit que nous tirons, dès aujourd'hui, de la politique suivie par nous dans l'Empire chérifien. Pour être purement moral, ce profit n'en est pas moins inappréciable.

Le monde admire la magnifique résistance que notre pays sut opposer à l'agression allemande. Il s'étonnera bientôt, quand le temps de la réflexion sera venu, que nous ayons pu trouver, dans les circonstances tragiques où nous étions, la force matérielle et l'impassibilité d'âme nécessaires pour continuer la grande œuvre de pacification et de civilisation si récemment entamée par nous dans le Maroc barbare.

Et pour rester dans le domaine des faits pratiques, quand viendra le jour inéluctable du règlement des comptes, nous pourrons montrer aux belligérans le Protectorat indemne de tous dommages. Nous ne l'aurons pas abandonné un seul instant, aucun des intérêts qui s'y étaient engagés sous notre garantie n'aura souffert des événemens.

Nous n'aurons donc, désormais, plus rien à solliciter dans cette terre devenue française, nous pourrons au contraire nous y prévaloir de droits nouveaux à la gratitude de l'Europe.

Or, nous aurons obtenu au prix de risques insignifians ces magnifiques résultats matériels et moraux. Aussi le pays devra-t-il se souvenir avec reconnaissance de ceux de ses bons serviteurs qui lui ont conservé le Maroc.

Leur destin les tenait éloignés de la frontière envahie. Ils ont su accomplir ce qui était leur devoir, sans hésiter et sans faiblir. Leur rôle fut toujours pénible et souvent périlleux. Le ministre de la Guerre avait donc raison d'écrire à leur chef : « Dites à celles de vos admirables troupes qui restent que le pays comprend toute l'étendue du sacrifice qu'il leur demande. »

S'il fut considérable, personne ne peut ignorer combien aussi fut fécond ce sacrifice, et c'est la meilleure récompense de ceux qui l'ont consenti.

D'ANFREVILLE DE LA SALLE.

REVUE LITTÉRAIRE

LE ROMAN DE LA NEUTRALITÉ (1)

M. Benjamin Vallotton, romancier vaudois, avait publié une dizaine de volumes, très originaux, imparfaits : il vient de donner son chef-d'œuvre : *Ce qu'en pense Potterat*, petit roman qui d'abord se présente avec beaucoup de simplicité, qui même a l'air d'une plaisanterie, et qui tourne au grave, et qui aura, pour l'histoire de notre époque et pour l'histoire, sinon de la guerre, au moins de ses répercussions morales, une valeur de témoignage. Un Suisse, un neutre, y pose nettement la question de la neutralité, la résout à sa manière et, tenant compte des réalités autant que des principes, aboutit à des conclusions dignes d'intérêt, dignes de notre amitié. Ce Suisse est un ami de la France. Il l'a prouvé, depuis le début de la guerre, par une série d'articles qui ont paru dans la *Gazette de Lausanne*, maintenant réunis en un volume, *A travers la France en guerre*, bons articles, d'une loyauté manifeste : l'auteur ne se contente pas d'affirmer ses goûts français, de formuler sa foi en notre cause ; il possède les argumens de sa sympathie et de sa confiance, argumens que lui a fournis une enquête menée chez nous, parmi nous, au front et à l'intérieur de notre pays, argumens qui sont des faits. Son enquête n'a pas eu à le convertir ; mais elle a fixé sa préférence. Il avait jadis étudié en France, et aussi en Allemagne ; il a été longtemps professeur en Alsace : et, bref, il a bien vu, de près, les deux nations. Néanmoins, il est Vaudois et patriote suisse. N'allons pas le considérer comme un

(1) *De la paix à la guerre. Ce qu'en pense Potterat*, roman, par Benjamin Vallotton ; librairie Payot.

citoyen de l'univers, comme un philosophe détaché, comme un spectateur libre, et que la curiosité tire de son indifférence pour choisir et parier. Ce n'est pas cela. Patriote suisse et vaudois, il n'examine le problème ni en partisan ni en pur idéologue. Il note les faits, je le disais ; et il les interprète au moyen de sa raison suisse et vaudoise. Il n'est point un amateur, mais un neutre qui se décide sans négliger, plus que les règles de la conscience humaine, l'utile volonté de sa patrie.

On n'est pas moins cosmopolite, et l'on ne se confine pas dans son canton plus jalousement que M. Benjamin Vallotton. L'un de ses volumes, un bien léger petit volume, raconte un voyage qu'il a fait en Orient. Mais il est rentré chez lui et s'y est enfermé comme si toute son erreur ne lui avait appris seulement qu'à demeurer. Potterat, son héros, qui habitait une maisonnette auprès du lac, tranquille maisonnette avec un jardin, des légumes, des animaux, déménage et, à contre-cœur, se loge dans un appartement au quatrième étage d'un immeuble, à Lausanne. C'est le remous, le tourbillon, dit-il ; et il se plaint : « Quand on est seul dans ses murs, on abonde dans son sens ! » Pour abonder dans son sens, M. Benjamin Vallotton s'est réfugié dans ses murs, dans ses montagnes, comme naguère Potterat, comme aussi le charmant Töpffer autrefois. Tous ses romans sont du pays vaudois, tous ses paysages, tous ses personnages. Il ne cherche pas, romancier, les aventures ; voire, il les redouterait : plutôt, il sait qu'il n'est pas d'aventure plus touchante, plus capable de nous émouvoir, de nous étonner même, que l'aventure, en apparence anodine, d'un pauvre homme dans son coin. Il ne cherche pas les singularités et les complications de l'âme ; mais il les trouve, car la vie retirée et morne des humbles gens qu'il observe est celle qui développe le mieux les particularités du caractère et qui préserve ses bizarreries. Il ne cherche pas les grandes idées et ne montre aucune ambition de composer un système du monde qu'on dût approuver jusque dans les étoiles ; mais il s'aperçoit que toutes les idées humaines se résument dans une existence patiente et quotidienne, hormis celles qui ne sont que mensonge ou vain bavardage. Telle est, en peu de mots, la sagesse de M. Benjamin Vallotton... Si nous visitons les célèbres galeries de peinture, je crois que nous sommes bientôt las de la Renaissance épanouie et de ses abondantes réussites. Soudain nous enchante un peintre moins habile et qui, avant le déploiement de l'art le plus magnifique, ou seul, loin de Rome et de Venise et de Florence, loin des maîtres qui enseignaient la perfection comme un absolu, peignit

joliment son rêve modeste, son lent rêve et celui de son village M. Benjamin Vallotton n'est pas très habile : je le préfère à de plus malins. Ses défauts mêmes ont souvent une sorte de naïve gentillesse.

Je n'ose pas compter au nombre de ses défauts le zèle qu'il a quelquefois consacré au service de la vertu, dans ses livres et, par exemple, dans ces trois romans qui se continuent sans faiblesse : *La moisson est grande, Il y a peu d'ouvriers* et *Leurs œuvres les suivent.* Les titres indiquent déjà l'intention recommandable, mais prédicante. Trois volumes de réalisme évangélique ; et, le réalisme, l'aménité religieuse le tempère. La moisson, si grande, serait la moisson des âmes et le moissonneur est un pasteur de village, un doux garçon muni de courage et de tendresse. On ne l'aide pas beaucoup : ni sa femme ni, auprès de lui, personne, hélas ! ne participe à sa ferveur de charité spirituelle. Peu d'ouvriers, pour rentrer la moisson des âmes ! Le seul ouvrier, le pasteur, s'est marié peut-être étourdiment Considérant que « la vie est amour, » il a fait un mariage d'amour et, tard, vérifie que la vie et l'amour sont deux choses. Sa femme n'évite pas l'occasion de le trouver, dans le monde, plus gauche que ne le permet la coquetterie conjugale. Et il endure un continuel tourment. Un jour, telle est sa détresse morale que nous avons pitié de lui. De toutes parts, il ne rencontre que l'hostilité ou l'indifférence, pire que la haine à sa bonté active. Il passe devant un jardin où un terrible vieil athée, notoire pour ses farouches doctrines, chauffe sa paralysie au soleil. Ce bonhomme, les autres pasteurs craignent de l'aborder. Il entre : « Je passais devant votre porte et... » Le bonhomme reconnaît le pasteur : « Merci, je n'en use pas ! » Cette rudesse n'effare point le pasteur : ah ! veuille-t-on ne voir en lui que son désir d'apporter quelque sympathie !... « De la sympathie ? Je n'en veux pas ! » Et le pasteur : « Me permettez-vous au moins de vous serrer la main ? » L'autre ne s'adoucit pas : lui serrer le main ? pourquoi ?... — « Parce que cela me ferait du bien : c'est moi qui ai besoin de sympathie... » Le vieil athée regarde aux yeux son visiteur étrange, soulève difficilement son bras, tend la main. Puis le pasteur s'en va, disant : merci. « De nouveau le calme était dans son cœur... » Une scène si belle et pathétique par la noble ingénuité de la pensée est l'honneur d'un livre. Néanmoins, la trilogie de la Moisson, des Ouvriers et de leurs Œuvres qui les suivent n'évite pas d'être, s'il faut l'avouer, un peu ennuyeuse. L'auteur ne nous tient pas toujours dans le sublime ; et tant mieux, car trois tomes de sublime nous fatigueraient excessivement. Mais, quand il nous laisse retomber aux

petites vertus, qui sont de pratique longue et perpétuelle, il ne nous épargne guère les mérites de la résignation. La frivolité du lecteur n'est pas un crime et demande des ménagemens. Nous ne marchandons pas notre estime au pasteur généreux qui accomplit sa tâche obscure et bienfaisante ; mais nous ne le valons pas et volontiers nous ne serions pas plus que sa femme assidus à l'accompagner dans toute sa besogne édifiante. Nous l'admirons, quand un ivrogne est sur le point d'assommer une famille et que lui, l'homme de douceur, n'a seulement qu'à se présenter pour apaiser le brutal : angélique fascination du bien, ce buveur ne boira plus. Cette imagerie d'Épinal, ou de Genève, nous divertit quelque temps, et puis cesse de nous divertir avant que nous n'ayons achevé la trilogie de la Moisson, des Ouvriers et des Œuvres. M. Benjamin Vallotton, dans ses ouvrages persuasifs, nous traite un peu sérieusement. Il n'est pas un apôtre gai.

Mais qu'il est gai, de la façon la plus heureuse, dès qu'il oublie d'être un apôtre et ne songe plus qu'à peindre, avec tant de cordialité, ses compatriotes ! Au surplus, cette gaieté-là ne contredit pas à l'austérité de la trilogie : cette bonne humeur et cette humeur sérieuse ont la même origine dans une exquise pureté de l'âme, et font un agréable mélange, assez vaudois, il me semble. Ni pour condamner le vice, ni pour se moquer des ridicules, M. Benjamin Vallotton n'a de rudesse ou d'amertume. Il n'est point un satiriste cruel, mais débonnaire ; et il y a dans son réalisme de l'indulgence, il y a dans son ironie de la mansuétude. Après cela, ne le prenez pas pour un écrivain fade. Il peint très juste ; et ce n'est point sa faute, c'est son aubaine, si ses modèles, qu'il a copiés et fait vivre, ont quelque chose de sa bonhomie.

Le sergent Bataillard, si pacifique d'habitude et tout à coup, l'uniforme endossé, si bien féru de discipline ; Frochon, le cocher de la diligence qui roule d'Echenaz à Lausanne, de Lausanne à Echenaz, tous les jours, Frochon si haut perché sur son siège, et content de « frôler les ailes des insectes en voyage, » de « glisser dans l'air bleu des matins d'été, » de « toucher les nuages du bout de son fouet, » bel homme et qui, après sa course, redescendu parmi les autres gens sur le sol, garde une espèce de suprématie ; M. Profit, professeur, si sage, si rangé, très méthodique, trop chimérique, malheureux, et qui gaspille chacune de ses journées, et qui aura gaspillé sa vie entière, et qui peut-être n'avait rien de précieux à tirer de son effort pour lui et pour son prochain : autant de types, — et beaucoup d'autres, —

délicieux de vérité, de naturel, de facile et vive désinvolture, très divers, et tous Vaudois, fameusement Vaudois!

La merveille, c'est Potterat : M. Potterat, commissaire de police à Lausanne, un fin limier, fort avisé de philosophie. Et non plus très jeune; il approche de la soixantaine, quand nous lions connaissance avec lui. L'amitié ne languit pas. M. Potterat nous séduit dès l'abord: il a tant de grâce et d'amabilité! Sans travail! et c'est ainsi que nous l'aimons : il ne dit point un mot qui ne soit exactement pareil aux sentimens qu'il éprouve: ses sentimens sont la spontanéité même. Ses occupations étant d'un genre assez particulier, l'on pourrait craindre qu'il ne fût très enfoncé dans sa compétence; et les spécialistes ont parfois manqué de loisir : M. Potterat, sans négliger son commissariat, ne s'y laisse point absorber. Et il a des clartés de tout; il a mieux que des clartés : il a, sur toutes choses, les opinions qu'il doit avoir pour être Potterat, ce Potterat si judicieux, si attrayant, si drôle, si bien pourvu de fantaisie et dont la fantaisie même porte, pour ainsi dire, un cachet de nécessité. Le libre arbitre de Potterat n'est point en cause; mais la liberté de Potterat, je la compare aux caprices de la nature, caprices que des lois gouvernent... « Arbres, je vous aime. Troncs agenouillés dans l'herbe haute, allègres peupliers au bord des routes,... arbres, vous ne dites jamais : C'est derrière la ligne des monts que fleurit le bonheur! » Ce langage n'est pas celui de Potterat, mais d'un jeune homme hier déraisonnable, et qui se repent, le fils de Frochon le cocher. Parlant à lui-même, il ajoute : « Justin Frochon, tes ancêtres furent plus arbres que les arbres... » Opportune remarque d'un déraciné sur le retour. Lui, Potterat, fidèle à ses racines, c'est un arbre. Et un arbre pousse de tous côtés ses branches, ses rameaux, les enchevêtre et se dessine de telle sorte qu'il ne ressemble pas à un autre : son image ne se poserait pas sur l'image d'un autre. Cependant, il obéit aux volontés de son essence. Et ainsi Potterat. Quel arbre! Il a pris le suc de la terre; il s'en est nourri, fortifié. Quasi vieux, il reste jeune.

Mais il est veuf et la solitude lui pèse. En outre, depuis quelque trente ans qu'il veille sur l'ordre public à Lausanne, les journées lui deviennent prévues, leurs incidens médiocres; puis de nouveaux règlemens ordonnent aux commissaires de se boucler la taille d'un ceinturon : sa taille à lui, gros homme, veut de l'indépendance. Il fait un petit héritage; un cousin lui a légué, à Bioley-Orjulaz, non loin de Lausanne, un bien modique et agréable. Et Potterat, qui a marié sa fille, traverse de son mieux, et assez mal, une crise de mélancolie.

Mélancolie analogue à celle de l'automne : voici l'été de la Saint-Martin. Potterat, dans ses courses professionnelles à travers la ville, a distingué une modiste, Mme veuve Bolomey : il la trouve jolie encore ; il sait qu'elle est sage. Or, Justin Frochon, le déraciné qui se repent, dit à lui-même : « Demeure ; c'est ici seulement que tu ne seras ni balourd, ni absurde, ni malheureux... » Potterat ne fut jamais malheureux, ni absurde, ni certes balourd. Il se meut avec aisance par la ville, par la campagne et dans le domaine des idées. Il a ses familiarités partout. Mais il a ses délicatesses du cœur qui le rendent timide, quand il songe à organiser, auprès de l'aimable modiste, sa deuxième existence. Lui Potterat, si sûr de lui ordinairement, et qui sait parler aux hommes et aux femmes en toutes circonstances, fût-ce pour les incarcérer, tremble et doute de son attrait, du moment qu'il est amoureux. Il se déclare tout de même, sans effronterie, avec une maladresse ravissante. Il épouse Mme Bolomey, renonce à la police municipale, et recommence du bonheur dans sa maison du bord de l'eau.

C'est là que nous le retrouvons avec plaisir. D'un geste de ses deux bras, il nous montre l'horizon : « Je me plais bien dans ce coin, » nous annonce-t-il ; « les Alpes à gauche, le Jura à droite, le Jorat derrière, le lac en face, le soleil dans le haut, un jardin, moi au milieu, que souhaiter de plus ? » Il est vrai. Potterat dans son jardin, dans sa cuisine, dans sa cave où il y a deux tonneaux, des pots de confiture alignés avec soin, le bois pour l'hiver et un établi de menuisier ; Potterat dans sa chambre, dont les murs sont ornés de son portrait en commissaire et des portraits de ses deux femmes ; Potterat dans toute son installation, Potterat dans toutes ses besognes et dans sa flânerie, est admirable de contentement. Il est d'accord avec lui-même, d'accord avec les choses et les gens, d'accord avec la nature, avec le temps et l'espace, avec le sort et avec Dieu. Aucune minute ne lui paraît longue, ou trop courte ; il n'a ni hâte, ni ennui. Sa conscience ne le taquine pas, ni les problèmes de la morale ou de la métaphysique : problèmes qu'il ne méprise pas, mais qu'il a résolus, pour ce qui est de lui. Le premier dimanche du mois, il ne manque pas d'aller à l'église, d'écouter le sermon, de se lever et de chanter quand il faut. Il considère qu' « on n'est pas des chiens, du moins pas tous ; » et que les aéroplanes, grimpant au ciel, n'y trouvant rien, font du tort aux célestes légendes ; mais qu'il faut de la religion. Il est, en somme, pragmatiste. Il va au cimetière, tous les ans, un beau jour d'avril ; et, tandis que chantent les merles dans les sombres feuillages, il nettoie la pierre qui recouvre sa première femme. Il écarte l'herbe et les

broussailles qui empêcheraient de lire sur la pierre « Jenny Potterat. » Il dit à la mémoire de Jenny : « Tu vois qu'on se souvient ! » Il passe devant la tombe de M. Bolomey, premier mari de la seconde Mme Potterat, ne s'y attarde pas et, à M. Bolomey, dit simplement : « Salut ! » Puis il rentre chez lui, satisfait de savoir que le présent et le passé sont en paix et en bonne intelligence mutuelle. Jamais nous n'ignorons ce qu'il pense. Il parle beaucoup, fût-il seul : c'est qu'il n'a pas l'impression d'être seul, les animaux, les arbres et les meubles étant ses amis, ses confidens ; il parle à son petit jardin, il parle au paysage qu'il aime et il parle à son bonheur. Il a un compagnon : c'est un vieux vagabond, jadis l'un des hôtes les plus fréquens du commissariat de Lausanne, Bélisaire, toujours pincé, — mendicité, colportage sans patente, maraude ; — et, une nuit que Potterat faisait le guet dans son jardin pour attraper le polisson qui chapardait ses jolies pêches duvetées, c'est Bélisaire qu'il surprend. Il l'admoneste : « A ton âge ! lamber les barrières, s'aguiller dans les pruniers, quand on a l'âge d'être grand-père !... » Bélisaire a le projet de se pendre : la police n'a plus d'aménité, à Lausanne, depuis que Potterat s'en est allé. Potterat lui offre le gîte, la mansarde, un vieil habit, cinq francs au bout du mois ; en échange de quoi, Bélisaire bricolera, se rendra utile, arrosera les plants de fraisiers, couvrira de feuilles mortes les chicorées et, vers la fin du printemps, repeindra de vert les volets de la maison. Potterat n'a, en ce monde, qu'un sujet de contrariété : son voisin, qui est aussi son gendre, et qui s'appelle Schmid, un Suisse, non point un Vaudois. Ce Schmid, un taciturne, un pédant : Potterat déteste cet homme avec qui l'on ne cause pas et qui, d'ailleurs, laisse ses lapins se glisser dans le jardin de Potterat, manger les salades de Potterat. Qu'importe ? et les menues querelles n'ont pas de conséquence. Mais le malheur qui rôde, le voici. Le malheur, c'est un Allemand ; c'est un diable de dénommé Mauser, acheteur et accapareur de terrains. Les intentions de ce Mauser ne sont pas claires ; et, du sol vaudois qu'il se procure, que fera-t-il, cet Allemand ? On le devine ; on croit le deviner : on se méfie. Seulement, il paye des vingt-trois ou vingt-cinq francs le mètre ; il arrondit tous les jours sa conquête. Potterat, qui n'est pas la dupe de cet envahisseur dangereux, organise la résistance : arrière, l'Allemand ! Schmid, au contraire, transige le premier. Peu à peu, l'on transige par-ci par-là. Seul, Potterat dédaigne la tentation de Mauser et de sa monnaie. Seul ; et son jardin devient une île battue par les démolisseurs et les bâtisseurs qui l'entourent : l'île devient un

enfer de vacarme, de poussière. Impossible de ne pas céder. Potterat, qui est un héros, mais non point un fou, cède. Et il s'en ira. L'on démonte les lits et l'on descend les meubles : on déménage, on fuit. Dans les chambres vides, Potterat mène sa colère et son chagrin; son pas sonne. Il voit, le long des murs, passer les ombres des heures mortes. Il est ému. Il ôte son chapeau et dit : « On ne peut pas aller contre le fil des événemens. C'est Schmid qui a mis ce quartier en cupesse, c'est Mauser qui a traité avec ce diantre. On va te démolir vieille maison. Respect!... Mieux vaut périr que de contempler ce que tu aurais contemplé. Adieu, vieille boîte à beaux jours, adieu! » Il s'attendrit avec une sincère éloquence.

Potterat, si bien vivant, si réel, n'est point un symbole; ni ses tribulations, des emblèmes. M. Benjamin Vallotton ne se proposait pas de combiner comme une allégorie les aventures de Potterat. Mais il y a, dans les collectivités humaines, un lien qui fait qu'aux époques troublées le contre-coup des événemens se propage et va toucher ceux-là mêmes qui semblaient à l'abri; et ainsi l'humble histoire de Potterat contient, en quelque manière, l'histoire du monde. A la veille de la guerre, Potterat qui est chassé de chez lui par le travail sournois des Allemands; et, à la veille de la guerre, Potterat qui est dans un étrange désarroi, qui abandonne, en même temps que sa maison, ses habitudes, et qui ne le sait pas, mais qui attend éperdument la catastrophe; et, à la veille de la guerre, Potterat qui se détache du passé, qui ne conjecture pas l'avenir et qui a les idées en désordre : ce Potterat, s'il n'est pas un symbole, est un signe de la péripétie universelle. Il ne s'en doute pas : qui se doutait de rien? Les adieux qu'il adresse à la vieille maison de ses beaux jours sont d'innocentes prophéties.

A Lausanne, dans le « remous » et dans le « tourbillon, » Potterat n'a point trouvé sa quiétude, quand, un matin, sur la place du marché, tout embaumée du parfum des framboises, un roulement de tambour éclate et ce cri : « La guerre!... » Puis : « La guerre... la guerre... On marche! » Puis les chuchotemens : « Sont-ils déjà en Suisse?... » Et bientôt : « Leur cavalerie est à Zurich... On se bat près de Schaffhouse... » Leur cavalerie n'est point à Zurich et l'on ne se bat aucunement près de Schaffhouse. Potterat, qui rencontre des amis, parle; et on le supplie en vain de se taire : il a résolu de risquer toute imprudence et il se fâche s'il entend dire que « l'intégrité du territoire est garantie par les traités. » Les traités? Potterat sait ce que ça vaut : «Pour être respecté, il faut se tenir une baïonnette, un fusil et deux

cents cartouches! » Mme Potterat le supplie de se taire : il y a des Allemands à l'autre étage. Potterat voudrait monter sur le toit de la maison et crier de là-haut la vérité. La vérité? laquelle?... Eh bien! est-ce que la neutralité de la Suisse n'est pas garantie ?... Oui, par les mêmes qui mettent la Belgique à feu et à sang!... Potterat songe à l'histoire de sa patrie, à ces tyrans qu'elle a chassés et à ces grands hommes qu'elle a exaltés, à Guillaume Tell, à Winkelried, à Nicolas de Flue, aux drapeaux qui flottent sur les clochers les jours de fêtes commémoratives, et à ces beaux chants de souvenir qu'entonnent, le verre en main, les camarades pour célébrer la paix glorieuse... « Et voilà que deux très petits pays, le Luxembourg et la Belgique, nos frères en neutralité, sont envahis. On brûle des villes, on fusille des hommes coupables de défendre leur sol... Et nous?... — Chut! taisez-vous; le mieux est de ne pas dire un mot, de ne pas attirer sur soi l'attention... » Potterat s'indigne; il endure le supplice de la neutralité contrainte : « et il cherche sa Suisse, la Suisse des chants d'école, celle qui sent le rhododendron, l'alpe, la vapeur du torrent, celle qui frissonne au mot de liberté, pour elle et pour les autres. Il la sait vivante. Vivante, mais enchaînée. Par quoi? par qui? par quelle crainte?... » A l'idée que la Suisse ait peur, il veut tout briser. Les gens qui épiloguent sur les préambules de ce conflit, sur le crime de Serajevo, sur les actes de la diplomatie, ne le détournent pas de comprendre fort bien la guerre, l'immense guerre soulevée par la querelle des têtes rondes et carrées : « Nous, Dieu merci, on a la tête ronde, si bien qu'on sait qui on doit croire et avec qui on doit sympathiser. Les petits savent toujours trouver la mère... » Potterat crie : « Vive la France! » et, quant à lui, déclare la guerre aux deux empires abominables. Cela lui occupe l'imagination; mais, plus il a l'esprit en éveil, plus il tolère mal d'être inactif. Le salut, pour sa bonne intention généreuse et pour sa volonté de vaillance, fut l'arrivée à Lausanne d'une bande de pauvres Belges misérables et désespérés. « J'en veux! » s'écria-t-il; et il demanda deux orphelins, — « s'ils étaient trois frères et sœurs, même quatre, on s'arrangerait, » — qu'il logerait, nourrirait, blanchirait et envelopperait d'une atmosphère familiale. Faute des orphelins demandés, il reçut un vieux bonhomme et une vieille bonne femme; il les accueillit, les dorlota : et il les eût consolés, si de telles infortunes pouvaient recevoir une consolation. Dès qu'on signale un passage d'émigrans, Potterat fouille dans ses tiroirs, dans ses armoires, assemble ce qu'il trouve de meilleur en fait de linge et de vêtemens et va sans traîner

à la gare; il distribue chemises, vestons, gilets et les anciennes robes de sa femme, — et des bretelles, car « il n'y a rien de plus angoissant, quand elles ont sauté, que de marcher en serrant son pantalon avec les coudes, » des bretelles brodées de croix fédérales; — dans les poches des vêtemens qu'il donne, il a fourré des bouts de papier, des lettres, ces simples mots: « Courage! sympathie! condoléance! » A la vue de tant de malheur, les larmes lui viennent aux yeux; alors, il se cache. Ensuite, pour se dégonfler le cœur, il jure pendant une heure d'horloge. L'émotion qui l'étreint, toute une foule bienfaisante l'éprouve. Les gendarmes, gardiens de la neutralité, tâchent de contenir les manifestans : Potterat, de son thorax, ouvre une brèche dans la digue et l'on n'a rien à répliquer, lorsqu'il déclare : « La charité passe avant la gendarmerie! »

Cette charité, qui anime les bons Vaudois, Potterat l'aime : elle lui excuse la neutralité qu'il déteste. Et enfin Potterat, tel que le voilà, c'est un fanatique de la guerre? Un fanatique de l'honneur!... Mais que réclame-t-il? Pour sa patrie, le sort de la Belgique martyrisée? Les partisans d'une neutralité parfaite le lui reprochent; et ils font appel à son patriotisme. On jugerait mal Potterat, son patriotisme et aussi son goût des opinions méditées, si l'on croyait que de telles objections ne comptent pas pour lui, ne le touchent pas, et qu'il les écarte sans barguigner. Il n'est pas têtu, mais sensible; et, s'il répond vite, il réfléchit avec une loyauté lente. Ne le prenez pas pour un énergumène de l'héroïsme et pour le vain prôneur du danger. Nulle question n'est toute simple : et Potterat, qui est sincère, ne méconnaîtra pas le devoir logique de l'hésitation. Certes, il a proclamé ce principe : « Tous les petits pays sont solidaires; » d'où il résulte que le maintien de la neutralité suisse est une faute. Puis, songeant aux malheurs de la Belgique, il a honte, le soir, de trouver dans son lit douillet une boule d'eau chaude : « Pour un peu, je ferais ronron! » dit-il avec une narquoise tristesse. Le matin, quand il est l'heure de réveiller la maisonnée, il crie amèrement : « Debout, les neutres! » Et pourtant, un jour qu'il est allé à Bioley, pour un concours de tir, la campagne tranquille et charmante le convainc d'aimer la paix. Il tire mieux que personne, et ses émules n'ont même pas à être jaloux de lui : sa supériorité est admise, fêtée. Roi du tir, Potterat se laisse complimenter, choyer; et les satisfactions de l'orgueil le disposent à la bienveillance : il s'attendrit sur son peuple et n'envoie plus aux périls de la guerre une jeunesse qui le glorifie. Potterat, vers la fin de la journée, regarde les fumées des villages, les

champs fertiles et les collines illuminées de soleil. Les enfans jouent, les filles chantent, la fontaine murmure; au cabaret, les camarades s'asseyent sur le vieux banc près des pots de fleurs et des fagots. Potterat, couronné de laurier, se lève et prononce un discours : « Cette journée m'a fait du bien. Elle m'a replongé dans le sein de la nature. Parfaitement ! La nature est neutre. Nos autorités l'ont bien compris. Il y a des jours où je me suis laissé entraîner à la critique. J'ai eu tort. A vous trouver, vous qui êtes le fond de la race, si modérés dans l'appréciation des événemens, j'ai senti que vous suiviez la route de la sagesse, la bonne route, celle où sont les poteaux du télégraphe. Je porte mon toast à la paix des champs. Je porte mon toast à ceux qui les cultivent. Honneur à eux!... » C'est Potterat qui parle ainsi ? Potterat lui-même, eh ! devant une tranche de gâteau aux cerises, devant un verre de vin blanc et tandis que « par la fenêtre entre le parfum des foins coupés, le chuchotement du tilleul que lutine la brise du soir. » Une idée se forme dans l'esprit de Potterat : la belle Suisse, belle à miracle, et préservée par chance ou par une faveur providentielle, ce n'est point à ses fils de la risquer.

Mais Potterat retourne à Lausanne. Peu à peu, l'amollissant souvenir de la journée trop délicieuse se dissipe. Enfin, Potterat lit les journaux, lit le rapport de la Commission belge sur les atrocités commises en Belgique par les Allemands. Alors, il s'écrie : « Cette Belgique, pour moi, c'est comme une autre Suisse. Tonnerre ! Est-ce qu'on a une conscience, oui ou non ? Est-ce que le droit s'arrête aux frontières ? Neutre, c'est vite dit... » Et : « Vive la Belgique ! » Passe à Lausanne un train de blessés, rapatriés d'Allemagne en France : Potterat distribue aux malheureux du chocolat, de bonnes paroles, des bouquets tricolores, phlox blancs et rouges et scabieuses bleues. Or, ici, dans ce wagon, défense de monter : « Mon brave monsieur, ces malheureux sont aveugles... » Et Potterat : « Pas possible !... Ils sentiront au moins l'odeur : quand on sent une fleur, on la voit... » Désormais Potterat n'aura plus d'hésitation : « Tout ce que j'ai dit à Bioley, je le retire ; tout, vous entendez ! » Il n'aura plus d'hésitation, ni de repos. Quelle nuit, quand sa femme est couchée et quand il veille, bouleversé ! Son phonographe, qu'il enferme dans un placard, afin que la maisonnée dorme, si elle veut dormir, lui joue le *Cantique Suisse* et *Sambre-et-Meuse*. Il rêve, il frémit d'une terrible ardeur. Et il écrit à Joffre, et il écrit au roi Albert, et il écrit au président du Haut Conseil fédéral suisse. Lettres véhémentes et res-

pectueuses : au généralissime français et au souverain belge, il adresse des félicitations et des encouragemens ; au président du Haut Conseil, il soumet le plan d'une activité un peu hardie. Après tout, si le Haut Conseil ne lance pas les armées suisses dans la mêlée européenne, Potterat ne dénigre pas cette prudence ; mais il ne voudrait pas que la prudence de la Suisse eût l'air d'un consentement tacite accordé à la scandaleuse Allemagne : comment la Suisse garde-t-elle le silence? Potterat supplie le Haut Conseil de protester au moins en faveur de la Belgique. Ce n'est pas tout ce qu'il désire : c'est tout ce qu'il ose demander. Son désespoir se fait modeste. Potterat, qui a été fonctionnaire, ne traite pas sans égards les magistrats de son pays : il les secoue avec déférence. Et puis, il meurt. Pourquoi meurt-il ? C'est que son âme tourmentée a brisé son corps ; et c'est beau. Cependant, M. Benjamin Vallotton, qui le tue ainsi, nous attriste. Il fallait conserver Potterat pour la victoire!... Potterat méritait bien cette récompense. Mais enfin, quand le héros d'un roman meurt et laisse après lui quelque regret, c'est un bon signe. Tant d'autres, en disparaissant, débarrassent l'auteur, et le lecteur aussi.

Admirable Potterat, dont l'émoi donne à rire et à pleurer! L'invention de Potterat suffirait à la renommée d'un conteur. M. Benjamin Vallotton, qui confie à ce simple bonhomme le soin d'exprimer les plus poignantes pensées, les sentimens les plus profonds de son pays, au moment où un cas de conscience terrible se pose et s'impose à toutes les nations, le romancier publiciste a bien choisi son interprète. Potterat, c'est la Suisse, la sincérité, la spontanéité de la Suisse : et il dément la neutralité de la Suisse, la véritable neutralité, celle du cœur, l'indifférence. Le reste n'est que de la politique et ne nous regarde pas. Les gouvernemens divers jugent à leur gré l'opportunité d'une intervention : c'est affaire à eux. Mais, entre les races de proie et les peuples qui défendent la liberté du monde, il n'y a plus de neutres : voilà ce que Potterat nous annonce, avec sa bonhomie éloquente et persuasive.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

IL FAUT RÉVEILLER LA TERRE (1)

Pour sauver la France et la faire refleurir dans sa grâce adorable, à nulle autre seconde, il ne faudra pas seulement bouter le Teuton bien loin de cette ligne de tranchées, qui court comme un long pli de souci sur le front meurtri de la patrie. Cette terre qu'on aura sauvée de l'ignoble esclavage, et qui de son corps brun fait un rempart là-bas à ses défenseurs, il faudra ensuite, il faut maintenant déjà la ranimer, la ressusciter, car elle se meurt, et dès le temps de paix, nous l'avions laissée s'engourdir, dans une léthargie toute proche de la mort.

Quelques chiffres exprimeront mieux que tous les discours, et d'une éloquence plus tristement frappante, en sa sécheresse, ce que je veux dire.

Nous avons dressé, à l'aide des données réunies par l'*Annuaire international de statistique agricole*, un tableau donnant pour les principaux pays, les rendemens annuels moyens, par hectare cultivé en froment, pendant les trois périodes quinquennales de 1901 à 1905, de 1906 à 1910 et de 1910 à 1914. Dans ce tableau, nous avons rangé les pays dans l'ordre de leur rendement, pendant la dernière de ces périodes.

Il en résulte que le premier des pays du monde au point de vue du rendement en blé est le Danemark, dont la merveilleuse organisation agricole est depuis longtemps hors de pair, et où le rendement moyen du blé à l'hectare est passé de 27,2 quintaux dans la période

(1) Diverses données de cette méthode ont été empruntées aux intéressans et récens travaux de M. le docteur Émile Rey et de M. Silbernagel-Cherrière.

1961-1905 à 28, 5 quintaux dans la période suivante, et à 32,6 dans les cinq années précédant la guerre. Ensuite, et bien après vient la Belgique, qui a fourni dans cette dernière période 25 quintaux à l'hectare, puis la Hollande, l'Allemagne avec 19 quintaux dans la première, et 21,3 quintaux dans la dernière période, l'Angleterre, la Suisse, la Suède, la Nouvelle-Zélande (ô honte pour le vieux monde), l'Égypte, la Norvège, le petit Luxembourg, l'Autriche, le Japon, la Hongrie. Ensuite seulement vient la France, avec 13,6 quintaux, en 1901-1905, et 12,9 seulement dans ces dernières années d'avant-guerre. Puis la fin de la liste (car nous ne sommes pas les derniers, ce qui est une petite consolation), est occupée par les autres pays, la Russie y voisinant avec les États-Unis, la Serbie et Formose.

Diverses conclusions découlent de ce tableau : d'abord celle-ci, fort attristante, que la France, la plantureuse France, malgré son climat unique et modéré, malgré la richesse de son sol heureux, la France initiatrice de tant de découvertes, dans tous les domaines, et qui, comme nous le rappellerons tout à l'heure, a été l'instigatrice des principaux progrès de la chimie agricole, et la première protagoniste des engrais chimiques, est aujourd'hui, dans l'intensité relative de sa production du blé, au quinzième rang, et devancée par de tout petits pays comme le Danemark, la Hollande, la Suisse, par nos alliés, l'Angleterre et le Japon, par nos ennemis, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Le fait d'être, dans ce domaine, moins en retard que la Russie ou les États balkaniques, ne saurait nous être une consolation d'amour-propre, que si nous étions vraiment dénués de réflexion.

On nous dira peut-être que ces constatations sont attristantes, et pourraient atteindre notre moral, et que ce n'est guère le moment d'attirer l'attention sur nos imperfections. Tel n'est point notre humble avis ; nous estimons au contraire (et bien qu'il s'agisse ici uniquement de questions agricoles, ces remarques se pourraient peut-être généraliser) que les seules misères dont il ne faille point faire étalage, sont celles qui ne se peuvent point réparer. Pour les autres, au contraire, qui sont heureusement les plus nombreuses, il y a grand intérêt à débrider la plaie, comme en chirurgie de guerre, pour en pouvoir extirper les germes nocifs. La lumière et le grand air sont souverains contre tous les miasmes. L'ignorance systématique des imperfections entraîne celle de leurs causes, et celle des moyens propres à les balayer.

Elle est souvent la cause, toujours l'excuse ou le prétexte de leur pérennité. Il y a un grand principe que Newton a inscrit dans sa « Phi-

losophie Naturelle » et qui, destiné dans sa pensée aux choses de la science, n'est, croyons-nous, pas moins fécond dans d'autres courans d'idées, plus étroitement mêlés au bouillonnement tragique des événemens présens : *Omnis enim philosophiæ difficultas in eo versari videtur ut a phenomenis investigemus vires naturæ; deinde ab his viribus demonstremus phenomena reliqua*, ce que je traduirai un peu librement, pour ceux assurément très rares de nos lecteurs qui ont oublié ou perdu leur latin : Souvent la peur d'un mal fait tomber dans un... moindre.

Nous continuerons donc cet exposé de la situation agricole du pays, qui va nous faire toucher du doigt les remèdes simples et nécessaires, d'où l'agriculture française peut sortir demain, rénovée et triomphante.

***

Le tableau précédent ne met pas seulement la France à un rang indigne d'elle. Il montre que dans les quinze dernières années, les principaux pays civilisés ont vu, à peu d'exceptions près, leur rendement en blé augmenter sensiblement (pour le Danemark de 15 pour 100, pour l'Allemagne, de 11 pour 100, etc.). La France, au contraire, a vu son rendement moyen diminuer légèrement. On ne saurait donc invoquer à ce fait des causes météréologiques, qui se seraient également fait sentir dans les pays voisins.

Le blé n'est d'ailleurs point une exception à ce point de vue. Si nous regardons la situation en face, et que nous comparions le rendement moyen à l'hectare de la France et de l'Allemagne, pour les principaux produits agricoles, pendant les deux dernières périodes quinquennales, nous obtenons le tableau suivant, dont la signification est, hélas! la même d'un bout à l'autre.

Rendement moyen à l'hectare en quintaux.

	1906-1910		1910-1914	
	France	Allemagne	France	Allemagne
Froment	13,6	20,1	12,9	21,3
Seigle	10,6	17,0	10,2	17,8
Orge	13,0	19,6	13,9	20,5
Avoine	12,6	19,7	12,9	19,4
Pommes de terre	86,3	136,2	81,8	135,8
Betteraves à sucre	258,0	300,6	238,5	285,6

Nous n'avons pas fait figurer dans ce tableau les superficies

totales, cultivées respectivement en chacun de ces produits, et qui sont fort inégales pour les deux pays. Par exemple, la France a à peu près 6 millions et demi d'hectares cultivés en blé, l'Allemagne, moins de 2 millions. Au contraire, tandis que la France n'a que 1 million et demi d'hectares de pommes de terre, l'Allemagne en a plus du double. Mais ces superficies totales, qui n'ont guère varié depuis longtemps, importent peu pour notre discussion.

Quelles sont les causes de notre infériorité? Est-ce le morcellement de la propriété en France? Mais elle n'y est pas plus morcelée qu'en Danemark, en Belgique, en Suisse où le rendement est meilleur; elle y est plus morcelée qu'en Russie où le rendement est moins bon.

Est-ce faute d'une main-d'œuvre rurale suffisante, est-ce, comme on dit dans la rhétorique des comices agricoles (exception faite pour le sous-préfet d'Alphonse Daudet qui, même aux champs, était un lettré), est-ce parce que « l'agriculture manque de bras? » C'est là l'excuse traditionnelle. Il est vrai malheureusement que les ouvriers agricoles, désertent de plus en plus les campagnes pour la ville dont les bistros, les cinémas, le clinquant et le bruit, et aussi les salaires supérieurs, ont trouvé pour leurs âmes simples plus de charmes que les paisibles douceurs bucoliques. Mais si on regarde la chose de près, on voit que pour cultiver une superficie de terres labourables à peu près égale à celle de la France, l'Allemagne emploie un nombre d'hommes au plus égal à celui dont nous disposons. Si la main-d'œuvre est insuffisante, elle l'est donc autant en Allemagne qu'en France. D'où provient donc, en fin de compte, la différence de rendement qu'illustrent douloureusement les tableaux précédens ? *Uniquement de ce que les méthodes de culture sont chez nous surannées, beaucoup moins modernes que les méthodes employées ailleurs.*

Si dans la plupart des pays civilisés la crise réelle de la main-d'œuvre agricole a été surmontée, si dans ces pays les rendemens ont néanmoins progressé, c'est que l'on a su augmenter le rendement de la main-d'œuvre elle-même en perfectionnant l'outillage. Aux attelages de chevaux et de bœufs qui, depuis les temps bibliques, tirent avec la même poétique lenteur les charrues immuables à travers les siècles, on a substitué les machines faisant plus vite et plus complètement le même travail et traînant des charrues appropriées. A la culture virgilienne des temps passés on a substitué la *motoculture*. Si la silhouette des labours en a perdu un peu de son harmonie pittoresque, si une Rosa Bonheur en eût brisé peut-être ses pinceaux, en revanche la *motoculture* a été ailleurs et doit être chez nous un bien-

fait et une nécessité pour l'agriculture. Pourquoi et comment? C'est ce que nous examinerons dans une prochaine étude.

***

Aujourd'hui un autre aspect de la question nous tente, plus passionnant parce qu'il touche à des questions plus hautes de philosophie naturelle et parce qu'il est issu plus directement des idées françaises. A côté de la motoculture qui est en somme le remplacement de la traction animale des instrumens aratoires par la traction mécanique, et en dehors d'elle, il y a une autre solution, peut-être plus riche en conséquences, des problèmes agricoles actuels : et cette solution ne tendrait à rien d'autre qu'à modifier radicalement, dans sa nature même, le travail que l'on fait subir à la terre, à le révolutionner complètement.

« La terre, comme l'a si bien dit Berthelot, est un être vivant. » Elle n'est pas seulement le piédestal indifférent de nos petits gestes éphémères ; c'est d'elle qu'émanent toutes les substances qui nous permettent de subsister. Si nous passons rapidement en revue les diverses opérations où l'homme collabore avec la nature pour féconder cette matrice de toute vie humaine, nous serons amenés tout naturellement à comprendre et à souhaiter cette révolution nécessaire de nos méthodes agricoles.

Le blé est d'une fécondité absolument prodigieuse. Dès le XVIIIe siècle, des expériences ingénieuses avaient établi son étonnante faculté de reproduction. Ainsi Charles Miller en 1765 à Cambridge, en replantant une seule fois les élémens du pied fourni par un grain de blé, obtint 2000 épis, ce qui, au taux d'environ 30 grains par épi, moyenne assez courante, correspond à une production de 60 000 pour un. En multipliant et combinant les repiquages des tiges provenant d'un seul grain, le même auteur a obtenu en un an à peine une multiplication plus de neuf fois plus forte.

Ces expériences ont été reprises par les agronomes modernes. Dans une expérience récente, M. Bellenoux, en semant une vingtaine de grains de blé et en repiquant convenablement les pieds ainsi produits, a obtenu au bout d'un an une récolte telle, que chaque grain de blé primitif en avait fourni finalement plus de 700 000. Il n'y a guère que les harengs qui dans le règne animal manifestent une fécondité comparable. L'expérience de M. Bellenoux a donné finalement un rendement d'environ 63 quintaux par hectare, soit le double du rendement moyen actuel au Danemark et plus du quintuple du rende-

ment moyen français. Assurément on ne peut espérer obtenir dans la grande culture des résultats comparables à ceux-ci qui ont été obtenus par la transplantation dans des expériences soignées et limitées. Mais quelles magnifiques espérances une telle fécondité ne nous fait-elle pas entrevoir!

Quelles sont donc les conditions phénoménales qui laissent varier dans de telles proportions les rendemens en blé? L'expérimentation scientifique nous permet de les définir. La terre est comme un laboratoire où, sous des influences variées et que nous allons passer en revue, se fabriquent et se nourrissent les végétaux, à l'aide d'élémens empruntés au sol lui-même et à l'atmosphère. Dans ce que M. le sénateur Rey a appelé heureusement « l'usine végétale, » l'expérience prouve tout d'abord que l'air joue un rôle considérable et essentiel. Depuis des dizaines de siècles, le travail destiné à fertiliser le sol est le travail par excellence, le *labour*. Que fait donc le *laboureur*, le travailleur, avec sa charrue? Il ouvre le sol et le rend propre à emmagasiner l'eau, il le retourne et le subdivise et y fait pénétrer l'air. Ces opérations empiriques qui ont pour effet de fertiliser le sol, on sait aujourd'hui quelle est leur raison d'être, et la science nous a dit le *pourquoi* de ces choses dont l'humanité penchée pendant des milliers d'années sur la terre nourricière avait à tâtons appris le *comment*.

Toutes les conditions qui améliorent la nutrition des plantes augmentent du même coup leur fécondité. Celle-ci n'est fonction que de celle-là. C'est une chose bien curieuse que la nutrition des céréales. Les lumières récentes que la chimie agricole et la microbiologie ont projetées dans ce domaine nous ont ouvert des horizons étranges sur le cycle de la vie organisée, et cette sorte de métamorphose circulaire qui transmute indéfiniment la substance des végétaux en celle des animaux, ceux-ci enfin en matières minérales qui seules entretiennent la vie des plantes. Comme les coureurs antiques dans le stade, ces trois formes de l'être sensible se passent sans fin le flambeau de la vie. En ce qui concerne plus particulièrement la nutrition des végétaux qui nous donnent le pain, on a établi avec certitude que les élémens dont ils ont besoin pour vivre, croître, et se multiplier, oxygène, azote, carbone, hydrogène, phosphore... (ils sont quatorze en tout) ne sont assimilables par eux que sous la forme de certains composés exclusivement minéraux. Les plantes, contrairement aux animaux (parmi lesquels il faut bien, hélas! que nous nous rangions de temps en temps et notamment lorsqu'il est question de nourriture), ne peuvent se nourrir de substances organisées. Il est prouvé qu'avant de servir

à l'alimentation des plantes, les corps organiques animaux ou végétaux doivent être décomposés complètement jusqu'à être rentrés dans le règne minéral. Tel est notamment le cas de l'azote que les plantes ne peuvent absorber sous ses formes de décomposition organique et tant que les microbes nitrificateurs ne l'ont point transformé en azotates purement minéraux. Étrange soudure qui ferme la chaîne sans fin de la vie terrestre : ce sont des microbes qui minéralisent les produits de l'ultime déchéance des êtres vivans, tandis que d'autres microbes replongent, comme nous allons voir, et parallèlement à l'assimilation chlorophyllienne, les substances minérales dans le grand torrent vital.

Cette découverte précieuse tend à révolutionner toute l'agriculture, car elle a rendu possible l'emploi des engrais minéraux. Grâce à elle le cultivateur a compris qu'il n'est pas tenu de fumer sa terre uniquement avec l'engrais de ses étables, ce qui l'obligeait à entretenir un nombreux bétail et à créer des récoltes fourragères. Aujourd'hui, il peut se borner à acheter ce qui n'est que le produit ultime de la décomposition des anciennes fumures. Le rôle des engrais organiques est pourtant loin d'être devenu complètement inutile, mais nous ne saurions y insister sans nous écarter de notre sujet.

L'eau est l'agent nutritif par excellence des végétaux ; non seulement elle leur fournit l'hydrogène qui fait partie de leurs tissus, non seulement elle sert de véhicule aux sels minéraux nécessaires par ailleurs à leur nutrition et qu'elle prend en dissolution, mais encore elle entre telle quelle dans leur poids pour une proportion considérable qui descend rarement au-dessous de 70 pour 100 et dépasse parfois 90 pour 100. On a démontré que la production de 1 kilo de blé exige le passage de 700 à 800 litres d'eau au travers des tissus du végétal. L'eau est le sang des plantes. Or les eaux pluviales seraient dans la plupart des pays suffisantes pour suffire à cette énorme consommation, si, d'une part, elles ne s'écoulaient en grande partie à la surface du sol pour aller alimenter les cours d'eau et si, d'autre part, elles ne s'évaporaient notablement. En outre elles tombent rarement au moment opportun, tantôt en trop grande quantité, tantôt trop peu. L'*ameublissement* du sol que produit le labour y remédie. L'expérience a montré en effet que la terre meuble emmagasine beaucoup plus d'eau que la terre tassée ; et d'autre part, l'évaporation y est au contraire beaucoup moindre. Dehérain, Grandeau et d'autres ont établi que ces effets sont d'autant plus notables que la division du sol est plus parfaite.

***

Ce n'est pas tout : l'air a un rôle essentiel dans l'opération de la *nitrification* qui fournit à la plante l'AZOTE, lequel est, plus que tout autre, son aliment essentiel. Deux de nos compatriotes, M. Schlœsing, à qui l'Académie d'Agriculture vient de décerner sa plus haute récompense et M. Müntz, ont l'honneur historique d'avoir montré que les matières organiques contenues dans la terre (débris de végétaux, fumier, etc.) transforment leur ammoniaque de décomposition en *nitrates* assimilables par les plantes sous l'influence de petits êtres vivans minuscules, de fermens dont le premier a été isolé par M. Winogradsky. Or, ces fermens nitrificateurs, qui agissent en oxydant l'ammoniaque, ne travaillent naturellement qu'autant qu'ils se trouvent dans une atmosphère oxygénée où ils puissent prélever l'élément qu'ils vont fixer sur l'ammoniaque. Une pulvérisation notable de la terre, en y faisant pénétrer partout l'air qui en baigne toutes les particules, sera donc favorable à une bonne nitrification, c'est-à-dire à une meilleure nutrition des plantes. Par surcroît, l'humidité, ainsi mieux assurée comme nous avons vu, n'est pas moins nécessaire que l'air lui-même à l'évolution de ces fermens nourriciers. Dehérain et Schlœsing, dans une remarquable expérience qui corrobore cette manière de voir, ont trouvé que la production de nitrate dans une terre triturée avait atteint $2^{kg},88$ par mètre cube contre $0^{kg},025$ seulement dans la même terre n'ayant pas subi cette préparation.

Dehérain a montré d'ailleurs que la proportion de substances azotées enfermées dans les sols cultivés est souvent 100 fois supérieure aux besoins des récoltes. Si néanmoins on est obligé d'incorporer à la terre des nitrates coûteux fabriqués ou importés au Chili, c'est que la nitrification naturelle se fait mal. Tout ce qui améliorera celle-ci comme fait la trituration très poussée du sol, augmentera les rendemens, tout en réduisant les frais.

Mais, dira-t-on, si abondantes que soient les substances azotées du sol, elles finiront alors par s'épuiser. Il n'en est rien, d'abord parce que la putréfaction des chaumes et les cultures dérobées suffiraient à les renouveler. Ensuite et surtout parce que ce renouvellement, — qui est souvent un enrichissement, — se fait grâce à l'azote puisé directement dans l'atmosphère par les microbes spéciaux découverts par Berthelot, et qui, par des mécanismes encore inconnus, transportent directement l'azote atmosphérique dans la substance même des plantes.

Ainsi de petits microbes infimes, réalisant ce que n'ont jamais pu faire les plus grands chimistes de nos laboratoires, assimilent directement à la matière vivante ce corps qui est, avec le carbone, l'élément essentiel à la vie, cet *azote* que l'étymologie nous montre si injustement nommé. Le jour où notre organisme saura utiliser ces microbes lui-même, — ce qui pourrait bien arriver dans quelques dizaines de siècles au maximum, — le problème de l'alimentation humaine sera singulièrement simplifié : une bouffée d'air atmosphérique, constituera presque un repas.

De tout cela il ressort que tout ce qui améliore l'aération et la division particulaire de la terre arable doit améliorer son rendement.

Telles sont les inductions de la théorie. Que prouve à cet égard l'expérience ? Il n'est pas nécessaire, comme dans les curieux essais de M. Bellenoux, de transplanter le blé pour le multiplier dans des proportions étonnantes. On y arrive par d'autres moyens. Depuis longtemps on a remarqué que dans les terres finement divisées des jardins potagers le blé est remarquablement prolifique. D'autre part diverses expériences, celles notamment de Grandeau qui ont donné 43 quintaux à l'hectolitre, ont prouvé ce qu'on peut obtenir lorsqu'on traite la plante comme une récolte sarclée de façon à la préserver des plantes parasites et *à tenir le sol constamment* ameubli et propre. Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire, pour obtenir ces grands rendemens, de faire des semis abondans. Il en est des plantes comme des hommes : ce ne sont pas les peuples polygames qui ont la plus forte natalité.

Enfin certains exemples de cultures exotiques du blé sont particulièrement édifians à cet égard : dans certaines régions de Chine où l'énorme densité de la population exige une grande fertilité du sol, on est arrivé à une production d'environ *120 quintaux à l'hectare* (4 fois plus que le Danemark, 10 fois plus que la France) grâce à des semis faits en quinconce ou en ligne dans une terre constamment ameublie, pulvérisée, triturée même à la main.

On comprend dans ces conditions les fermes conclusions relatives à l'avenir de l'agriculture auxquelles était arrivé Dehérain : « Quand une terre est convenablement remuée, aérée, travaillée, l'azote habituellement inerte qu'elle renferme évolue, devient soluble, assimilable ; la matière organique de l'humus, attaquée par des fermens, se réduit en acide carbonique, eau et nitrates, et si nous sommes réduits encore à acquérir ces nitrates, c'est que le travail du sol tel que nous le pratiquons aujourd'hui est inefficace. C'est aux ingénieurs à se

mettre à l'œuvre ; c'est à eux qu'il appartient d'imaginer un instrument qui divise, remue, secoue, aère le sol tout autrement que ne font encore nos charrues et nos herses qui certainement dans cinquante ans d'ici seront reléguées dans les magasins de curiosités à côté des pieux durcis au feu des Gaulois ou des araires des sauvages. »

Il est évident en effet que la longue bande parallélipipédique que fournit la charrue n'est qu'un travail très imparfait au point de vue de la division de la matière et de l'aération, même complété par l'effet de la herse, et par celui toujours aléatoire des gelées.

***

Au problème si bien posé par l'illustre Dehérain divers chercheurs se sont attaqués avec des fortunes diverses. Parmi les solutions proposées il faut faire une place à part, pour son élégance et sa simplicité, à celle dont l'auteur porte un nom qui, dans cette maison, est cher et vénéré. L'appareil, que M. Xavier Charmes a appelé avec une pittoresque exactitude « l'effriteuse, » et qu'il a conçu depuis plus de douze ans et réalisé tout récemment sous sa forme définitive, pourrait bien apporter dans nos erremens agricoles la révolution si nécessaire qui leur infuserait un sang nouveau et plus riche. Sans entrer dans des détails techniques qui ne sauraient trouver place ici, il me suffira de dire que l'effriteuse de M. Charmes est constituée en principe par un châssis-automoteur portant une série de couteaux soigneusement étudiés, disposés sur un disque rotatif animé par le moteur et qui pulvérisent, effritent avec beaucoup de finesse le sol, tout en laissant sa surface parfaitement plane, ce qui réalise les conditions nécessaires aux semis réguliers et aux cultures à grand rendement. L'outil a fourni des essais très remarquables, notamment en Tunisie, et il a fait naître, chez beaucoup d'agronomes, de grands espoirs. On a constaté notamment qu'avec ce genre d'appareil, les mauvaises herbes sont détruites, ce qui supprime en partie la nécessité du *déchaumage*, et que, d'autre part, le fumier de ferme qui, avec la charrue, se trouvait enfoui au contraire par paquets compacts et dispersés, est ici infiniment divisé et intimement incorporé aux particules du sol.

Comme il fallait s'y attendre, et comme c'est inévitablement le cas chaque fois qu'une nouveauté surgit qui heurte un peu les habitudes... et les préjugés, ce nouveau mode de travail de la terre, que divers autres appareils effectuent également avec beaucoup de simplicité, a soulevé de vives critiques qui ne sont d'ailleurs pas

négligeables. On s'est demandé notamment si la suppression des grosses mottes que produit la charrue est désirable ou du moins nécessaire. Le gel a en effet pour résultat, à cause de l'augmentation de volume que réalise l'eau en passant à l'état de glace, d'émietter les grosses mottes en particules beaucoup plus petites. C'est exact, mais, d'une part, la division du sol est alors beaucoup moindre et moins régulière qu'avec les appareils effriteurs. En outre, il est peut-être imprudent de confier l'aération du sol aux vicissitudes de la météorologie hivernale. Il se peut, en effet, qu'il ne gèle pas ou peu. En outre, il gèle très rarement dans un grand nombre de pays cultivés, notamment sur les rives de la Méditerranée. S'il ne gèle pas, l'air ne pénètre pas, et la motte n'est pas délitée. Enfin, l'argument ne porte guère que sur les blés de printemps qui n'entrent que pour une très faible part dans les emblavures françaises, puisque, dans la moyenne de cinq des dernières années, la proportion des blés de printemps, dans la totalité des surfaces ensemencées de blé, ne dépasse pas 4 p. 100 (1).

On a fait un certain nombre d'objections analogues, qui sont toutes fondées sur des argumens *a priori*. En ne se cantonnant pour un instant que dans le domaine théorique, on peut y répondre qu'un type d'instrument établi conformément aux idées et aux désirs de ce grand agronome que fut Dehérain, ne peut pas choquer les théories qu'il connaissait toutes fort bien. L'expérience seule, « source unique de toute vérité, » peut permettre finalement de se prononcer dans cette controverse. Or, d'expérience concluante, suivie, scientifique et suffisamment vaste, il n'en a pas encore été fait. Les résultats des essais partiels et comparatifs auxquels on a procédé appellent des réserves nécessaires qui permettent de les interpréter dans un sens ou dans l'autre... On n'y a pas manqué. Il faut donc souhaiter que des expériences parfaitement définies, et réalisées dans des conditions excluant toute discussion, soient poursuivies à bref délai dans ce domaine, concurremment avec les essais de motoculture dont M. Fernand David a eu l'heureuse initiative, et dont il sera question dans une prochaine chronique.

*
* *

On concevra l'importance de la question posée, si on veut bien se

(1) Il convient d'ailleurs de remarquer que les adversaires les plus déterminés des effriteuses en reconnaissent la grande utilité pour les pays de sécheresse et de chaleur, pour ceux où on doit pratiquer le *dry farming*.

souvenir que la production moyenne à l'hectare en froment de la France était d'environ 13 quintaux, que pour chaque augmentation d'un seul quintal, la France gagnerait ou économiserait 150 millions, que si le rendement moyen était de 20 quintaux... comme en Nouvelle-Zélande seulement, nous économiserions, au pays, au moins 1 milliard par an. Si enfin nous arrivions à un rendement moyen égal à celui du Danemark, c'est près de 3 milliards que nous gagnerions. D'ailleurs, la fertilité atteinte par le Danemark est loin d'être une limite maxima, comme nous l'avons vu, et nous prévoyons très bien le jour où elle sera largement dépassée... d'abord par le Danemark lui-même.

La situation que nous venons d'exposer ne peut que s'aggraver encore beaucoup après la guerre, car la main-d'œuvre rurale sera notablement plus rare qu'avant, et les animaux de trait manqueront. Déjà, on peut calculer que nous avons dû importer de l'étranger pendant la première année du conflit pour environ 300 millions de blé. C'est par milliards que se solderont nos achats annuels de produits alimentaires à l'extérieur, si les pouvoirs publics ne prennent toutes les mesures propres à améliorer le rendement de notre sol.

Le moment est venu de se souvenir que « les blés d'or » dont parle le poète ne sont pas seulement une image, mais une réalité dont dépend la richesse ou l'appauvrissement du pays. Mais il faut, comme disait Candide, cultiver notre jardin. Comment ne le ferions-nous pas avec joie, avec passion, puisque notre jardin, c'est la France?

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. le président du Conseil et ses compagnons de voyage sont revenus d'Italie enchantés de l'accueil qu'ils y ont rencontré. La France entière voudra partager leur satisfaction. Rien ne peut lui être plus cher que cette amitié retrouvée qui s'affirme de jour en jour davantage. A Rome aussi, l'enthousiasme est allé croissant. Malgré les menaces qu'une matinée maussade avait laissées dans un ciel encore mal essuyé, plusieurs milliers de personnes s'étaient rangées aux environs de la gare, pour assister à l'arrivée de nos ministres. Comme le train s'annonçait, le soleil a fait son apparition : heureux présage, en un pays où l'on n'a jamais négligé ces sortes de signes ou d'avertissemens. De la station centrale au Grand-Hôtel, la distance est très courte, il n'y a guère que la place des Thermes à traverser ; la première prise de contact a donc été des plus rapides. Néanmoins la curiosité sympathique que, pour bien des raisons, l'originale personnalité de M. Aristide Briand, vue, peut-être, un peu à travers la légende, devait éveiller chez un peuple artiste, n'a pas tardé à se changer en une agitation bruyante ; les acclamations ont retenti ; il a fallu se montrer au balcon. Une fois la glace rompue, là-bas, elle fond vite, et il n'y avait pas, heureusement, de glace à rompre. Presque aussitôt la chaleur est devenue extrême, montant d'un degré à chaque sortie, pour atteindre son point culminant le soir du dîner donné à l'ambassade. Un cortège aux lanternes, pour ainsi dire improvisé, encadré seulement par ces mêmes associations du Transtévère qui jouèrent dans les événemens du mois de mai 1915 un rôle important, sinon décisif, et où revit, où survit plutôt l'esprit de la forte corporation romaine, part de la place Colonna, par le Corso Umberto Ier, la place de Venise, siffle l'Autriche au passage, et, par le Corso Vittorio-Emmanuele, gagne le palais Farnèse. Drapeaux au vent, vert, blanc et rouge,

bleu, blanc et rouge, dont les couleurs se mêlent à la flamme des feux de Bengale, remous et rumeurs de foule, vivats et chants d'hymnes nationaux; puis, tout à coup, une fenêtre s'ouvre, et dans la nuit, une voix magnifique, d'une souplesse et d'une étendue, d'une profondeur et d'une sonorité incomparables, commence : « Citoyens de Rome !... » *Che bella voce! Bellissima !* Joie, joie, pleurs de joie! La Rome de la rue est conquise, mais elle s'était donnée spontanément et n'était plus à conquérir.

Cependant, au monde officiel, à celui que le peuple ne touche que derrière une haie de gardes municipaux et de carabiniers, sans avoir d'autre moyen que ses cris pour lui faire parvenir l'expression de ses sentimens, étaient réservées les déclarations si impatiemment attendues au dehors, quelque brèves et discrètes qu'elles fussent. Toasts de la Consulta, du Capitole, du palais Farnèse, de la villa Borghèse, plus solennels, prononcés à de pareilles heures, en ces lieux illustrés par l'histoire et par l'art. C'est d'abord M. Sonnino, tête froide et modèle des orateurs concis, habitué à peser syllabe à syllabe ses paroles. En deux phrases, il invoque « les antiques traditions et la fraternité renouvelée des armes, la ferme confiance dans la fin victorieuse de la lutte que mènent les Alliés avec la force de leur indestructible union pour la cause de la liberté et de la justice. » C'est ensuite le maire de Rome, le prince Don Prospero Colonna : à son tour, il salue « nos frères de France qui luttent, comme nous, pour la cause du droit et de la justice ; » à son tour, également, « du haut de la colline historique qui, au cours de tant de siècles, a vu passer les plus épouvantables tempêtes et célébrer les plus splendides triomphes, » il confesse sa foi « dans l'avenir des races latines, la confiance absolue que de notre union, durant la lutte, naîtra la plus parfaite harmonie après l'immanquable victoire. » C'est enfin M. Salandra lui-même, plus « rond, » plus expansif : « Cette lutte est longue et difficile ; mais notre foi dans la victoire finale est inébranlable, parce que notre cause est juste et que les efforts des gouvernemens alliés, sagement coordonnés dans l'action politique et militaire, sont soutenus par l'enthousiasme des peuples, dont la volonté de vaincre doit briser tous les obstacles. »

Jusqu'ici le langage est resté, suivant une expression courante en Italie, un peu « générique. » A part ces quelques mots : « les efforts des gouvernemens, sagement coordonnés dans l'action politique et militaire, » on n'a guère dit que des *generalia*, on n'a parlé qu'*in generalibus ;* si le duc de Valentinois ne les aimait pas, ces géné-

ralités sont de celles que, nous, nous aimons à entendre, car elles rendent un son d'âme qui nous va droit à l'âme. Mais M. Salandra précise. S'adressant à M. Briand: « Demain, continue-t-il, au pied de nos âpres montagnes, vous serez au milieu de nos soldats, près de notre bien-aimé souverain, du premier soldat d'Italie. Vos yeux verront l'effort long et tenace, la dure fatigue d'un peuple en armes qui, guidé par son Roi, veut conquérir à la patrie les frontières naturelles et nécessaires sur les Alpes et sur la mer. Nos pensées vous suivront, nous associant cordialement au salut fraternel que l'armée italienne vous confiera pour l'armée française. »

Dans ce morceau si bien venu et d'un accent de sincérité si frappant, peut-être une exégèse minutieuse isolerait-elle, comme objet principal, cette indication ou cette définition « d'un peuple en armes qui, guidé par son Roi, veut conquérir à la patrie les frontières nécessaires sur les Alpes et sur la mer ; » et elle croirait alors y reconnaître des choses dites depuis longtemps, et dont notre jeunesse fut bercée : « l'Italie libre jusqu'aux Alpes et jusqu'à l'Adriatique. » Ainsi cette critique, en défaut par son excès même, prétendrait expliquer le titre que ne cessent d'imprimer les journaux : « *la guerra nostra.* » « Notre guerre, » oui, mais qu'est-ce au juste, et de quel sens plein une telle formule est-elle chargée?

La guerra nostra, ce n'est pas à dire simplement, ce n'est pas à dire vraiment « notre guerre à nous, Italiens, » celle que nous faisons à côté et, si l'on le veut, en bordure ou en marge, mais en dehors du grand conflit européen, qui lui demeure parallèle et, à ce titre, le côtoie, mais ne le rencontre pas. Non, ce n'est pas cela; et la déclaration d'alliance le prouve, et la déclaration d'adhésion à la convention de Londres, excluant toute paix séparée, le prouve doublement. C'est-à-dire encore et surtout « notre guerre à nous seuls, » la guerre qu'après 1859, après 1866, où nous eûmes des secours étrangers, nous faisons par nos propres armes, *per le proprie armi*, achevant notre libération et complétant notre unité, rachetant nous-mêmes nos terres non rachetées, chassant du sol italien les Barbares, écrivant de notre main le dernier chapitre du *Prince*.

Que conclure de là, sinon qu'une politique idéaliste n'est pas obligatoirement une politique romantique, et que la politique italienne est à la fois idéaliste et réaliste? Idéaliste en ses desseins, depuis les premières aspirations à l'unité jusqu'au *Risorgimento*, jusqu'aux journées de mai dernier, qui ont jeté l'Italie du côté du droit, dans le camp de l'humanité civilisée, elle est aussi, à travers toute son his-

toire, du XVIe siècle au XIXe, et de Machiavel à Cavour, réaliste en ses moyens comme en ses fins prochaines ; attirée par les principes que Rome a enseignés au monde, et en même temps attachée à Trente et à Trieste, à ses *terre irredente*. Pour cette politique ardente et savante, qui prend son équilibre sur deux pôles, l'imagination propose, la réflexion dispose ; l'audace conçoit, la prudence exécute ; le génie l'oriente, le bon sens la fixe. Elle n'embrasse jamais assez pour risquer de ne rien étreindre, n'est pas dupe des mots, des formes vaines, des enveloppes vides ; elle ne fait pas un geste qui ne puisse pas être un acte. Il lui est arrivé de s'armer pour la croisade et de s'arrêter à l'Adriatique.

Mais, au bout du compte, il n'importe : cette exégèse trop aiguë eût-elle raison, qu'elle aurait tort. *La guerra nostra*, c'est possible ; et c'est possible, elle a pour objectif immédiat ou particulier de « conquérir les frontières naturelles et nécessaires, jusqu'aux Alpes et jusqu'à la mer. » Seulement, ces subtilités ne tiendront pas toujours, elles ne tiennent jamais longtemps devant la force des choses. Aussi bien n'est-il, pour l'Italie, qu'une chance d'avoir les Alpes et la mer, c'est la victoire de la Quadruple Entente : vainqueurs tous ensemble, elle le sait, ou personne ne sera vainqueur. L'unique front, selon le mot de M. Briand, fera la guerre unique, qui fera la commune victoire.

Afin que la force des choses, quand ce sera son heure, ne rencontre point de résistance, et que tout s'incline, au contraire, dans le sens où elle l'emportera, il n'était pas inutile de créer ou d'entretenir l'*ambiente*, le milieu favorable. C'est ce que j'appellerais, si j'osais, en de si grands événemens, user d'une image aussi familière : faire le lit de la fatalité. En cette besogne préparatoire, le charme et l'éloquence de M. Aristide Briand ont parfaitement réussi. Les témoignages en abondent. Un des romanciers les plus célèbres de l'Italie, professionnellement exercé à l'observation, écrit : « Ces jours-ci nous avons eu à Rome la visite de votre gouvernement ; il y avait, dans l'atmosphère, comme une vibration de fête pour la rencontre des deux nations, et, toujours plus vive et plus ferme, l'espérance de notre victoire. » Ce n'est point un petit résultat, n'y en eût-il pas eu d'autres ; mais il y en a au moins un autre. S'il ne semble pas que l'on en soit encore à accepter l'idée de constituer à Paris un organisme permanent et unique, qui, pour la guerre unique et la commune victoire, réglerait, par une direction unique, la commune action des Alliés, il a été toutefois convenu que des réunions, des Conseils de guerre

élargis, diplomatiques et militaires, politiques et économiques, auraient lieu périodiquement, et que l'Italie y participerait, avec la France, l'Angleterre et la Russie. Déjà l'Entente se resserre, comme c'est la loi de toute confédération ou seulement de toute alliance, et la guerre démontre à nouveau sa rude vertu unificatrice. D'autre part, l'Italie, par une coïncidence trop exacte pour n'avoir pas été ménagée, fermait définitivement sa frontière au commerce allemand, — puisqu'en dépit du paradoxe, quoiqu'elle ait déclaré la guerre à tous les alliés de l'Allemagne, l'Allemagne ne lui a pas déclaré la guerre, — tandis que la frontière française s'ouvrait, toute barrière abaissée, à la main-d'œuvre italienne. Très sagement, avec cette espèce d'intelligence tactile dont il a souvent, dans le passé, donné des marques si intéressantes, M. Aristide Briand s'est gardé d'aller au delà. Il a senti, il a compris que l'Italie, plus qu'émancipée, majeure, maîtresse de ses décisions et de ses destinées, n'avait pas besoin et ne souffrirait pas d'être invitée à faire ou à ne pas faire; que, comme, au mois de mai 1915, elle a choisi librement sa place, elle veut remplir librement son devoir. Réintroduite l'une des dernières dans l'assemblée des grandes Puissances, il lui serait intolérable que l'on prît, envers elle, des façons de tuteur ou seulement de sœur aînée, car personne n'est son aîné, et elle se souvient d'avoir été la mère et la reine de l'Europe. C'est un des traits profonds de son caractère national, au point d'être chez elle une manière de fierté ou de pudeur même, de détester les prépotences, les injonctions et les protections, les *prepotenze*, les *sopraffazioni*. Le discours de Cavour à la Chambre piémontaise, du 6 février 1855, est, à cet égard, une leçon. Au moment d'engager son pays en Crimée, aux côtés de la France et de l'Angleterre, il consacre trois pages à établir que le royaume de Sardaigne n'a subi aucune pression, sous la forme même la plus amicale. Lui, Cavour, il ne touche à ces nerfs et à ce cerveau, qui sont les siens, qu'avec une extrême délicatesse : il y met mille précautions. A combien plus forte raison, un homme d'État étranger ! Mais ce qui rend l'abstention facile, c'est qu'il n'y a en réalité rien à faire que de laisser faire l'Italie. Voilà quatre ou cinq siècles qu'elle guette l'occasion, et qu'elle attend l'appel de la nécessité. On peut être tranquille. L'Italie réaliste ne laissera pas s'enfuir l'instant que l'Italie idéaliste a annoncé.

A peine M. le président du Conseil était-il rentré, que les ministres de France, d'Angleterre et de Russie accomplissaient au Havre, auprès du gouvernement belge, une démarche hautement significative. Ils

ont remis à M. le baron Beyens ce document dont le texte pourrait être gravé dans l'airain : « Les Puissances alliées, signataires des traités qui garantissent l'indépendance et la neutralité de la Belgique, ont décidé de renouveler aujourd'hui, par un acte solennel, les engagemens qu'elles ont pris envers votre pays, héroïquement fidèle à ses obligations internationales. En conséquence, nous ministres de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie, dûment autorisés par nos gouvernemens, avons l'honneur de faire la déclaration suivante : « Les Puissances alliées et garantes déclarent que, le moment venu, le gouvernement belge sera appelé à participer aux négociations de paix, et qu'elles ne mettront pas fin aux hostilités, sans que la Belgique soit rétablie dans son indépendance politique et économique, et largement indemnisée des dommages qu'elle a subis. Elles prêteront leur aide à la Belgique, pour assurer son relèvement commercial et financier. »

La note poursuit : Le ministre d'Italie a ajouté « que l'Italie, n'étant pas au nombre des Puissances garantes de l'indépendance et de la neutralité de la Belgique, faisait connaître qu'elle n'avait aucune objection à ce que la déclaration susdite fût faite par les Alliés. De son côté, le gouvernement japonais a fait une communication identique. »

Comme en 1831, comme en 1839, il s'est retrouvé cinq Puissances pour garantir à la Belgique « l'indépendance et la neutralité ; » mais ce ne sont pas les mêmes. « Au nom de la très sainte et indivisible Trinité, S. M. l'empereur d'Autriche, S. M. le roi des Français, S. M. la reine de la Grande-Bretagne, S. M. le roi de Prusse et S. M. l'empereur de toutes les Russies » avaient promis dès le 20 janvier 1831 (Bases de séparation de la Belgique d'avec la Hollande, arrangemens fondamentaux, article 6) : « La Belgique, dans ses limites, telles qu'elles seront tracées conformément à ces mêmes principes, formera un État perpétuellement neutre : les cinq Puissances lui garantissent cette neutralité perpétuelle, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire, dans les limites mentionnées ci-dessus. »

Le traité dit des Dix-Huit articles (27 janvier 1831) stipulait en outre : « Article 10. — Par une juste réciprocité, la Belgique sera tenue d'observer cette même neutralité, envers tous les autres États, et de ne porter aucune atteinte à leur tranquillité intérieure, ni extérieure, en conservant toujours le droit de se défendre contre toute agression étrangère. » — Et encore, quatre mois après, le 15 novembre 1831, le traité des Vingt-Quatre articles répétait : « Article 7. — La Belgique,

dans les limites indiquées aux articles 1, 2 et 4, formera un État indépendant et perpétuellement neutre. Elle sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États. » Cet article est transcrit, sans qu'il y soit corrigé une virgule, dans le projet de traité communiqué au roi des Belges, le 23 janvier 1839 ; puis, comme s'il ne suffisait pas, deux articles, 25 et 26, le surchargent d'une addition : « Les Cours d'Autriche, de France, de la Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie, garantissent à S. M. le roi des Belges l'exécution de tous les articles précédens. — A la suite des stipulations du présent traité, il y aura paix et amitié entre S. M. le roi des Belges d'une part, L.L. M.M. le roi de la Grande-Bretagne, l'empereur d'Autriche, le roi des Français, le roi de Prusse et l'empereur de toutes les Russies de l'autre part, leurs héritiers et successeurs, leurs États et sujets respectifs, à perpétuité. »

L'autre jour, l'Autriche et la Prusse n'étaient pas au Havre, et pour cause : traités des Dix-Huit, des Vingt-Quatre, des Trente-Quatre articles, qu'est-ce que tous ces « chiffons de papier ? » L'Italie et le Japon, en revanche, non comme garans, mais comme alliés, ont assisté, en témoins, à la rénovation du serment par les trois Puissances qui y sont demeurées fidèles : leurs ministres ont tenu à faire constater leur présence, qui revêt la valeur d'une adhésion. La presse allemande a longuement et lourdement épilogué là-dessus avec une inconscience qui n'aurait de mesure que la malhonnête candeur du lecteur allemand, si celle-ci n'était sans fond et sans bords. A l'en croire, l'Italie se serait contentée de « ne point s'opposer à l'indépendance de la Belgique, » sans figurer positivement à l'acte solennel, qui en promet la restauration. Mais comment y figurerait-elle, n'ayant été, ni en 1831, ni en 1839, ni plus tard, parmi les Puissances garantes? La Prusse ferait mieux de se regarder elle-même, et de se demander pourquoi, par quel parjure, par quelle trahison, son roi n'y figure pas. Si le nouvel engagement, n'a-t-elle pas honte d'insinuer, a été rendu public, c'est qu'il y aurait eu, entre le gouvernement belge et les gouvernemens de l'Entente, « des divergences d'opinions qui ne seraient pas fondées précisément sur la confiance. » Le monitoire est bon, venant de qui il vient ; et lorsque nous voudrons désormais fonder la confiance sur le respect scrupuleux des traités, nous irons en apprendre la manière à l'école du roi de Prusse ! Mais M. le baron Beyens a d'avance répondu : « Vos paroles auront un vibrant écho dans le cœur des Belges, soit qu'ils combattent sur le front, soit qu'ils souffrent dans le pays occupé ou

qu'ils attendent en exil l'heure de la délivrance, tous avec un égal courage. Les nouvelles assurances que vous venez de me donner confirmeront leur conviction inébranlable que la Belgique sera relevée de ses ruines et restaurée dans sa complète indépendance politique et économique. Je suis certain d'être leur interprète en vous disant que vous devez avoir pleine confiance en nous comme nous avons confiance en nos loyaux garans, car nous sommes tous résolus à lutter énergiquement avec eux jusqu'au triomphe du droit, pour la défense duquel nous nous sommes sacrifiés sans hésitation, après la violation injustifiée de notre patrie bien-aimée. »

Ah ! si l'Allemagne, au prix de la plus pesante et lassante patience, pouvait glisser sa pointe en quelque jointure de la cuirasse des Alliés ! Mais elle a la pointe un peu grosse ; et, contre cet estramaçon, la dague florentine parera et passera, en se jouant. Analysons le texte du Havre comme un texte d'histoire ; c'en est un.

Les Puissances alliées « renouvellent » donc « par un acte solennel » leurs engagemens envers la Belgique, après avoir, non moins solennellement, constaté qu'elle a été « héroïquement fidèle à ses obligations internationales. » Elles déclarent que, « le moment venu, » au lendemain de la victoire définitive : 1° le gouvernement belge sera appelé à participer aux négociations de paix ; 2° et qu'elles ne mettront pas fin aux hostilités : *a*) sans que « la Belgique soit rétablie dans son indépendance politique et économique ; » *b*) sans qu'elle soit « largement indemnisée des dommages qu'elle a subis ; » 3° qu'elles « prêteront leur aide à la Belgique pour assurer son relèvement commercial et financier. »

C'est bref et net ; c'est clair et pur comme un miroir sans tache, comme une vie sans reproche. Les Alliés peuvent se regarder dans les yeux et regarder la Belgique en face. Mais quelqu'un a dit : « A quoi bon la déclaration du Havre ? Elle ne contient que quatorze mots qui soient de la nouveauté : les autres ne sont que répétition ; et ces quatorze mots, « le moment venu, le gouvernement belge sera appelé à participer aux négociations de paix, » il était inutile, peut-être même était-il imprudent de les prononcer. N'auront-ils pas pour conséquence d'enlever à la Belgique sa position de neutralité ? N'est-ce pas préjuger de sa position future ? Traitant de la paix avec l'Angleterre, la France et la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche, pourra-t-on dire encore de la Belgique qu'elle est neutre ? »

Il y a dans ces objections deux points distincts : la question de l'utilité de la phrase incriminée, et celle de sa témérité. Sur le premier

point, il était plus qu'utile, indispensable que ces mots fussent écrits, il était impossible qu'ils ne le fussent pas : on exagérerait à peine en faisant remarquer que, comme ils sont toute la nouveauté de la déclaration, ils en résument aussi toute l'importance. Dans le conflit où se heurtent l'une contre l'autre les deux moitiés de l'Europe, la situation de la Belgique est particulière; elle ne s'y est pas mêlée, elle y a été précipitée. Elle n'est pas une belligérante de droit, ou de volonté ; elle est une belligérante de fait. Elle n'est sortie de la neutralité que pour défendre sa neutralité, comme elle y était moralement et légalement, politiquement et juridiquement contrainte par les traités qui furent la charte de son institution; comme, en tout cas, c'était son droit de le faire, reconnu par les traités, contresigné par l'Autriche et la Prusse (article 10 du traité des Dix-Huit articles : «... en conservant toujours le droit de se défendre contre toute agression étrangère »). C'est la situation, s'il est permis d'employer une comparaison vulgaire, d'une personne à qui des criminels font violence, et qui leur oppose les dents et les ongles. Belligérante sans l'avoir voulu, belligérante malgré elle, mais quand même belligérante, « héroïquement fidèle » depuis vingt mois à elle-même et à « ses obligations internationales, » à son indépendance et à sa neutralité. Pourquoi et comment, ayant été présente dans la guerre, serait-elle absente à la paix? pourquoi, ayant été à la peine, ne serait-elle pas à l'honneur? pourquoi, ayant consommé le sacrifice, ne serait-elle pas admise à la réparation? Or, n'étant que belligérante de fait, sans déclaration de guerre; étant pour l'Angleterre, par la violation qu'elle a subie, la principale raison de l'intervention dans la guerre; étant pour les Puissances alliées, par la restauration qui lui est promise, l'un des principaux objets de la continuation de la guerre, il est évident que la Belgique ne pouvait adhérer directement à la convention du 5 septembre 1914, par laquelle les Puissances ses garantes s'interdisent toute paix séparée. Elle ne pouvait pas prendre d'engagement envers les autres, mais on pouvait, on devait en prendre envers elle; et l'engagement qu'on a pris est une manière, la seule qu'il y eût, de l'associer à la Convention de Londres, et de lier publiquement, officiellement sa fortune au sort de l'Entente.

Sur le second point, la témérité de cette promesse, il faut répondre qu'on ne voit vraiment pas en quoi la perspective pour la Belgique d'être appelée à participer, le moment venu, aux négociations de paix pourrait faire, dès maintenant, préjuger, dans un sens ou dans l'autre, de l'abandon ou du maintien de sa neutralité future. La question

n'est pas posée : le sera-t-elle, ne le sera-t-elle pas? Ce ne saurait être qu'hypothèse, et nous avons, pour le moment, d'autres ennemis à fouetter. Plutôt que de considérer la neutralité belge dans l'avenir, attachons-nous à la considérer dans le passé et dans le présent. Ses bienfaits sont manifestes; je me sers à dessein du mot que le feu duc Albert de Broglie donnait pour titre au livre qui fut comme son testament : *Le dernier bienfait de la Monarchie*, et où il retraçait magistralement la part des Français et de leur roi dans la création de la Belgique. « En présence des réalités, dit-on, parler de la neutralité belge est d'une ironie à faire frémir! » Sans doute ; mais d'abord, à ne regarder que la tragédie dont elle est l'une des pires victimes, si la Belgique n'eût pas été neutre, eût-elle été moins exposée? Placée comme elle l'est géographiquement, entre deux États, entre trois États, de grand volume et de grand poids, la Belgique eût été irrésistiblement entraînée dans l'orbite de l'un ou de l'autre, et plus sûrement encore, lorsqu'un de ces États est l'Allemagne impériale, militariste et envahissante, elle n'aurait eu que ce choix : ou asservie ou immolée, ou complice ou martyre. La violation de sa neutralité lui coûte aujourd'hui, ce n'est que trop vrai, des mois, des années d'angoisse et de torture ; mais sa neutralité même lui a valu quatre-vingt-cinq ans de sécurité relative, ou de moindre insécurité, pendant lesquels elle s'est formée, affermie, développée, enrichie, a réalisé d'immenses progrès, est devenue, par son commerce et son industrie, comme une très grande œuvre en un petit format, par ses lois et ses mœurs comme un laboratoire universel d'expériences politiques et sociales, un exemplaire d'humanité vers lequel les hommes s'étaient accoutumés à tourner leurs esprits et leurs yeux. Dire que sa neutralité ne l'a pas protégée, c'est dire que le Code est inutile, puisqu'il n'empêche pas toujours l'assassinat. Il y a pourtant moins d'assassinats, infiniment moins, que s'il n'y avait pas de Code.

Du point de vue international, on peut s'en rapporter à l'opinion de Talleyrand, dont les *Mémoires* contiennent cette prophétie : « Si la France a une guerre contre l'Angleterre, nous aurions un intérêt égal à celui de l'Allemagne à ce qu'on respectât la neutralité de la Belgique ; *et si, au contraire, c'est contre l'Allemagne que la France fait la guerre sans que l'Angleterre y participe, celle-ci défendra la neutralité de la Belgique.* » Soit ; le 2 août 1914, l'Allemagne n'a pas respecté la neutralité de la Belgique ; mais son échec lui a déjà prouvé, sa défaite, demain, lui prouvera mieux encore qu'elle-même, elle la première, avait tout intérêt à la respecter. Ce murmure de répro-

bation, qui parfois éclate en clameurs indignées, et qui, même quand il est sourd, est une force aussi, le mépris deviné sur les lèvres muettes, jusque chez les peuples qui aux extrémités du globe ont pu se dérober au raz de marée sanglant, tout cela, tout ce châtiment qui commence, cette note d'infamie qui précède, accompagne, suit, éternise l'affliction, on ne l'aurait pas arraché au cœur hésitant, à la conscience partagée, à la voix sollicitée des juges, si, dans le ciel, sur la terre et sous les eaux, et très haut par la bouche de la Belgique violée, le forfait de l'Allemagne ne hurlait pas contre elle. Le dernier bienfait de la neutralité belge, le voilà ; mais non, ce n'est pas le dernier : elle n'a pas épuisé ses bienfaits. Ce n'est pas seulement son indépendance, comme les traités l'ont proclamé, qui, dans le passé, a été attachée à sa neutralité, c'est son existence même ; en la plénitude du terme, elle ressuscitera justement de sa neutralité violée. Et je ne sais si, en Belgique ou ailleurs, il se trouvera des partis ou des publicistes pour en discuter. Mais je viens de parcourir les deux gros volumes où sont rassemblés « tous les discours qui ont été prononcés dans les Chambres législatives belges » et dont le recueil compose « l'histoire parlementaire du traité de paix du 19 avril 1839 entre la Belgique et la Hollande, » acte final de la séparation, acte de constitution du nouveau royaume. Les protestations s'y accumulent, avec une énergie farouche et souvent injurieuse, contre la renonciation à une partie du Limbourg et du Luxembourg : à peu près aucune, ou j'aurai mal cherché, ne s'est élevée contre la neutralité, présentée comme la garantie de l'indépendance et laissant naturellement à la Belgique neutre le droit de s'armer autant qu'elle le croirait désirable pour repousser une agression. Depuis lors, depuis 1831 où la Belgique est née, il s'est, dans la paix et dans le travail, écoulé quatre-vingt-cinq ans ; la longue vie d'un homme, un long espace de la vie d'une nation. Quelle nation, dans ce monde livré aux folies les plus scélérates, ferait fi d'un siècle de tranquillité, même imparfaite, suspendue de temps en temps et entrecoupée par quelques alertes ? Dans un monde pareil, ce n'est pas sur ce qu'on aimerait à son gré qu'il faut calculer sa puissance, mais sur ce qu'on est obligé de craindre au gré d'autrui.

En Russie, tandis que le premier ministre, M. Sturmer, s'apprête à arranger, avec la Douma, convoquée pour entendre l'exposé de M. Sazonow, les difficultés que lui a léguées son prédécesseur, M. Goremykine, le grand-duc Nicolas triomphe, à la tête de l'armée du Caucase. Les militaires diront la portée que peut avoir, pour la

suite des opérations, la prise foudroyante d'Erzeroum. Nous nous bornerons à dire que nos Alliés poussent au Nord-Ouest vers Trebizonde, et qu'ils ont au Sud-Est gagné Akhlat et Mouch. Ils tiennent l'Euphrate occidental et l'Euphrate oriental, ils touchent au cours supérieur du Tigre ; ils ont en mains, par conséquent, les deux clefs de la Mésopotamie. Erzeroum est le centre de quatre routes : l'une qui conduit, à l'Ouest, sur la Mer-Noire, à Trébizonde même (314 kilomètres); à l'Est, jusqu'à la frontière persane (280 kilomètres). C'est par là qu'en temps ordinaire cheminent, à dos de bêtes de somme ou en chariot, bon an mal an, de 12 000 à 16 000 tonnes de marchandises valant de 20 à 25 millions de francs. Une autre mène d'Erzeroum à Bitlis (250 kilomètres) en traversant Mouch, qu'occupe l'armée russe ; une troisième se dirige vers Van, en plein pays arménien (396 kilomètres); une quatrième, à l'opposé, vers Erzindjan (176 kilomètres d'Erzeroum). C'est une contrée âpre et glacée, un des hauts lieux où traditionnellement sont les autels de la divinité. Frère Odoric de Pordenone, qui la visita au XIVe siècle, en a légué une description aussi naïve que pittoresque. « De Trapesonde, terre très bien assise, car c'est le port de Persie et de Médie, et de toutes ces terres de Orient là environ, raconte le Bienheureux dans la vieille version française, je m'entournay en Arménie la grant qui a nom Artiron (Erzeroum). Cette cité est moult bonne et riche et seroit encore plus si ne feussent Tartre et Sarrazin qui la ont detruitte (eux non plus n'ont pas changé), car on y trouve encore pain et char et tous autres vivres en très grant habondance fors de vins et de fruit. Ceste cité est moult froide car les gens dient qu'elle sciet au plus haut terroir qui soit aujourd'huy habité. En ceste cité a moult bonnes eaues et est la cause car cestes eaues du fleuve de Euffrates qui en est à une journée près de ceste cité à my voye de Trapesonde et la cité de Thoris. — De ceste cité m'en alay jusques à une montaigne qui a nom Sabissa Colloasseis. Près de là est le mont Harach, sur lequel est l'arche Noël... » Tavernier, bien plus tard, en 1679, trace ainsi l'itinéraire d'Erzeroum à Constantinople, beau sujet de méditation pour les Turco-Allemands. « Il n'y a que cinq journées d'Erzeroum à l'ancienne Trebizonde, appellée aujourd'hui Tarabosan, assise sur la Mer Noire ; et, embarquant à Constantinople, on pourrait s'y rendre avec un vent favorable en quatre ou cinq jours. De cette manière on ferait en dix ou douze jours et à peu de frais le chemin de Constantinople à Erzeroum. » Cependant, point d'illusion : « Quelques-uns ont essayé cette route, mais ils ne s'en sont pas bien

trouvez, et n'ont pas eu envie d'y retourner. C'est une navigation très dangereuse et qui se fait rarement parce que cette mer est pleine de brouillards, et sujette aux orages; et c'est pour cette raison plutôt que pour la couleur de son sable qu'on luy a donné le nom Mer Noire : tout ce qui est funeste et obscur étant appelé noir selon le génie universel de toutes les langues mortes et vivantes. »

La perte d'Erzeroum sera sensible, par surcroît, aux Empires du Centre, qui espéraient faire du vilayet un réservoir pour leur ravitaillement. Sa production en blé et en orge est estimée à environ 200 000 tonnes par an ; on y compte un demi-million de têtes de bétail de race bovine ; près de trois millions, de race ovine. De la province et de l'arrière-pays qui de plus ou moins loin l'environne était tirée la majeure partie de l'alimentation en viande de l'Asie Mineure, de la Syrie et de Constantinople même. Mais, à d'autres égards encore, la chute d'Erzeroum est un coup dont la répercussion peut être immense. On n'a jamais, surtout en Orient, que la diplomatie de sa force. Les troupes anglo-françaises à Salonique, les Italiens à Vallona, les Russes dans Erzeroum, à Mouch, bientôt peut-être à Trébizonde : notre diplomatie devient très forte ; des germes d'évolution sont semés dans les Balkans. A tout le moins, pour ne parler que des plans à la Pyrrhus, il y a un bâton dans la roue colossale qui menaçait, en grinçant, de broyer l'Égypte et les Indes.

En attendant que les ministres italiens rendent aux nôtres la visite qu'ils en ont reçue, une délégation des membres de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes a passé la Manche pour tenir à Paris la première réunion de la « Commission interparlementaire » qui se propose de grouper un jour des représentans de tous les peuples alliés. Le projet est vaste, et nous ignorons quels résultats pratiques il pourra donner. Mais que les députés anglais soient les bienvenus, puisque d'ores et déjà leur présence chez nous est un gage que l'union sacrée est indissoluble entre les nations de l'Entente comme à l'intérieur de chaque nation,

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.